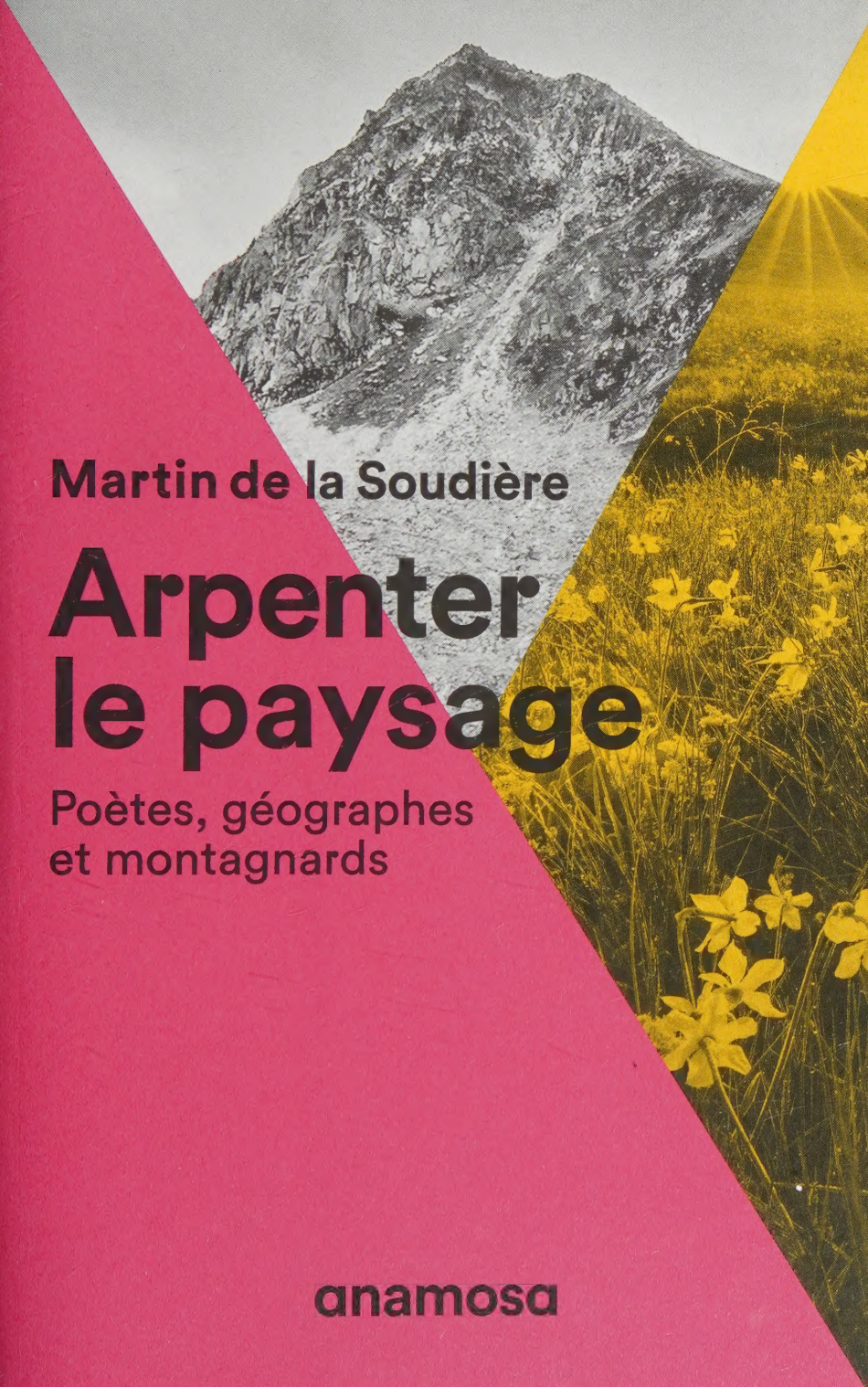


Martin de la Soudière

Arpenter le paysage

Poètes, géographes et montagnards

anamosa

Arpenter le paysage est une pratique au long cours pour Martin de la Soudière, une pratique qui engage le corps comme l'esprit : pour le scientifique c'est la rencontre avec le terrain, pour l'homme sensible une expérience existentielle et poétique. Entrerait-on en paysage comme on entre en religion ? Comment un paysage, réel ou imaginé, connu ou fantasmé, nous devient-il intime ?

Sa rencontre première avec les Pyrénées, à pied, à bicyclette ou à main nue, empoignant la roche, fait écho au geste d'autres acteurs et spécialistes qu'il convoque ici. Poètes, géographes, paysagistes, peintres, botanistes, mais aussi grimpeurs, militaires, cartographes, taupiers, bergers et autres promeneurs... tous écrivent, vivent, incarnent leur paysage. Reclus ou Vidal de La Blache côtoient Gracq et Pessoa. Ils habitent l'imaginaire de l'auteur, au même titre que les manuels d'escalades du XXe siècle ou les livres de géographie du jeune élève qu'il fut.
Dans cette petite ethnologie du paysage, on se meut en barque, en train, on flâne, on dessine et on médite. Entrer en paysage est en somme un geste charnel, fécond pour la réflexion et l'imaginaire.

Martin de la Soudière est ethnologue au CNRS et à l'EHESS, et intervient à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille. Il travaille depuis de nombreuses années sur des dimensions sensibles du monde rural, avec une prédilection pour la moyenne montagne (Lozère, Jura, Cantal et Pyrénées). Parmi ses ouvrages, on citera *Lignes secondaires* (Créaphis, 2008), *Poétique du village* (Stock, 2010) ou *Au bonheur des saisons* (Grasset, 1999).



Arpenter le paysage

Cet ouvrage a reçu le soutien du Centre national du livre.

Couverture :
Recto : © Cavalier/Hemis et © Pierre Thiaville. Pic des Crampettes.
Le lac Dera Yunco (ou de la Jonquère), vallée de Barèges, Pyrénées.
Verso : © Marie-Vic Ozouf-Marignier. Marie-Laure Aulon-Laribère accompagnée de ses grand-mère, mère et sœur, devant le Mont-Blanc, juillet 1964.
Photo prise par son père.

© Anamosa, 2019.
www.anamosa.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Martin de la Soudière

Arpenter le paysage

Poètes, géographes et montagnards

anamosa

Pour Cécile

« Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence,
ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages,
mais d'avoir d'autres yeux.
De voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres,
de voir les cent univers que chacun d'eux voit,
que chacun d'eux est. »

Marcel Proust[1]

1 *À la recherche du temps perdu. La Prisonnière*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1959 [1923], p. 258.

Entrer en paysage

Tellement séducteur, le terme « paysage » ! Comme d'autres mots en *age* : « village », « bocage », « voyage », ou encore « visage », le terme à lui seul porte déjà une charge émotionnelle très particulière. Il dit tout à la fois notre enfance, la mémoire des espaces et le charme de leur découverte, le beau, le lointain, les vacances... De leur côté, certains chercheurs nous parlent de *connivences* avec lui, ou encore d'*affections* paysagères.

Entrer sous-entend quitter le dehors pour pénétrer un intérieur, un lieu clos, pousser une porte, rentrer dans une maison ou un chez-soi ! Mon hypothèse est de le considérer *sensu lato* un peu comme un intérieur « autre », un moi *forain*, en quelque sorte comme un double de notre chez-nous, son extension, son prolongement. C'est parce que le dehors ne fait pas que nous environner. Familier en même temps qu'extérieur à nous-mêmes, tout uniment valorisé et

a priori désiré, il nous entoure, nous enveloppe. « Tout lieu, écrit Jean-Marc Besse, peut être ou devenir d'intimité[1]. »

Le choix du singulier : *le* paysage. N'est-il pas paradoxal et discutable ? Car, cela est bien connu des spécialistes, même si nous pouvons le concevoir et le percevoir comme et dans sa globalité, le paysage n'est pas d'emblée un « donné ». C'est une construction : il s'avère « recomposé », tout à la fois : par les images que nous nous en faisons avant même que de nous rendre sur place et de le découvrir, et dont culturellement nous héritons ; par notre usage tout personnel des lieux ; enfin, par les intentions qui sont les nôtres quand nous partons à sa rencontre. N'aurais-je donc pas plutôt dû écrire : *les* paysages, ou encore : les lieux ? De même que l'enseignait jadis l'ethnologue Marcel Mauss par cette heureuse formule, « l'individu ne va pas à la chasse, mais à la chasse au lièvre », de même personne n'a jamais marché « sur le paysage », mais sur tel chemin, sur cette pente-ci ou sur ce sommet-là, sur des lieux nommés et clairement désignés.

Si j'ai néanmoins préféré *le* à *les*, c'est pour enrichir ici mon usage du mot en l'élargissant à d'autres registres de définition, en l'appariant à d'autres types d'entrées, entées sur l'idée de ritualisation et d'implication : celles qu'on a coutume de désigner quand on veut parler d'une entrée…

1 Jean-Marc Besse, *Habiter. Un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013, p. 165. Et Besse de poursuivre : « Un banc, une prairie, le pli d'une colline, le pied d'un arbre, et pourquoi pas le creux d'une épaule. Ce qui fait le lieu et lui donne sa signification, c'est l'échange qui s'y déroule, l'histoire qui s'y raconte. »

dans les « ordres » et en religion, ou bien encore dans une carrière professionnelle (et qu'alors on embrasse…), dans l'armée ou à la SNCF.

De l'âne au TGV, de quelques moyens de locomotion

Ma question, ma quête de sens, était celle-ci, au fond toute simple : concrètement, physiquement, comment entre-t-on en paysage, à quelle allure et quelle fréquence, avec quel moyen de locomotion ; et avec quels effets immédiats sur le corps, sur les sens, sur la vue ? Et, surtout : quelles incidences cela aura-t-il sur ce qu'en fera ensuite le paysagiste, le dessinateur, le géographe, l'ethnologue, le peintre, le romancier et le poète ? Quel sera l'effet que ces « professionnels du paysage » en garderont ensuite dans leur mémoire, sur leur imaginaire, sur leur œuvre ou sur la pratique qui en découlera ?

Un premier argument de ce livre m'était venu il y a quelques années. Pour un exposé dans un séminaire, j'avais cherché non sans quelque naïveté à raisonner à partir des moyens de locomotion disponibles pour rencontrer les paysages, et à les passer en revue. Du plus lent au plus rapide, exemples à l'appui, je m'étais proposé de décliner : l'âne, la barque, la bicyclette, l'auto, le train à petite vitesse, le TGV, etc. J'aurais pu élargir au Transsibérien, à l'avion, voire au *drone*. Mon hypothèse était : dis-moi comment tu choisis de te déplacer et je te dirai qui tu es, quelle est ta relation au paysage (comment tu escalades, peins, écris, etc.).

Évidemment, trop simpliste, voire naïve, cette hypothèse ici ne tenait pas la route.

Expériences du paysage

Interrogeant des postures et des cas de figure singuliers, je me suis plutôt essayé à une approche de type phénoménologique. De l'alpiniste au poète (mais on peut être à la fois l'un et l'autre) en passant par le paysagiste, à travers les pratiques des uns, des autres et leurs trop rares témoignages, je tentais de déceler la relation très concrète en même temps qu'intime que chacun de ces praticiens ou de ces auteurs entretient avec cet « objet », le paysage. Pour ma galerie de portraits, j'ai procédé à des choix tout personnels, par coups de cœur (les femmes manquent cruellement à l'appel, je le regrette, je n'en ai pas trouvé beaucoup !). Espace de travail ou support de leur sensibilité, comment vivent-ils *leurs* paysages et, au-delà, *le* paysage ?

On le sait, s'exprimant par des gestes, par des actes, l'expérience du paysage ne se réduit pas à la seule *vue* : elle implique aussi le *corps*. Pour ce faire, attentivement, j'ai lu les géographes, j'ai interrogé certains d'entre eux, il me fallait tenter d'entrer dans les coulisses de leur pratique. À quelques exceptions près (je pense à Paul Vidal de la Blache dans ses *Carnets*), même à les lire entre les lignes, ils ne nous disent pas grand-chose de leurs expériences vécues sur leurs terrains : comment s'y rendent-ils et avec quelle fréquence, comment matériellement y vivent-ils, leurs rencontres avec les habitants, leur emploi

du temps, *in situ* leurs façons de se déplacer ? Ils ne se livrent guère, distanciation du scientifique oblige, ils ne se « lâchent » qu'avec parcimonie !

Plutôt que de traiter et de présenter successivement, d'abord les spécialistes du paysage — les professionnels —, puis ceux de la plume et de l'écriture — les écrivains —, pour mieux les faire dialoguer, j'ai choisi de les faire alterner. Je ne voulais pas donner au lecteur l'impression que j'établissais une hiérarchie entre ces différentes expériences du paysage. Pas plus que, par leur voisinage, suggérer leur complémentarité, parfois leur cousinage, voire leur proximité.

Disciplines et professionnels invités : la *géographie* (ma discipline d'origine), le métier de *paysagiste*, plus brièvement celui de *dessinateur* et de *peintre*, sans oublier *l'ethnologie*. Attentif à ce qu'ils disaient et disent aujourd'hui des vertus de leurs sorties de leurs laboratoires (le fameux « terrain ») ou de leurs ateliers (la peinture dite « sur le motif »), je retrace une généalogie, celle de leur invention du travail « de plein vent ».

Prestigieux, peut-être intimidants, ces écrivains, ces spécialistes ou ces praticiens, eux, ont su voir, dire et écrire, nous servent, à nous tous simples amateurs de paysages, de guides voire de modèles pour nos propres arpentages et nos voyages. Nous y précédant, ces devanciers et ces contemporains continuent de nous prendre par la main, ils disent ou ont dit le paysage à notre place. Non pas à travers un mode d'emploi ni une quelconque intimation, mais par la proposition implicite d'un partage ; par le récit, une simple évocation, une suggestion, une anecdote, une description.

Le géographe Gilles Sautter parlait de notre *connivence*, clairement affichée ou plus intime, avec tels paysages plutôt qu'avec tels autres. Quels qu'ils soient, ces auteurs sont là pour nous conforter dans nos préférences. Mais tout autant pour nous communiquer les leurs. Grâce à eux et par procuration, nous sommes transportés là où ils ont écrit, peint ou escaladé. Par une empathie contagieuse pour leur œuvre autant que pour leurs lieux, ils nous font épouser leurs regards, emprunter leurs chemins.

Flâneurs, marcheurs, randonneurs ou voyageurs ?

Venons-en aux romanciers, essayistes et poètes, choisis ici en raison de la connivence marquée qu'ils entretiennent et affichent avec le paysage, et au-delà avec le dehors. Tous *toposensibles*[2] ou encore *topophiles,* pourrait-on dire — qu'on me pardonne ces vilains néologismes. Nous les surprendrons en train de se déplacer, de circuler, mais chacun à sa façon, tout est là.

Au sein d'une très vaste famille de ceux qu'on pourrait provisoirement nommer de façon schématique les *écrivains-marcheurs*, on pourrait distinguer des mouvances.

Il y aurait d'abord ceux qui en tiennent pour le pèlerinage. J'entends par là, randonneurs ou baroudeurs, les adeptes des très longs parcours généralement effectués à pied, de traversées des jours voire des semaines durant, de région en région, avec toujours en ligne de mire un objectif défini

2 De même qu'on trouve des personnes plus *météosensibles* que d'autres.

avant même leur départ, un but précis, un horizon, voire un « challenge », un exploit : atteindre une basilique, arriver en bord de mer, remonter un fleuve, franchir une frontière, un massif ou une chaîne de montagnes. Depuis Robert Louis Stevenson il y a bien longtemps (un précurseur), puis plus récemment Jacques Lacarrière, laïcs ou croyants, ces écrivains pèlerins, ceux qu'on appelle *écrivains-voyageurs*, se font aujourd'hui de plus en plus nombreux. L'époque et l'air du temps balisent leurs itinéraires (*Chemin...* de Compostelle, de Stevenson, de Cantorbéry, etc.) de plus en plus fréquentés, inventoriés, voire « patrimonialisés ».

En regard, et parfois en opposition avec eux, nous trouverions les adeptes de la *déambulation*. Leurs pérégrinations sont brèves, ce sont si l'on veut des pèlerins, mais des pèlerins d'un jour. Ils ressemblent un peu à ceux qui participent aux processions, en Bretagne, les « pardons » ou « troménies » (*tro menez*, c'est-à-dire « le tour de la montagne »). Ce sont des marcheurs, mais épisodiques, leur façon de parcourir leur territoire et d'occuper l'espace s'avère très ponctuelle, très locale.

Ces processions qui se déroulaient au mois de mai ne sont tombées en désuétude que dans les années 1970. Lors des *rogations* (du latin *rogare*, « demander »), des fidèles aux quatre coins des routes menant à l'église de leur village marchent ensemble pour obtenir des récoltes abondantes. Mais on trouve aussi une dévotion dite de la Fête-Dieu qui se déroulait et s'exprimait à travers des cantiques chantés au pied des calvaires à la base desquels des « reposoirs » garnis de fleurs par les dames du village avaient été installés la veille (j'ai pu l'observer dans l'Orne). Par analogie, je citerai encore les « retraites aux flambeaux ». Laïques, ces

manifestations sont, elles, tout à fait contemporaines et très suivies. Elles représentent le « clou » et le point d'orgue de nombre de fêtes votives de village ou de celles du 14 Juillet. Dans la nuit qui vient tout juste de tomber, et dans un élan festif, une célébration collective, voire civique, on peut voir enfants comme adultes s'en aller, en procession justement, lampions ou torches à la main et lentement arpenter les rues qui sortent du centre-bourg pour gagner la proche campagne environnante.

Mais la comparaison avec les processions s'arrête là, car pour les plus paresseux de nos écrivains-marcheurs, la déambulation s'effectue sans idée préconçue, « sans préjugé » (Fernando Pessoa), sans être encadrée. Nul itinéraire préétabli, encore moins de bannière, ni religion, ni croyance, ni mot d'ordre. Tout le contraire. Chez eux, la fantaisie est la règle.

Nous verrons d'autres auteurs encore, un troisième groupe, qui, eux, s'abstiennent de marcher, qui s'abstiennent même quasiment de se déplacer. Pour eux, nul besoin de déambuler, de pédaler, de prendre le train…

Du premier groupe, les pèlerins, qu'ils soient plutôt simples randonneurs de longue distance et de longue haleine (Jacques Lacarrière ou Axel Kahn par exemple) ou écrivains-voyageurs patentés et reconnus comme tels (Nicolas Bouvier en serait la figure tutélaire), il ne sera pas souvent question ici. Ou juste incidemment. Nul ostracisme de ma part, nul dédain. Mais simplement, leur engagement à mon goût trop volontariste, la valorisation de l'effort voire de la souffrance comme vertu, en tout cas par une volonté trop explicite de se surpasser, la

leçon de morale que certains d'entre eux entendent nous donner, bref l'état d'esprit qui souvent les anime et les pousse à marcher ne m'attire pas. J'ai pourtant bien sûr plaisir à les lire, mais je ne me sens pas suffisamment de connivence pour vraiment dialoguer avec eux.

Et puis, qui choisir, qui retenir[3] ? Ils sont si nombreux désormais à randonner et raconter, souvent très bien, mais aussi à justifier voire à théoriser le choix de leur pratique, Bruce Chatwin, Sylvain Tesson, Antoine de Baecque, Frédéric Gros, David Le Breton, etc., à faire l'éloge de la marche[4] !

Mon choix est fait, mon parti est pris. C'est davantage vers les tenants de la procession que vers ceux du pèlerinage que nous allons porter notre regard. Une large et grande famille.

Le *casting* de mes écrivains

Ils seront huit, j'aurais préféré sept. Une bonne mesure. Ils *écrivent pour voyager*, tandis que leurs confrères grands-voyageurs-pèlerins *voyagent pour écrire*. La plupart

3 Pour s'en convaincre, il suffit par exemple de se rendre à la librairie Gibert-Joseph, boulevard Saint-Michel à Paris. Au rez-de-chaussée, aux rayons « Littérature de voyage » et « Randonnée », d'année en année, des mètres et des mètres d'étagères proposent un fonds toujours plus riche et pléthorique.

4 D'autres auteurs qu'on peut regrouper dans cette mouvance, dont certains plus marcheurs, voire flâneurs, que voyageurs (Sansot, Thoreau, Victor Segalen, Walter Benjamin, J.-J. Rousseau, etc.), sont réunis dans la belle anthologie présentée par Frédéric Gros : *Petite Bibliothèque du marcheur*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2011.

se contentent, qui de sa campagne (Jean-Loup Trassard), qui de ses collines (Philippe Jaccottet), qui de sa banlieue (Pierre Sansot), et qui de sa forêt (André Dhôtel). Et puis nous en trouverons trois autres : l'immense Julien Gracq, ici incontournable, tout-terrain, prince-ès-paysages, Fernando Pessoa à Lisbonne et, *in fine*, comme dans une filiation, Jean Giono et Gilles Lapouge.

En leur — bonne — compagnie, ralentissant encore un peu plus la marche en même temps que le voyage, nos pas nous conduiront, puis nous nous déplacerons à dos d'âne, avant d'emprunter le chemin de fer sur les lignes les plus *secondaires*. Ralentir donc, accepter et nous essayer à la patience. Seule une telle posture permet, je crois, de réhabiliter les paysages ordinaires, par exemple ceux des banlieues (Pierre Sansot). C'est l'un des enseignements de la formation des futurs paysagistes à leur métier et à leur enquête de terrain. Car toute région, fût-elle à première vue ingrate, porte en elle, quoique modestement, une identité ou une spécificité paysagère. Petit éloge de la lenteur, donc, voire de la douceur ; et en même temps, car elle va de pair avec cette dernière, incitation à la bienveillance et au respect envers tous les lieux quels qu'ils soient. « Il faut du calme, du temps, écrivait une géographe, du temps, pour découvrir le Ségala, alors seulement on voit les détails, et la monotonie devient diversité » : à propos de cette petite région de l'Aveyron, c'est un conseil tout simple, apparemment naïf, que l'on pouvait lire dans un manuel scolaire des années 1950.

Pour finir, dans le sillage de Jean Giono et de Gilles Lapouge, désormais comme eux sédentaires, voire immobiles, nous nous contenterons de seulement rêver les

paysages. Car le paysage est — aussi — *ailleurs*. J'inviterai alors à leur suite d'autres auteurs encore, qui vont jusqu'à s'abstenir totalement de se rendre *in situ* et *de visu*, « sur site » comme on dit chez les paysagistes, s'épargnant de la sorte d'aller user leurs semelles sur les mauvais chemins. Ils ne sont pas déçus, puisqu'ils ne sortent pas, ou guère, de chez eux, mais avec bonheur savent mieux que quiconque recomposer des paysages. Les imaginer leur suffit. Voir sans même avoir eu besoin de voir : dans le cours du récit, une pirouette finale.

Carte du Tendre : les Pyrénées

Les bocages de l'Ouest et l'Ardenne, le Massif central, le Sud-Est et les Alpes, le Portugal également, tels sont mes terrains de démonstration. Autant de régions-témoins, de « régions-paysages » comme les nomme un géographe.

Mais il en est une autre, la mienne en quelque sorte. Tout simplement parce que j'y ai moi-même passé tous mes étés d'enfance. Elle m'a aidé à grandir. Ce sont les *Pyrénées*. Je revendique pour elles une mention spéciale, je réclame un traitement de faveur. Avec frères et sœurs, on m'y verra sillonner ses modestes vallées, ses grosses collines et ses montagnes à vaches, à pédaler sur nos bicyclettes. L'âge aidant, on m'y verra ensuite monter toujours plus haut vers les sommets au fur et à mesure que passaient nos jeunes étés.

Mais la chaîne pyrénéenne représentera aussi une autre forme d'entrée en paysage. Très spécifique. J'y tenais, elle m'a paru essentielle à prendre en compte.

La mer, d'ailleurs, aurait pu servir à semblable démonstration, mais je ne la fréquente guère ! Avec les alpinistes et plus largement d'autres sortes de montagnards, quel que soit leur niveau de compétence, se déploie en effet une expérience sensorielle très forte, cruciale même, parfois vitale, car de l'attention au grain de la roche, au détail des « voies » et des parois, dépend leur sécurité, voire leur salut. Un corps-à-corps. En leur compagnie, les paysages se méritent. Comme dans les Alpes, le récit de leurs « courses » en montagne et les descriptions très précises et très fines des territoires montagnards parfois rédigées un peu à la manière des géographes forment à eux seuls un genre à part entière, la peinture et la « littérature de montagne ».

Ces hommes et ces femmes de là-haut ne se contentent pas en effet de monter et de grimper, certains d'entre eux ayant su allier et conjuguer les exigences de l'effort à une pratique scientifique et/ou artistique. Autant de cas de figure singuliers mais pas isolés où, complémentaires, les domaines de compétence inter-réagissaient — j'écris au passé car cette belle « tradition », une interdisciplinarité avant la lettre, tend de plus en plus à disparaître. Où nous rencontrerons des savants (botanistes, géologues, cartographes) et des peintres montagnards qui savaient développer une même passion, un talent presque égal pour gravir les sommets, les observer, en faire l'analyse, les peindre et en écrire le récit. Je pense ici tout particulièrement à Franz Schrader (neveu du géographe anarchiste Élisée Reclus), cartographe de génie auteur d'une œuvre picturale de grande valeur.

Voix mêlées, regards croisés

Un mot encore, sur la place de l'auteur dans la construction de cet ouvrage. Des bancs de l'école à ceux de l'université, des Pyrénées à mes « terrains » de Lozère et du Cantal, en vacances ou en week-end, on me verra à la découverte du paysage puis en prise moi aussi avec lui. Au tout début de ce chantier, je n'avais d'abord pas même imaginé m'inviter ainsi dans le récit, pas osé… à l'ombre, aux côtés de ces « grandes » figures qu'étaient à mes yeux les maîtres et les spécialistes du paysage. Après hésitation, je me suis finalement résolu à me mettre en scène — mes trois éditeurs m'y ont d'ailleurs encouragé. À « mettre mon grain de sel » ! Pas pour faire mon intéressant ni mon malin, mais tout simplement parce que, à ma manière, je suis moi aussi entré en paysage. Je n'ai d'ailleurs toujours pas fini d'y entrer.

Introduisant, entrecoupant ou prolongeant les rencontres qui seront proposées avec nos différents « spécialistes » des paysages, j'ai donc mis mes pas dans les leurs, me glissant dans leurs expériences et leurs descriptions, et y faisant écho, en proposant des fragments de notes personnelles.

Dans le cours de l'ouvrage, au sein même des chapitres successifs, un peu dans le désordre, je le reconnais, répondant à une envie ou à une inspiration, seront ajoutées des contributions plus personnelles au fil directeur principal du récit. C'est ainsi que je piocherai souvent sans vergogne dans un « cahier de lieux », rédigé antérieurement à la façon de notes buissonnières. Mais il pourra aussi s'agir de réflexions écrites et inspirées par mes auteurs

invités au cours même de la rédaction. Composites, ces fils rouges tout personnels seront donc à lire comme un complément et/ou un prolongement (parfois comme une sorte d'hommage ou de « à la manière de ») à leurs textes ou poèmes, ce qu'ils m'ont inspiré.

Je précise. Dans les années 2000-2016, durant tout le temps que je travaillais sur le thème du lieu avec Aline Brochot, une collègue et amie géographe, je tenais un cahier baptisé *cahier de lieux*. J'y écrivais plus ou moins régulièrement, au gré de mes déplacements, vacances et enquêtes, Paris et ailleurs, selon mes moments, mon inspiration et mon humeur, mes lectures ou mes rencontres. Quelques années auparavant, pour nourrir mon ouvrage sur le temps qu'il fait, j'avais fait de même avec un *Cahier météo* (1993-1998), manière de chronique quasi quotidienne, celle-ci plus scrupuleusement tenue, semaine après semaine. Plus récemment, j'ai ouvert un *Cahier de neiges* (en ce qui concerne Paris, hélas presque vierge !) ainsi qu'un *Cahier de rail*. Lors de mes toutes premières années d'enquêtes en Lozère, jour après jour, en bon ethnologue, j'avais auparavant déjà rédigé des *Cahiers de terrain* (1973-1982). Bien avant encore, j'étais adolescent, c'étaient déjà un récit, celui de mes, de nos vacances dans les Pyrénées (1956-1963) — ainsi qu'un très mince (!) carnet « d'escalade » — que j'avais alors rédigé, parallèlement à un autre encore : un cahier de mes camps de jeune scout. On notera que je n'ai pas tenu de cahier de paysages ! Une manie, donc, je dois être quelque peu graphomane, je m'inscris aussi certainement dans une tradition familiale d'écriture.

Polyphonique, donc, ce livre. « Polygraphique ». D'autant plus que dans le cours de son élaboration et de son écriture, pour leur compétence et leur disponibilité, j'ai tenu à rencontrer et associer des géographes, des paysagistes, des ethnologues, des écrivains. Tous collègues-ami(e)s. Certains plutôt experts, d'autres plutôt complices, mais tous dans une écoute généreuse de mon propre parcours en paysage et de mon projet. Les associer, c'est-à-dire les impliquer en sollicitant et recueillant leur témoignage, les mettre au travail eux aussi... Ailleurs dans ce livre, tout naturellement je les remercie.

Marqué par ce que dans la critique littéraire on appelle « l'intertextualité », cet ouvrage pourra donc se lire, parfois, comme une œuvre composée à quatre, à six, à huit mains... et plus. Julien Gracq le disait merveilleusement :

> C'est pour moi au voisinage de tels carrefours de la poésie, de la géographie et de l'histoire que gîtent pour une bonne partie des sujets qui méritent ce nom. De tels sujets ne s'éveillent sous les doigts qu'à la manière des grandes orgues : grâce à la superposition de multiples claviers[5].

5 Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, Paris, José Corti, 1992, p. 93.


Mont-de-Marsan
St-Sever
Adour
Aire-s-l'Adour
Luy de France
COLLINES
Orthez
es-de-Béarn
BEARN
Gave de Pau
Lescar
Morlaas
PAU
GORRE
TARBES
Mauléon
Oloron Ste Marie
Adour
LOURDES
Argelès-Gazost
Les Eaux-Bonnes
Beaucens
Pic d'Anie
2504
LAVEDAN
2877
Cauterets
Luz
Pic du Midi d'Ossau
2885
Vignemale
3298
Gavarnie
3352
Mont Perdu
JACA
Gallego
Ara


R A N
Gers
AUCH
Gimone
Save
TOULOU
E L'ARMAGNAC
Ariège
PAYS DE COUSERANS
St-Gaudens
St-Lizier
St-Girons
Bigorre
St-Bertrand-de-Comminges
Pic de Montvalier
2839
Pic des
3 Seigneurs
2199
Luchon
VAL D'ARAN
Pic d'Estats
3141
3404
MALADETTA
Andorre-la-Vieille

1
Entrer en Pyrénées

On était dans les années 1950-1960. C'était sur le chemin des vacances, dans notre 15 CV Citroën. En vue des Pyrénées, passé Auch ou Saint-Gaudens, et, se profilant la longue crête ondulée de la chaîne, notre père lançait : « Et voici nos montagnes ! » Ce *nos* me plaisait, cette forme d'hommage abusif mais touchant, rendu à une région, comme on le ferait plutôt à une personne. C'est ainsi que nous bénéficiions de cette première apparition de ce qui allait faire le menu de nos vacances, par surprise. Petite leçon de géographie :

> Les Pyrénées font aux riches plaines aquitaniennes [*sic*] un admirable arrière-plan. Bien avant Montauban, quand on remonte la Garonne, on peut voir, par les beaux couchants de fin d'hiver, leur ligne dentelée, teintée de rose par les derniers reflets du jour, se profiler sur l'horizon. C'est un grand spectacle qu'elles offrent aux beaux jours de l'automne

> finissant lorsque, du pont de la ville rouge, on regarde, au-dessus des longues lignes de terrasses et de coteaux nus, leurs cimes neigeuses étinceler sous le soleil[6].

Vision inaugurale que ce moment très précis enté sur le lieu exact — sommet de côte ou sortie d'un virage — où, faisant plus que simplement le sentir, le voyageur *sait* qu'il entre et se retrouve désormais en pays de connaissance et de connivence. (J'en ai récemment trouvé un autre : dans la Creuse, peu après Aubusson, en direction de Clermont-Ferrand, où une légère montée vous fait soudainement découvrir — alors que vous ne vous y attendez pas — la chaîne du Puy-de-Sancy en majesté, encore luisante en cette fin avril de la neige, l'hiver y fait de la résistance.) Réconforté par le seul sentiment d'être enfin parvenu en terrain familier, notre voyageur aura alors aussitôt non pas disqualifié mais plutôt oublié — l'ingrat ! — les différents paysages et régions que lui aura déjà fait traverser son voyage, en dépit de l'attrait qu'ils avaient été propres à susciter chez lui ou du dépaysement qu'ils lui auront procuré.

Nous étions nombreux dans l'auto familiale, et, à travers les vitres, les yeux rivés à l'horizon, fier celui ou celle qui, à ce voyage-ci, avait ce privilège de voir les sommets en premier ; les annonçant soudainement, il ou elle marquait ainsi un point sur les autres frères et sœurs.

---

6 Maximilien Sorre, *Les Pyrénées*, Paris, Armand Colin, 1956.

« Nous voici donc en Pyrénées »

Mais, de notre maison de vacances, de véritables montagnes, point : ne se profilaient que de lourdes échines boisées, de grosses collines, de petits sommets pointus qui ne dépassaient guère les 1 500 mètres d'altitude. Pas davantage. Et encore : nous ne pouvions les apercevoir qu'à travers les rideaux d'acacias et les haies de coudriers délimitant les prés et des champs qui montaient par une pente très douce, vers le sud. Nous n'étions pas « dans » la montagne mais à son seuil, à son orée, sur une « marche » ; pas sur son piémont (le plateau dit du Lannemezan de nos cartes de géographie), d'où, là au moins, on peut la découvrir d'un seul coup d'œil, comme d'un balcon, courant de Pau à Montréjeau et Saint-Gaudens. S'offrait alors une vue de carte postale sur la chaîne qui se déployait d'est en ouest avec, tout au fond, sommet tutélaire, le pic d'Aneto et ses 3 404 mètres d'altitude – *Nethou* de son petit nom –, et plus au fond encore, on le sait plus qu'on ne le perçoit réellement, l'Espagne, d'où « l'esprit peut courir jusqu'à Séville, jusqu'à Tolède, jusqu'à Cordoue, jusqu'à Cadix[7] ».

Localement renommée, la vue sur la chaîne qu'offrent à Pau le boulevard des Pyrénées et les allées du Midi. Promenade favorite des Palois bordée d'une succession de tables d'orientation unique en son genre, c'est sur ce même et long boulevard que, le 5 août 1866, le *pyrénéiste* Franz Schrader, peintre et cartographe, tomba soudainement amoureux de ces montagnes.

7 Paul Féval, *Le Bossu* (1857), cité par Bernard Minier, « On ne guérit pas de son enfance », *Libération*, Cahier « Rencontres aux sommets », 3 février 2017.

L'approche. Paraissant l'appeler, souvent les massifs montagneux s'annoncent au voyageur par un « avant-pays », selon les termes de l'ethnologue Pierre Sansot, par une zone prémonitoire. Ainsi en est-il dans les Alpes des *bas-plateaux* (aux jolis noms de Terres froides, de plateau de Chambaran et de La Tour-du-Pin) qui, avant Grenoble, laissent deviner le Vercors et la Chartreuse. Pour le massif des Écrins dans les Hautes-Alpes, ce sont le bocage et les vallées du Champsaur qui jouent ce rôle prémonitoire de sentinelle. Quant à elles, bien visibles sur l'horizon pour celui qui voyage de Bâle vers la Haute-Saône, les collines du Sundgau semblent se prolonger et progressivement conduire, déjà bien visibles, aux *ballons* du sud des Vosges.

Les alentours de notre maison des Pyrénées, quant à eux, n'avaient en revanche rien d'un piémont. Elle était juste située en lisière de ce pays d'en haut, à son pied. Ni proche de Pau, ni dans l'une des « grandes » vallées pyrénéennes (Aspe, Ossau, Gavarnie, Campan), elle était simplement quelque part, administrativement, dans un département dont le nom « disait » néanmoins la montagne : les Hautes-Pyrénées.

Mais, sans que j'en eusse vraiment conscience, ce déficit, ces manques avaient une qualité majeure : la vertu de nous faire présumer, de loin, les montagnes. Mieux : de nous les faire désirer et espérer. La vraie montagne, à défaut de pouvoir la consommer sur-le-champ, nous devions en effet la rêver, l'imaginer, elle se tenait et nous attendait toujours au-delà des crêtes qui bridaient la vue, plus haut. Derrière une modeste vallée, elle ne faisait que se dessiner dans une échancrure, entre la demi-lune

du mont Sacon, le sommet le plus lointain, déjà plus bleu, et, plus proches et vertes de leurs chênaies ou de leurs sapinières, la montagne de Castet-Nauet, paisible sanglier couché, et puis celle de la Tigne, posée telle un grand sein endormi. En arrière-pays, juste avec la promesse de lointains, comme on dit pour un tableau. Elles étaient si proches de notre maison, presque au bout du jardin, que nous leur avions inventé un petit nom : les montagnes Marie (du nom de notre sœur aînée) et Denis (un jeune frère), la montagne d'Aventignan… À force de les scruter du premier étage de la maison — un réflexe, un tropisme —, nous les affublions donc d'un nom de notre confection. Et quand le temps menaçait, totalement « bouchés » et couverts ou seulement ceinturés de nuages, ces sommets nous disaient la météo du jour. Quant à notre père, certains matins glorieux, ouvrant les volets et s'exclamant : « Mes enfants, il fait un temps de pain frais ! », c'était pour nous un indice de la bonne humeur des Pyrénées, le signe avant-coureur d'une complicité annoncée avec elles, et la promesse d'un jour radieux et de belle excursion.

Premiers pas

Proches ou lointains, à portée de main ou seulement devinés, ces cols, sommets et vallées dont aucun n'excédait les 2 000 mètres d'altitude nous étaient une réserve de projets autant que de souvenirs, les excursions de la veille ou de l'été passé et celles du lendemain. Mais nous étions encore tout jeunes, nous n'en étions pas encore là.

Pour l'heure, nous attendait plutôt la campagne alentour, prairies avec gasconnes (race bovine locale), minuscule ruisseau à libellules, petit bois de noisetiers, succession de collines, minuscule théâtre de nos jeunes exploits, dont, nous créant petit à petit notre premier territoire, nous n'avions de cesse de défricher les recoins. Une flânerie active, à mi-chemin entre celle de l'écrivain Jean-Loup Trassard dans sa Mayenne et celle du romancier André Dhôtel dans son Ardenne. Mais n'anticipons pas.

Nous boudions la façade nord de la maison, disqualifiée par rapport à son orientation symétrique au sud, Sud qui au contraire nous promettait le soleil, et avec lui les montagnes. De ce Nord, nous en avions pourtant l'usage. Mais un usage nocturne. De ce côté-ci en effet, une étroite route départementale longeait le mur de la maison, et une tradition avait été établie par notre père, qui consistait, la nuit venue, à y faire ce qu'il nommait les *cent pas*. Son précieux bâton en main — en buis, pas bien haut mais en revanche épais et noueux, gants couleur beurre frais, comme si, compagnon et maître des chemins, c'était lui qui semblait le conduire et non l'inverse —, il lançait à la cantonade : « Mes enfants, qui vient avec moi ? » Notre mère quasiment jamais, mais deux ou trois d'entre nous l'accompagnions alors pour ne pas le laisser cheminer seul. La pleine lune nous invitait aussi à le suivre, et la Voie lactée au-dessus des sommets dont le bleu-vert habituel se faisait indigo profond. Notre père donnait le *la*, commentant l'excursion du jour échu, trop brève ou gâchée par un orage, humant l'ambiance de la nuit, supputant la marque des autos qui passaient. Et puis demain s'invitait au menu de ses propos que nous écoutions avec patience et sans



trop oser le contredire : le projet d'aller à Lourdes, « tôt le matin pour une fois » ; ou bien : « Demain, mes enfants, ne ratons pas le marché à Montréjeau. »

Cette flânerie nocturne, comment la désigner au juste ? Nous arpentions la route, nous *baguenaudions* (nous disent les dictionnaires anciens), ou encore allions *niffier* (Basse-Normandie). « Pour l'enfant, nous dit ce philosophe, une promenade est une identité complète, un visage, une personne[8]. » Et des cent pas annoncés, notre père essayait de nous entraîner à en faire mille : « Encore un poteau [télégraphique] ! » nous lançait-il en désignant dans la pénombre la ligne téléphonique qui dessinait et épousait les courbes de la route. En rechignant, nous condescendions à poursuivre cette marche nocturne.

Le Crouès, c'était l'un de nos *petits tours* favoris, comme nous les appelions, quelques heures seulement, à peine la demi-journée, même pas de goûter à emporter. Étroite route départementale d'abord, sur laquelle nous faisions sonner nos précieux bâtons de marche, puis remontée du village de Montégut, coups d'œil sur quelque troupeau d'oies se déhanchant dans une cour de ferme. Plus haut, la ruelle se faisait alors chemin, avant de serpenter, moins bien tracé encore, dans une châtaigneraie. Levant la tête, nous pouvions remarquer une *palombière,* tout là-haut presque au sommet d'un arbre. Cette drôle de cabane pour « grandes personnes » nous intriguait. Ni attentif ni vraiment curieux de la vie de ces campagnes et de la

8 Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2009.

Nature en général, notre père n'en savait rien ou pas grand-chose. Encore un quart d'heure de marche et, à la sortie du petit bois, l'horizon s'ouvrait soudain sur un petit plateau entièrement voué à la fougère ; mais surtout, vagues et lointaines quand nous les voyions habituellement du jardin de la maison, les montagnes nous semblaient s'être soudain rapprochées, sans prévenir, comme grossies par le miracle d'un télescope. Sur leurs versants jusque-là confus et uniformes, nous pouvions alors distinguer des clairières, des chemins, ici ou là sur un replat une grange au toit de tuiles rouges. Uniformes depuis notre maison et jusqu'à cet endroit précis, elles prenaient maintenant vie.

Un autre « petit tour » me revient aujourd'hui en mémoire, celui dit de la Maison du Renard. Plus bref mais inquiétant, car le but de la promenade n'était autre qu'une bâtisse qui hésitait entre la grange et le hangar. Nous n'en avions jamais vu les volets — ou ce qui en restait — ouverts. Les murs se dégradaient, attaqués de toutes parts par les ronces tandis que subsistaient toujours au premier étage les traces d'un incendie apparemment très ancien. Mais ici, personne ne connaissait plus l'histoire du lieu, pas davantage l'origine de ce toponyme. Sous un appentis piteux rouillaient des souvenirs de matériel agricole et gisaient des débris de vitres. Dans notre imagination d'enfants, tout concordait pour associer ce Monsieur le Renard à l'image peu rassurante d'un vieux célibataire un peu fou ou à celle de quelque souillon solitaire, à celle d'un piège à renard également.

Ces petits tours n'étant pas si nombreux, nous pouvions les emprunter quasiment tous chaque été, ainsi presque pieusement consacrés. Y manquer aurait été



comme manquer les vacances, de la même façon que, à chacun de ses séjours, tout résident secondaire se fait un devoir de rendre visite aux lieux labellisés par ses étés passés, un devoir de vacances, pour vérifier que « son » propre paysage est toujours bien là, et ses buts de balade toujours disponibles, qui l'attendent. Et par là pour signifier à ces lieux appropriés à la manière d'une annexe de sa maison de campagne qu'il est bien de retour. En somme un tour du propriétaire. On le sait, un endroit ne parvient vraiment à la dignité de « lieu » que lorsqu'on y revient. Un pèlerinage en quelque sorte. Plus globalement, c'est ainsi que se construisent socialement les « hauts lieux ».

Le tour dit de Bize-Nistos. *A priori* anodin, lié à une simple anecdote, à un événement familial que nous, les enfants, n'avions pas pu connaître mais dont notre père perpétuait à l'envi le souvenir, il mérite le détour. Accolés l'un à l'autre, les toponymes de ces deux petites communes voisines de la maison constituaient comme les pôles jumeaux d'un circuit inscrit presque officiellement sur notre « carte coutumière », comme disent les ethnologues, de notre proche région… De même les paysans parleront de la « route de l'étang », qu'ils diront se rendre à « la petite chapelle », ou emprunteront le « chemin du père Mathieu ».

Pour l'intelligence de ce récit, indiquons que l'ancienne ferme où nous séjournions à Montégut une grande partie de l'été était bien davantage qu'une résidence secondaire. C'est en effet depuis son enfance, dans les années 1920, que notre père y passait un mois entier durant ses vacances. Il en avait hérité par sa marraine, restée célibataire : enfant unique du couple d'agriculteurs

qui exploitait la propriété, elle avait été engagée par ses parents comme préceptrice dans la région parisienne au hasard d'une petite annonce. Pour notre père comme pour nos oncles et tantes, au cours des étés successifs qu'ils y passaient durant l'entre-deux-guerres, aller voir ailleurs, plus loin, quitter sans nécessité le *quartier*, comme on dit dans les Pyrénées, voire les terres (la *cazalère*) entourant la maison, était mal vu, voire reproché. Aux yeux de la marraine/préceptrice en effet, le Dadam — le quartier où se situait sa maison — était une fois pour toutes le plus bel endroit de la région. « Dans la tête de cette vieille fille un peu bigote, se rappelle notre père, les montagnes, c'était presque un péché, c'était suspect. » Heureusement pour lui, son propre père (donc mon grand-père), grand marcheur et fin latiniste comme on va le voir, savait déroger à ce mode d'emploi tyrannique du territoire.

C'était donc sur l'itinéraire rituel, Bize-Nistos, une boucle d'une quinzaine de kilomètres autour de la maison, que souvent l'entraînait son père. Notre père raconte :

> Dans cette promenade, j'étais tout à la joie de la détente du mois d'août et du dimanche, lorsque papa sortit de sa poche un livre, à ma grande terreur, et me dit d'un air triomphant : « Mon cher Pierre, l'endroit est propice, ouvrons notre Ovide[9] ! » Moi, terrifié, je prends le livre, et tout en continuant à marcher, je l'ouvre, j'essaye de traduire, et là, je

9 Propice à un échange littéraire, un lieu, un paysage peut se prêter et se marier de plein droit, topographiquement, avec la culture.

> bafouille complètement, et papa, impatient, prend le livre et me dit : « Mais voyons, Pierre, c'est très facile. » Il le traduit à livre ouvert. C'est prodigieux, car on a beau être latiniste, Ovide est un auteur très difficile. C'était *Les Métamorphoses*, je crois. Je me souviens de ce jour historique et de cet endroit célèbre soixante-dix ans après, comme si j'y étais.

… Moi aussi : un virage où la route, bordée de noisetiers et de châtaigniers, serpente entre des prairies humides épousant un col entre deux petites vallées. C'est resté une plaisanterie rituelle entre nous, ce « Pierre, ouvrons notre Ovide ! ». Et nous, frères et sœurs, des années après, de refaire en compagnie de notre père, inlassablement, quasiment chaque été, la « promenade d'Ovide », ce tour de Bize-Nistos… et d'évoquer le poète latin.

Nous avions nos bâtons. Pour la marche. Et puis nos vélos – mieux : nos « bicyclettes », comme nous disions. Elles participeront et présideront à toutes nos excursions plus lointaines. *Mutatis mutandis*, pour ces jeunes citadins en mal d'espace que nous étions, le vélo nous importait autant que, dans les campagnes jusqu'à la fin des années 1950, le cheval. Davantage qu'un simple moyen de locomotion, il était l'objet de soins et d'une attention toute particulière, presque d'une tendresse. Une présence aussi que ces bicyclettes, rangées contre le mur du grenier à foin de notre maison de vacances, tels des chevaux à l'écurie. À Neuilly-sur-Seine, durant l'année scolaire déjà, elles nous faisaient gagner quelques minutes sur notre chemin d'école. C'étaient nos montures. Nous les bichonnions, chacun la sienne, de couleur distinctive, rouge la mienne,

j'en suis sûr. Il aurait été impensable d'emprunter celle d'un autre frère ou sœur. Comme souvent dans les vieilles maisons de famille, la nôtre recélait des vélos hors d'âge, presque des pièces de collection, celui de tante Geneviève, une antiquité, pieusement conservée à sa mémoire, un modèle femme d'avant-guerre, noir et muni de garde-boue en bois et de freins qui n'étaient plus que souvenir.

Nous les garçons, nous nous étions imaginé un concours de vitesse. Dessinant sur d'étroites routes départementales une boucle de 4 kilomètres très exactement – nous l'avions calculé –, il se déroulait une fois par été autour de la maison. Si les deux aînés faisaient toujours mieux que moi et que mes deux plus jeunes frères dans cette course contre la montre individuelle, champion de moi-même, je pouvais me consoler en améliorant année après année mon record personnel.

Dans notre territoire, dans l'espace immédiatement alentour, dans les niches que nous nous y étions ménagées au fil de nos étés, à pied avec nos bâtons ou à bicyclette, on pourrait distinguer les exercices imposés et les figures libres. Les premiers nous étaient proposés et prescrits par notre père, donc réalisés sous influence, pourrait-on dire, comme autant de passages et de circuits obligés de nos vacances. Les seconds à l'inverse nous appartenaient en propre, bien à nous, inventés au gré de notre imagination, des événements et des sollicitations du jour. Deux modes d'emploi donc, mais complémentaires plus que contradictoires. Nous aurions pu en effet refuser le jeu que jouait notre père et auquel il s'efforçait de nous associer : ces tours et détours sans cesse rabâchés, racontés aussi et ainsi héroïsés, car, littéralement, en le











parlant tout en marchant, il nous apprenait le paysage, son propre paysage plus exactement. En fait, nous nous y pliions, nous y trouvions notre compte. Rechignant d'abord, nous nous laissions vite entraîner et séduire par les pas et le verbe de notre père. Car, contrairement à une idée répandue, les enfants aiment à vivre sur le régime de la répétition et du rituel. Avant de s'endormir, ils réclament la poursuite de la lecture de la même histoire, et quand ils jouent entre eux, se répartissent obstinément les rôles : « On avait dit que vous étiez les voleurs… »

Quant à nous et à nos usages libres du paysage, le séjour aux Pyrénées nous offrait un terrain de jeu à géométrie variable et extensible au fil des années. C'est en l'arpentant sans relâche, en y piétinant, frénétiquement parfois comme avec notre course cycliste contre la montre, presque par une macération, que peu à peu nous nous fabriquions notre territoire, presque notre biotope, manière enfantine de reconstituer une *cazalère* moins élargie autour de notre maison de vacances. Maison qu'en fait nous n'avions de cesse de quitter, sauf pour nous y réfugier les jours de pluie. Comme la plupart des enfants, tout nous était donc prétexte à bouger, à sortir, à circuler. Nous ne tenions pas en place. Cette incessante circulation n'était pas sans rappeler, évoqués *supra*, les circuits répétés chaque année en dehors des villages lors des anciennes processions catholiques. Tout comme ces prières ambulatoires, nos jeux constituaient une forme spécifique d'occupation de l'espace.

Au fond, depuis ces vertes années, ai-je vraiment changé ? Ni grand voyageur ni réellement randonneur, les longues distances ne me tentent pas plus que ça. Question de tempérament, de résistance physique, d'âge

aussi aujourd'hui. Marcher, oui bien sûr, mais à condition d'avoir un but très précis : octobre, arpenter une forêt du Perche pour y aller cueillir bolets, chanterelles grises ou trompettes-des-morts ; février, dans le Haut-Doubs un jour de soleil très froid mais généreux, progresser à ski de fond d'une ferme comtoise enfouie cernée par sa neige jusqu'à un bois de sapins silencieux où nous arrêter, il nous tendait les bras ; avril, dans le Champsaur, monter, mais juste une heure ou deux, et suivre un sentier pentu conduisant à un petit col. Rien là de bien téméraire !

Changeons de contexte : et lui, qu'il soit ethnologue ou géographe, le chercheur sur son « terrain » ? En réalité, durant ses séjours d'enquête de ferme en ferme, de village en bourg et en petite ville, circulant sans cesse mais presque exclusivement dans son auto, en réalité il marche très peu, fût-ce en pleine montagne et pourtant environné de paysages très forts qui lui tendent les bras. Rivé à son volant, il pourrait être cul-de-jatte, comme disait plaisamment un collègue racontant ses séjours d'enquête dans la Creuse !

Au fond, me plaît surtout de circuler. Ça me suffit, j'en ai vraiment besoin. Rien que déjà ouvrir ma porte, sortir, partir. Tout ou presque fera l'affaire : un bref trajet vaut pour moi voyage, un rien me dépayse, sur une ligne secondaire de chemin de fer ; un simple déplacement en auto quelle qu'en soit la destination ; une petite escapade champêtre à vélo. Me rendre quelque part, dehors donc, avoir à me quitter, distrait de moi-même, de mon petit confort domestique et de mes routines, afin de me retrouver et me sentir dans un ailleurs proche, mais pourtant déjà différent, juste un peu. Une maison ou un appartement une fois quittés, le seuil enfin franchi et la

porte fermée, changer d'air et de décor, lever les yeux vers le haut, vers le ciel, en ville à la rencontre de visages inconnus ; à la campagne vers de nouveaux paysages.

Si j'avais eu le temps, j'aurais pu ici élargir mon témoignage et vous concocter un « éloge du dehors ». D'autres se livrent bien à celui de la marche, d'autres encore à celui du « Grand Dehors » comme Michel Le Bris. J'aime bien d'ailleurs le mot même : *dehors*, et celui de *forain*, terme issu de l'ancien français qui désignait ce et ceux qui se tiennent en lisière, à l'extérieur mais pas trop loin non plus d'un centre ou d'une localité, pas exclus mais quand même pénalisés géographiquement, parfois marginalisés (punis ?), parfois suspectés[10].

Je vous aurais aussi parlé du mouvement même qui préside à l'entrée et à « l'exposition » au dehors. Et, au-delà et en même temps, de la recherche, de la rencontre et du partage des lieux et des idées avec « l'autre[11] ». Envisageant les vertus du déplacement, Nicole Lapierre ne dit pas autre chose, qui, à la suite de Montaigne, encourage et incite, tant l'homme ordinaire, nous tous donc, que les chercheurs, à « penser ailleurs[12] ». Mais en narrateur fidèle à son lecteur, je résisterai à la tentation !

---

10 On pense ici, bien connue des chercheurs, à la fine analyse du sociologue allemand Georg Simmel, dans *L'Étranger*, où il campe ce personnage ni complètement extérieur, ni totalement inclus dans le groupe ou la communauté, mais simplement « de passage », et dont cette position hybride, celle de « l'entre-deux », lui offre un site idéal pour observer et pouvoir mieux comprendre les autres : ceux de la communauté à la lisière de laquelle il se place et volontairement se maintient.

11 On pourra lire les belles pages de Jean-Marc Besse dans *Habiter. Un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013.

12 Sociologue, elle est l'auteur de *Pensons ailleurs*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2004 [rééd., Gallimard].

2
Grandir avec les montagnes

Pour Georges Bertrand, à Toulouse,
premier lecteur de ces récits pyrénéens

Comment, au fil *des* temps successifs de l'enfance, le goût des jeux se perd-il peu à peu et s'abolissent les codes et les rôles au sein de la fratrie, tandis que sont délaissés jouets, cadeaux, objets, doudous et poupées, trottinettes et soldats de plomb ? Comment se négocie, se construit, se bricole le passage de l'enfance à l'adolescence ? Dans les Pyrénées, mes années passent. Abandonnés, cent pas et petits tours ? Fini de se contenter comme cette petite fille de vouloir tout simplement « jouer aux montagnes », comme je l'entendis dire un jour à sa maman en découvrant les sommets des Alpes par la vitre d'un compartiment de train. Avec l'âge, d'autres parcours plus hardis m'attendaient, d'autres circuits m'appelaient. Peu à peu.

Les montagnes en pentes douces

De façon exemplaire, et comme en réduction, on tient là le seul vrai but de nos vacances, leur raison d'être : planter chaque année notre drapeau sur de nouveaux sommets, la maison donnant en quelque sorte sur un jardin dont, été après été, et insensiblement, je n'avais de cesse de repousser les limites, un jardin dont on ouvrirait la grille d'entrée de plus en plus largement. Un peu comme les enfants quand ils parviennent enfin à se tenir debout, qui partent alors sans plus tarder en exploration. Ou encore lorsque, maintenant assurés et rassurés, maîtrisant enfin leur vélo, ils en profitent pour aussitôt se lancer à la découverte du monde. Nous concernant, c'est alors à géométrie variable que, frères et sœurs, nous formions une petite troupe pour nos *promenades* — nous ne disions pas *randonnées*, on n'en parlait pas encore.

À partir des années 1970 environ, de la promenade à la randonnée, notre société est passée de la flânerie au sport. Le verbe *randonner*, issu d'un vieux mot français — courir *à randon*, c'est-à-dire très vite, jusqu'à l'épuisement[1] — porte en effet en lui l'idée d'une violence qu'on se fait à soi-même et d'une fatigue extrême qu'on s'impose. À nous suivre sur les sentiers de nos étés, on était loin alors des « techniques sportives de marche » contemporaines, celles que vante et décrit par exemple un quotidien dédié au sport (*L'Équipe magazine*, février 2011) : nous ignorions

1 Jacques Lacarrière propose une variante : *randir*, courir avec impétuosité, « une impatience d'être ailleurs, tout le contraire de la marche » (Préface à : *Chemin faisant. 1 000 kilomètres à pied à travers la France d'aujourd'hui*, Paris, Fayard, 1974).

tout de la marche dite « nordique » (avec bâtons de ski en main), « afghane » ou « consciente », sans même parler des *treks* et autres *trails*, ou encore du *géocoaching* (« Comment faire avancer les enfants ? »). On nous invite aujourd'hui à marcher rentable et utile, tant pour l'esprit que pour les sens ou pour le corps.

Se perdre : Monsieur Dupleich et le pic de mont Aspet

Dès que l'altitude à atteindre s'élevait, le lever s'effectuait tôt. Exagérément tôt, comme pour une course de haute montagne. C'était à 6 ou 7 heures que nous fixions nos départs et que, fébrilement, dès la veille s'était organisée l'expédition : préparation des gourdes (essentielles, ces fameuses gourdes, un viatique, elles rassuraient, comme si nous partions pour le désert), vêtements de rechange, pique-nique (ne pas oublier le saucisson et les œufs durs). Le trajet – dix, vingt, trente kilomètres requis pour atteindre le point de départ de la promenade – faisait déjà partie de l'excursion : un exercice probatoire, une vérification des forces en présence, de la belle humeur de chacun des participants et du bon fonctionnement des fameux vélos. Il se fait 9 heures du matin, évaporée maintenant, la rosée qui recouvrait les prairies. Le temps a l'air sûr. Nous posons les vélos derrière une grange, en vrac, à l'abri des regards, pas besoin d'antivols à l'époque, et, sac au dos pour les aînés, nous voici qui attaquons… le sentier qui longe un torrent, la prairie que nous devons traverser, le large

chemin qu'il faudra bientôt quitter à bon escient pour un autre, mal dessiné sous les fougères. Et de là, deux ou trois heures nous suffisaient pour atteindre notre but et à faire notre bonheur : un simple et modeste col, un sommet arrondi, une pelouse suspendue au bord d'une falaise d'où nous pourrions distinguer le toit de notre maison. Rois et reines d'un petit royaume. Encore fallait-il y parvenir, car ne disposant pas de carte d'état-major ni d'aucun livret de randonnée, nous n'avions pour toute indication que celle, imprécise, fournie par un voisin, le vague souvenir de l'année précédente transmis par notre père ou notre mère, ou, bien souvent, la seule envie de triompher de tel ou tel sommet qui, de la maison, semblait nous narguer. Ces sommets, il nous fallait les mériter. Cela de deux façons : ne pas se tromper d'itinéraire, et composer avec l'humeur du ciel. Marcher en montagne exige de savoir découvrir, reconnaître, parfois seulement deviner le « bon » chemin. Un art qui n'est pas donné à tout le monde (posséder le sens de l'orientation ne suffit pas), art de pisteurs, de chasseurs et de guides de haute montagne. Hésiter, se tromper, se fourvoyer, c'est aboutir au pied d'une falaise infranchissable ou dans le lit d'un torrent, c'est atterrir comme le Petit Poucet dans une immense forêt où ne se distingue plus aucune indication propre à vous permettre de continuer. C'est l'échec. La honte. Piteux, nous nous en retournions alors, maudissant la montagne. Malgré le sens du terrain que possédait l'un de nos deux frères aînés, cela nous arrivait souvent. Cette obligation absolue d'avoir à débusquer puis à garder le bon cap,

le bon itinéraire, ce chemin-ci, cette direction-là et pas telle autre, confinait chez nous à la hantise. Car se perdre n'est pas anodin et ressortit à une crainte bien particulière, version *light* de la peur de mourir. Comme on perd un objet, se perdre, soi, c'est être privé de son *propre*, s'absenter de soi-même. Perdre son chemin, c'est être dévoyé, errer donc, s'égarer. Perte des sens, perte du sens. Se perdre, c'est enfin et aussi perdre l'autre, entrer en solitude, à la manière de l'enfant qui perd ses parents dans la foule. Sur le plateau ardéchois, j'ai rencontré une femme qui, en dépit de la beauté et de l'attrait des paysages de cette petite région qu'elle admettait volontiers, ne s'y sentait pourtant pas à l'aise, pas dans son élément. Pour le paysage en général, elle me disait éprouver une crainte diffuse, voire carrément de la peur, préférant les lieux de proximité, humanisés, avec belles fermes, places de village et prairies douces.

Toute différente de celle effectuée en altitude, la progression à travers la campagne. Là, en effet, on peut sans problème et sans dommages s'écarter du bon chemin, car, l'itinéraire ne recélant ni piège ni chausse-trappe et nul précipice n'étant à redouter, il n'y a pas à proprement parler de « bon » ou de vrai chemin, pas d'impératif. Comme me l'avait un jour confié Patrick, un ami réfractaire à toute marche en montagne, en plaine au moins vous pouvez à tout moment aller ou musarder où bon vous semble, divaguer, baguenauder. Sans risque aucun. Il y a toujours, disait-il plaisamment, un « pré du père Mathieu » prêt à vous accueillir et qui vous tend les bras, un espace libre que vous pouvez parcourir et traverser à votre guise dans le sens que

vous souhaitez pour continuer votre promenade, une échappatoire aussi sur votre itinéraire. Le chemin de plaine, expliquait-il, rassure le paysage, celui de montagne le dramatise.

Ces passages obligés, on l'aura compris, il nous arrivait de les perdre. Et alors, de sommet, point. Ainsi en fut-il du pic de mont Aspet. Avec ses 1 849 mètres d'altitude, et surtout sa petite silhouette pyramidale caractéristique bien visible de la vallée, juste une pointe comme posée en légère saillie au-dessus de la crête qui se dessinait sur l'horizon depuis notre maison, il nous tendait les bras. Un voisin agriculteur, Pierre Dupleich, nous en parlait souvent. Plus jeune, il y avait mené à pied le grand troupeau de brebis formé par la réunion de ceux de plusieurs éleveurs du village, courte transhumance, car les pentes étaient propriété collective de plusieurs communes. Il racontait qu'il y avait dormi dans une cabane en compagnie de son chien. Il lui arrivait encore de se rendre à pied ou à vélo au fond de la vallée, celle de Nistos, au pied de ce petit massif. Se revendiquant avec quelque fierté *de* ces montagnes, il avait sans doute l'âme quelque peu poète. Ce qui tranchait avec l'usage qu'ici la plupart des agriculteurs avaient des sommets. Marcher en montagne n'était pas dans leurs habitudes. Et lorsque – outre bien sûr pour la chasse, le tir des palombes ou la cueillette des champignons — ils sortaient « gratuitement », c'était le dimanche pour des destinations de prestige partagées avec leurs hôtes du jour, parenté ou amis de passage : Lourdes, Bagnères-de-Luchon, Saint-Bertrand-de-Comminges, ou encore, mais plus tard, seulement dans les années 1980 avec le

développement de l'auto, l'Andorre… davantage pour les produits détaxés, pastis et matériel informatique, qu'offrait la principauté que pour ses paysages.

De sa voix rocailleuse, volontiers taquin et avec son parler vif, M. Dupleich nous vendait « son » mont Aspet, exagérant la longueur de l'itinéraire, amplifiant l'agrément du sommet, en rajoutant sur la vue dont on pouvait jouir de là-haut. Mais voilà. Des années durant, le sommet nous résista. Une Arlésienne. Un jour, de bon matin, comme convenu la veille, Pierre Dupleich était passé à la maison pour nous y conduire, mais, oh ! honte à nous, nous ne nous étions pas réveillés. Un autre été, nous fûmes pris par la brume. Une autre année enfin, sans les « grands » — dans le groupe des plus jeunes frères et sœurs, j'étais cette année-là le chef des « petits » —, je confondis deux traces de sentier et fis atterrir ma jeune troupe dans un immense champ de fougères qui montait vers je ne savais où ; je pris peur, ma propre peur s'avérant évidemment contagieuse, et la tentative tourna court.

Brume sur le sommet

Comme à tout montagnard, la météo aussi savait nous jouer des tours. Adverse ou complice, elle contrariait nos projets ou au contraire les épousait et les favorisait. S'y invitant, elle était toujours du voyage. Nous n'avions pas une conscience claire de ce qu'étaient un *beau* et un *mauvais* temps ; mais à l'inverse un sentiment très vif du grain même du temps qu'il faisait le matin même, puis durant les heures où se déroulait notre promenade. Comme on


VISTOS
Rau de Sammanet
c.ne de Plantiqous
Bois d'ARTIGOUS
Chc. de la Praire
Crc de Benac
1849
MONTASPECT
FERRÈRE
Chc de Cap Nesté
CAP NESTÉ
col
2200
CROUHENS
Rau du Pin
Hm d'Arenq
Hm du PIN
2.079
1979
Barrailles
2.121
SOUM DU TEMPLA
N
2.147
MONTNÉ
1.855
Port de Pierrefitte
Lac de Bordères
D
Bourg d'Oueil

dit en Suisse, pour nous, il faisait *bon* temps et non pas *beau* temps pour… randonner, faire du vélo, planter des courgettes, etc. Nous affichions une réceptivité à la météo que ne possédaient pas nos parents, une réactivité aux micro-événements climatiques, variations et excès, brusque élévation de la température lorsque nous nous engouffrions dans le fond d'un vallon, vent qui nous giflait une fois parvenus sur une « arête » rocheuse exposée, éclaircie salvatrice entre deux averses qui nous permettait de quitter enfin notre abri et de pouvoir achever notre promenade.

La pluie nous servait souvent de compagne. Un rendez-vous fidèle et attendu. Plus rarement il nous fallait compter avec le brouillard. D'en bas, des vallées, les nuages sont un véritable baromètre, « bouchant » la vue, jouant à cache-cache avec l'altitude, se livrant, si on peut me permettre, à une sorte de strip-tease. D'une heure à la suivante cachant et masquant les pentes et les sommets, ils interdisent toute « sortie » en montagne ou au contraire la rendent possible et espérée. Mais ce n'est que plus haut que le brouillard peut, tout comme l'orage, devenir un réel danger, mais même à ces altitudes moyennes aux sentiers qui s'égarent, il arrivait souvent au brouillard de faire parler de lui.

À cause de lui, le mont Né (de son nom complet : le mont Né de Luchon, le mont Noir, *Mouné*) ne s'inscrivit jamais à notre tableau de chasse. Pourtant simple rehaussement dominant l'échine couverte de mauvais pâturages auxquels la bruyère disputait la place, et de quelques bosquets de hêtres et de genévriers, il avait pour lui, outre sa situation au fond d'une vallée dont il pouvait sembler le couronnement, ses 2 147 mètres, et la vue qu'il offrait, disait-on, sur la chaîne presque en son entier. Il

faisait figure de père tranquille, ce mont Né, de protecteur aussi, avec sa croix de bois sommitale. Le vaincre et par là dépasser le seuil symbolique des « deux mille » aurait été pour nous comme une montée en grade. Mais voilà, long pour nos jeunes jambes, le chemin (plus de quatre heures à marcher), et compliqué, l'itinéraire – les itinéraires plutôt, trop sommairement décrits dans le livret touristique déjà vieilli que nous avions à notre disposition. Quant à M. Dupleich, qui aurait pu nous ouvrir la voie, il n'était pas là. Et puis il y avait les orages. Ils sont ici chez eux. Comme dans toute autre région de montagne, ils sont une véritable hantise, tant dans les propos des habitants que dans les colonnes des journaux locaux, un marronnier. Météorologiquement, l'orage est un comble, en même temps qu'un emblème de la montagne, comme le sont en hiver les avalanches ou, en Lozère, les *tourmentes* de neige. Un rappel à l'ordre, un *droit de réponse* de la Nature en quelque sorte, cette Nature que nous pensons un peu trop vite pouvoir plier à notre convenance. « C'est ce que la montagne, écrivait le romancier suisse Charles-Ferdinand Ramuz, à présent, nous montrait qu'elle sait faire[2]. »

Une histoire de famille : le col de l'Aouet

Plus que d'autres promenades, celle du col de l'Aouet (*aouet*, le sapin) me marqua, et avec elle son souvenir, l'un des classiques de nos étés. Incontournable. Qui d'entre nous l'avait déniché celui-là, ce simple col posé à 1 876 mètres d'altitude,

2 C. F. Ramuz, *La Grande Peur dans la montagne*, Paris, Bernard Grasset, 1925.

mais doté de deux noms empreints de douceur — un col, un passage donc, et, pensions-nous plus volontiers, un oiseau, une alouette — et idéalement situé entre deux vallées bien identifiées localement, celle de la Neste d'Aure et celle de la Barousse ? Il nous fallait remonter en son entier le cours de l'Ourse. À propos de la Barousse, j'avais pu lire plus tard dans un livre de géographie qu'« entre la Garonne et la Neste s'étend un ensemble confus de plateaux, de crêtes, de pics aux noms variés, *som, soum, cap, pique, mail.* Il est creusé par un faisceau de vallées qui ont fourni un cadre pour le développement d'un petit pays forestier… ».

Une bonne heure nous était nécessaire pour gagner le petit bourg qui marque le centre de la vallée. En amont, devenant torrents, la rivière se ramifie en deux étroites vallées aux fortes pentes. Nous empruntions celle orientée au sud-ouest. La route était raide, et rude le pédalage du petit peloton. Nous laissions à notre droite un gouffre localement renommé — mais nous ne pouvions en voir que l'ancien panneau Michelin–Touring Club de France, lettres blanches sur fond bleu, qui invitait à le visiter. Nous pouvions ensuite, de la route, deviner le village de Ferrère, ancien centre d'extraction minière, puis les bâtiments d'une petite colonie de vacances SNCF de Toulouse, enfin, dans une vaste clairière au sol plat dans une vallée encaissée, c'étaient les Granges de Crouhens.

Au fond, à strictement parler, la marche en moyenne montagne n'apporte pas, ou peu, de satisfaction paysagère. On y marche le plus clair du temps en sous-bois, le long de quelque torrent, de vallon en vallon, jamais sur une crête, toujours en fond ou à flanc de pente. Les beaux points de vue, les coups d'œil panoramiques et surplombants ne sont







offerts au randonneur que durant un court moment, l'espace des derniers cent ou deux cents mètres où il aperçoit, enfin, puis atteint, le sommet convoité. Le paysage, de toute façon, je m'en moquais. Pour notre petite bande, seuls comptaient les lieux successivement parcourus, minute après minute, les changements parfois ténus du décor qui accompagnaient nos pas : quand une hêtraie devenait sapinière ; lorsque nous apercevions, comme soulagés, le torrent qui se contentait jusqu'alors de gronder et que nous ne pouvions simplement que deviner ; quand nous « tombions » sur la lisière de framboisiers qui ourlaient la forêt alors que nous nous en échappions ; ou s'il nous était donné de découvrir, nul guide ne la mentionnant, une vieille cabane de berger abandonnée. Sans parler des menues rencontres que nous réservait la promenade : serpent, vautours, cadavre de renard mangé aux vers en train de pourrir, vache égarée, brebis en folie, etc. Elles faisaient notre bonheur. « Les enfants font feu de tout bois, de toute brindille », constatait l'écrivain Pierre Pachet. Et je n'oublie pas les menus incidents qui émaillent fatalement — ou agrémentent, c'est selon — toute promenade : glissade involontaire, attente prolongée de celui qui a besoin de s'isoler un instant du groupe, et peurs enfantines, comme celle qui s'attache aux aigles : terrifié, la tête dans son sac à dos vide, notre plus jeune frère croyait en deviner planant au-dessus de nos têtes, capables d'attaquer les humains (une croyance, une rumeur à l'époque), voire d'emporter un nourrisson ! Autant d'événements qui faisaient que le chemin n'était plus seulement un chemin, mais, définitivement pour notre petite tribu, « notre » chemin, mieux : le chemin de ce jour-ci, comme consacré par les aléas et les incidents qui l'avaient émaillé cet été-là, et pas un autre.

Le matin du col de l'Aouet, nulle auto, nul randonneur, seulement un tracteur forestier. Tous les quatre, nous sommes seuls sur le replat herbeux des Granges de Crouhens où nous déposons nos vélos. Le temps paraît complice, il *marque bien*, comme on dit en Lozère. Le départ s'effectue en pente douce sous une vaste hêtraie. Fraîcheur. Une bonne heure plus tard, arrêt-gourde sur des grumes entassées le long du chemin — une photo l'atteste toujours. Nous ne l'avons pas volé ! Même en levant la tête, aucun col ni sommet ne se devine encore. L'itinéraire se fait ensuite plus exigeant, la pente s'accentue, nous hésitons souvent entre deux sentiers. La fatigue commence à se faire sentir, mais nous savons proche notre récompense quand, tandis que nous débouchons de la forêt, se présente soudainement la vaste pelouse qui épouse la pente du col tant espéré. Enfin de l'espace, enfin le soleil ! Bâton bien en main, c'est à celui qui arrivera le premier, et sans donner l'impression d'avoir peiné — sinon l'année suivante, les « grands » s'en souviendront, qui nous cantonneront mon plus jeune frère et moi à de plus modestes collines ! Chaque nouveau degré supérieur de difficulté avait valeur de test.

Un motif paysager : le col

Petite leçon de géographie. Nous voici quant à nous au col de l'Aouet. Comme lorsque nous passions une frontière : émotion ! un autre monde, ici une nouvelle vallée. Prend enfin corps ce qui n'était jusque-là pour moi qu'un *motif* géographique. Presque une abstraction. Une illustration, dessin ou photo, dans un manuel scolaire.

On sait la charge émotionnelle, le saisissement que produit chez un très jeune enfant sa première découverte de la mer ou celle de la montagne, lui qui « rêve de se tenir au bord de l'horizon, de toucher les nuages colorés du levant ou du couchant[3] ». Une première pour lui. Pierre Loti, de son côté, écrit que, encore tout jeune, sur l'île d'Oléron, on lui avait promis la mer. Il ne l'avait jamais encore aperçue. Pourtant il la reconnut aussitôt :

> Évidemment, *c'était ça* ; pas une minute d'hésitation, ni même d'étonnement que *ce fut ainsi* : je reconnaissais. Pour la *reconnaître* ainsi, la mer, l'avais-je déjà vue ? Peut-être inconsciemment lorsque, vers l'âge de cinq ou six ans, on m'avait emmené sur l'île, chez une grand-tante. Ou bien avait-elle été si souvent regardée par mes ancêtres marins[4].

Pour ma part, je me souviens encore de ce moment très précis de cette première arrivée à un col, de ma fierté d'être parvenu avec les petites jambes de mes dix ans à surmonter la fatigue et d'avoir gravi et vaincu la pente pourtant modeste ; je me rappelle la surprise de retrouver ainsi, en vrai cette fois, le col de mon livre de géographie du primaire, son original et non plus seulement son image, son dessin.

---

3 Edward Harrison Barker, *Deux étés en Guyenne. Journal de voyage au fil de la Dordogne, 1892-1893. Une chronique au fil des chemins et des rivières*, Périgueux, Fanlac, 2013 [1894], p. 65.

4 Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1999, p. 53-54 [1890]. (Les italiques sont de l'auteur.)

Est-ce à dire que mon vécu, mon expérience de ce lieu exact, à ce moment précis, s'étaient trouvés subsumés et parasités par un paysage préexistant, c'est-à-dire par le modèle que j'avais en tête et qu'on m'avait enseigné ? Pas exactement. En réalité, ce col – celui de l'Aouet –, original de l'idée et de la notion même d'un col, sa matrice, ne sortait pas pour autant disqualifié de sa confrontation avec l'image que je me faisais d'un col avant que de l'avoir gravi. Au contraire. Bien que me trouvant, en même temps et sur-le-champ, transporté dans mon livre de géographie en compagnie des dessins et croquis représentant pics, glaciers et cascades qui en ornaient les pages, ces derniers nourrissaient ce jour-là, à mon insu, mon regard. Ils ne m'empêchaient pas concrètement d'être assis avec mes autres frères et sœurs à boire les gorgées d'eau de l'arrivée au sommet, et de savourer l'altitude et le paysage. Superposé au premier (réel, lui, vécu dans le corps), un autre voyage antérieur (mental et idéel celui-là) y invitait et s'effectuait en parallèle. Si presque toujours et malgré soi les images et représentations d'un paysage peuvent sembler faire de l'ombre à notre expérience vécue de ce paysage et la court-circuitent, en réalité elles la bonifient, l'enrichissent et la prolongent en même temps.

Notre sensibilité et notre imaginaire géographiques se déploient sous le double effet, conjugué, de notre présence concrète aux lieux *et* de la prégnance de leur image préexistante. Devenus adultes, c'est parfois pour aller vérifier *in situ* la véracité d'un paysage lu dans un livre ou vu dans un tableau que nous choisissons tel site de découverte et tel but de promenade plutôt qu'un

autre. C'est ainsi que, dans ce récit-fiction relatant le voyage d'un héros en Angleterre sur les traces de John Constable, on peut lire :

> Dans la *Constable Country,* le pays de Constable, les touristes étaient venus vérifier le paysage, s'assurer, non pas que les peintures lui ressemblent mais bien que c'est lui qui réussit à ressembler aux tableaux[5].

Comme j'ai pu le constater lors d'une enquête sur le plateau ardéchois, c'est par exemple la notoriété de la source (des sources) de la Loire au pied du mont Gerbier-de-Jonc qui, dans leur majorité, pousse les touristes à y aller voir et à y grimper[6] (mais ils en descendront souvent déçus, l'attente était trop forte, et l'impatience au rendez-vous). On le sait, à Auvers-sur-Oise, même phénomène pour les visiteurs sur les traces des paysages peints par Van Gogh.

« Regarder un paysage c'est toujours se souvenir », affirme tel paysagiste[7], tandis que Fernando Pessoa nous dit de façon plus lapidaire : « *Voir, c'est avoir vu.* » Pour cela – voir au sens fort –, nous avons besoin d'un filtre (images d'un film ou d'un tableau, souvenir d'un roman ou d'un poème), ou d'un *passeur* (un professeur, nos

5 Jacques Roubaud, *Ciel et terre et ciel et terre, et ciel. John Constable*, Charenton (94), Flohic éditions, coll. « Musées secrets », 1997, p. 75-76.

6 Martin de la Soudière, « La Loire prend sa source… Le site du mont Gerbier-de-Jonc en Ardèche », *in* Claudie Voisenat (dir.), *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 76-87.

7 Bruno Tanant, « La montagne à l'envers », *Les Carnets du paysage*, n° 22, « La montagne », 2012, p. 65.

parents, un camarade, quelqu'un qui nous guide et nous initie, nous introduise en paysage, nous donne envie, nous prenne par la main[8]).

Niant l'idiosyncrasie du lieu et la singularité du moment, irrépressible notre tendance à sans cesse comparer ce que nous avons pourtant sous les yeux avec du déjà-vu, du déjà-contemplé, du déjà-dit aussi. (Trop souvent, me disait quant à elle une de mes sœurs lors d'un voyage en Écosse, la plupart des lieux, des maisons et des villes nous semblent des copies d'une autre.)

« On dirait l'Écosse ! » disons-nous paresseusement, ou : « On se croirait en Toscane ! » C'est à leur reconstruction que nous procédons, à notre mesure, à leur réduction à notre propre échelle comme on dit en géographie. Ne parle-t-on pas de la « Suisse normande », ou encore des « Alpes mancelles » ? Et à propos de l'Aubrac ou encore du Haut-Jura, les dépliants touristiques utilisent à l'envi la même image en comparant leurs plateaux enneigés à ceux du Grand Nord ou de la Sibérie ! Quant à l'Italie, dans les guides et les slogans touristiques, on trouve plus d'une Venise sous d'autres climats que celui de la Vénétie, telle La Canourgue, cette « petite Venise lozérienne » !

À la limite, au « lieu » réel et géographique lui-même nous préférons son image, sa représentation littéraire ou picturale. Un peu comme le touriste que nous sommes tous à un moment ou à un autre, qui, dans les maisons de la presse, fait défiler les tourniquets de cartes postales,

8 Pour une démonstration de cette affirmation, lire le chapitre roboratif d'Anne Lasserre, « Préconnaissance ou méconnaissance », *in* Vincent Berdoulay (dir.), *Les Pyrénées. Lieux d'interaction des savoirs*, Paris, CTHS, 1995, p. 114-121.

y cherchant les reproductions des sites et les monuments emblématiques de la région où il passe, se dispensant ainsi d'avoir même à s'y rendre, sans intention de les découvrir *de visu*. De même aussi le photographe qui capte une scène de famille ou un paysage sans se donner le temps de savourer l'instant présent. Et s'il arrive au paysage que nous avons sous les yeux de déroger à l'image de celui que nous nous faisions et attendions de lui, la déception est au rendez-vous. Un démenti à notre attente ou à notre souvenir. Il en allait de même pour les touristes que j'avais interrogés aux sources de Loire, qui se disaient surpris, floués : « Ce n'est pas ce que j'attendais », m'expliquaient-ils.

Par contraste avec le conformisme du regard des adultes sur l'espace et plus généralement sur les choses, celui des enfants s'avérerait-il plus neuf, plus innocent, plus frais ? Ce n'est pas du tout certain… Pour nous en tout cas, le jour du col de l'Aouet : pique-nique, photos, quelques pas pour admirer la vue. Une fois seulement, jeunes rois et reines d'une nuit de la Barousse, nous y campâmes — un bien grand mot : une tente fatiguée et un duvet pour deux —, mais cette nuit en plein air était pour nous l'une des premières (avec celles passées en Charente dans notre cabane, avec la permission de nos parents), l'obscurité bientôt, le froid qui venait du sol, étoiles filantes (c'était un 10 août, fête de la Saint-Laurent, le jour de l'année où habituellement elles sont au rendez-vous) et, au petit matin, bol de Nescafé avec l'eau chauffée sur un petit réchaud à gaz (un *Bleuet*), tartines et tube de lait Nestlé, bruit de sonnailles du côté d'Arreau en vallée d'Aure.



LES PYRÉNÉES, VUES DE PAU

boulevard des Pyrénées, à Pau, est une terrasse incomparable devant laquelle es Pyrénées se déroulent du Midi de Bigorre au Pic d'Anie. Le raccord avec la haute chaîne se fait par de fortes collines et les Pyrénées calcaires. Le motif central est donné par la trouée de la vallée d'Ossau au fond de laquelle s'enlève « Jean-Pierre », surnom familier du Pic du Midi d'Ossau à la double pointe.

Un territoire partagé

Mais nous n'étions pas seuls à ce col que nous croyions pourtant inscrit dans notre seul légendaire familial, et n'appartenir qu'à nous. À Toulouse, en effet, à propos du même col de l'Aouet, émouvant et presque troublant, j'eus la chance de recueillir le beau témoignage d'une femme juste un peu plus âgée que moi, Germaine Beaux-Laffon. Ayant séjourné de nombreuses fois chez sa grand-mère dans la maison familiale de Mauléon-Barousse où, chaque été, se retrouvaient cousin-cousines, cette (pourtant modeste) vallée l'a fortement marquée. Comme moi-même et mes frères et sœurs. Ses parents habitant non loin de là, elle y a connu toutes les saisons et en garde de précieux souvenirs. Sous le titre *Les Lieux de l'enfance*, elle a aimablement écrit à mon intention un long récit, où je retrouve les sensations partagées. En voici des extraits :

> Les lieux ordinaires que nous parcourons pendant nos jeunes années deviennent, avec le recul, les hauts lieux de notre enfance ayant pris valeur symbolique ou initiatique. Ainsi, pendant et après la guerre (de 1940), ma grand-mère avait gardé l'habitude de nous emmener marcher par les chemins autour du village, en vallée de Barousse dans les Hautes-Pyrénées ; elle les connaissait bien, les ayant maintes fois fréquentés dans sa jeunesse, à dos de mulet… Nous nous rendions souvent au fameux col de l'Aouet. Le chemin n'était pas si difficile, mais bien sûr il montait… Là, le sublime nous attendait : toute la chaîne des Pyrénées

> se déployait, d'un bout à l'autre de l'horizon. Synonyme à la fois d'effort soutenu et de persévérance, le col de l'Aouet était un passeport pour la beauté, la joie des yeux. Mon fils qui a plus de cinquante ans rêve d'y revenir, il l'a gravi tout enfant en finissant sur les épaules de son père…

Pour l'enfant, il en est des cols comme de ces autres « motifs[9] » paysagers ou géographiques : la source (remonter le cours d'un ruisseau et retrouver une origine) ; une ligne de partage des eaux lorsqu'un panneau routier l'indique clairement (ce lieu infime, simple point « coté », mais qui, comme le col, a le pouvoir, en quelques mètres, de vous faire basculer d'un versant à l'autre, de faire communiquer deux mondes) ; ou bien la frontière (de part et d'autre d'une simple barrière, pour moi, pour ma fratrie, quand nous nous y rendions, juste pour quelques tours de roues, pour quelques pas, dans l'auto du père : encore ici, la France, déjà là-bas et pourtant toute proche, l'Espagne) ; et plus encore, tout sommet.

« Passer un contrat avec la montagne »

Second complice ès enfances, ès montagnes : Yoann adolescent. À vélo, il passait lui aussi un contrat avec la montagne, comme il l'écrit. Je veux prolonger cette

9 Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon article : « Géopoétique des Pyrénées. Quelques motifs paysagers. Abécédaire », *Les Carnets du paysage*, n° 32, « Le chantier », 2017, p. 204-221.

promenade par son beau témoignage. Une variation sur le rapport de l'enfant à la montagne[10]. Ethnologue d'une trentaine d'années, il pioche ici, pour moi, dans sa mémoire.

> Printemps 1989. Mon ami Yann et moi avons quatorze ans, nous sommes en troisième, les grandes vacances d'été se profilent à l'horizon et nous commençons à former le projet de partir nous promener sur des routes et chemins inconnus. Pour rassurer nos familles, et aussi nous-mêmes, nous décidons d'organiser une petite « rando » préparatoire d'une semaine dans le Beaujolais pour les vacances de Pâques. [...] C'est au cours de cette première randonnée, « expérimentale » donc, que j'ai vécu ma première rencontre avec une montagne, ma première « grimpe ! » (à l'impératif, avec le point d'exclamation de l'enthousiasme et de l'encouragement). J'ai même en mémoire le souvenir assez clair d'un virage où m'est venu ce sentiment particulier. Je pense qu'en consultant les cartes IGN dites d'« état-major » 1/25 000 sur lesquelles nous indiquions chaque soir le chemin parcouru, et qu'en refaisant le chemin, je pourrais peut-être retrouver ce virage, non loin de chez mes parents.
>
> J'avais un sentiment de fatigue, les jambes lourdes, et commençais à avancer en force, à sentir la pesanteur alternativement sur chaque pédale. Puis, dans

10 Ce texte a été écrit à mon intention par mon ami et collègue Yoann Moreau, que j'ai connu à l'EHESS.

ce fameux virage, j'ai eu une bouffée de fraîcheur à l'abri des arbres du bord de route. Il me semble encore voir les brins d'herbe et les feuillages onduler légèrement sous une légère onde. J'eus alors le sentiment, et cela me fit oublier l'effort dans lequel j'étais engagé, que la montagne m'ouvrait un repli d'elle-même, me prodiguait un soutien et s'adressait à moi. En un mot, j'eus le sentiment qu'elle m'accueillait. Je commençais alors à vivre la grimpe en n'étant plus seul, en n'étant plus en rapport avec du bitume et des pentes, mais avec un lieu comme habité, ou plutôt hanté d'une présence qui m'était favorable. Je vécus ce moment sur le mode d'un contrat passé avec la montagne, contrat que je ne pouvais rompre. Je n'étais plus seul mais avec elle, la montagne. La grimpe devenait notre relation, le moment privilégié de l'hospitalité offerte et reçue où se jouait notre rencontre. Je respirais amplement, ma tête n'était plus dans le guidon, car je devenais attentif à toutes les délicatesses de mon hôte : un vol de papillons, un bouquet de fleurs jaunes de pissenlits, un souffle de fraîcheur de bosquet, un vol d'oiseau… Ma préférence pour ce genre de signes allait aux biches et, mais dans une moindre mesure, aux lièvres. En voir me remplissait d'assurance et de joie : j'étais sur le bon chemin, à la bonne cadence, dans le silence même qui sculpte la sonorité d'une montagne.

Cette expérience fut pour moi décisive dans mon rapport à la grimpe. Par la suite, quand j'ai gravi d'autres cols, quand j'ai senti venir qu'un effort

similaire m'était requis pour parvenir à grimper, je relâchais un peu l'effort et demandais intérieurement l'accord de la montagne ou du sommet que j'étais en train de gravir. Je ne sais comment il se formait, mais j'ai souvent réussi à me mettre dans cet état, à trouver le sentiment d'une présence qui m'accueille. C'est pourquoi, je crois, j'ai toujours aimé gravir des cols quel que soit le moyen de transport : à pied, à vélo, en âne, ou en automobile — en fait pas tout à fait en auto, de ces autos surpuissantes qui gravissent n'importe quoi sans varier de vitesse, sans sentir l'effort de la gravité, mais en 2 CV, voiture du relief qui requiert d'être à l'écoute du paysage, d'anticiper les côtes et les descentes.

L'impossible Arbizon

Parfaitement antithétique du col de l'Aouet : le pic d'Arbizon. Autant, amène et modeste, celui-là se fait discret ; autant, altier et superbe, celui-ci se montre et sait se faire valoir. Nous l'aurions bien « fait », l'Arbizon, mais ce n'était pas le mot : lui, il nous aurait fallu plutôt le « vaincre ». Situé bien en avant de la chaîne pyrénéenne proprement dite, là où la Neste d'Aure se rétrécit pour se couler dans la vallée qui la conduira bien plus haut à la crête frontière, il en impose en effet avec ses 2 831 mètres d'altitude. Déjà *pic* sur les cartes, et non plus *mont*. Petit massif isolé, et comme lui le pic du Midi de Bigorre ou celui d'Ossau, littéralement il accroche de très loin le regard à la manière d'une sentinelle ou

d'un avant-poste. Il impose sa silhouette, procurant un avant-goût des hautes montagnes. Lui manquent juste les quelque 200 mètres qui lui auraient permis de conserver tout l'été ce souvenir de l'hiver que sont les neiges éternelles — pour employer cette expression à la poésie surannée qui éveillait l'imagination des enfants et celle des touristes du début du siècle passé. Sentinelles, repères, sommets tutélaires — ainsi que, abusant de cette épithète, les ouvrages locaux désignent souvent ce type de relief —, il en est d'autres ailleurs en France, on le sait : l'Ossau en Béarn, La Rhune en Pays basque, le puy de Dôme au-dessus de Clermont-Ferrand, le mont Aigoual dans les Cévennes, le Canigou dans les Pyrénées-Orientales, le mont Ventoux dans le comtat Venaissin ou encore, en Isère, se détachant des falaises du Vercors, plus bas qu'elles mais saturant la vue, le mont Aiguille.

Le sommet ne comporte pourtant aucune paroi abrupte, juste quelques affleurements rocheux de calcaire dur, nulle escalade donc n'est requise pour l'atteindre, mais la randonnée n'en a pas moins ses exigences : 1 600 mètres de dénivelé à monter, près de sept heures de marche. Un hameau de quelques granges, ensuite un long chemin chagrin encaissé et sans grâce se coulant entre des haies de buis, de frênes et de noisetiers, longeant à n'en plus finir un torrent, puis l'interminable traversée de pâturages de plus en plus pentus où, en l'absence de tout bosquet et de toute cabane, on ne s'oriente que grâce à des sentiers à vaches qui ne cessent de s'arrêter, de se perdre, et dans lesquels il faut constamment chercher de nouvelles traces. Quand vous l'apercevez enfin, votre Arbizon, et croyez le tenir, il n'apparaît que pour mieux

vous tromper, un frère plus jeune lui dame d'ailleurs le pion et lui tient compagnie : le « Petit Arbizon ». Lequel est le vrai sommet ? Tous deux semblent vous narguer. Mais vous en êtes encore loin, une succession de vallons brefs vous attendent, qui interrompent la vue et vous désorientent. Hors d'haleine, vous êtes surtout lassé, et en sus votre gourde est à sec.

À peine romancé, c'est là le récit des tribulations d'une petite équipe de très jeunes randonneurs — la nôtre — en mal d'Arbizon, mésaventures que nous connûmes trois années de suite, avant que de guerre lasse nous ne déclarions forfait. Définitivement. Y a-t-il d'ailleurs eu, y a-t-il aujourd'hui beaucoup de randonneurs à tenter l'expérience ? Quand on connaît les lieux, on peut en douter. Son paradoxe est justement qu'il retient davantage l'attention des géographes et des cartographes que celle des touristes-randonneurs, qui, dans la même famille de sommets et dans la même zone des Pyrénées, en pincent bien plutôt pour le pic du Midi de Bigorre (le Tourmalet passe tout près de lui et un observatoire prestigieux et maintenant voué au tourisme en couronne le sommet). Ce dernier ne surclasse pourtant l'Arbizon que de 34 mètres ! À notre décharge, il faut ajouter que nos échecs durent davantage à l'inclémence de la météo qu'à la sévérité de l'itinéraire. Pluie, brume, orage furent en effet à chaque fois au rendez-vous et eurent raison de notre courage et de notre ténacité. L'Arbizon, terre promise, terre interdite… et même récemment fatale pour Paul, un alpiniste dont je connais bien les deux frères, grimpeurs émérites, les jumeaux Jean et Pierre Ravier.

Faire, enfin, de la montagne

J'atteins mes treize/quatorze ans. M'attend une autre famille de paysages, marquée à la fois par l'altitude et par l'éloignement. Un territoire à part. Un domaine réservé, presque consacré, jusqu'alors hors d'atteinte pour moi.

Partir en montagne, *faire* de la montagne, comme disaient nos aînés, c'était en effet littéralement gagner une autre contrée, austère, exigeante surtout : un pays d'en haut, sévère, de promesses en même temps que de dangers, nécessitant à la fois endurance et agilité. « Passer un pacte avec la montagne », comme joliment disait l'ami Yoann. Dans ce nouveau territoire, et pour y progresser, ce sont les mains qui désormais seront sollicitées et plus seulement les jambes. Un corps-à-corps, le mot est lâché : il y faut escalader. Après une demi-journée à bicyclette ou plusieurs heures d'auto, quitter durablement la maison. Pour moi, signant mon entrée en adolescence, ce fut là l'étape ultime de ma découverte des montagnes, un peu comme la mer pour les enfants. Du rivage en effet, où, tout jeunes, ils sont tout d'abord cantonnés, ce n'est qu'ensuite, progressivement, prudemment, qu'ils ont le droit de s'éloigner, et qu'on les emmène au loin, au large.

En même temps qu'une récompense, partir, enfin ! pour la « haute » montagne avec les deux frères aînés, c'était comme monter en grade. Il fallait en être capable, l'avoir prouvé. Le mériter, en quelque sorte s'en montrer digne. Un privilège de l'âge. Pour s'agréger au groupe des frères « montagnards », il nous fallait, nous les plus jeunes, insister, plaider notre cause.

Je me souvins longtemps de mon premier *trois mille*. De mon « brevet » de trois mille. Ce fut le pic Royo, de son nom complet (et aristocratique !) Royo de Lliterola, Lliterola, ou le Litérole : un minuscule lac du versant espagnol de ce sommet. Pour moi et mes quatorze ans, un géant. Cela faisait deux ans qu'on me l'avait promis. Cette année-là, nos deux frères aînés nous avaient enfin déclarés aptes, moi et mon frère cadet, à pénétrer dans leur sanctuaire : les zones de vertige et d'escalade, un grand mot ici pour la simple arête d'éboulis qui conduisait au piton rocheux *sommital*. L'émotion n'en fut pas moins au rendez-vous lorsque, après la traversée d'un long pierrier, puis la remontée d'un névé — je n'en avais encore jamais foulé la surface —, apparut le Royo, vite gravi. Il y avait du vent, nous avions froid, et nous avions peu dormi la veille au refuge (ma première nuit en altitude). Ses 3 121 mètres n'en font pas un seigneur des Pyrénées, loin de là, mais 121 mètres suffisent à le faire entrer dans la grande famille des trois mille. Le calcul a été fait : il y en aurait 413, courant sur toute la chaîne. Dans les Alpes, une telle césure opère, mais au-dessus de 4 000 mètres d'altitude ; de même dans l'Atlas marocain, avec le Toubkal (4 167 mètres) ; dans les Andes à 5 000 ; et à 8 000 dans l'Himalaya où les sommets de moins de 3 000 mètres d'altitude sont nommés *hills*, collines !

D'année en année, j'enchaînai (un grand mot...) les sommets. Escalader tel sommet, c'est en même temps découvrir successivement tous les autres semblables d'une même petite région, pour les saluer, leur présenter des hommages ainsi qu'on le fait avec

une personne. Et pour nous, rendre visite à Monsieur Spijeoles ou à Madame Vignemale. Tout sommet est unique et « constitue un ensemble paysager puissamment individualisé », nous dit le géographe Georges Bertrand, en même temps qu'il renvoie au « même modèle d'organisation spatiale et de fonctionnement ». « Le Caucase, écrit-il, est une montagne comme les autres, qui comme chaque montagne ne ressemble à aucune autre. » Plus généralement, on sait comment les plus emblématiques des montagnes sont depuis longtemps anthropomorphisées par ceux qui vivent à proximité, tel celui du pic du Midi d'Ossau : « Quand Jean-Pierre[11] a mis sa culotte », dit-on de lui, quand le sommet de ses deux pointes vire au blanc, « la neige ne va pas tarder à tomber dans la vallée ». « Le sommet est, plutôt qu'un lieu, un nom et une altitude », nous dit Serge Briffaud, historien du paysage.

Altitudes

On sait l'importance symbolique des altitudes. Plus que mes frères et sœurs, je dramatisais et héroïsais les altitudes. Et toujours aujourd'hui elles m'obsèdent, entre autres comme une clef de lecture – mais pas d'explication – des modes de vie, de l'isolement, de l'habitat, de la végétation et de ses « étages », des paysages, etc. Elles m'intimidaient

11 Indiquons que c'est la fréquence de l'usage de ces deux prénoms, Jean et Pierre, et donc la familiarité qui se dégage de leur énonciation, qui a conduit les habitants du Béarn à le nommer ainsi familièrement.

— j'étais de nature craintive —, car à cette altitude il n'y a plus d'herbe ni même d'arbustes, tout juste quelques *vires* herbeuses (on est loin du pré du père Mathieu), des parois peu engageantes vous attendent, plus ou moins abruptes et rébarbatives, une *face* creusée de *couloirs* et de *cheminées*.

Ici, au sein de ce club très fermé des trois mille, je classais les sommets dans une sorte de panthéon tout personnel. Leur altitude, c'était comme la taille pour les humains, j'étais plutôt petit, leur grande taille m'en imposait ! J'y rangeais d'abord les plus modestes, de 3 000 à 3 100 mètres. Puis, m'en imposant vraiment, ceux de l'étage juste supérieur, pleinement « hautes » montagnes, les plus nombreux. Au-dessus de 3 200, je trouvais les seigneurs. À plus de 3 300, enfin, se tenait une espèce très rare (en tous cas dans les Pyrénées), forte seulement de deux ou trois spécimens, dont le pic des Posets[12], inatteignable pour moi ; et puis bien sûr l'Aneto, hors-concours, toit de la chaîne avec ses 3 404 mètres, maître et matrice de tous les autres.

Trois mille : cette mesure est décisive. À la fin du XIX^e^ siècle, dans les Pyrénées, une association n'avait-elle pas vu le jour, le *Club des 3000,* qui n'accueillait en son sein que le cercle — très fermé, à l'époque — des randonneurs de haute altitude ? Dans les milieux de l'alpinisme, pour qu'un récit de course soit publié, une altitude minimum était requise : 1 000 mètres en 1897, 3 000 mètres en 1926[13] !

12 Posets, dit aussi « punta de Llardana », 3 375 m ou 3 369 m selon les cartes.

13 Olivier Hoibian, « L'univers culturel de l'alpinisme et ses transformations (1870-1930) », *in* Olivier Sirost (dir.), *La Vie au grand air. Aventures du corps et évasions vers la nature*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2009, p. 109.

Quant au Tour de France, il a depuis longtemps donné leurs lettres de noblesse et une subtile hiérarchie, fondée sur leur hauteur, aux cols qu'il fait franchir aux coureurs. Avec ses 2 115 mètres, terreur des pelotons, le Tourmalet est le col routier le plus élevé des Pyrénées. Les pourcentages de la montée et les altitudes successives sont maintenant affichés à droite de la chaussée sur un panneau routier spécifique, 7 %, 12 %, 15 %. Il en va de même sur les pentes du mont Ventoux. Ils font la joie, et la peine, des cyclotouristes, tandis que les communes qui ont la chance de se trouver situées à leur pied s'en enorgueillissent depuis récemment et l'affichent avec fierté (Mauléon-Barousse, au pied du port de Balès par exemple). Par comparaison, simples « bosses » comme disent les coureurs qui les « avalent » sans dommage, ceux de Mente ou du Portet-d'Aspet ont petite mine avec leurs modestes 1 000 mètres, juste un peu plus ! Mais le premier fut le théâtre de la chute tragique de Luis Ocaña le 12 juillet 1971, précipité à terre par un orage « dantesque », et grièvement blessé ; tandis que le second vit le décès du coureur italien Fabio Casartelli le 18 juillet 1995 (une stèle lui est dédiée).

La difficulté de l'ascension était chaque nouvel été à ma taille, le cran juste au-dessus, ajustée à mon âge comme lorsqu'on essaye un vêtement. J'ai grandi, je suis maintenant adolescent, je suis mûr pour la haute montagne, mais je « calais » parfois, ou alors il fallait attendre l'été suivant pour que je puisse passer la « cheminée » d'une paroi par trop inclinée ou que je parvienne à suivre

dans une marche trop longue. Durant ces années-là, les « grands » eurent chaque fois un sommet d'avance sur moi, toujours *dernier de cordée.*

Le Grand Tour

Un *must* familial que ce « Grand Tour », imaginé et inventé par notre père… bien qu'il ne le fît jamais. Autour de la table de la grande salle de notre maison des Pyrénées, cartes en main, nous en avions rêvé tous ensemble durant des années. Le parcours consistait à relier deux hautes vallées, celle de Louron et le val d'Oô. Pour l'effectuer, il faut franchir une série de cols et de névés flirtant avec le fameux seuil des 3 000. Au soir d'un de nos séjours pyrénéens, décision fut prise de tenter l'aventure, le temps devait s'annoncer particulièrement propice…

C'est dans les simples baraquements d'un chantier EDF abandonné que nous trouvons notre refuge pour la nuit. Sans aucun confort, on s'en doute, mais l'important est de pouvoir se poser ici le temps d'une nuit. Notre abri est comme posé au bord d'un lac, tout petit, mais dont le nom nous enchantait : *caillaouas*, « caillou » en occitan. Six heures, le lendemain matin, le froid pince. Chacun armé de son piolet — de vieux modèles —, les deux aînés munis d'un rouleau de corde et d'une paire de crampons — une pour quatre ! —, nous voici partis. Très vite s'annonce un long névé très pentu. Nous progressons alors jusqu'au fond d'un petit *cirque* ou plutôt dans une large combe (une *coume*) d'éboulis faits d'énormes blocs

de rochers de granit couverts par endroits de lichen ocre ou gris. Comme empilés les uns sur les autres par quelque géant malicieux, ils s'avèrent souvent instables. Prudence. Atteignant bientôt les 2 700 mètres d'altitude, oubliées les dernières myrtilles et les ultimes fleurs, la crête que nous convoitons se rapproche, et avec elle, nettement identifiables maintenant, la suite des sommets qui la composent, tous des trois mille, formant comme une ronde : Gourgs Blancs (*gourg*, « petit lac d'altitude »), Jean-Arlaud et Schrader (anciennement Grand Batchimale) ; plus loin ils seront à l'honneur.

Pas vraiment « délicate », la pente se fait néanmoins très raide, sans répit, elle réclame de monter en zigzag en traçant des lacets. Mais à intervalles réguliers, des *cairns* apparaissent, rassurants, au moins nous sommes sûrs d'être sur la bonne voie, et comme pour le confirmer, le col qui ferme l'interminable vallée se devine bientôt, puis se profile. Mais de replat en replat, le voici qui s'évanouit à nouveau et nous semble s'éloigner, nous narguer, toujours plus haut, toujours plus loin, toujours plus tard, toujours demain…

Ça y est, nous y sommes, nous le tenons, ce col qui, à près de 3 000, relie deux hautes vallées, tel un point de suture ou de soudure entre deux petits bassins-versants et la théorie des sommets qui en forment et en garnissent le pourtour. Un *seuil*, comme nous le disent nos livres de géographie, pour nous ce jour-là une ligne de partage entre deux mondes jusque-là étanches et à la jonction improbable. C'est là que nous avons prévu de nous restaurer : avec les sempiternels œufs durs-saucisson et la salade de tomates préparée par notre mère.

Nous amorçons ensuite la descente, longue et fastidieuse. Dangereuse par mauvais temps, car… « par brouillard, la descente du col des Gourgs Blancs est délicate (barres rocheuses ceinturant la Coume de l'Abesque). Il est important de trouver le sentier et les cairns[14] ».

Retour dans la plaine. Réconfort du chez-soi, mais, comme à chaque fois au soir de nos descentes dans la vallée, sur le plancher des vaches, à retrouver le prosaïsme de l'espace domestique, rendu étriqué, quasi mesquin par contraste avec l'ambiance du pays d'en haut, notre propre maison s'en voit soudain dépaysée. Certes un bon repas nous attend, préparé par notre mère toujours, pour fêter notre arrivée, mais il n'a pas la saveur du saucisson-œufs durs dégusté, adossés à notre tente, sur fond d'une haute vallée silencieuse dans le soir qui vient, juste ponctué et animé par le cri de quelques choucas. Déjà se lève la nostalgie de ces quelques jours de plein ciel.

« Assez difficile » : le Balaïtous

Les aînés eurent à cœur d'associer les plus jeunes à un autre défi majeur, mon bâton de maréchal. Classé comme *assez difficile* selon la nomenclature en usage chez les alpinistes, il représentait pour nous un défi plus grand encore que celui du Grand Tour car, à la longueur d'une excursion, à la géographie des lieux, il associait les difficultés d'une véritable escalade, requérant donc une compétence technique. Peu fréquenté, eu

14 André Armengaud, François Comet, *Pyrénées centrales, III*, Privat, 1953.

égard à l'éloignement du massif où il se situait, c'était le Balaïtous. La sonorité de son nom depuis longtemps nous enchantait en même temps qu'elle nous le faisait redouter : Balaïtous, jadis nommé Marmure ou encore Bat-Laytouse, étymologiquement : « la vallée (*bat*) laiteuse (*laytouse*) », c'est-à-dire « dont l'herbe donne du bon lait ».

Une fois avalé notre rapide dîner, une longue nuit inconfortable nous attend, passée dans un abri-sous-roche – une *toue*, comme on le nomme dans les Pyrénées –, sur un lit de cailloux entre courants d'air et bruit de torrent. Le jour se lève, l'heure de vérité approche, l'escalade peut commencer, mais le dernier de cordée n'est pas rassuré ! Le massif présente un enchevêtrement d'arêtes plus acérées et menaçantes les unes que les autres. Celle qu'ont choisie les aînés est la moins difficile. Il n'empêche : bien qu'on soit en plein granit, la roche est croulante et instables les blocs. Nous peinons et pestons, des pierres se détachant et s'écrasant dans un couloir en contrebas avec un bruit sinistre. Je n'en mène pas large. Les deux aînés non plus, mais, à la tête de l'escouade, ne le montrent pas, occupés de surcroît par le parti à prendre : tenter une autre voie ou poursuivre l'itinéraire initialement prévu, la *voie* Ledormeur (du nom de l'alpiniste de Toulouse auteur d'un ancien et célèbre guide) : où l'on trouve déjà, on y viendra, l'exemple d'un coin de montagne dédié à une personne, tout un itinéraire et non plus seulement un lieu.

Passe-montagnes

C'est par l'intermédiaire d'un ami montagnard du Gers qui utilisait régulièrement ses services que nos deux frères aînés avaient rencontré ce guide de haute montagne. Il n'était pas d'envergure montagnarde exceptionnelle, mais c'était un guide très sûr qui connaissait le Luchonnais comme sa poche. Avec sa femme il y gérait un hôtel-restaurant. Il possédait également une grange située au-dessus de la station thermale et, à la saison favorable, faisait les foins comme tout bon éleveur de la région. Sa famille venait de Bretagne. Mais ces origines étaient assez lointaines et il était vite devenu un pur produit local. Il fut même interrogé, peu avant sa mort, dans le cadre d'une enquête sur l'occitan encore parlé dans les Pyrénées centrales. Avec lui, mes deux frères avaient réalisé plusieurs courses. La plus belle fut une virée dans le massif de la Maladeta, *via* l'Espagne et le bourg de Venasque (Benasque en castillan), alors en plein déclin. Poésie intense de ces maisons de maître qui gardaient de la grandeur dans leurs demi-ruines, nous évoquait l'un de nos frères. Ils louèrent un mulet pour le portage de leurs sacs. Le soir, au camp de base, leur guide fit griller des truites qu'il venait de pêcher dans le ruisseau voisin. Un vrai délice. Il savait raconter : sa guerre (il se fit *passeur* entre la France et l'Espagne), et puis, pour l'avoir aussi encore un peu connue, l'époque des guides à cheval, qui, de Luchon, emmenaient les belles dames, ombrelles et belles toilettes, admirer le lever du soleil au sommet du mont Né. Personnalité singulière et attachante ; un individualiste, n'aimant

pas le modernisme, fuyant Luchon quand y passait le Tour de France. Lorsqu'il cessa d'aller en montagne, c'est le désert qui le prit. Chaque hiver, il faisait une méharée au Sahara, toujours avec les mêmes guides et chameliers. C'est cela qu'il aimait : « la solitude et le dialogue avec le ciel ». « Au fond, disait-il, la montagne est un désert. »

Des passeurs, des « figures », nous en avions connu d'autres, dont trois prêtres, entre lesquels nous avions établi non sans quelque malice une hiérarchie de compétence et de technicité montagnardes. Le moins gradé, le moins titré était le *curé doyen*[15] d'un bourg proche de notre maison. Le second avait la réputation d'abandonner souvent ses ouailles pour des randonnées de haute montagne, il avait aussi écrit sur la Barousse un opuscule historique qui me fascinait et que je connaissais par cœur. Quant au troisième, son nom suscitait chez nous une véritable révérence, il n'était en effet autre que l'auteur du guide déjà cité qui nous servait plus encore que de viatique, quasiment de bible : l'abbé André Armengaud, curé d'altitude, curé E. D. (*extrêmement difficile*) ! Plus loin, son livre nous servira de main courante. Originaire du Sidobre, mort en 1994, notre abbé fut, après son service militaire effectué à Briançon, ordonné prêtre et nommé curé de paroisse non loin de Bagnères-de-Luchon. Là, « le presbytère va devenir son camp de base et, entre deux messes, partant sur son vélo, il n'aura de

15 Appellation tombée en désuétude désignant le curé d'une paroisse plus importante que les autres, le plus souvent située dans le chef-lieu de canton, ayant autorité sur les curés des paroisses alentour (cf., mais avec un sens légèrement différent, en Bretagne, le *recteur).*

cesse de parcourir les Pyrénées[16] ». Auteur de nombreuses *premières*[17], souvent en « hivernale », il savait aussi poser son piolet sur le versant espagnol des Pyrénées. Le guide qu'il a cosigné est régulièrement réédité.

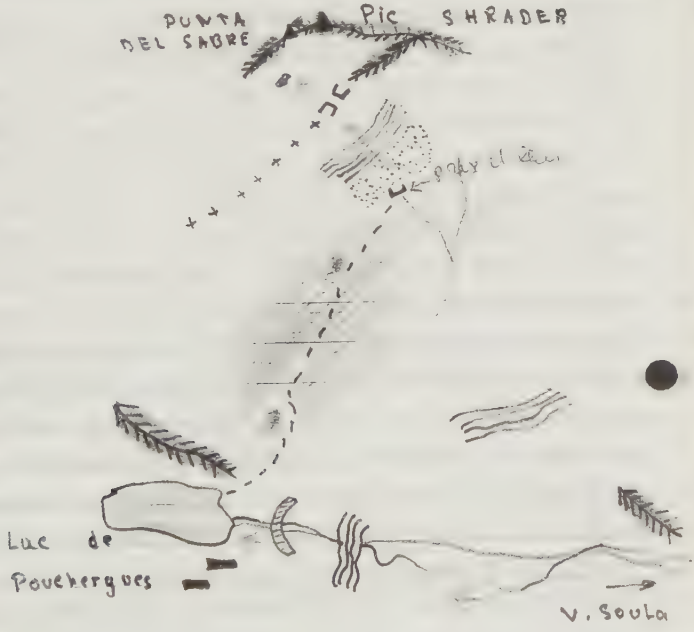
Mais ces passeurs : sont-ils et étaient-ils tous d'ici ? Est-il nécessaire d'être originaire des Pyrénées pour les comprendre et les sentir ?

Heimat : sans équivalent dans la langue française, ce beau mot allemand signifie le lieu d'origine — maison, village — en même temps que la famille et les proches, celui où l'on se sent bien. Une fois qu'on le quitte, il n'en acquiert ensuite que plus de relief et de saveur, on ne peut plus que le rêver. Certes, pour moi, les Pyrénées représentaient un cas de figure différent en ce que, si je les quittais, ce n'était que de façon intermittente, c'était, je le savais, pour les retrouver l'été d'après. Et puis ce n'était pas un sentiment d'appartenance qui me liait à elles (je n'y vivais pas à demeure), mais un attachement. De même qu'un locataire peut se sentir autant, voire davantage, d'ici, du lieu, qu'un propriétaire quand celui-ci, muré dans sa belle demeure aux meubles « Haute Époque », se montre indifférent à ce et à ceux qui l'entourent, de même le campeur qui revient chaque année planter sa tente au même endroit et connaît les coins et recoins de la région qu'il a élue. Ou encore le couple modeste qui achète un petit terrain pour y poser son *mobile-home* et aménage tout autour son

16 Laurent Lafforgue (avec la collaboration de Jean et Pierre Ravier), « André Armengaud : "La vie est une constante escalade…" », revue *Respyr*, n° 11, 1969.

17 Terme qui, dans le lexique des alpinistes, indique la première ascension authentifiée d'un sommet.

...anchit brève + brouillard. Soleil. Plan d'hommes montagn...
...ssant à franchir en son milieu. On arrive au
• Part d'Anglas Torrès à 11h10. Vent dominant...
...ulés en direction de l'arête S.E. Levent nous désé...
...ible si bien que nous décidons... Déjeuner copieux.
...uis boire. Repas lunch (arrêt mystères). 4h10 : nous
...rrivons à Tramezaygues et à 5h15 chez Goran.
9h. de marche.



jardin avec amour. De même aussi le vacancier, « usager » passionné de la région qu'il a élue et à laquelle il se montre fidèle : pour la bien connaître, l'aimer et la comprendre, il n'a pas besoin d'y être enraciné depuis longtemps. On pourrait à ce propos indiquer que beaucoup des plus célèbres pyrénéistes n'étaient ou ne sont pas — justement ! — pyrénéens de naissance, mais d'emprunt ou encore d'adoption : ainsi en était-il de Ramond de Carbonnières, de Vincent de Chausenque, de Henry Russell, de Georges Ledormeur et, plus près de nous, d'André Armengaud, et ainsi en est-il des jumeaux grimpeurs Jean et Pierre Ravier !

Retour au Balaïtous. Après avoir compulsé leur guide, les deux aînés engagent notre petite troupe dans un couloir très raide, mais aux « prises » à peu près sûres. Une heure durant, dans le couloir venté qui, vu l'heure encore matinale, garde toujours la fraîcheur de la nuit, il me faut continuellement attendre que la corde me soit tendue, grimper quelques mètres, pour patienter à nouveau sur une dalle rocheuse. Nous sortons enfin de notre couloir pour déboucher sur la crête, aussitôt agressés et comme enveloppés par le vent qui semble, comme bien souvent en montagne, vouloir terrasser voire punir le grimpeur dès qu'il franchit une barre rocheuse. Encore une heure à marcher « à toute crête » comme indiqué dans le guide, et le sommet du Balaïtous est atteint, vaincus ses 3 144 mètres.

Notre père récupère la troupe dans la vallée. Récit aux autres frères et sœurs, bien sûr agrémentés de quelques aigles menaçants ou de vautours tournoyant autour de nous, de simples pierres qui se détachaient de la paroi

se transformant en blocs de 50 kilos, tandis que le froid et l'inconfort de la nuit deviennent alors si intenses qu'aucun d'entre nous n'aura pu fermer l'œil, etc. Ainsi, une fois de plus, se construisit le légendaire montagnard familial. Pierre à pierre. Sommet après sommet.

Montagnes de l'enfance

On l'a lu, mes sommets, ce furent d'abord, tout enfant, le tour du Crouès, objectivement bien modeste. Puis, petite montagne pour les vaches, le mont Aspet. Enfin, adolescent, le Balaïtous, mon grand œuvre. Mais quelles qu'aient été l'altitude à atteindre, la longueur du trajet requise et la notoriété du but poursuivi, à chaque fois je me sentais roi en un petit royaume avec ses hauts lieux renouvelés d'une année sur l'autre, comme réajustés, et toujours découverts avec la même impatience et la même fébrilité. À chacun son sommet. À chaque âge son horizon. À chaque stade de développement, comme disent les psychologues, son « étage » biogéographique.

Ainsi la montagne participa-t-elle à construire mon enfance. Une butte-témoin, un dépôt têtu, un conservatoire comme nous en avons tous. Enfance estivale, solaire également, par l'arpentage successif de territoires emboîtés, toujours plus élevés, atteints au bénéfice et au privilège des années qui passaient. À la façon d'une toise, ou mieux encore des encoches ou des traits que les parents marquent au crayon sur le chambranle d'une porte pour mesurer d'une saison à l'autre la taille de

leurs enfants, les montagnes signaient et disaient ma croissance. Mais, mieux que la toise qui se contente de l'enregistrer, en retour elles y participaient. Faisant office de brevet d'aptitude et d'altitude, elles m'ont en effet, plus encore que ne l'aurait fait un simple instrument de mesure, épaulé et aidé à grandir ; récompensé aussi. On eût dit qu'elles et moi avions poussé et grandi de conserve.

Ni regret aujourd'hui, encore moins de nostalgie quand je me remémore et raconte à présent, bien plus tard, ces étés adolescents. Évoquant la sienne, ma mère quant à elle marchait du même pas, qui écrit dans son journal et évoque les « saisons lentes » de l'enfance, et la « permanence » qui la suivait toujours, l'idée et son évocation même la touchant très personnellement.

Mer, forêt, montagne

Fût-il ordinaire, campagne sans grâce, voire banlieue, tout lieu, toute petite région peut dès l'enfance faire fonction de point d'ancrage, *sensu lato*, d'une *Heimat*. Comme pour d'autres enfants la mer et le rivage, pour moi ce furent — une chance, un privilège de classe ? — ces routes vicinales, ces modestes vallées, ces sommets qui m'intimidaient mais qui, telle une « matrice » de mes jours à venir, me virent et me firent grandir. J'avais bien sûr dans mes jeunes années vécu d'autres séquences fondatrices tout aussi décisives : mes camps scouts, et puis notre vaste appartement dans la proche banlieue parisienne, l'école bien sûr, et puis, et puis… Mais, à la manière d'un

jardin secret, entre rite et imprévu, répétition et découverte, *la* montagne surclassait mes autres expériences de l'espace, chaque année fidèle au rendez-vous de l'été, à la manière d'un horizon que je repoussais toujours plus loin, toujours plus haut.

D'autres horizons sont à même de faire grandir, paysages forts, extrêmes, superlatifs : la mer, on l'a dit, et aussi le désert. Et mieux encore que ces derniers, un autre, omniprésent tant dans la mémoire paysanne que dans les contes et les coutumes de certaines ethnies : la brousse et la forêt. À chacun, à chacune ses Pyrénées ! « Ce n'est pas la montagne, nous dit Julien Gracq, mais le couple indissociablement lié mer-et-montagne, et même la triade mer-montagne-forêt, qui voit sa promotion définitivement assurée au début du dix-neuvième siècle. Sa double attraction devient alors irrésistible[18]. » Milieu historiquement et culturellement longtemps considéré comme hostile et dangereux, la forêt permettait — mieux : pouvait susciter — des rites de passage et des pratiques d'initiation. Tout spécialement, on le sait, pour les jeunes garçons alors confrontés au danger, donc à la peur, à la souffrance aussi. Les ethnologues nous en parlent à l'envi, tels par exemple Daniel Fabre[19] ou Marie Scarpa[20].

18 Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 1980, p. 89.

19 Daniel, Fabre, « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, n° 99, 1986, p. 7-40.

20 Marie Scarpa, « La voie du faucon », *in* Jean-Marie Privat (dir.), « *Ma montagne* » [écrit par la romancière américaine Jean Craighead George en 1959 sous le titre *My Side of the Mountain*]. *Lectures pluridisciplinaires d'une « robinsonnade » pour la jeunesse*, Metz, Université Paul-Verlaine 2006, p. 147-175.

Bien davantage que la campagne, fût-elle farouche et peu habitée, désert, mer, montagne, forêt forment chacun et tous ensemble des milieux très spécifiques, des « tiers-espaces », à la fois proches et déjà lointains. Voisins, familiers mais déjà « autres », difficiles et exigeants. À la manière d'un môle « d'altérité » tout autant que « d'adversité », ils nous résistent et par là nous fascinent, nous attirent, nous aimantent. Davantage qu'un territoire, bien plus qu'un simple terrain d'aventure : un lieu d'adoption, un lieu où se perdre, pour mieux peut-être se retrouver.

Des Pyrénées à la Lozère

Devenu adulte, ces lieux, territoires et paysages pyrénéens, je les ai quasiment perdus. Ils ont sûrement dû sommeiller quelque part en moi, avant que de reprendre du service, mais bien plus tard. « Infuser » en quelque sorte. Non pas à la façon d'un souvenir (toujours lointain et plus ou moins idéalisé sous l'effet du filtre de l'âge et du temps qui a passé), mais plutôt comme des *modèles* de paysage. Je n'eus pas à en faire le deuil.

Inaugurales, ces montagnes avaient déjà instillé en moi un germe. Elles me donnèrent alors un désir impérieux de village autant que d'altitude. Presque un besoin. Au point que, de l'observation de ce type de territoire et de son analyse ailleurs qu'en Pyrénées, je fis ensuite profession. Des terrains d'enquête ethnographique que je me choisis en effet dans le Massif central, ces *montagnes de l'enfance* m'avaient, à mon insu, sans doute déjà fourni

une sorte de mode d'emploi plus général du paysage. Ici comme là-bas, je fis l'expérience de la peur de la Nature : en Pyrénées, les rochers, la verticalité, le vertige, la brume, la crainte de s'égarer ; là, bien plus tard, en Lozère, l'isolement, les plateaux ventés sur lesquels la neige ne sait tomber qu'en *tourmente* et en *burle*, effacer alors sa route condamnée par les congères. Solaires pour moi, mes premières montagnes ; froides et hivernales, les secondes. Symétriques, ces deux territoires me firent éprouver le climat et firent lever chez moi sans doute le goût des saisons. Quant à l'imprégnation lente des scènes champêtres côtoyées dans mes montagnes d'enfance, elle avait fait naître, je le suppose aujourd'hui, bien autre chose qu'un simple attachement bucolique ou romantique à la campagne : une attention, voire un respect pour les paysans et pour les habitants des villages, leur histoire singulière, leur géographie vécue. Ainsi s'éveilla une vocation d'ethnologue. On peut en tout cas en faire l'hypothèse.

3
Dans le bocage, le tour du propriétaire avec Jean-Loup Trassard

Jean-Loup Trassard est un authentique arpenteur. Jusqu'à présent, et comme pour l'introduire, les Pyrénées de mes « cent pas » et de mes « petits tours » étaient déjà comme une forme d'hommage anticipé à sa manière à lui, têtue et obstinée, de fréquenter sans relâche ses propres lieux et à la relation au paysage qui s'en dégage.

Arpenteur, ce terme, une fonction, un métier, me plaît et me touche de façon singulière. Arpentage, arpenter. En ancien français, on disait : *faire de l'arpentement.* Dans les dictionnaires on peut lire : parcourir rapidement, à grands pas ou à grandes enjambées un espace, une cour, un terrain. Arpenter est un métier ancien, on appelait *agrimenseurs* ceux qui mesuraient les champs. Termes voisins : topographie, topométrie, planimétrie, altimétrie, bornage, cadastre, géodésie, levé (ou lever) de plans, relevé, nivellement. C'est l'action de mesurer la superficie d'un terrain

par toute mesure agraire, autrefois en « arpents » (de *arepennis*, mot celte, mesure carrée des Gaulois, ancienne unité divisée en « perches »), maintenant en mètres, en ares… Dans les levés on doit distinguer : les levés de détail, de reconnaissance (« au carton », ou « à la bretelle »), d'exploration, de type « saharien », à la « boussole à main ». On trouve des « cheminements » principaux et d'autres, secondaires. On parle de « jalonnements » (un jalon vaut deux mètres), de « portées » (de la longueur entière d'un « ruban » après le déroulement duquel on plante des « fiches » – ce ruban n'étant autre que la fameuse « chaîne d'arpenteur » pour l'emploi de laquelle doit être tenu compte des « erreurs de chaînette[1] »). Il y a des siècles, une terre qui n'était pas mesurée, arpentée, cadastrée, nous dit l'écrivain-paysagiste Jean-Christophe Bailly, n'avait pas de réelle existence. D'où l'importance de cette pratique et de ce métier.

« Monsieur l'Arpenteur » : bien sûr nous revient ici en mémoire le nom que Franz Kafka donne à son héros dans *Le Château*, figure qui demeure pour moi toujours emblématique de ce métier, elle m'a toujours hanté !

Le tour du propriétaire

C'est une collègue et amie, Françoise Dubost, qui m'a fait connaître Jean-Loup Trassard. Nous ayant accueillis chez lui en Mayenne, à Saint-Hilaire-du-Maine, où il est

1 Dans *Lignes secondaires* (Paris et Grâne, Créaphis, 2008, p. 67-68), j'avais pioché ces définitions dans plusieurs encyclopédies et dictionnaires anciens.

né en 1933, il avait été ensuite l'invité de notre séminaire à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) *Ruralités contemporaines,* et je l'ai enfin retrouvé à Pau à un colloque qui lui était consacré.

En sa compagnie, nous sommes dans un bocage du Massif armoricain, dans ses « marges orientales », comme nous l'enseigne la géographie, en Mayenne, anciennement le Bas-Maine. Autour de sa belle demeure, homme du lieu s'il en est, comme voué à son territoire, chaque matin ou presque notre homme part à sa (re)découverte. Il l'a vu grandir, il y vit toujours. Paradoxe : Trassard n'est pourtant en rien ce qu'on appelle usuellement un écrivain « régionaliste », ni un de ces (toujours très nombreux, en toutes provinces) romanciers qu'on dit « de terroir », il s'en défend d'ailleurs. Allant dans le même sens, Guy Féquant a très justement écrit : « Au concept de littérature régionaliste, je préfère celui de *littérature territoriale,* qui valorise notre attache aux éléments sans nous faire passer sous les Fourches Caudines de quelque groupe humain que ce soit[2]. »

Trassard est écrivain, son écriture subsume leurs regards. Et, à évoquer sa posture, des connexions peuvent aussitôt s'établir avec d'autres spécialistes de la campagne. Un dialogue implicite avec des agronomes et des géographes. Avec des photographes également, son œuvre en témoigne éloquemment, ses photos s'avérant chez lui aussi importantes que ses récits, je pense notamment à celles de Bernard Plossu et de Raymond Depardon, ou encore à celles,

2 Guy Féquant, *Saint-John Perse*, Lyon, La Manufacture, coll. « Qui êtes-vous ? », 1986, p. 61.

prises dans l'ouest de la France, de Pierrick Bourgault, originaire comme lui de la Mayenne. Avec des historiens enfin. Autant de regards et de disciplines qui ne sont pas seulement convoquées et juxtaposées, mais se déploient dans son œuvre comme autant d'antennes, d'angles de vue ou encore de « prises » sur la campagne. Autant de focales conjuguées chez cet habitant de ce petit coin de Mayenne, au service d'une empathie, en tout cas d'une extrême attention portée, sur les mêmes terroirs, les mêmes finages, aux éléments parfois les plus ténus et les moins visibles, souvent mal-aimés ou méprisés (les outils agricoles), à des pratiques insolites (je pense au savoir et au métier de « taupier »). Trassard est un « ethno-poète » comme il aime parfois à se définir, ou un « géopoète », ce qui pourrait l'apparenter à l'écrivain écossais Kenneth White, et avant lui à Michel Deguy, qui créa une mouvance, un genre littéraire, presque un mouvement : la *géopoétique*. Trassard se dit aussi paysan, qualité dont il se réclame — il n'en est pas exactement un, c'est un notable qui, avec finesse, se définit plus exactement comme un « paysan amateur » (de même que Michel Serres se définissait quant à lui comme un « marin-philosophe »).

Mais une des différences majeures avec les auteurs cités réside dans le fait que Trassard est l'homme d'un seul lieu, un sédentaire. Comme on fait une ronde, il refait sans cesse le tour du propriétaire, témoignant d'une infinie patience. Labourant ses lieux sans relâche, sans se lasser, il les observe et les inspecte tout en « creusant », comme il le dit, leur profondeur historique, les traces laissées par le temps qui a passé sur les choses, les outils en particulier. Un peu à la façon d'un Miguel Torga

(1907-1995) dans sa relation presque charnelle avec le Trás-os-Montes portugais (d'origine paysanne, celui-ci a exercé un moment comme médecin de campagne dans son village natal), il témoigne *des* paysages plus que *du* paysage. Ses déambulations ressemblent, mais en version laïque, aux processions de terroir évoquées plus haut.

Peut-être davantage que d'autres auteurs, Trassard est l'homme d'une famille de paysages : celle des bocages de l'ouest de la France, comme d'autres le sont par exemple d'une saison, tel l'écrivain italien Mario Rigoni Stern (1921-2008) dans son rapport presque charnel avec le paysage *hiémal*, hivernal, « matrice de sa création littéraire[3] ». Dans son œuvre, poursuit l'historien Richard Galliano-Valdiserra, « le personnage s'incorpore complètement dans le paysage *hiémal* qui vit en lui et irrigue toute sa sensibilité ».

Paysage : Trassard n'emploie que très rarement ce vocable, la campagne en effet n'offrant que rarement des « points de vue » ou des horizons lointains. Ou alors il en tient, non pas pour le « grand » paysage, comme disent les paysagistes, mais pour le paysage entendu et défini à hauteur d'homme, à portée de geste, au pas du piéton et il n'y a pas si longtemps encore à l'allure du cheval.

> Pour une fois je voyais la campagne d'en haut. Je me souvenais assez peu des voyages par automobile, avant la guerre, si ce n'est de m'y être longuement

3 Richard Galliano-Valdiserra, « Un homme en hiver : la froide saison de Mario Rigoni Stern », *Communications*, n° 101, « Le temps qu'il fait », 2017, p. 106 et 110.

> ennuyé. En charrette, je dominais d'une façon inhabituelle et visitais des yeux, au vol quoique ce fût assez lent, prairies ou champs qui paraissaient secrets, haie touffue, fleurs violettes que je pensais ne pas connaître, vieux hangars d'une ferme ou barrière de bois que ma mère aurait aimé dessiner[4].

Notre homme du bocage : trop enfermé sur sa *Heimat*, penseront hâtivement certains sans l'avoir vraiment lu. Plus paysan qu'écrivain ? À certains égards, il est encore proche d'André Dhôtel (1900-1991), que l'on a parfois réduit, paresseusement, à l'enfant et à la seule Ardenne.

En réalité, l'attachement de Trassard à ses terroirs s'imposa durant toute sa vie. Attachement semblable à celui dont témoigne naïvement, poétiquement, malicieusement, Fernando Pessoa (1888-1935) :

> Le Tage est plus beau que la rivière qui court à travers mon village
> Mais le Tage n'est pas plus beau que la rivière qui court à travers mon village
> Parce que le Tage n'est pas la rivière
> Qui court à travers mon village[5].

L'extrême proximité de Trassard avec les lieux le (et nous) conduit en réalité au registre de l'universel. S'il fait quasiment du sur-place, il est néanmoins dans le

4 Jean-Loup Trassard, *La Déménagerie*, Paris, Gallimard, 2004, p. 12.
5 Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux. Poème d'Alberto Caeiro*, Le Muy, Éditions Unes, 1993, p. 30.

dépaysement grâce à son recours permanent à l'histoire, qui, servie par une extrême sensibilité au temps qui passe et qui continue de façonner terres, chemins, bâtiments, objets, outils, lui permet de vérifier son propre cadastre, de l'arpenter, de le réviser, de déployer le territoire comme on le fait avec une carte et ainsi de révéler sa troisième dimension.

Déambulant et cheminant, Trassard visite et revisite inlassablement *ses* territoires, à quoi pour lui se résume — presque — « le » paysage. Il porte sur eux un regard rapproché, à « grande » échelle, manière pour lui de saisir le monde. Blaise Pascal déjà le disait très joliment :

> Une ville, une campagne de loin est une ville et une campagne. Mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne[6].

Mais pour cet inventaire chaque jour recommencé, pour sa tentative d'épuisement de ses lieux, pour sa tournée d'inspection — car c'est bien de cela qu'il s'agit —, comment s'y prend-il concrètement, comment « entre-t-il » en paysage ? Il ne nous le raconte pas explicitement mais on peut aisément l'imaginer chaussé de ses bottes, appareil photo en bandoulière, faire son tour du propriétaire, s'engouffrer dans un chemin creux, examiner

6 Pascal, *Les Pensées*, cité *in* Louis Marin, « "Une ville, une campagne, de loin..." : Paysages pascalien s », *Littérature*, n° 61, « Paysages », 1986, p. 7.

son troupeau de normandes, pousser la porte d'une grange, caresser de la main et vérifier le bon état d'une vieille barrière en bois, cheminer donc sans relâche, par les chemins, à travers prés (bois et forêt ne sont pas à son menu). Par opposition au cheminement du pèlerin, son arpentage se situerait du côté de la procession. Et puis, comme il le dit, c'est différemment de son père, et de sa mère, très tôt disparue, qu'il tient et a hérité son regard, sa culture du lieu, sa *géographicité* : « J'ai eu accès à la Nature et aux livres par ma mère, et à l'agriculture par mon père. » Partition donc dans son apprentissage des lieux, répartition des rôles où le père initie l'enfant et où la mère d'abord, lui faisant prendre du recul, lui enseigne le goût et la manière de mettre en forme et en ordre ce qu'il aura vu et expérimenté.

En Mayenne

Il est temps maintenant d'écouter Jean-Loup Trassard. Florilège. Sur la Nature.

> Un chemin, un ruisseau retaillé, une clôture, une barrière, c'est ça qui m'intéresse : la trace de l'humain dans la nature. Je n'aime pas faire des photos de Nature vierge. J'aime faire des photos de Nature travaillée : des champs, des emblavures, des petits chemins, le parcellaire agricole[7].

7 Jean-Loup Trassard, *L'Ancolie*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1975, p. 94.

Sur le *détail.* Quittons la France un instant : *Campagnes de Russie* est le récit d'un de ses rares voyages lointains[8]. Effectuée en 1988 en Biélorussie et à l'est de Moscou, en partie à bicyclette, cette « promenade attentive », comme il l'écrit, avait pourtant bien sûr de quoi le dépayser. Il s'avère attentif et observe tout : paysages traversés, immenses plaines, forêts, terroirs, kolkhozes, les fermes et leurs jardins, mode de vie de ceux qu'il rencontre ou qui l'héberge. Mais en réalité, par ailleurs, en familier de la vie rurale, sa plongée dans l'ordinaire des campagnes russes ne le surprend pas véritablement, il en avait une clef de lecture préalable, on le sent en pays de connaissance, de plain-pied avec elles. Son ouvrage nous donne à voir, presque à toucher, les isbas et leurs jardins, leurs palissades, leurs vergers, jusque dans leurs infimes détails.

> Je suis partisan, écrit-il dans un autre ouvrage, d'une description détaillée des chemins, centimètre par centimètre pour ainsi dire : largeur, état du sol, tournants et pente, le niveau par rapport aux champs ; et surtout : comment, à chaque endroit du chemin, on se sent, ou se situe, dans la campagne environnante et sur le déroulement du chemin lui-même[9].

Retour à la Mayenne. Qu'est-ce qu'un *bocage* sous la plume de Trassard ? D'abord un abri. Où pouvoir se réfugier. Les talus gardant le terrain contre le vent et

8 Jean-Loup Trassard, *Campagnes de Russie*, Paris, Gallimard, 1989. Cf. également *Images de la terre russe*, textes et photographies de Jean-Loup Trassard, Bazas, Le Temps qu'il fait, 1990.

9 Jean-Loup Trassard, « Terre à hauteur d'épaule », in *Nous sommes le sang de cette génisse*, Paris, Gallimard, 1995, p. 141.

contre les pluies grâce à une série et une suite de retranchements, le bocage est un rempart de terre. Il protège la vie, la materne, l'enveloppe. C'est une construction aussi, qu'il a fallu « bâtir à la pelle, à la houe, à la serpe. Ce sont eux, les cultivateurs, qui ont construit le paysage de talus, champs séparés, chemins creux[10] ».

Biotope. À lire Trassard, on apprend, on ne le soupçonnait pas toujours, que les bocages de l'Ouest sont constitués de nombreuses essences, châtaigniers, touffes de hêtres, houx, sureau et néflier, de bourdaine également et surtout de noisetiers, chèvrefeuilles et prunelliers, ces derniers étant nommés *bros* dans le Bas-Maine, ils fleurissent tout blancs au printemps, « les premiers à s'épanouir, avant que la feuille soit sortie aux arbres[11] ». Quant aux parcelles et aux *quartiers*, ce sont comme autant de chambres, autant de pièces distinctes dans une même maison.

Le *ruisseau* est un autre motif de son paysage. On le voit dans les exemples choisis ici, Trassard affiche des connivences avec une famille de lieux. Absence des forêts, on l'a dit, et de même on ne trouve dans son œuvre que peu d'allusions ou de descriptions de villages, encore moins de bourgs ou de petites villes. Sa géographie sentimentale le porte vers le chemin, la haie, la barrière (palissade, *brêchs*) pour laquelle il affiche une prédilection, dont le ruisseau, ce « cours d'eau peu considérable[12] », comme il le définit, et une composante

10 Jean-Loup Trassard, *L'homme des haies*, Paris, Gallimard, 2012, p. 169.
11 *Ibid.*
12 Titre de son ouvrage paru en 1981 chez Gallimard.

essentielle. Un seul d'entre eux fait l'objet d'un récit, pas moins de 54 pages, qui nous emmène suivre, longer et scruter tel un pêcheur ou un gamin pataugeur les quelques kilomètres de brefs vallons, simples plis, creux ou sillons dans le territoire où s'écoule, modeste, un torrent de plaine. Ruisseau qui fait écho pour moi à l'Èvre des *Eaux étroites* de Julien Gracq dans le Maine-et-Loire voisin, ou encore à *Histoire d'un ruisseau* d'Élisée Reclus.

Quant au patrimoine « naturel » que représentent les sous-sols, notre homme y consacra un livre entier[13] ! Pour le taupier et l'exercice d'un métier, les galeries souterraines creusées sous la surface des prairies valent Padirac ou l'aven Armand.

J'évoquais en début de chapitre les affinités que l'on peut déceler entre la démarche de Trassard et celle d'autres chercheurs ou auteurs. Je pense tout particulièrement à Jean-Pierre Deffontaines, chercheur de terrain si l'en est. De la « parcelle » à la petite région, attentif aux échelles du territoire, il a travaillé dans les Vosges et surtout dans le Champsaur. Là, dans les Hautes-Alpes, au fur et à mesure que s'avance l'été et que se déplacent les troupeaux ovins, toujours plus haut en fonction de la météo, de l'avancée de la saison, des disponibilités en eau et de la qualité des *estives*, ce géographe-agronome eut à cœur d'accompagner des bergers, avec son carnet de notes puis aux côtés d'un réalisateur. Et avec les ethnologues : Trassard a d'ailleurs suivi des cours au musée de l'Homme à Paris.

13 Jean-Loup Trassard, *Conversation avec le taupier*, Bazas, Le Temps qu'il fait, 2007.

Gardiens et préposés aux territoires

Élargissons le récit. Dans son rapport au paysage, Jean-Loup Trassard est le frère d'autres gardiens de territoires. En toute région en effet, on peut rencontrer des personnages, parfois des « figures », qui veillent sur un même et unique lieu. *De facto* préposés au territoire, je veux les évoquer. On pourrait les appeler les « travailleurs du dehors ». On en a posté certains, c'est leur métier, à des points stratégiques. Dans l'Antiquité grecque, on parlait de Charron, le passeur du Styx, le fleuve des Enfers, ou encore d'Hermès, le dieu préposé aux chemins, aux carrefours et aux croisées des chemins tant redoutées ! Pierre Sansot les désignait comme des « êtres-paysages[14] ».

Comme dans un générique, passons-en quelques-uns en revue. Par ordre alphabétique, mais il en est bien d'autres : l'accompagnateur de moyenne montagne, l'agriculteur, homme du lieu s'il en est, le berger (sur les estives, à suivre ses brebis du petit jour à la tombée de la nuit, « il fait territoire avec son troupeau[15] »), l'animateur nature ou le guide (passeur de savoirs naturalistes dans les parcs régionaux ou nationaux), l'arpenteur (ancien nom du géomètre, comme on l'a vu), le cantonnier (en toute saison préposé à l'entretien des routes et des moindres chemins de la même commune), le conducteur de car ou de train (attentif, l'un au tracé de la route, l'autre aux talus menacés par l'envahissement et l'encombrement

14 Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivages, 2000, p. 80.
15 L'expression est de Guillaume Lebaudy, ethnologue du pastoralisme dans le Champsaur (Hautes-Alpes).

de la végétation, aux courbes de la voie et aux rampes à franchir), le chauffeur routier, le chemineau (SDF itinérant, vagabond des campagnes, il s'en trouve toujours), le coureur de *trail* (marathonien des cimes, par monts et par bosses, par vaux et par pentes), le forestier, le conducteur « d'étrave » ou de « fraiseuse » (anciennement agents des directions départementales de l'Équipement, DDE, ne pas perdre sa route dans la tourmente de neige), le gardien de refuge (il habite tout l'été la montagne), le gardien de phare (il en reste un en France), le guide de haute montagne (fin connaisseur des marches d'approche et des « voies » d'escalade), le marchand forain, l'observateur météo bénévole (ces bergers du ciel, ces guetteurs de nuages, ils sont plus de trois mille sur tout le territoire), le peintre et le photographe amateurs (sans cesse en quête du meilleur point de vue ou du « beau » paysage), le pisteur et le dameur dans les stations de sport d'hiver, le postier aujourd'hui « préposé » (sa tournée quotidienne de « quartier » en « quartier », de ferme en ferme, « d'écart » en hameau), le sourcier et le taupier (professionnels du territoire sous-terrain).

Hauts lieux de proximité

Trassard a l'œil sur tout ce qui l'environne. C'est sa vie. Un œil averti, parfois presque amoureux. Ce sont ses hauts lieux à lui. Chacun, nous avons les nôtres. Tantôt issus de notre propre enfance, cantonnés, encapsulés, logés à jamais dans son souvenir, et alors fonctionnant comme autant de buttes-témoins qui résistent à l'érosion

du temps qui passe ; tantôt créés à l'âge adulte et liés à de petits rituels individuels ou familiaux, telle promenade favorite et pas une autre, ou telle randonnée vers un point de vue dominant, telle visite coutumière, telle destination estivale réitérée : nous nous fabriquons tous, chacun, nos propres lieux. Comme malgré nous — nos pas nous y portent —, nous y retournons, les retrouvons parfois presque comme nous faisons une visite à une personne aimée.

Tout différents sont les hauts lieux officiels et reconnus, consensuels et polarisant tous les regards, nous attirant et guidant nos pas presque malgré eux[16]. Mais à l'inverse, discrets, bien moins visibles, car cachés par ces derniers qui leur font de l'ombre, il y a « nos » propres hauts lieux, ceux que j'appelle les *hauts lieux de proximité*[17]. Dans un à-côté, un là-bas ou bien un au-dessus, feront l'affaire une ruine, une curiosité « naturelle » mineure type petite cascade ou falaise, un étang avec son banc où se poser et deviser, une forêt à champignons, mais tout aussi bien une clairière pour un pique-nique, la chapelle isolée où localement se célèbrent « traditionnellement » les mariages (Bretagne, Cantal, Périgord), un sommet d'où embrasser du regard toute la contrée. Autant de lieux familiers et coutumiers où, que l'on soit agriculteur, villageois ou résident secondaire, on aime à

16 Cf., dirigé par le sociologue André Micoud, et important pour notre propos : *Des hauts-lieux. La construction sociale de l'exemplarité*, Éditions du CNRS, 1991. Lire aussi, du géographe Jean-Luc Piveteau, « Lieu et territoire : une consanguinité dialectique ? », *Communications*, n° 87, « Autour du lieu », 2010, p. 108-120.

17 Je soutiens et développe souvent cette hypothèse dans des séminaires ou des articles.

se rendre périodiquement et également à mener des amis de passage. Voici comment l'historien Alphonse Dupront décrit ce type de sites :

> Des lieux thérapiques, telle fontaine ou source de la forêt landaise ou d'une solitude solognote [...], sont le siège d'une autre culture, « populaire », celle-là, en laquelle ils sont profondément vécus[18].

« Moi, j'aime bien de voir mon Plomb [du Cantal] », me disait une agricultrice de la Margeride cantalienne. Dans les Hautes-Alpes, à ma question sur le lieu qu'ils préféraient autour de chez eux, c'est immédiatement et sans même réfléchir que les habitants ont su me répondre et eu à cœur de me conduire, pas bien loin de chez eux, sur leur lieu d'élection, un « doudou ». Mais, quoique souvent individuelle et plus volontiers encore familiale, l'appropriation peut aussi s'avérer partagée et faire sens à l'échelle d'une petite région tout entière. Dans une vallée des Pyrénées, ces lignes gravées sur le schiste d'un modeste monument donnent à lire : « 1914-1918. Aux morts glorieux de la *Moyenne Barousse* » (je souligne) ! Ou encore, dans le Tarn, au pied d'une immense Vierge dominant le bourg de Lacaune, cette incitation à une dévotion à vocation... strictement régionale : « Vierge Marie. Reine et gardienne de nos montagnes et de toutes les *Basses Cévennes* » (je souligne).

18 Alphonse Dupront, « Au commencement, un mot : lieu. Étude sémantique et destin d'un concept », *in* Michel Crépu et Richard Figuier, *Hauts Lieux : une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, 1990, p. 62.

Ni les hauts lieux officiels ni la Grande Histoire qui les porte ne suffisent à combler notre besoin d'admiration paysagère ou historique. Il y a donc place pour d'autres objets et lieux admirations. D'autres types de hauts lieux ne font sens que pour ceux qui habitent à proximité et les fréquentent presque quotidiennement. Ils ressortent au présent plus qu'à l'Histoire. Ils fonctionnent sur le registre de « l'usage » plus que sur celui de « l'image » ; sur celui des « pratiques » davantage que sur celui du « discours ». Où je rejoins Trassard : ils s'inscrivent dans des territoires plus qu'ils ne fonctionnent *sensu stricto* comme paysages.

Du Perche à la Lozère, du Jura aux Pyrénées et au Cantal et sur mes autres terrains d'enquête ou d'observation, de séjour ou de circulation, les réhabilitant en quelque sorte, les sauvant de l'oubli, je n'ai de cesse de les collectionner.

4
Mériter le paysage. La montagne

Pour les jumeaux alpinistes,
Jean et Pierre Ravier

« Le pic semble nous appeler », écrivait Franz Schrader. Au fond, qu'il soit pic altier, mont ou simple colline, tertre, croupe, *cap, soum, tuc, turon* aux Pyrénées, *ballon* dans les Vosges, *crêt* du Haut-Jura, *mollard* du Bugey, *puech, truc, puy, plomb, garde* ou *signal* dans le Massif central, *pena* en Aragon et *fell* dans le nord de l'Angleterre, qu'est-ce qui nous attire dans un sommet ? Que nous fait un sommet ?

Parvenir au sommet

Raisonnons en trois temps. Comme pour tout lieu de destination, terme ou but d'un déplacement, nous anticipons toujours un sommet. Se faisant désirer, il

suscite une sorte de griserie. Progressant lentement et longuement, on a le temps d'imaginer, rêver et espérer les dizaines ou centaines de mètres qui nous attendent, l'étage supérieur, toujours plus long à gravir qu'on ne le pensait. L'impatience d'arriver à la cime d'une montagne et de la découvrir, l'image anticipée du spectacle dont nous allons jouir donne toute sa saveur à l'effort et suffit à le justifier. Y être enfin, y parvenir. Sans ce surcroît d'effort qu'il réclame, il ne s'apparenterait qu'à une simple marche. À la différence de tout autre but de découverte, trivial. Il prête en outre ses qualités à un très riche champ lexical qui renvoie à des termes comme apogée, acmé, comble, summum, maximum, *must*, pinacle, ou encore zénith. Liste non exhaustive. C'est « l'achèvement de la forme », dit un paysagiste ; un « épuisement », pour emprunter la voie de Georges Perec, de l'espace et par là d'un sens, « du » sens. Le sommet s'avère superlatif et « mélioratif ». Gravir un sommet constitue toujours un record, un petit record personnel. Pour y parvenir, pour l'atteindre, il faut donner le meilleur de ses forces, se vaincre soi-même pour pouvoir le vaincre, se dépasser pour dépasser et surmonter le territoire environnant.

Écrivains ou philosophes l'ont raconté à l'envi : tout sommet émarge à un registre moral — il se mérite, il a à voir avec le ciel — en même temps que poétique, il nous parle autant d'élévation ou d'ascension que d'altitude. L'un des *Nouveaux Contes de fées* de la comtesse de Ségur nous le dit bien, qui met en scène le « bon petit "Henri" » dans sa longue et difficile ascension scandée d'épreuves initiatrices à surmonter,

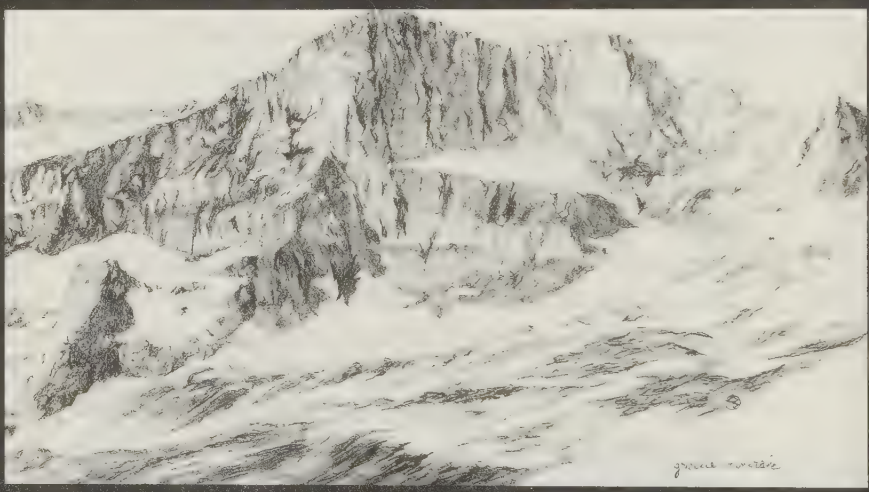
en quête de la « plante de vie » qui ne pousse que sur le sommet d'une certaine montagne. Il y va de la guérison de sa mère. Racontant ses ascensions du mont Aigoual, André Chamson témoigne de la même fascination :

> Enfant, j'ai trouvé dans cette montagne ce que d'autres enfants demandent aux récits d'aventures, aux histoires guerrières : la présence d'un monde héroïque et fabuleux… À quatorze ans, je partais vers elle comme vers une terre inconnue. Tout nous semblait encore à découvrir ; nous n'étions guidés que par des récits de voyageurs, nous n'avions fait qu'entendre parler de ses routes, de ses raccourcis, de ses sentiers et de ses pelouses[1].

« On a les sommets qu'on peut », écrivait quant à lui un ami ethnologue à propos des modestes sommets de la Drôme. Dans le Nord, du haut de ses 176 mètres d'altitude, le mont des Cats fait figure de géant — d'ailleurs n'est-il pas considéré « officiellement » comme l'un des sommets des « monts de Flandre » ? Tandis qu'en Vendée, avec ses 290 mètres, Saint-Michel-Mont-Mercure s'affiche comme le point le plus élevé du département, tout comme le mont Rigi, le sommet de la Belgique, 699 mètres, près du signal de Botrange.

1 André Chamson, Vincent Bioulès, *L'Aigoual*, Montpellier, Fata Morgana, 2017, p. 9.

Second temps de notre raisonnement : le sommet est « vaincu », on l'a atteint, on y est. Enfin. Ouf ! Et à cet exact moment, avec de surcroît le vent qui souvent vous saisit sur la crête ou le pic que vous atteignez — presque sous un autre climat donc —, une vue s'ouvre et s'offre à vous, toute neuve, jusqu'alors insoupçonnée : le fameux « point de vue ». Le panorama réputé « remarquable » que ne manquent jamais de signaler les guides touristiques, et qu'indiquaient les panneaux routiers en tôle jadis offerts à l'attention des automobilistes-excursionnistes par le Touring Club de France, en lettres blanches — parfois jaunes — sur fond bleu, que proposent toujours les fameuses tables d'orientation en lave émaillée. En montagne, soudainement dépaysé, il semble que vous basculiez dans une autre contrée. Et aussitôt s'affole votre regard, il y a tant à voir, il y a soudainement tout à voir, ce *tout à voir* donnant la main à un sentiment de domination mis en lumière aussi bien par les géographes (depuis Yves Lacoste dans les années 1980) que par les historiens du paysage et combien de fois représenté en peinture. Comme si une supériorité existentielle marchait de pair avec une supériorité *orographique*. En effet, une région entière soudain à vos pieds, de pouvoir maintenant la toiser au lieu que d'avoir eu jusqu'ici laborieusement à l'arpenter, se lève immanquablement une impression qui a à voir avec une toute-puissance. Un ascendant. Voir de si haut et dominer vallées, champs, prés, routes et villages vous donne le sentiment de les avoir déjà conquis. Plus loin porte le regard, plus forte l'étendue de la conquête. « Le voir renvoie immédiatement à un pouvoir », nous dit Michel Collot, chercheur en littérature.



Mais c'est parfois moins pour le posséder que pour s'en imprégner, lui rendre hommage, que l'on peut gravir le sommet. Tel cet étudiant en paysage sur l'Altiplano bolivien. Y faisant son terrain d'étude, il décida de gravir en solitaire à plus de 5 000 mètres d'altitude le volcan tutélaire et chargé de mystère et de légendes qui domine des plateaux presque désertiques. Ce fut pour lui en même temps qu'un saisissement, presque de l'effroi, une expérience très marquante. Un acte grave.

Monter, c'est aussi, métaphoriquement, se mettre en quête d'une source, même si elle n'est jamais géographiquement à l'exact emplacement du sommet, de *la* source, de l'origine des choses, être en recherche de la clef qui à la fois ouvrira et rendra intelligible une contrée tout entière : « Du pic du Midi de Bigorre, écrit le célèbre botaniste Ramond de Carbonnières, le panorama est une carte en vraie grandeur plus fiable que celle de l'Académie[2]. »

On peut enfin interroger le sommet en tant que lieu. Si tout sommet est propre à nous fasciner — enfants davantage encore qu'adultes —, ne serait-ce pas, au fond, qu'il constitue plus généralement un point d'aboutissement et d'achèvement, un lieu sans égal, à la fois définitif et étroitement défini, sur un sommet quelques cailloux, sur le rivage une plage, quelques galets, une zone-butoir au-delà de laquelle plus rien ne fait obstacle et ne s'offre à la progression ? Gravir un sommet, ce n'est pas tant aller loin qu'aller au bout, au bout d'une région, d'une zone, atteindre une limite en même temps que la sienne propre.

2 Cité *in* Vincent Berdoulay (dir.), *Les Pyrénées. Lieux d'interaction des savoirs*, Paris, CTHS, 1995, p. 26 et 71.

Et là, paradoxe : s'abolissant au profit du panorama qu'il nous fait découvrir, le lieu-sommet s'efface comme lieu, il s'absente. À moins qu'il ne représente le lieu dans son ultime, un condensé, et alors il aurait à voir avec les points géodésiques et autres *points cotés* des arpenteurs. Il n'existe que comme promesse. « J'aime bien le mont Gerbier-de-Jonc, mais de loin, pas quand j'y suis » : sur le plateau ardéchois, cette touriste interrogée lors d'une de mes enquêtes ne me disait pas autre chose que, il y a un siècle, le pyrénéiste Franz Schrader (1844-1924). On le verra plus loin. Pour le montagnard, tant qu'il montait, le sommet était horizon, il était paysage. Une fois gravi, voici que le sommet ouvre à d'autres horizons, à d'autres paysages. Il n'est plus rien que quelques mètres carrés d'herbe ou de cailloux. Ne serait-ce pas pour cette raison aussi qu'on y dressait souvent une croix ou qu'on le garnissait d'un *cairn*, et dans l'Atlas marocain d'un *marabout* (minuscule édifice érigé en mémoire d'un saint local) : pour lui donner consistance, lui attribuer une existence, en même temps que l'instituer de façon irréfutable en tant que véritable sommet. Comme diraient les sociologues, l'altitude « classe ». Rappelons-nous : les himalayistes y plantaient leur drapeau.

Tout différent est le *plateau*, sommet permanent et continu où celui qui le parcourt est sans cesse au sommet, toujours au plus haut. Rendons-nous dans les Pyrénées-Orientales. Là, à près de 2000 mètres d'altitude, se présentant comme une immense étendue plane encore cultivée malgré l'altitude et semée de bourgs et de villages, le Capcir et la Haute-Cerdagne en constituent un parfait exemple, haute plaine

clairement identifiée et comme ceinturée et surlignée par les lignes de crête de la frontière espagnole et la pyramide du Carlit.

En compagnie de la source, du cours d'eau, du haut plateau ou encore de la forêt, le sommet est pour Augustin Berque un *éco-symbole*, pour d'autres chercheurs un motif géologique et paysager majeur[3]. Nous entraînant sur les chemins d'un imaginaire partagé, il nous appelle et nous met en chemin. Riche et puissante est la littérature qui rend hommage au sommet, du mythique mont Ararat où Noé aurait construit son Arche, du mont Ventoux gravi en 1335 par Pétrarque, aux montagnes suisses de *La Montagne magique* de Thomas Mann, du *Mont Analogue* de René Daumal, à *La Montagne de l'âme* de Gao Xingjian, en passant par des œuvres tout entières dédiées et consacrées à lui, les récits de Gaston Rebuffat et les romans de Roger Frison-Roche. Un paradigme. Pourtant, s'il est aboutissement, le sommet n'est pas pour autant une fin en soi et ne concentre pas sur lui toutes les qualités de la montagne.

À la question qu'il se pose le 25 novembre en 1897 lors de sa conférence au Club alpin français : « À quoi tient la beauté des montagnes ? », Schrader donne en effet cette longue mais très riche réponse :

> La beauté proprement dite des montagnes augmente-t-elle en proportion directe de la hauteur ? Pas précisément. C'est à mi-hauteur de la zone

3 Élisée Reclus d'abord, puis aujourd'hui Hélène Saule-Sorbé, historienne de l'art, les historiens Serge Briffaud et Renaud de Bellefon pour les Pyrénées ; Samivel, Jean-Paul Bozonnet et François Walter dans les Alpes.

neigeuse, entre les plus hautes vallées et les plus hautes cimes, au milieu des plus grands champs de blancheurs, qu'on trouve le plus haut degré de beauté. Les raisons en sont multiples : d'abord la découpure des monts est plus fière sur le ciel quand on est encore un peu au-dessous des sommets suprêmes. De très haut, derrière chaque cime surgit une autre cime, jusqu'à effacement total dans le lointain. Le paysage y devient plus géographique, mais en même temps moins pittoresque. Les vallées, complètement aplaties s'y présentent en plan topographique. Puis, du sommet culminant, ce sommet même, qui formait le point central du paysage, disparaît, ou n'offre plus qu'une fuite plongeante. On demandait à un alpiniste célèbre, après sa première ascension du Cervin, son opinion sur le panorama. « Très beau, mais il y manque le Cervin ! » répondit-il. Allons même plus loin : toute émotion vraiment esthétique exige une part de respect, un sentiment de dépendance [...]. *Aussi la plus belle zone des montagnes est-elle celle où l'on dépasse, tout en étant soi-même surpassé* [je souligne]. La région la plus véritablement belle des grands monts est située un peu au-dessous de leurs plus hautes cimes ; c'est à 3 000 mètres, par exemple, pour une chaîne de 4 000 mètres, que se trouve le maximum de beauté pittoresque[4].

4 Franz Schrader, *À quoi tient la beauté des montagnes ?*, Paris, Éditions Isolato, 2009, p. 27-28.

« Quand tu es parvenu au sommet de la montagne, préconise un proverbe chinois, continue à monter ! » Mais un ami montagnard me souffle que, si le sommet garde tout son attrait tant pour le randonneur que pour l'alpiniste chevronné, se dessine depuis quelques années un nouveau profil de grimpeur. Qui cherche moins à vaincre un sommet — peu lui importe finalement où il grimpe, dans quel massif — qu'à répondre à un défi technique, qu'à réaliser un exploit athlétique, avec utilisation de pitons très sophistiqués et une stratégie de « grimpe » de plus en plus élaborée. Des sportifs plus que des montagnards.

Des paysages superlatifs

Sans parler d'une fidélité à ma propre enfance, pourquoi est-ce que je vous emmène en montagne depuis un moment, pourquoi persister maintenant à vous entraîner en altitude ? C'est que, comme la mer, et plus radicalement que les grandes aires biogéographiques — vastes étendues forestières, steppes ou encore *altiplanos* —, la montagne est bien davantage qu'un motif paysager. L'attirance qu'elle exerce sur nous est paradoxale, car, justement menaçante et inaccessible, ses défauts jouent en sa faveur. Les traits distinctifs et l'histoire de son invention sont maintenant connus et bien balisés[5].

5 Parmi les références les plus récentes : Françoise Loux et Jean-Baptiste Duez, ethnologues, Serge Briffaud, historien, Renaud de Bellefon, géographe.

Je ne ferai que brièvement les indiquer. Poser quelques jalons. « Accomplissement de la forme », « musée » ou encore « archive » « des reliefs et des roches » : glanés dans mes lectures, ces termes invitent à considérer la montagne comme un paysage superlatif. Le paysage poussé à son comble, son acmé. Un « résumé du Globe », comme ont pu jadis écrire aussi des géographes. Elle invite, se prête au lyrisme, et suscite une fascination réitérée depuis bientôt deux siècles. S'y engager et la parcourir n'est plus simplement traverser un territoire, mais monter, descendre, puis à nouveau monter et ainsi de suite. « Faire » de la montagne, c'est tout autre chose qu'effectuer une sortie en plein air, une balade, ou même une randonnée. De la montagne dite « à vaches » aux faces nord, la pente et avec elle l'élévation progressive de l'altitude supposent qu'on accepte de s'y exposer et requièrent un effort presque permanent, un réel engagement physique. Résumée aux dangers qu'elle recèle — perte de l'itinéraire, chutes de pierres, orages, avalanches, éboulis, etc. —, fût-il aguerri, elle résiste au montagnard. Elle dramatise l'espace.

Sous la plume de ceux qui l'ont décrite à l'envi, chantée et idéalisée, on passe très vite du registre de la valeur (elle requiert une force de caractère chez l'individu : effort, courage, ténacité, humilité aussi face aux « éléments ») à celui de l'éthique. « Sa valorisation poétique, écrit Julien Gracq, semble associée à la morale calviniste suisse : goût de la pureté, ou plutôt de "l'impollution", que souligne la phobie protestante des microbes ; valeur morale de l'ascension, de l'effort vers les cimes[6]. » Sans parler de

6 Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 1980, p. 88.

son pouvoir thérapeutique avec les innombrables sources thermales, les bienfaits de l'altitude et du grand air. À elle seule, en tant que paysage, la montagne posséderait la vertu de guérir. En témoignent, entre autres, les « cures d'air » préconisées au XIXe siècle par les courants hygiénistes ; ou encore la construction des sanatoriums dès la fin du XIXe siècle dans les Alpes françaises et suisses, toujours à plus de 1 000-1 500 mètres d'altitude – l'action du roman de Thomas Mann *La Montagne magique* (1924) se déroule à Davos. Relayée et renforcée aujourd'hui par les préoccupations d'écologie et de biodiversité qu'elle incarne mieux que tout autre type de paysage, elle représente le vide *versus* le plein, le silence *versus* le bavardage, la solitude *versus* la foule. Elle dit une différence. Et, malgré la rareté, la soustraction, l'absence ou la raréfaction (de l'oxygène, de la terre arable, des végétaux), une permanence[7]. Implicitement se répand depuis longtemps une philosophie de la montagne, voire une idéologie propre à ce type de territoire et pas à un autre : imaginerait-on *a contrario* une philosophie du bocage ?

De là à l'envisager et à la définir comme un monde « autre », comme un univers à part… ce serait abusif. Écoutons plutôt ce que Fernando Pessoa dit pour sa part de la Nature, de manière radicale :

> La Nature n'existe pas, il y a des monts, des vallées,
> des plaines
> Il y a des arbres, des fleurs, des herbes
> Il y a des fleuves et des pierres.

7 Lire par exemple André Chamson, *L'Aigoual*, *op. cit.*, p. 44.

> Il n'y a pas un tout dont cela fasse partie.
> Un ensemble réel et véritable
> N'est qu'une maladie de notre pensée.
> La Nature est faite de parties sans un tout[8].

Cette déclaration me convient bien et me parle très personnellement. J'aime cette idée de ne pas envisager la montagne comme une entité. Mais n'en déplaise au poète de Lisbonne, nous pouvons poursuivre notre quête d'une singularité propre à la montagne. Thomas Mann le dit très bien, qui oppose et fait dialoguer dans son roman ceux d'en bas, habitant la vallée, le « pays plat », donc les bien-portants, et ceux d'en haut, dans leur Centre de traitement de la tuberculose. Tout les oppose : « Vous autres, ceux d'en bas, vous ne pouvez pas comprendre… […] Le mardi, notre héros était donc depuis une huitaine chez les gens d'en haut[9] ». Malgré cette tentation, malgré cette donnée imaginaire en même temps qu'objective et géomorphologique, les paysages de montagne ne se résument pas à leur seule altitude : c'est plus exactement un milieu, un emboîtement très particulier d'écosystèmes. Et de paysages. Voyons ce qu'en dit une géographe. Après avoir très justement mis en garde son lecteur contre un essentialisme qui ferait de la montagne un monde à part, c'est par ces mots qu'Isabelle Sacareau la définit :

8 Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux. Poème d'Alberto Caeiro,* Le Muy, Éditions Unes, 1993.

9 Thomas Mann, *La Montagne magique*, t. 1, Paris, Fayard, 1931, p. 196.

> Nous appellerons « montagne » un ensemble spatial porteur de territorialités multiples, dont l'altitude et les systèmes de pentes qui le composent opèrent une discontinuité topographique et/ou climatique suffisamment franche avec les espaces voisins pour être perçu différent de ces derniers, à la fois par les populations qui y vivent et par celles qui n'y vivent pas[10].

Corps à corps

Pour notre propos, plutôt que les « récits de courses[11] », lisons les manuels d'escalade. Ceux-ci proposent un mode d'emploi des sommets, ils seront notre cœur de cible. Pour nous en tenir aux Pyrénées, l'histoire de l'écriture de ces manuels est bien connue. D'un mot, indiquons que, inventé après le terme « alpinisme » par Henri Beraldi, le néologisme *pyrénéiste* fut trouvé en 1898. Selon Patrice de Bellefon[12], il fut inventé « dans le seul dessein de nous, montagnards des Pyrénées, en distinguer [de ceux des Alpes] et de nous opposer, faute de pouvoir nous comparer, au modèle de référence ». Dans son ouvrage, cet auteur estime ce terme abusif et usurpé, car il crédite les seuls pratiquants de ce massif du

10 Isabelle Sacareau, *La Montagne. Une approche géographique*, Paris, Belin, coll. « Belin Sup », 2003, p. 14.

11 Finement analysés par un jeune ethno-alpiniste, Jean-Baptiste Duez, dans *Les Cordées du vent. Anthropologie de l'altitude*, Paris, Hermann, coll. « Météos », 2016.

12 Dans *Idées d'altitude*, Pau, Cairn, 2015, p. 117.

monopole d'une philosophie, voire d'un humanisme de la montagne en général. Remontant à la fin du XIX^e siècle, cette littérature pour spécialistes a vu, en 1928, la parution du *Guide Ledormeur*. Puis, « bible des pyrénéistes[13] », celle de la série plusieurs fois remaniée des *Guides Robert Ollivier,* continuellement rééditée de 1937 à nos jours. Il en est d'autres.

Les guides d'escalade donc s'avèrent pour nous ici de précieux et irremplaçables indicateurs de l'habileté et de l'effort demandés au montagnard des cimes, de l'engagement physique, mental et moral exigé de lui. À les lire, ligne à ligne, ils se situent et nous emmènent en effet au plus près du « grain » et de la rugosité du terrain.

Avant même tout départ, les manuels d'escalade, ces guides de poche qui ne quittent pas le grimpeur tout du long de sa *course,* ont la vertu de vous faire rêver et d'accrocher votre attention de façon très singulière, à la différence des guides touristiques et des manuels de randonnée. En haute montagne en effet, nul chemin empierré, nul sentier dessiné ni clairement tracé comme dans la campagne, mais des *voies*, parfois de simples traces à travers les pentes rocheuses à la façon des sentes ou pistes que s'ouvrent et se frayent lièvres ou sangliers. Les manuels d'escalade proposent des hypothèses ou des propositions d'itinéraires, virtuels donc, propres à vous faire progresser au mieux, nulle trace de balisage, nul tracé. En altitude, ce n'est d'ailleurs plus en

13 Louis Laborde-Balen, « La connaissance de la montagne à travers les guides. L'exemple des vallées d'Aspe et d'Ossau », *in* Vincent Berdoulay (dir.), *Les Pyrénées…*, *op. cit.*, p. 132-144.

distances kilométriques que l'on calcule et mesure le terrain à parcourir, mais par des temps de progression, tant d'heures, et par des dénivelés, tant de mètres. Quant aux cartes dessinées *ad hoc* pour l'alpiniste, elles se donnent à lire verticalement, si l'on peut dire, et non horizontalement !

À la fois « précis » de cheminement, mode d'emploi d'un terrain de jeu, classeur de fiches techniques et manuel de survie en haute montagne — territoire hostile, voire ennemi —, ces guides présentent une rhétorique très spécifique. Seules les *voies* les moins incertaines y sont dessinées : il ne faut pas égarer le grimpeur. Mais, paradoxe, ce ne sont pas les plus faciles, tout l'inverse même. La « belle » ascension rimant en effet avec son degré de difficulté, c'est une sélection des escalades les plus difficiles qui est proposée au lecteur-montagnard, sur un plan technique, physique et esthétique, physiquement exigeantes — se déroulant aussi, mais ce n'est pas dit, ou alors juste évoqué d'une courte phrase, dans un cadre et un paysage superbes.

Autre qualité requise pour la promotion de telle ou telle voie plutôt que telle autre, le danger s'y combinant subtilement avec la sécurité. Les escalades proposées se doivent d'être franches, propres pourrait-on dire : « très beau passage (V^{14}) », escalade « élégante », peut-on lire dans ce guide voué aux escalades de la haute vallée

14 I, II, III, etc. : sur une échelle allant de 1 à 6 (récemment de 1 à 8 et au-delà 9 A, 9 B), ainsi progresse la cotation des difficultés des escalades, les chiffres étant associés à : *Facile, Peu difficile, Assez difficile, Difficile, Très difficile, Extrêmement difficile.*

de Luchon, qui nous servira de pièce à conviction[15]. *A contrario*, son auteur se fait un devoir, afin de les discréditer, de décrire les voies à éviter. Sournoises, ne répondant pas au code de bonne conduite de la montagne, ces dernières — où les rochers sont « pourris » ou « croulants » — sont dépeintes comme autant de traîtres.

Si, dans leur extrême minutie, les indications des itinéraires d'escalade ont de quoi rassurer, elles peuvent tout aussi bien vous inquiéter. En effet, en nommant et en localisant avec une extrême précision le danger qui vous attend — et l'erreur fatale qui vous guette —, et en vous permettant ainsi de les anticiper, elles suscitent déjà la peur. Pour que vous puissiez gagner le sommet sans (trop) d'encombre, il vous faut, dirait-on, toujours le *mériter*. L'auteur du guide conseillait par exemple, après que vous êtes parvenu à repérer les *traces* d'un sentier (ça commence mal !), de suivre des éboulis *instables* (ça ne s'arrange pas) qui montent N/N0, puis de franchir un bref ressaut rocheux - passage *délicat* —, donnant sur un à-pic *impressionnant*. Des qualificatifs comme *verticale* ou *très exposée* pour désigner une paroi (ou pire encore un mur), ou *aérien* pour un passage, ont de quoi faire frémir le modeste grimpeur (j'en étais un). Ne parlons pas des

15 André Armengaud et François Comet (remanié par Robert Ollivier, Jean et Pierre Ravier), *Pyrénées centrales. III : Vallées d'Aure et de Luchon. Promenades-ascensions-excursions-escalades, 470 itinéraires, 70 dessins et croquis, 10 cartes-itinéraires*, Pau, chez l'auteur : Robert Ollivier, 1976 [première édition, 1953]. André Armengaud, l'un des auteurs, a déjà été cité *supra*. Tous les qualificatifs, notations et descriptions qui suivront sont tirés de son *opus*. Je m'en tiendrai donc aux Pyrénées et en profite pour m'excuser auprès de ceux qui, familiers d'autres massifs, touristes, géographes ou montagnards, en tiennent, eux, pour les Alpes, les Andes ou l'Himalaya, ou encore le Caucase !

salutaires et indispensables *prises*, qui se feront *rares* ou seront *glissantes*... Et puis notre modeste grimpeur sera-t-il à la hauteur de l'athlète décrit dans le guide, qui devra par exemple :

> atteindre un trou situé dans la masse des rochers bloqués dans la fissure, et enfoncer profondément son bras gauche dans le trou pour saisir les rochers solides du fond de la fissure, le corps déversé dans le vide, et se rétablir sur un bras pour saisir la partie supérieure de la lame de rocher (attention aux pierres branlantes qui risquent de tomber au moment du rétablissement). IV

De pas en passage, d'enjambée – juste le déplacement du corps – en progression de quelques mètres : un *mano a mano*. Par ailleurs, on ne manque pas de vous faire peur et de vous inciter à la prudence avec ce type d'évocation :

> Pic des Gourgs Blancs (3 128 m) [...] Continuer vers l'E par la crête (II-II sup.), peu difficile certes mais qui exige une grande attention de la part des pyrénéistes même entraînés, particulièrement en raison de gros blocs instables (accident mortel du grand pyrénéiste Jean Arlaud en 1938).

Enfin, avant que d'en arriver là, il vous aura fallu trouver votre itinéraire d'approche depuis la vallée ou le refuge :

> Porte d'Enfer (2 596 m). Bel itinéraire de moyenne montagne, difficile à suivre par brouillard ou mauvais temps. Il est très important de parvenir à la

> bonne brèche sur la crête N.-O. du pic de Belle-Sayette. Sur la carte IGN au 1/20 000 Luchon 5, le vrai [*sic*] passage du Cap de la Porte d'Enfer doit être situé à 6 m au sud de la cote 2 596 m, à l'emplacement de la lettre « P » du nom de Porte d'Enfer.

L'escalade ? C'est le rocher à mains nues, un corps-à-corps avec le paysage. Petit florilège des substantifs et verbes d'action : le grimpeur doit *suivre* (le torrent…), *traverser* (la crête…), *progresser* (d'abord vers la droite, par coincement, par adhérence…), *s'engager* (dans le couloir-cheminée…), *s'engager* (dans le dièdre…), *grimper* (légèrement à gauche sur 15 mètres…), *monter* (en opposition dans la cheminée…), *franchir* (un ressaut, un petit mur, un surplomb…), *attaquer* (la paroi, le rocher…), *ramoner* (la cheminée…), *enjamber* (le gros bloc coincé…), *gravir* (un petit mur…), *virer* (de 6 mètres à droite sur une dalle inclinée…), *se rétablir* (sur une nervure…). Un vrai cours de gymnastique !

La description s'avérant ainsi portée à son comble, mètre à mètre, pied à pied, la montagne se dévoile alors dans toute son adversité, sa rugosité, son âpreté et son hostilité. La géographie y règne en maître, avec la roche, matériau-roi en ces lieux, où, dans la leçon de géologie qui nous est dispensée, du *bon granit* succède à une *barre de calcaire mêlée de schistes*, et où *l'intersection schistes/granit* fait place à des roches *moutonnées*. *Solide* parfois, la roche s'avère bien souvent *mauvaise, délitée, instable* ou encore *croulante* ; et *lisse*, la paroi. Les rochers, quant à eux, se personnalisent en *gendarme, aiguille* ou *taillante*, se spécifiant à l'extrême quand ils se font *cannelure, fissure* ou *nervure*.

Mais, en « microtopographes » , les auteurs de ces ouvrages d'escalade prennent toujours soin de placer les détails et de les resituer dans le contexte géographique plus large d'une *pente* (qui, elle, se redresse et s'accentue en *ressauts*, quand elle n'est pas semée d'*éboulis* ou bien apaisée par d'étroites *vires*, un court répit !) ; et d'une *face*, spécifiée par les figures géométriques que sont, entre petite et grande échelle, le *dièdre*, la *dalle* et le *surplomb*, ou topographiques : *crêtes* et *arêtes*, bien souvent *aériennes* !

Propre à donner au grimpeur des indications et des repères sûrs, la couleur est très fréquemment sollicitée dans la description : *blanc* ou *gris clair* le calcaire, *noires* ou *ocres* les dalles, *rouges* les éboulis, telle fissure inquiète avec sa teinte *noirâtre*, tandis qu'un surplomb se pare de la couleur du caméléon : *jaune et noir*. Avec *vire herbeuse*, *pente gazonnée* ou *dalle noire de lichen*, intervient aussi, mais bien timidement, le registre végétal. « Fissure reconnaissable à une touffe de plantes jaunes », écrit notre curé d'altitude : bien, mais de quelle espèce s'agit-il ? Notre cicérone ne précise pas. Il a d'autres urgences, il n'herborise pas, il grimpe. Et puis, dans ces années-là, les années 1950, l'air du temps n'était pas encore à l'écologie. Excepté deux mentions du rhododendron, à le lire, nulle plante ne semble pousser au-dessus de 2 500 mètres d'altitude !

En apparence fastidieuses, répétitives, ces descriptions s'enchaînent comme si leur auteur modelait devant nous et pour nous le bloc-diagramme de la montagne à gravir ; comme si une sculpture était en train de prendre forme sous nos yeux, et bientôt sous nos pieds. Avant

que de se mettre en chemin, au grimpeur de lire et relire ces pages, de s'en imprégner, d'en apprendre même par cœur certains passages — il en va de sa sécurité —, c'est comme s'il lisait par avance la pente qui l'attend et la paroi à affronter.

Sous le rocher, le paysage ?

« C'est notre corps qui fait *exister* l'espace où que l'on se trouve, notamment dans des sites dépourvus de présence humaine[16]. » Le grimpeur vit et connaît de très fortes sensations. Vitales. Et des émotions. Intenses : peur, attente, inquiétude, sensation de victoire, ivresse du sommet, etc. Mais à l'écoute, d'abord, de son propre corps, voit-il seulement le paysage, connaît-il des « affections paysagères », selon l'expression de Pierre Sansot ? « Les alpinistes vivent-ils et lisent-ils leurs terrains de manœuvre comme des paysages ? » s'interroge ce guide pyrénéen, Patrice de Bellefon. À propos d'un ouvrage d'escalade, il fait ce commentaire : « *Pourquoi grimper sur les montagnes* ? : dans ce livre, écrit-il, l'auteur analyse la lumière, le silence, l'architecture, les matières — roche, eau, neige, glaces, nuages —, en somme toutes les substances que nous côtoyons en haute montagne au cours de nos escalades[17]. »

16 Marcellin Barthassat, « Arpenter, gravir et projeter », *Les Carnets du paysage*, n° 22, « La montagne », 2012, p. 25.

17 Patrice de Bellefon, *Idées d'altitude*, Pau, Cairn, 2015, p. 175 (chapitre : « Les alpinistes vivent-ils leurs paysages ? », p. 170-176).

On a pu écrire que celui qui court ne voit pas les couleurs[18] ! Pour sa part et à propos des paysages vus du train, Paul Nizan ne dit-il pas : « Il n'y a pas de paysage pour un mécanicien de *rapide*. Il n'y a que la voie[19] » ? Pas si sûr ! Certes, aux instants mêmes que dure son ascension, le grimpeur n'est pas à même de pouvoir apprécier, encore moins de contempler le paysage qui l'environne. C'est une évidence. Mais, quoique fugitivement, le registre de l'émotion — découverte soudaine d'à-pics, gifle du vent en abordant une crête, etc. — est bien au rendez-vous. Sans oublier les ambiances plus amènes que lui aura procurées sa marche d'approche dans une hêtraie ou un sous-bois de mélèzes, sur les ultimes prairies altitudinales, sur les pierriers en pente qui conduisent à la base de la montagne à gravir ou le long d'un torrent ; les haltes où se poser pour boire à la gourde ; et encore les aurores du départ, puis les fins de soirée passées aux abords du refuge ! Paysagiste, Céline Orsingher court aussi, en montagne :

> Expérience primitive du paysage dans ce froid désert minéral, écrit-elle dans son beau témoignage. Cette vision m'a nourrie. Je repars. Vite. La course rend amnésique, seul le corps se souvient parfaitement du paysage que la mémoire sous endorphines ne parvient pas à recoller. Ce corps a gagné la danse, une expérience du paysage à l'échelle « un », dans une unité de temps, une unité de lieu[20].

18 Jean Prévost, *Plaisirs des sports. Essai sur le corps humain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003 (1925).

19 Cité *in* Michaël Glück, *Vladivostok, aller simple*, Nîmes, Cadex Éditions, 1993, p. 43.

20 Céline Orsingher, « Courir », *Les Carnets du paysage*, n° 22, p. 47.

Quant aux cols du Tour de France, le paysage y fait là bon ménage avec la montagne, nécessaires et comme faits l'un pour l'autre à travers la pratique du vélo. Le quotidien *L'Équipe* le met en scène dans des doubles-pages où des photos rendent superbement les lacets impressionnants du col du Galibier ou ceux du Tourmalet. « [Tour de France 2018.] L'ultime étape de montagne propose un enchaînement Aspin-Tourmalet-Aubisque sublime en matière de paysage[21]. » Avec les cols, celui qui suit l'épreuve est déjà dans le tragique de l'altitude (annoncée : l'étape de demain), ou y était (l'étape d'hier). Probable et attendu, l'effort solitaire, mais aussi la chute. Quant à l'un des grimpeurs les plus célèbres, l'Espagnol Federico Bahamontes, il expliquait qu'il aimait bien rouler en solitaire devant le peloton, car cela lui permettait, disait-il, de « regarder de chaque côté de la route pour admirer le paysage ».

Main courante : les montagnes à livre ouvert

Contrairement à ce que pourrait penser celui qui n'est pas familier avec la montagne, entrer dans ces « pays d'en haut » ne se conjugue pas avec la liberté. À la fois paysage, terrain d'aventure et salle de sport grandeur nature, ce territoire n'est pas vierge. Le grimpeur, en effet, n'invente jamais « sa » propre voie, les itinéraires de la haute montagne s'avérant en réalité très socialisés. Très fournie aussi la culture qui sous-tend sa pratique

21 *L'Équipe*, 27 juillet 2018.

et qui lui est indispensable. En cela la haute montagne s'avère très différente de ce que le marcheur sait de ses chemins (anonymes finalement, si on excepte de longs itinéraires « historiques » tel le *chemin de Stevenson* entre la Haute-Loire et le Gard). Ce territoire relève d'une *hodologie* très particulière (du grec *hodos*, « chemin ») : on n'est plus dans le pré du père Mathieu, d'où l'on peut, rappelons-nous, à tout moment s'échapper ! Avant nous, d'autres ont grimpé ici même, nous ne sommes jamais les premiers. L'alpinisme possède en propre ses récits, parfois son légendaire, avec ses exploits et ses drames. La montagne est déjà écrite par des prédécesseurs. On en hérite. Comme des voies elles-mêmes, prescrites et dûment répertoriées. Vu les dangers, vu les risques de tous ordres qui le menacent, l'alpiniste doit impérativement suivre un manuel (ou alors s'assurer les services d'un « pro », montagnard chevronné : un guide), le lire scrupuleusement, et épouser les ruses, les inventions et les exploits de devanciers, ses grands frères ès escalades.

Par ailleurs, ce territoire est semé, scandé par tout un réseau de repères et d'abris, refuges et cabanes de berger, cairns. Sans parler des téléphériques (vilipendés au début du XX^e^ siècle par les intégristes de l'effort, ils leur semblaient menacer la « virginité » de la montagne). Depuis quelques années par ailleurs, certaines voies sont désormais équipées de pitons et de cordes fixes, ce sont les *via ferrata*.

En altitude, entrer en paysage, c'est donc, quoique invisible, pousser un portillon, s'affranchir d'un péage, payer une dette ! Entrer dans les paysages de la haute montagne, c'est également entrer plus ou moins dans une

confrérie, dans une grande et vieille famille. Ainsi que le disait cet aphorisme philosophique du Moyen Âge, les grimpeurs sont comme « des nains, mais des nains perchés sur les épaules des géants ».

Toutes les *voies* ont leur nom, qui émarge généralement au seul registre géographique/géologique. Feuilletons toujours Armengaud, l'auteur du guide que je ne veux pas encore fermer : « pic des Crabioules par l'éperon nord-est », « pic Spijeoles par l'arête sud », « Maupas par les dalles grises », etc. Mais le nom des voies peut aussi prendre celui du grimpeur qui en aura réalisé la première ascension, en quelque sorte son « obtenteur », comme le disent les *rosiéristes* : « Voie Jean-et-Pierre-Ravier », « Russell », « Céréza », « Brulle », « Audoubert », etc. Mention est également souvent faite de la date exacte de la *première* : « Armengaud, Céréza, 19 juillet 1951 », « Jean et Pierre Ravier, 14 juillet 1955 », « Quayrat par la voie Céréza. F. Céréza et son compagnon, le 19 août 1948 (jusqu'au gendarme crochu). F. Céréza et A. Crampé, le 22 juin 1952 (du gendarme au sommet), variante du 10 septembre 1967 ».

Certains sommets portent aussi le nom de leurs inventeurs. À la différence des alpinistes (des Alpes), il faudrait vérifier, les pyrénéistes forment une famille vaste et généreuse au sein de laquelle se donnent la main grimpeurs et savants, historiens comme géologues, géographes et botanistes. C'est ainsi qu'on rencontre dans les Pyrénées le cap des Cinq-Frères, baptisé à la mémoire des célèbres frères Cadier, un sommet qu'avec mes quatre frères nous ne gravîmes jamais en dépit de la main que nous tendait la troublante similitude avec le

nombre de ces frères-devanciers[22]. Nous n'avons fait que rêver d'y parvenir. On trouve aussi le soum de Ramond (… de Carbonnières), la brèche de Chausenque et bien d'autres, parfois simple cheminée, baptisée et passée de la sorte à la postérité. Dans le massif du Vignemale, des grottes avaient été louées pour 99 ans par le comte Henry Russell, *ascensionniste* irlandais tombé amoureux fou de ce lieu à la fin du XIXe siècle. Russell eut également droit à son sommet !

Comment, honore-t-on un savant *post mortem* ? En donnant son nom à une étoile jusque-là anonyme, à la plante rare qu'il aura découverte, « inventée », ou encore, ailleurs qu'en montagne, à un lieu-dit : en ville une rue, un collège ou un lycée. Ainsi en est-il en Pyrénées de *Ramonda myconi* (L.), nom d'une fleur entériné en 1831 à la mémoire de Louis Ramond de Carbonnières[23]. Baptisé du sceau de l'exploit d'un spécialiste de la montagne, ce pic, en plus de son altitude, monte encore en grade, comme définitivement consacré. Par la magie du second patronyme qui lui est ainsi offert, le grimpeur qui aura ainsi été distingué fera corps désormais avec le lieu même de sa découverte. Mais il est des alpinistes qui déplorent une telle notoriété et le culte de la personnalité qu'il sous-tend.

---

22 En Isère, dans le Vercors, il est aussi question de fratrie avec les sommets jumeaux dit *des Deux-Sœurs* (Agathe et Sophie) ; la Lozère n'étant pas en reste avec le *col des Trois-Sœurs*, sur la crête de la Margeride ; dans les Pyrénées espagnoles, *Tres Serols* désigne par ailleurs le massif du Mont-Perdu dans le Sobrarbe.

23 Sur ce botaniste emblématique des Pyrénées, lire : Raphaële Garreta (dir.), *Flors, à chacun sa nature, à chacun sa fleur*, catalogue de l'exposition du Conservatoire botanique national des Pyrénées et Midi-Pyrénées, Bagnères-de-Bigorre, Éditions Pyrénéennes, 2010.

Dans les Pyrénées, il est deux sommets de cette nature que j'affectionne. Mon premier est le pic Jean-Arlaud, du nom d'un médecin originaire de Savoie (le refuge de l'ex-Portillon porte son nom depuis quelques années). Il réalisa de nombreuses *premières*. Mort en 1938 près du pic des Gourgs Blancs (3 128 mètres d'altitude), il est enterré au « cimetière pyrénéiste » de Gavarnie. C'est en 1953 qu'on baptisa de son nom un sommet, à 3 065 mètres d'altitude, tout proche du lieu de l'accident qui lui fut fatal. Mon second, je vous le dirai plus tard, c'est le pic Schrader.

La montagne aux écritures

J'ai grandi avec les montagnes. Au sens propre, elles m'ont fait grandir. Et avant moi, avant chacun de nous, d'autres — des devanciers — les ont grandies aussi. C'est-à-dire inventées, leur donnant leurs lettres de noblesse.

Ancienne, foisonnante et multiforme, telle fut la découverte de la haute montagne. De l'escalade à la poésie, elle sut convoquer et conjuguer les talents de scientifiques et d'artistes, les compétences et les disciplines les plus diverses.

Sans parler des romans dont l'intrigue s'y déroule (je ne citerai que *Premier de cordée* de Roger Frison-Roche (1941), qu'adolescent j'avais lu avec fièvre), des alpinistes de talent, nombreux et prolixes, ont eu à cœur de consigner dans des ouvrages grand public leurs récits de course, leurs faits d'armes. Monter, gravir, grimper, escalader : Lionel Terray les nomma les *conquérants*

de l'inutile. Pour la période de l'après Seconde Guerre mondiale, bien connus aussi du grand public, il nous suffit de citer Gaston Rébuffat, Maurice Herzog, Louis Lachenal ou Walter Bonatti. Née dans les années 1850, la littérature dite de montagne[24] (les *récits de course)* est pléthorique, sans cesse réactualisée, réalimentée, revisitée. Pathétique bien souvent (chute dans une crevasse, mort sur une paroi, etc.), elle constitue un *corpus,* un « genre » littéraire à part entière, nous dit l'ethnologue Jean-Baptiste Duez. On pourrait le mettre en parallèle avec la littérature de la mer (Alain Bombard, Éric Tabarly), du Grand Nord (Paul-Émile Victor et Jean Malaurie) ou encore avec celle des volcans (Haroun Tazieff) et celle du désert (Théodore Monod). De « grands » récits, qui ont marqué la société et le public de l'époque.

À ce propos, le récit a toujours une prééminence sur l'expérience, le registre culturel faisant loi en termes de reconnaissance. C'est ainsi, par exemple, qu'un an après l'exploit de Balmat et de Paccard, le 7 août 1786, Horace-Benedict de Saussure leur a « volé » leur véritable « première » du Mont-Blanc. Certes Saussure en avait gravi le sommet, mais un an après eux ; et, à la différence de ses deux devanciers, par son témoignage proprement littéraire, il sut ensuite en rapporter le récit. Comme l'écrivait avec finesse un pyrénéiste : « Le bâton ferré ne vaut que par la plume[25]. »

24 De Jean-Baptiste Duez, lire l'essai très documenté *Les Cordées du vent*, *op. cit.*

25 Henri Béraldi, cité par Renaud de Bellefon, « Guides de montagne : du paysan à l'alpiniste ; de l'aide à la pédagogie », *in* Vincent Berdoulay (dir.), *Les Pyrénées…*, *op. cit.*, p. 152.

On trouve déjà, depuis le début du XIX^e siècle, de très nombreux essais aux frontières de la géographie, de la poésie ou du roman, véritables supports de démonstration et de dissertation philosophiques et d'exotisme : Taine dans les Pyrénées, Victor Hugo dans les Alpes en 1839… Une littérature qu'on dira, pour faire court, romantique. Mais très rapidement, on assista à la naissance de vocations plus atypiques, plus riches et plus complexes où les compétences et les genres se confondent, ou plutôt se confortent les uns les autres. Je veux parler des savants et des artistes, des militaires également, qui alors savent se faire réellement montagnards et y tiennent[26].

Le piolet et le pinceau : les artistes-alpinistes

Cette constellation, une pléiade, est très fournie. Je veux d'abord faire référence, et ici révérence, parce que discrets, sous-estimés, voire carrément oubliés[27], aux militaires-topographes qui partaient en haute montagne et en rapportaient, en même temps que les mesures qui permirent

26 Sur cette succession, l'imbrication et la sociologie de l'alpinisme « scientifique », « esthétique » et « sportif », lire Olivier Hoibian, *in* Olivier Sirost (dir.), *La Vie au grand air. Aventures du corps et évasions vers la nature*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2009, p. 110, qui cite, non sans humour, des classifications qui eurent cours, telle celle-ci : « alpinistes de pics… et alpinistes de col, les sages qui se contentent de demi-sommets » (Club alpin français, 1889), et celle-là, de J. Valot, en 1906 : « alpinisme pur, alpiniste géologue topographe naturaliste météorologue, alpinisme promeneur, alpinisme de table d'hôte, alpiniste en chambre ».

27 Pour des raisons différentes, et paradoxalement, à en croire Renaud de Bellefon, les guides de haute montagne s'avèrent, eux aussi, « exclus de l'alpinisme » (*in* « Guides de montagne : du paysan à l'alpiniste… », art. cité).

l'établissement des premières cartes des Alpes et des Pyrénées, de superbes dessins « aquarellés ». Depuis 1825, souvent des semaines entières, et quelles que soient les conditions météorologiques, avec des équipements rudimentaires, et lourdement chargés, capitaines, lieutenants et simples soldats, formés dans une école *ad hoc*, se font ingénieurs, puis officiers-géographes, et par la suite officiers-topographes, dans le massif des Écrins et ailleurs. Sur leur travail, leur abnégation, parfois leur héroïsme, je raconterai juste ici l'exemple d'un groupe d'entre eux sur le pic Balaïtous, mon bâton de maréchal… enfin d'adolescent, souvenez-vous. Au sujet de ce massif, mes frères et moi avions pu lire le beau livre qui lui a été consacré où sont narrés les heurs mais surtout les malheurs de ses premiers conquérants : des militaires-topographes-géodésiens, qui cédèrent ensuite le terrain aux premiers « vrais » ascensionnistes (sportifs et simples bergers). Presque une légende que le Balaïtous, une saga que la seconde expédition des lieutenants Pierre Peytier et Paul-Michel Hossard en 1826. C'était en septembre. Accompagnés d'un chasseur du village d'Arrens, un dénommé Coustet, ils sont pris par une tempête de neige parfaitement improbable en cette fin d'été. Très rapidement presque sans vivres et saisis par le froid, la cordée de secours n'arrivant pas, ils sont contraints d'y demeurer une semaine durant, mais évitent le pire. « Mathématiciens d'altitude », détenteurs d'une « double culture[28] », en même temps que leurs *levés*

28 Michel Rodes, « Les officiers géodésiens aux Pyrénées : campagnes 1825-1827 et 1848-1851 », *Les Feuilles du Pin à crochets*, n° 2, « Vues d'en Haut, les Pyrénées », 2001, p. 5-29.

(ou *levers*) et relevés altimétriques et géodésiques, ces ingénieurs devaient impérativement rapporter de leur séjour en haute altitude « un compte rendu visuel : une aquarelle qui soit un document, une preuve par l'image qu'une *tourelle* a bien été dressée sur fond précis de paysage ».

Je ne ferai ici que mentionner les botanistes et géologues, authentiques savants, qui s'aventuraient parfois très loin, très haut : Louis Ramond de Carbonnières (qui escalada trente-cinq fois le pic du Midi de Bigorre !), Augustin Pyramus de Candolle (qui herborisa de Bayonne à Collioure et réalisa une expédition de deux mois et demi par les sommets). Je veux mettre en lumière l'engagement physique d'artistes, presque une tradition, pour qui la marche en montagne s'imposait, allant de pair avec l'exercice de leur talent. La liste serait longue, on trouve certainement la même litanie pour les Alpes.

Au fond, qu'est-ce qui motivait ces « artistes-randonneurs » de haute montagne ? Leurs convictions et leurs intentions étaient doubles et intimement liées. D'une part, l'engagement corporel, physique, qui était selon eux un, voire « le » passage obligé, la condition nécessaire pour observer, avec rigueur et méthode, scientifiquement, les milieux montagnards ; et au-delà, être à même — dignes ? — de pouvoir, mais seulement ensuite, théoriser la botanique, la géographie, les paysages. D'autre part, nul hiatus, nulle solution de continuité, selon eux, entre la science et l'art. Bien au contraire : comme l'écrit l'inventeur du terme « pyrénéiste » déjà croisé, « l'idéal pyrénéiste est de savoir à la fois ascensionner, écrire et sentir. Alors, il est le peintre

d'une nature spéciale, le peintre de la montagne. S'il écrit sans monter, il ne peut rien. S'il monte sans écrire, il ne laisse rien[29] ».

Eugène Viollet-le-Duc découvre les Pyrénées en 1833. Dans le massif du Pic-du-Midi-d'Ossau ainsi que dans le Pays basque, sur les traces de son père, il avait déjà effectué des randonnées de plusieurs mois, carnets de croquis en main. Les historiens soulignent l'engagement de beaucoup d'autres artistes, à la fois randonneurs et peintres. Ils nous apprennent qu'à des degrés divers c'étaient des « marcheurs infatigables ». Leurs journées étaient très longues, car leur travail de peintre les obligeait à de fréquents arrêts plus ou moins longs ; leur progression en altitude est difficile, exigeante. « Sans marche, pas d'œuvre. »

On peut rétrospectivement d'après leurs témoignages, les imaginer se précipitant fébrilement sur leurs carnets à chaque halte, dessiner et esquisser à 3 000 mètres d'altitude, les doigts engourdis, puis, le soir, prendre du temps pour convertir leurs esquisses en peintures. Multiplier les points de vue au fil de leur cheminement et progresser d'un sommet à l'autre leur permettait d'acquérir une grande mobilité du regard. Une posture nouvelle pour l'époque.

Pourtant, marcher n'était pas le but de leurs randonnées. Ce ne sont pas de purs sportifs, encore moins de véritables grimpeurs. Comme certains d'entre eux l'admettent, ces longues randonnées ne sont qu'un

29 Cité *in* Patrice de Bellefon, *Idées d'altitude*, *op. cit.*, p. 115.

préalable au travail de l'artiste. Marcher, voir, observer, et aussi contempler, tout se tient, c'est là leur conviction partagée, leur credo, maintes fois répété avec insistance. On était à l'époque de la « science aimable ». Sur le registre de la poésie, le géographe-poète-polygraphe Élisée Reclus, modeste marcheur mais chantre de la montagne[30], ne dira pas autre chose. Selon eux, le beau émane du vrai, issu de l'observation scientifique. Et réciproquement : le vrai, du beau. Schrader, qui n'était pas avare d'aphorismes, reprenait une formule attribuée à Platon : « Le beau est la splendeur du vrai », et il affirmait que « pour peindre la montagne, il faut la connaître scientifiquement », ou encore que « l'art est ici au service de la science ». Chez lui, nous dit Hélène Saule-Sorbé[31], « la peinture prolonge l'empreinte des paysages ». Mais aussi, renversant la formule, il disait : « C'est vrai parce que c'est beau. »

Quittons un instant la montagne. Cette posture et cette conviction s'avèrent partagées par d'autres peintres, tel John Constable (1776-1837). Amateur de géologie et de météorologie, il affirmait que peindre la terre et le ciel (voir ses nombreuses « études de nuages » , encouragées par la classification des nuages élaborée à son époque par Luke Howard) était une activité scientifique.

30 Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011 (1880).

31 Cette historienne de l'art de Bordeaux est sans conteste l'une des meilleures spécialistes de l'œuvre de Schrader, cf. notamment : « Au commencement, le sommet de la montagne. En guise de préambule à quelques orographies inédites de Franz Schrader », *Les Feuilles du Pin à crochets*, n° 2, p. 34, et « Par l'art, pour la science. Franz Schrader et les Pyrénées », *Les Carnets du paysage*, n° 22, 2012, p. 99-105.

Avant que d'inviter maintenant Schrader — il le mérite amplement —, une remarque. Cette confusion des genres, cette complémentarité des talents, a pu également être le fait de grimpeurs d'excellence, et non pas exclusivement d'artistes, si l'on pense à l'Anglais Edward Whymper (1840-1911), célébrissime montagnard anglais qui nous a laissé une œuvre picturale de très bonne facture. Quant au guide de haute montagne Patrice de Bellefon, il livra de très beaux dessins des sommets des Pyrénées centrales. C'est comme si un type de paysage, la montagne, mobilisait la main tout autant que le pied, appelait et rendait possibles, voire nécessaires, un cumul de regards et une interdépendance des compétences. Leur engagement est polysensoriel.

Le paysage selon Franz Schrader

Familier pour les amoureux et spécialistes des Pyrénées, Schrader reste aujourd'hui peu connu dans le milieu des géographes. Pourtant doué d'une grande sensibilité géographique, et quoique cartographe et coauteur de plusieurs atlas géographiques, il ne fut pas reconnu géographe à part entière, parce que non-universitaire.

Comme en août 1878, dans la haute vallée de Luchon, il avait été l'auteur de la première ascension du Grand Batchimale à 3 176 mètres d'altitude, on débaptisa ce sommet à son profit : le pic Schrader (c'était lui mon second sommet !). Il se fit enterrer sur le flanc du massif de Gavarnie.

C'est à Pau que naquit sa vocation. Très renommée, la vue qu'y offrent sur la chaîne le boulevard des Pyrénées et les allées du Midi : sur une rambarde qui court sur

près de 600 mètres, 54 plaques de fonte bleue indiquent successivement la direction et l'altitude des dizaines de sommets visibles, plus au moins connus, et la distance séparant la ville de telle ou telle autre localité. Promenade favorite des Palois et table d'orientation unique en son genre, elle a de quoi enchanter le touriste. C'est sur ce même boulevard, alors que la table n'existait pas encore évidemment, au matin du 5 août 1866, saisi par ce panorama exceptionnel, que notre homme tombe soudainement et définitivement fou amoureux des Pyrénées. Une révélation, un émerveillement fulgurant, son chemin de Damas.

De culture protestante et de sensibilité rousseauiste, originaire de Bordeaux, et autodidacte, il était le cousin germain du géographe anarchiste Élisée Reclus. Tout jeune et déjà presque surdoué, il aime le dessin et les mathématiques, se faisant également volontiers bricoleur. Il fait ses débuts de montagnard en compagnie d'un ami, avant que de devenir cartographe émérite. À l'aide d'un instrument de son invention, l'*orographe*, il dessine, au 1/40 000, la première carte du massif de Gavarnie et celle du Mont-Perdu[32]. Mais ses *levés* cartographiques vont au-delà du trait et du calcul : comme il le dit lui-même, « une carte, c'est un portrait en même temps qu'une définition ». À une plus « petite » échelle, la montagne était, selon lui, « un immense poème géologique ». Dans ses randonnées en haute montagne, mais

32 Cf. Marie-Geneviève Berger-Verdenal, « La cartographie des Pyrénées : l'œuvre de Franz Schrader et des topographes du Club alpin français », *in* Vincent Berdoulay (dir.), *Les Pyrénées…*, *op. cit.*, p. 63-82.



par les voies dites normales, il savait, rapporte-t-on, *lever* un plan panoramique ou dessiner une carte *in situ* avec une rapidité hors du commun. Un « virtuose », a-t-on pu dire de lui.

Mais, topographe et cartographe aguerri, inventif et d'une extrême compétence, Schrader fut aussi, porté par le même talent et la même opiniâtreté pour le dessin et la peinture, peintre et dessinateur (on lui doit en particulier des huiles sur toile). Il participa en 1898 à la création de l'Association des peintres de montagne placée sous le patronage du Club alpin français (CAF), qui compte aujourd'hui une cinquantaine de membres. Il marchait sans relâche, avec abnégation, poursuivant par exemple son chemin un jour qu'il se blessa gravement en altitude. Prenant de l'âge, il tomba presque aveugle, mais recouvra bientôt la vue. Durant ses dernières années, il travailla pour les célèbres *Guides Joanne,* puis pour les *Guides Bleus* (du fait de la diffusion de l'automobile, ces derniers proposaient une place de plus en plus réduite aux itinéraires de randonnée).

Un homme rare, pourrait-on dire en nous inspirant du titre du bel ouvrage qui lui est consacré : *L'homme des paysages rares*[33]. Inclassable, tout-terrain, Schrader incarne mieux que quiconque le foisonnement des regards, la fascination, la passion que savait inspirer la montagne en cette fin de XIX^e^ siècle. Si vos pas vous portent dans les parages du sommet qui porte son nom, respect ! Saluez-le !

33 Hélène Saule-Sorbé (dir.), *Franz Schrader 1844-1924. L'homme des paysages rares*, 2 volumes, Pau, Éditions du Pin à crochets, 1997.

5
Géographes en herbe

« L'enfance est la "géographie même"[1] » : cet aphorisme de Gilles Lapouge s'est invité en premier. Il y en aurait beaucoup d'autres à convoquer pour ouvrir ce chapitre, j'en sollicite ici quelques autres, où enfance et paysage font bon ménage : « De paysage, je n'en sache qu'un seul, celui de mon enfance » (Pierre Bergounioux), « Au fond il n'est pays que de l'enfance » (Roland Barthes), « On est de son enfance comme on est de son pays » (Saint-Exupéry). Nos paysages sont donc l'une des nombreuses « madeleines » qui, à la fois, nous poursuivent depuis l'enfance et ont forgé une « culture paysagère[2] », du moins un certain rapport au dehors, à l'espace, à l'environnement.

1 Gilles Lapouge, *La Légende de la géographie*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 50.

2 Pour une définition de ce terme, on me permettra de renvoyer à mon article « Paysage et altérité. En quête de "cultures paysagères" : réflexion méthodologique », *Études rurales*, n° 121-124, « De l'agricole au paysage », dir. Jacques Cloarec et Pierre Lamaison, 1991, p. 141-150.

Enfance et paysage

Alors que notre personnalité est façonnée par notre éducation et par une culture familiale centrée sur le quotidien, notre culture paysagère faite de saveurs et d'odeurs nous constitue *mezzo voce,* plus discrètement. Ce sont les petits rituels de l'ordinaire, des tics langagiers ou accents régionaux, des préférences climatiques… Bref, une identité sensible et un rapport intime aux territoires, qu'ils soient proches ou lointains. Nous héritons d'un mode d'emploi des lieux qui nous entourent et que nous arpentons, dont, après la fin de nos enfances, le souvenir nous portera encore longtemps. J'ai cherché autour de moi. Et trouvé. Fils de géologue, tel paysagiste est resté comme lui passionné de pierres et de roches. Tel alpiniste l'est devenu depuis sa cour d'école dans les Pyrénées à rêver des sommets qu'il devinait à l'horizon. Quant aux parents d'une collègue géographe, ceux-ci l'emmenaient régulièrement chaque été sur les routes en auto à la rencontre des provinces de France. Chacun m'a dit sa dette à son enfance. Nous les retrouverons plus loin. Mais les parents ne sont pas préposés exactement aux mêmes territoires, chacun apprenant à l'enfant la partition qui lui est sienne. Ils l'y accompagneront. Je parle bien sûr de ma propre enfance, je suis né en 1944… « Sortir » l'enfant, le conduire sur son chemin d'écolier, le consoler, le jucher sur ses épaules, lui apprendre à ranger, l'accompagner à ses activités de sport, le pousser, craintif, sur son premier vélo de Noël. Le paysage s'apprend aussi à travers ces expériences.

Mais le paysage peut aussi s'apprendre sur le tard. Et puis il n'est pas nécessaire d'être issu d'un type de paysage pour l'aimer et savoir le décrire. Généralement,

nous restons attachés au territoire où nous avons appris à être au monde, devenu plus tard dans certains cas le « pays perdu ». À l'inverse, certains d'entre nous, lui tournant le dos, voire carrément le reniant, peuvent vouloir mener leur quête ailleurs que sur une terre d'enfance, changer de terroir et de contrée, leur être infidèles. Et alors, vagabonds, aventuriers ou simplement volages, s'en créer et en posséder plusieurs, voire les collectionner. « Tout pays étranger peut devenir une patrie[3]. » « Il ne faut pas, écrit Philippe Jaccottet, que l'attachement à un lieu donné devienne de l'étroitesse d'esprit[4]. » Il y a tant de manières autres qu'héritées, tant d'occasions, de moments de la vie pour découvrir « son » — propre — paysage ! Plus d'un pyrénéiste n'a pas grandi dans la montagne. Et pour rester en altitude, qui connaît un peu le cyclisme sait le nombre et la qualité des grimpeurs du Tour de France issus du *plat pays* : Charly Gaul, Lucien Van Impe et Joop Zoetemelk. De leurs polders et de leurs canaux, les montagnes françaises, ils en rêvaient.

Géographe en culottes courtes

Mon baptême de et en paysage, je l'ai reçu avec les Pyrénées. Années décisives pour moi. Mais aussi, juste après, au cours d'un voyage sur les terres et sur les

3 Auteur anonyme du IIe siècle apr. J.-C. cité par Jean-Marc Besse, *Habiter. Un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013, p. 218. En ce sens, lire les belles pages roboratives du même ouvrage, 215-222.

4 Philippe Jaccottet, *Tout n'est pas dit*, Bazas, Le Temps qu'il fait, 2015 (1994).

traces de la Bête du Gévaudan, qui me marqua profondément, vécu comme initiatique. J'avais tout juste dix-huit ans, j'entamais à bicyclette un long périple de plus d'une semaine, physiquement exigeant, en compagnie de l'un de mes frères aînés, Rémy. Dans les parages du signal de Randon, nous croyions réellement (oui, oui !) pouvoir retrouver la mémoire de la Bête, voire en percevoir l'ombre, la queue ! Juste quelques années avant, jeune scout, il y eut les camps qu'on disait *volants*, deux semaines à marcher tous ensemble, en « troupe », à grimper, un lourd sac sur le dos avec affaires personnelles, tente de patrouille, « ravito », etc. — pas à marche forcée mais presque… quand on a quinze ans… J'y appris, accroupi, à faire de façon rudimentaire des croquis dits « panoramiques » (des croquis *pano* comme nous disions), et également *topo* : des croquis topographiques réalisés à main levée tout en marchant.

Mais c'est sans doute l'école, consolidant et prolongeant ces expériences au plan de l'imaginaire, qui a surtout déterminé ma propre entrée en paysage.

J'ai dix ans. Je dévore *Jacobi au pays de France* de François Marion, notre livre de lecture. Je le connaissais par cœur : accompagné de son chien et un oiseau posé sur son épaule, un tout jeune Alsacien vient de perdre son père et se met en route pour un tour de France. L'éveil au paysage emprunte les chemins les plus variés. En même temps que le temps des vacances, enfants, souvent nous entrions (les enfants entrent toujours) en paysage par des livres de lecture. Certains d'entre eux ont eu un succès durable : *Le Tour de la France par deux*

enfants de G. Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée), 1877 ; *Sans famille* d'Hector Malot, 1878 ; d'autres romans encore comme *Au pays bleu. Roman d'une vie d'enfant*[5]. Par procuration, nous identifiant à ces jeunes héros-voyageurs, nous y découvrions autant des paysages que des provinces. Bien au-delà de l'adolescence, ces lectures et l'imprégnation des illustrations qui les prolongeaient nous auront accompagnés longtemps. Et de même nos *atlas* de géographie, déménagés pourtant de maison en maison mais fidèles et toujours présents sur les rayons de nos bibliothèques.

Pour nous, enfants, toutes ces sources, ces ouvrages, avaient écrit ensemble un livre, le grand livre de « nos » paysages, à la façon d'un « livre des merveilles, dit Gilles Lapouge, avec ses collines et ses falaises, ses infinis, les violences et les repos de ses mers, les nuages, les abîmes du ciel[6] ». Cité plus haut, celui-ci nous l'avait bien dit :

> L'enfance est la « géographie même ». Elle est remplie de combes et de deltas [...], de basaltes et d'harmattans. On pourrait en dresser la mappemonde. Des vents passent sur les premières années de la vie[7].

5 Sous-titré : « Roman scolaire », d'Édouard Jauffret, Cours élémentaire, Paris, Eugène Belin, 1941.

6 Gilles Lapouge, « Le géographe sentimental », *Le Magazine littéraire*, n° 465, « Julien Gracq, le dernier des classiques », 2007, p. 39.

7 Id., *La Légende de la géographie*, *op. cit.*, p. 50.

GUIGNER

GEOGRAPHIE

Notes Personnelles PEC

BASSIN AQUITAIN

PYRÉNÉES

MOTS PYRÉNÉENS

Abri sous roche : cauèle . Cacau .
Arbuste épineux : espin
Avalanche, couloir d'avalanche : lit
Bercail : Courrau .
Bifurcation, forme de fourche, broche, confluent : Haure .
Bois - forêt : Bosc
Bosse rocheuse : Lhaugne .
Bouleau : bédaut
Bruyère : Broc
Cascade : Spiche
Caillou, rocher : Caillaou (Calhaù)
Carrière : Cèule
Chataigner : Castagn
Chemin - Voie : Sié
Chêne : Casseu
Col (amont d'une d'eau) : ar
Col, défilé : Cas-eh (dim . Caset)
Col large : Courado (Col passage Court)
+ Col : Spi, Spillaou (Spinàlaou)
Combe vallon : Coume
Confluent : Haure

Notes sur des porte-paysages

De façon très spécifique, les livres de lecture parlent donc de paysages et invitent à les rêver. Quittons l'enfance pour évoquer d'autres supports, ils jouent un peu le même rôle, mais cette fois-ci pour nous devenus adultes.

Petit inventaire de quelques *médiums*, supports ou encore de porte-paysages[8], qui souvent aident et accompagnent toute entrée en paysage ou y invitent. Autant « d'objets-totems, assez forts pour irradier et engendrer un quasi-espace[9] », ils ont la vertu de nous porter au paysage et de le porter, le prendre en charge.

Au premier chef, les cartes (routières, IGN, ou celles des manuels de géo, grandes pourvoyeuses et réservoirs inépuisables de toponymes), les innombrables Guides (Bleu, Vert, du Routard, etc.), les timbres-poste (et leurs belles images colorées de tous les pays du monde, enfants ils nous faisaient rêver), les cartes postales (indémodables), dans les gares SNCF les immenses affiches publicitaires pour des sites ou des monuments, les dépliants proposés et distribués à profusion dans les offices de tourisme, les panneaux autoroutiers (souvent stylisés avec talent, ils résument bien et donnent

8 C'est le paysagiste Bernard Lassus qui a employé cette lumineuse expression pour le *Jardin des retours* à Rochefort. Les végétaux étaient aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles porteurs des paysages de leur pays d'origine. Planter des tulipiers de Virginie à Rochefort, lieu où ils débarquèrent pour la première fois sur le Vieux Continent, c'était apporter avec eux l'évocation de la Virginie. Aujourd'hui, les plantes exotiques sont plus des décors que des porte-paysages.

9 François Béguin, cité par Pierre Sansot dans « Pour une esthétique des paysages ordinaires », *Ethnologie française*, vol. 19, n° 3, « Crise du paysage ? », 1989, p. 242.

envie d'aller à la découverte des paysages de la Beauce, de la Sologne, du Beaujolais, etc.), les paires de jumelles, les plantes que l'on cueille lors d'une randonnée ou les objets que l'on ramasse puis que l'on conservera pieusement sur une étagère (caillou, fossile, morceau de bois) ; sans oublier l'assiette (voyager par le goût et les saveurs des terroirs)…

J'ai quatorze ans, je suis maintenant en classe de troisième. Au programme de géographie : la France (et ses colonies ! on n'est qu'à la fin des années 1950). À moi les régions géographiques, les provinces, l'habitat rural, la Bretagne (Armor et Arcoat), le Jura et ses *crêts* énigmatiques, les Vosges et ses *ballons*. Pourtant, dans ces années-là, et sans doute encore de nos jours, à l'ombre de l'histoire, la « géo » a toujours été mal-aimée, dédaignée, voire stigmatisée (Michelet l'affirmait déjà : « L'histoire a effacé la géographie ») par son enseignement à l'école primaire, liste des préfectures et sous-préfectures, longueur des fleuves : un catalogue, des listes à apprendre, une discipline rébarbative. À chaque trimestre, alors que dans les autres il n'est que « moyen », l'élève Martin dans cette matière-là s'avère premier : une niche bien à lui sans doute (sur une étagère, j'ai précieusement conservé mon manuel, écrit par un abbé, encore un, François Pinardel).

En classe de seconde, confirmation. Ce n'est pourtant plus la France qui est au programme, mais, plus austère, la géologie[10] : « Qu'est-ce que le porphyre ? » (interrogation

10 Curieusement, je viens de lire que Pierre Bergounioux, lui aussi, mais en classe de quatrième, dans son « cours de géologie » dont il s'était régalé, était tombé sous le charme du granit ! (*Géologies. Récit*, Paris, Galilée, 2013).

écrite, je me souviens), les cuestas, les thalwegs, les *grabens* et les *horsts* — fossés et blocs soulevés. Aride, la géomorphologie ? Non, comme souvent grâce à un *passeur*, un prêtre venu tout droit de ses Pays-Bas, Jacques Toussaert. Pour nourrir le cours qu'il devait dispenser dans une autre classe, et connaissant mal la géographie de la France, il nous disait avoir, à bicyclette, sillonné notre pays l'été d'avant ! Avec lui, hors des manuels et des cartes, une matière pourtant toute scolaire s'incarne alors pour moi dans une expérience physique du territoire. Une géographie vécue, pour paraphraser le géographe Armand Frémont. J'échappai à Marc Bloch et à ses *Caractères originaux de la campagne française*, dommage, mais, conseillé par l'abbé, je pus vibrer à la lecture de *Histoire de la campagne française* (1932) de Gaston Roupnel, un auteur oublié. Pour moi, pas vraiment une révélation ni la naissance d'une vocation, mais peut-être un message, un signal, une mèche qu'on allume.

Trois années passent. Entrée à l'université. J'hésite entre français-latin-grec et géographie[11]. Il me faut plusieurs semaines pour me décider. François Mauriac, Virgile, églises romanes, *versus* plaines et montagnes, rugosité des lieux ; entre ce que je ressens comme un confort intellectuel, une facilité, un conformisme (mon héritage, bourgeois, lettré), et un pas de côté, une légère transgression (ce qui m'attire plus personnellement).

11 Crime de haute immodestie, je voudrais indiquer que, lui aussi, Julien Gracq hésita au seuil de l'université : « [...] Je me réjouis, écrit-il, de la chance qui me fit choisir une discipline toute neuve, la géographie, cependant que mes camarades s'engageaient dans l'ornière sans imprévu et sans horizons de l'épigraphie latine ou de l'archéologie grecque » (Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, Paris, José Corti, 1992).

Pour moi, cette culture familiale sentait un peu trop la sacristie et la naphtaline. C'est finalement pour la géographie que j'optai. Et là, j'assiste aux cours d'un troisième passeur, encore un abbé, en l'occurrence un chanoine, rondouillard comme il se doit — c'était à l'Institut catholique de Paris. Étonnant professeur, une véritable encyclopédie, un obsédé des détails, qu'il nous distillait à la manière d'une litanie — cela ne me lassait pas, au contraire —, et des plus petits « pays » de la France, presque à l'échelle des terroirs, inconnus du grand public et même des touristes avertis[12] : Woëvre, Porcien, Puisaye, Terre Plaine, Civraisien, Charente (mais… limousine), Confolentais, Combrailles, Xaintrie (attention, bien distinguer la « blanche » et la « noire »), Astarac, Nébouzan, Brulhois. Ils marchaient souvent par deux : la Puisaye et la Forterre, le haut et le bas Auxois, Perthois et Vallage, Ponthieu et Vimeu, Sidobre et Espinouse, Bôchaine et Dévoluy, Albanais et Chautagne. Parfois par trois : Trièves, Champsaur et Matheysine. Notre professeur manifestait une gourmandise toute particulière pour les contreforts et surtout les confins[13]. On pourrait encore — et je continue de le faire, c'est plus fort que moi — allonger la liste avec ces minuscules territoires repérés au gré de mes voyages : dans l'Orne le Passais, l'Houlme et le Vairais, le Saosnois et le Bélin dans la Sarthe, Oustrevan (Vent d'est ? Outre-vent ?) dans le Nord, le Quint

12 J'ai analysé le charme, la bonne fortune actuelle et la réinvention de ces toutes petites régions sous l'influence du tourisme et par le biais de la patrimonialisation ambiante dans « Lieux-dits : nommer, dé-nommer, re-nommer », *Ethnologie française*, vol. 34, « Territoires en question », dir. Pierre Alphandéry et Martine Bergues, 2004/1, p. 67-77.

13 Lire Marie-Claire Robic, « Confins, routes et seuils : l'au-delà du pays dans la géographie française du début du XX^e siècle », dans *Communications*, n° 70, « Seuils, passages », 2000, p. 93-119.

dans la Drôme, les Aldudes en Pays basque. Comme le montrent des dénominations comme « La quincaillerie du Thymerais » (près de Dreux), « Les rapides du Vimeu » (Picardie), ou encore « La charcuterie du Nébouzan » (à Montréjeau), l'usage et l'existence du nom de ces toutes petites régions ne sont pas tous tombés dans l'oubli ou cantonnés dans la chasse gardée des seuls historiens locaux.

Les confins, donc, une quasi-obsession pour notre chanoine de professeur ! Après et à la suite de la longue description d'une petite région, par exemple les Landes, il regroupait souvent et détaillait alors les microrégions qui bordaient la principale dans un titre général qu'il nous dictait : « Les confins de… », parfois : « Les Marges et les nuances » (pour rester dans les Landes : le Bazadais, le pays d'Albret, le pays de Marsan). Je me les rappelle encore, et mes cahiers à spirales fiévreusement remplis en témoignent toujours, c'étaient ceux du Berry (Brenne, Boischaut et Pays-Fort) ; ceux du Quercy et du Périgord (Limargue, Terrefort, pays au bois de Belvès, Ségala… mais quercinois, sans oublier la Bouriane : la région de Gourdon, toujours dans le Lot, dont, fortuitement et tout récemment, j'ai trouvé la trace sous la plume de Pierre Bergounioux : « J'ai résolu, en secret, qu'à compter de l'instant où je m'appartiendrais, j'irais m'établir quelque part sur le versant heureux de la Bouriane ou du Quercy blanc puisqu'ils enfermaient, pour moi, tout ce qu'a de beau le monde sensible[14]. »)

14 Pierre Bergounioux, « Sur la frange métamorphique », *La Nouvelle Revue française*, n° 594, « Dossier : La littérature et l'espace », 2010, p. 146-157.

Plus l'échelle des régions sur lesquelles insistait le chanoine était grande (fine), plus inconnue, déroutante et improbable leur dénomination, plus je jubilais, pris par le vertige de l'existence de ces entités minuscules et presque dérisoires. À l'entendre tel un botaniste tout à la joie et à la fierté de sa découverte d'une plante jusque-là ignorée, à le croire, ces listes s'avéraient quasiment inépuisables — mais où les avait-il pêchées ? —, à la manière des nomenclatures botaniques, des *microclimats* ou encore des nuanciers de couleurs. Comme si je l'habitais déjà, chacun de ces toponymes (des « régionymes » si l'on veut) me laissait à deviner, de ces contrées, la couleur spécifique d'un ciel, la nuance d'un paysage ou d'un relief, le grain d'un terroir, les chemins, les maisons et hameaux, à les toucher presque, à m'y trouver déjà, condensant en eux, insécable, l'élémentaire de ce que je ne savais pas nommer et qu'on ne nommait pas encore « l'espace rural ».

Quant aux détails spécifiant ces contrées, notre cicérone de chanoine n'en était pas avare, ils me faisaient rêver et me fascinaient : *gâtines*, *bocages* et *openfields*, *ballons* vosgiens, *pénéplaine* limousine, *collines* de l'Artois et celles du Perche, *plateau* du Lannemezan et celui de Millevaches, *seuil* de Naurouze (dit aussi du Lauragais), *brandes* poitevines, terres et paysages de la *boulbène*, du *terrefort* et de la *mollasse* dans l'Est aquitain, *étangs* de la Brenne, *landes* de Lessay et de Lanvaux, *marais* de la Double (drainés et replantés par les trappistes d'Échourgnac) — mais comment est-ce que je fais pour me les rappeler encore ? —, autant d'invitations au paysage.

Le cours de mon chanoine incluait aussi les singularités les plus locales, élevage des oies dans le Sud-Ouest (on se lèche les babines) et culture de la truffe à Lalbenque (de quoi rêver…) ; fabriques de chapeaux (… de paille dans le sud du Lot, à Septfonds et Espédaillac, et de feutre à Espéraza dans l'Aude, là-bas le soleil doit taper dur), de bérets et d'espadrilles dans le Béarn ; ou encore de parapluies (à Aurillac, y pleuvrait-il davantage qu'ailleurs, plus qu'à Cherbourg par exemple ?) ; dans *les* Charentes, les fameuses pantoufles du même nom ; dans la Charente limousine, les tuileries de Fontafie, Roumazières et Chantrezac ; plus fort encore : la fabrication de lavabos et de tables de coiffeur à Condom, sous-préfecture du Gers (fabriquées par un assemblage de pierre et de bois, les artisans profitant de la proximité des forêts du Périgord et des carrières de marbre des Pyrénées). Sans oublier la fabrique des plaques d'égout en fonte à Méru, celle des peignes en plastique d'Oyonnax et celle des jouets en bois à Aurillac et dans le Jura. Je n'ai pas pu m'empêcher de vous les faire partager, désolé, c'était plus fort que moi ! Vertige du détail, royaume de l'idiosyncrasie, qui me transportaient dans des villes et lieux parfaitement improbables et totalement ignorés (de moi, de quiconque en fait… sauf du chanoine), et où, au-delà de chaque cas apparemment strictement singulier, la partie contient le tout, y conduit et y renvoie. De même en botanique, on le verra plus loin, la présence d'un *individu* sur un territoire donné suffit à dire et reflète à elle toute seule un écosystème plus large.

À la Sorbonne ensuite, l'enseignement de la « géo » s'avérait alors plus scientifique, plus académique qu'à la Catho, moins de « local » et davantage d'économie ;

du territoire plus que du paysage. Aucun professeur ne sut me captiver comme l'avait fait le fameux chanoine. Même Aimé Perpillou. Son cours était pourtant consacré aux terroirs et aux campagnes : de quoi *a priori* m'attirer et me captiver, mais voilà, il était aussi pointu qu'érudit, et passer une année entière à entendre parler des « structures agraires du Limousin », c'était un peu rude, cela aurait pu m'éloigner définitivement de la géographie !

En *carto* (...graphie) je n'excelle pas. Guère davantage en ce qui concerne les « coupes » (géologiques). Pourtant, tout géographe vous le dira, ces tracés réalisés avec minutie sur papier millimétré en superposant deux cartes, géographique et géologique, ont leur vertu : celle de faire deviner, presque toucher, derrière les apparences et leur banalité (une modeste vallée en devient *thalweg* et *interfluve*, un simple plateau se fait *structural* ou au contraire d'*érosion*, alors spécifié et gagnant ainsi en noblesse), en même temps qu'une extrême diversité, une histoire très longue, complexe, chahutée parfois (par des failles, des inversions, des *chevauchements* ou des *nappes de charriage*, je vous épargne les fameux *synclinaux perchés*). Témoignages recueillis auprès de collègues proches, géographes ou paysagistes : bien qu'ayant ensuite opté pour la géo humaine ou pour l'histoire, ils sont nombreux à avoir insisté sur le rôle qu'avaient eu leur formation et leur initiation à la géologie dans leur attirance pour le paysage – une matrice, un « fondamental », une clef de lecture fondatrice dans leur parcours professionnel et universitaire.

J'appris un peu plus tard, en ethnologie cette fois, qu'en France avaient existé des ethnographes véritablement « de terrain » . Tel cet ethnolinguiste des

années 1950, rattaché au CNRS, Pierre Nauton, un prêtre (encore un !), Frère des écoles chrétiennes, qui, de ferme en ferme, à vélo puis dans sa 2 CV, sillonnait une grande partie du Massif central en quête de termes vernaculaires et de locutions régionales. Mais ce type d'enquêteur aux pieds nus était rare dans les rangs des ethnologues et encore plus (rare) chez les sociologues. Les paysages, ça n'a jamais été leur tasse de thé (j'y reviendrai), sauf à les définir dans leur dimension strictement agraire comme une expression privilégiée des « communautés villageoises[15] », l'agriculteur s'avérant un « créateur de formes » (Jean-Pierre Deffontaines).

Dans ces années-là, mais par une tout autre voie, d'autres images de paysages me marquèrent très fortement. On est au début des années 1960. En compagnie de mon frère aîné, j'assiste à la projection de ce film : *Les Inconnus de la terre*, du cinéaste italien Mario Ruspoli[16], j'en sortis ému, troublé, presque bouleversé. À tel point que, beaucoup plus tard, je devins coauteur d'un film sur ce documentaire et même écrivis un livre sur notre tournage[17] ! Quoiqu'il ne s'y attarde pas outre mesure, mais scandant néanmoins le récit comme un leitmotiv, dramatisant les ambiances, le cinéaste italien situe très exactement la géographie de toutes les scènes et toutes

15 C'est là l'apport majeur de l'ethnologue Isac Chiva, à l'EHESS et comme codirecteur de la revue *Études rurales*.

16 Sorti en 1961, il avait été produit par Argos Films.

17 *Traces*, 2012, avec Jean-Christophe Monferran (réalisateur) et Françoise-Eugénie Petit, de l'INRA, production CNRS Images. Quant à l'ouvrage, c'est *Sur les traces de Mario Ruspoli. En Lozère, sur les traces des « Inconnus de la terre »*, Crisnée (Belgique), Éditions Yellow Now, 2015.

ses rencontres avec les paysans : l'Aubrac, les Grands Causses, la Margeride, les Cévennes. En voix off, solennellement, le film débute ainsi :

> Cratères, causses, cavernes : la Lozère. Le plus réussi des pays désolés, admirable en carte postale comme tous les enfers refroidis. Une terre sèche. La pluie ne reste pas. Elle rejoint aussitôt une éponge de calcaire, le refuge des légendes et des anciennes terreurs. La Bête du Gévaudan a disparu, mais son ombre erre encore, sous l'écorce.

Un choc. Une révélation sans doute, je n'avais pas vingt ans. Déjà nourri des arrière-pays de Giono (la Haute-Provence et le Trièves), un emballement s'effectue en moi, un déclenchement. Entre altitude et aridité, entre hameaux de plein vent et de neige et difficulté voire empêchement à s'y maintenir (le célibat y sévit), cette géographie-là devint désormais *mon* paysage. Un paysage d'adoption.

Depuis, je n'y ai pas vraiment dérogé. Un attachement obstiné, sans raison, qui, d'année en année, d'enquête en enquête, s'exprima, comme par sédimentation, par un pacte implicite avec la région où ce type de lieux s'inscrivait et qui en même temps les exprimait le plus exactement : le Massif central. Ce terme fut inventé et proposé par le géologue Ours-Armand Petit-Dufrénoy dans la *Carte géologique de la France* qu'il publie avec Léonce Élie de Beaumont au milieu du XIX^e^ siècle. Il fallut du temps mais il finit par prévaloir sur une autre dénomination : *Plateau central.* Cette dernière coexista

avec *Massif central* jusque dans les années 1950 (le « vieux plateau central », écrivait un géographe dans un manuel scolaire). « Une forteresse », comme l'écrivit encore un autre géographe, un « château d'hommes », et aussi un excellent exemple de « région paysage[18] ». « Massif » et « central » : ces deux qualificatifs ont de quoi intriguer. Ils disent la résistance d'une zone tout entière, mais c'est justement parce qu'elle nous résiste qu'elle attire et donne envie d'y pénétrer. C'est là, en *zoomant* un peu, qu'un territoire plus restreint semblait fait pour moi, presque m'attendre : la Margeride. Entre Saint-Flour, Le Puy et Mende. Elle se situe en Haute-Lozère (85 000 habitants), préfecture Mende (12 000), autrement dit l'ancienne petite province du Gévaudan, ce « plateau solitaire » (disait mon manuel, classe de troisième, 1962) dont « le nom même éveille aussitôt dans l'esprit l'idée de hauts plateaux incultes, hantés par les loups, battus par les tempêtes et souvent revêtus de neiges », écrivait déjà Élisée Reclus en 1885[19]. Vidal de la Blache lui emboîtant ensuite le pas à la fin du XIX^e^ siècle : « Un des déserts de la France[20]. » Comment résister ?... Nous y voilà, entre peur et fascination adolescentes, la fameuse *Bête* joua chez moi un rôle majeur.

18 André Fel, « Géographies à plusieurs voix », in Llibert Tarragó (dir.), *Massif central. L'esprit des hautes terres*, Paris, Autrement, 1996, p. 34.

19 Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, Paris, Hachette, 1885.

20 *Manuel de géographie, classe de première*, 1892, p. 262. Plus globalement on peut mettre ce discrédit vis-à-vis des montagnes en relation avec l'air du temps de cette époque, encore empreint d'un dédain, en raison de leur faible densité et surtout de leur faible « richesse » économique. Longtemps les géographes en « tenaient » et portèrent leur attention bien plutôt aux plaines, aux vallées, aux mines, etc.

De la fin du XIX^e siècle donc (Élisée Reclus) et jusqu'encore dans les années 1950-1960 (Philippe Arbos), à propos de ce territoire tout comme de l'Aubrac et des Grands Causses, une « théorie » ininterrompue de géographes marchent du même pas, semblant se relayer, se donner la main, se recopier. Tous, y compris Vidal de la Blache — on y reviendra —, y vont du même lyrisme (Mario Ruspoli les avait-il lus ?). Même rhétorique, même vocabulaire pour évoquer les contrées les plus déshéritées, les paysages les plus austères. Dans leurs descriptions, à travers les mêmes types de qualificatifs toujours stigmatisants et disqualifiants, on lit un consensus, on croit y deviner presque un acharnement à dévaloriser ce type de paysages et, semblant s'y accorder, les modes de vie qui s'y développent : *triste*, *vide*, *monotone*, *terrible*, *laid*, *inoccupés* (les pâturages) reviennent sous leurs plumes. Lui aussi, le grand Emmanuel de Martonne parle des « tristes landes » et des « maigres pâturages » de la Margeride[21]. D'autres confrères iront plus loin encore, qui pointeront la « pauvreté sans borne de ces hautes terres », « l'une des contrées les plus tristes de l'Europe » au « lugubre spectacle », où les maisons ne sont que des « masures » et où « les voyageurs se perdent dans la neige ». Je ne les avais pas encore lus, mais à mon insu ma fascination emboîtait le pas au ton de leurs évocations. Depuis, on le sait, le raisonnement s'est inversé, la pauvreté, la notion de désert, le vide humain étant maintenant, à l'inverse, porteurs de valeurs positives, voire de vertus. Dans la

21 Emmanuel de Martonne, *Les Régions géographiques de la France*, Paris, Flammarion, 1921, p. 94.

mouvance du développement du tourisme patrimonial et de l'écologie, on chante désormais, voire on célèbre, le silence, l'élémentaire ou même la spiritualité que ces hautes terres disent et expriment de façon exemplaire[22].

J'ai d'ailleurs un attachement obstiné et inconditionnel du même ordre, un tropisme, pour ce que la société a tendance à dédaigner d'habitude, ce qui reste mal-aimé : l'hiver, le mauvais temps, tout ce qui n'est pas conforme, voire est marginal, tant les gens (agriculteurs modestes, célibataires et idiots de village) que les pratiques (les cueillettes par exemple). Je ne travaille pas à midi ni au mitan de l'été, mais plutôt aux demi-saisons, tôt le matin et le soir. En somme je privilégie les marges. Quand je mène enquête, je suis toujours en alerte, soucieux et attentif à ce qui est situé ou se déroule « ailleurs qu'au centre » (j'ai la faiblesse de bien aimer cette locution que je me suis inventée), en dehors de la scène sociale principale ou dominante. À ce qui discorde et à ceux qui dérogent ; par exemple les lieux situés à l'ombre des paysages renommés et consacrés suscitant autant d'exercices d'admiration obligés, imposés.

J'ai donc des dettes, et aussi des complices : je ne suis pas le seul à me sentir « massif-centralien », de même qu'il est arrivé un jour à une collègue de se dire « plaine-picardienne ». Attiré de façon irrépressible par le *Massif*

22 Sur le cas de l'Aubrac, lire Isabelle Magos et Martyne Perrot : « L'Aubrac, du haut-lieu au non-lieu touristique ? », *in* Claudie Voisenat (dir.), *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

comme disait Julien Gracq. Avec l'Aubrac, le voici ici en première ligne, et, dans d'autres contrées et après lui, Pierre Bergounioux, Pierre Michon, Richard Millet, François Graveline, Marie-Hélène Lafon ; d'autres encore, j'en rencontre toujours, des paysagistes tels Alain Freytet ou Alexis Pernet, un géographe du Millevaches, Pascal Desmichel, ou bien, géographe elle aussi et complice, Marie-Vic Ozouf-Marignier. Une confrérie implicite dans laquelle j'inclus également le géographe André Fel.

Pourtant, à bien y réfléchir, ce sont moins les ambiances paysagères propres à la Margeride qu'une famille de paysages qui me porte et qui sans fin m'y ramène. Une *famille,* c'est-à-dire à la fois un modèle de paysage, un « motif », et mieux encore une matrice. Jamais rassasié, j'y ai pioché, j'y creuse toujours. Fonctionnant chez moi comme des paysages de renfort, à la manière d'une Lozère de substitution, d'autres régions ont pour moi fait l'affaire : certains secteurs de la Haute-Provence (Digne-les-Bains) et de la Drôme (Saint-Nazaire-le-Désert), le Dévoluy (dans les Hautes-Alpes), les hautes Corbières, le nord de l'Aragon, la Basilicate dans le sud de l'Italie. D'autres plateaux encore, toujours tapis dans mes géographies, et décors ou horizons de films ou de reportages télévisés, m'attendent, *altiplanos* et leur végétation spécifique : la *puna* ou le *páramo* des Andes boliviennes, Tibet, Patagonie, des proches qui s'y sont rendus témoignant de ce qu'ils ont d'incomparable à nos modestes hautes terres européennes. Visuellement, esthétiquement, corporellement : un autre monde ! Mais, hélas, il est trop tard pour que j'en tombe amoureux. Y voyageant ou simplement les parcourant, à chaque fois

je les reconnais immédiatement comme miens, je m'y reconnais : chemins de troupeau, pâturages entravés de rochers, comme inachevés, petits bois de pins sylvestres rabougris à flanc de montagnes, modestes fermes me semblent à chaque fois familiers. Ces hameaux d'Aragon ou de Basilicate, rien qu'à les traverser, j'en devine la précarité, la peine à vivre (comme en Lozère, le célibat y sévit encore bien souvent), et, des habitants, j'en sais les menus gestes de tous les jours : « donner » aux poules, faire quelques pas dehors en hiver pour aller chercher des bûches ou étendre le linge ; sans omettre les dangers qui, comme en montagne, d'ailleurs on y est presque, ici plus qu'ailleurs, tout au long de l'année menacent le cours des saisons, dramatisent l'imaginaire autant que la géographie et compliquent la succession des saisons : neiges, orages, avalanches.

« Mais "vos" Pyrénées, me direz-vous, vous en avez pourtant savouré la saveur et non pas la tristesse ou la monotonie ? Vous nous l'avez raconté… » Effectivement, pour moi adolescent, « solaires », elles étaient même tout le contraire du Massif central. *Yang* et non pas *yin.* C'est, on l'aura lu, plutôt du *yang* que je cherchais dans mes montagnes d'enfance. Dans nos préférences paysagères, dans notre carte du Tendre, nous ne sommes pas tous, ni toujours, univoques.

Et depuis, à dose homéopathique, je ne peux m'empêcher d'instiller dans mes écrits des points de tristesse, de léger vague à l'âme, à la manière d'une marque de fabrique (j'en ai d'autres : la couleur violette) : c'est moi, lecteur, vous êtes bien avec moi, chez moi, dans mon petit royaume, et moi avec moi-même, dans mon « propre »,

pour reprendre le terme de Michel de Certeau. J'écris. Nous sommes en 2017, fin mai : je sais presque exactement où, sur les plus hautes prairies de l'Aubrac et de la Margeride, des tapis de narcisses ondulent en bataillons serrés, il y fait tiède, presque déjà chaud malgré l'altitude. Je connais leur parfum entêtant, je vois leur couleur, le blanc, une neige de printemps. Je le sais aussi, ils sont aussi vendus. Armés de râteaux *ad hoc*, certains équipés de chariots spécifiques, cueillant, courbés des journées entières, certains agriculteurs savent toujours en tirer profit, ceux qui savent encore « faire les saisons », ceux qui pratiquent la cueillette des champignons, et aussi celle des myrtilles et autre lichen du pin sylvestre.

Devoirs de vacances : la France.

Se réinstalle le temps des vacances. C'est très loin que certains d'entre nous vont chercher « leur » paysage. Pourquoi pas, bien sûr ? Il marquera et signera cet été-là et pas un autre. Un dépaysement chaque année renouvelé, voire une touche d'exotisme. En Islande, par exemple. Ou plus loin, au Sahara. Plus loin encore, en Patagonie. D'autres se sont déjà trouvé le leur, qu'ils revisitent chaque année : ce sont les résidents secondaires. Mais à vrai dire, pour eux le paysage et la découverte des lieux sont accessoires, un « plus », juste un peu davantage qu'un décor, une « touche » régionale, un parfum de paysages, qu'ils attendent de leurs vacances, une *bretonnité*, une *méridionalité* — j'emprunte cet autre néologisme à Roland Barthes — ou

une *provençalité*, un parfum de Sud-Ouest, de mer ou de montagne. Le but principal de leur déplacement, c'est bien plutôt un lieu et, au-delà, à peine plus que ce qui les entoure, le bout de leur jardin : une maison, élue entre toutes, la leur, qu'ils revisitent chaque année comme un devoir, ou encore comme une visite à une vieille personne ou à un proche, un hommage qu'on vient leur rendre. Une maison donc, ses murs en belles pierres, son terrain et juste les alentours. La région, la province où la maison se localise n'est pas réellement attendue ni revisitée pour elle-même, pas de réelle curiosité[23] (on la connaît par cœur, mais justement, trop : la voit-on encore ?). Il en va de même pour les séjours d'hiver à la montagne : on va à la neige, faire du ski, mais où ? Dans quel massif au juste ? Des lieux proches, ces familles en font pourtant un usage presque rituel, mais voilà, ce sont toujours les mêmes buts de promenade. Ni découvertes ni surprises, plutôt un arpentage, un ressassement, une réassurance.

J'ai eu la chance de rencontrer une mère de famille qui, innovant hors des circuits battus, fidèle à la géographie apprise à l'école, part chaque été à la découverte d'un pan, d'une nouvelle contrée de la France. Je n'ai pas connu cette expérience. Comme un puzzle qu'elle a à cœur de reconstituer, en famille, pour réviser, compléter, prolonger, authentifier l'existence et les différences entre zones géographiques et géologiques, entre provinces, avec en tête, canoniquement distingués, les chapitres, les

23 D'après l'interview d'un agent immobilier réalisé à l'occasion d'une enquête sur les résidences secondaires dans la Creuse.

Mardi 20 août : GRAND TOUR

6 h 30 : Lever tranquille. Nous contournons l'épaulement par un sentier muletier plat. Caillaouas (1 h 30). Là nous parlons avec un employé de l'E.D.F.

Lac des Isclets, lac des Gourgs blancs : prodigieusement beaux : ils étincellent sous le soleil. Personne. Brèche et nous entamons le glacier des Gourgs blancs. A 12 h et demi (2 h 30) nous sommes au col des Gourgs blancs. Déjeuner crapa : café au lait + pain beurre. Vue splendide sur le massif des Posets : la crête des Seils de la Basque, le lac glacé. Tandis que Maurice entreprend se repose, nous faisons le pic des Gourgs Blancs : glacier très raide. Escalade moyenne, mais la roche ne tient pas. Je fais tomber des pierres. La cheminée passée, nous tirons au pic d'où la vue est immense (pic du Midi, Mt Perdu). Descente bien moins périlleuse. Nous dévalons le glacier pour retrouver Maurice.

Descente (il est 1 heure). Cheminée de Pierre. Pied Couloir, Nicol spéciales (1 c épaulement). Il fallait suivre le pic des spéciales, mais nous sommes descendus trop vite vers le bas, car la brume avait tout envahi. 1 heure de recherche, crispés, mouillés, durant laquelle nous allons de torrent en torrent pour aboutir enfin au

grandes divisions de leurs manuels scolaires : le Nord, les Marges armoricaines, le Couloir rhodanien, le Jura, les Alpes du Sud, etc.

Cette mère de famille, c'est Marie-Laure Aulon-Laribère (pseudo), une amie et collègue. Elle a accepté de raconter et de témoigner. Depuis les années 1980, avec son mari et leurs deux filles, c'était leur 205, puis une Xantia, enfin un C5 qui, au début de chaque été ou presque, les emmenait et les emmène toujours aujourd'hui vers une destination dont ils changent chaque année : sud des Alpes, Ariège, Bretagne, Bourgogne, etc. Le Massif central n'est pas oublié, loin de là, presque un tropisme pour eux, une terre complice, Marie-Laure aimant justement les paysages « désolés », ceux de l'Aubrac et de la Margeride.

À chaque fois, ils restent une bonne semaine dans la même petite région. Comme on le verra, depuis trois générations, le principe même de ce type de voyage est presque immuable. Une trouvaille, devenue rite. Pour eux ce sont bien sûr des vacances, mais des vacances quasi studieuses, car dédiées au premier chef à la découverte des géographies de la France. Presque une révérence à « la » Géographie. Pour eux, entrer en géographie, c'est lire et déchiffrer une région à partir des indices paysagers qui la font et qui la « disent », en particulier les passages de l'une à l'autre : l'apparition de la première tuile romaine ou du premier olivier quand ils descendent dans le Sud ; les transitions « Plateau » / Basse-Ardèche, Diois / Vercors, Ségala / causses du Lot ; la multiplication des talus et des haies annonçant le bocage quand ils se rendent de

Paris vers la Bretagne, etc. Autant qu'à des paysages, leur attention se tourne vers ce qu'on pourrait appeler la *régionalité*.

Durant leur été, les Aulon-Laribère se posent pourtant un moment : dans le Cotentin, mais ce n'est pas là une maison de famille avec ce que cela supposerait d'attachement, au moins d'appartenance. Pas d'ancrage dans des terroirs, mais en revanche une curiosité sans cesse en alerte, une « porosité » aux détails, comme me le dit Marie-Laure, aux toponymes, aux éléments et petits événements paysagers qui leur font signe. Rien ne leur échappe, la géologie restant leur carte maîtresse, exercice obligé de tous leurs trajets : craie, calcaire, granit, schistes, etc.

Du lieu choisi — leur point de départ et d'ancrage : un gîte rural le plus souvent —, les Aulon circulent dans un rayon de cinquante kilomètres. En auto principalement. À pied également, mais juste pour une heure ou deux, quelques kilomètres, une simple promenade, vers un petit lac, une chapelle, un point de vue. Ils ignorent les GR, préférant s'inventer leurs itinéraires, quitte à les modifier… ou à s'égarer.

« J'entre vite dans les paysages, me dit Marie-Laure, tout fait sens, tout me fait signe […] et ça me donne envie d'y revenir. » Témoignant ainsi, en même temps que d'une curiosité jamais assouvie, d'une fidélité à la géographie, sans cesse révisée, d'année en année réapprise. Une réécriture des manuels et livres de géographie rangés en bonne place dans leur bibliothèque.

Années 1960-1970. Toute jeune, ce type de voyage s'inscrivait déjà au menu des vacances de Marie-Laure. C'était avec ses parents et sa sœur. Leur 15 CV, puis leur

ID 19, enfin une DS les transportait tous — les enfants n'étant néanmoins pas systématiquement du voyage. C'était un peu plus tôt, fin juin. Si alors la famille aimait à relier et à visiter leurs régions d'origine (Normandie, Champagne pouilleuse, Massif central déjà), ils savaient néanmoins prendre leur temps durant ces itinéraires de liaison, s'attachant, des vitres de l'auto, à tout observer. Et, pour imaginer ces trajets, ils s'inspiraient parfois des *Guides Bleus* (« La Bourgogne en trois étapes »). Ils utilisaient aussi l'autre guide, le *Vert* (Michelin), et puis bien sûr les cartes Michelin, les jaunes, au 1/200 000, attentifs à l'ourlet vert qui surlignait les routes les plus pittoresques, les plus beaux points de vue.

Et le soir, cartes dépliées sur la table (Marie-Laure en a aujourd'hui toute une pile, stockée dans un placard, elle n'est pas la seule…) : commentaires croisés entre parent et enfants sur les découvertes et les émerveillements du jour, les incidents et les déconvenues.

Remontons encore d'un cran dans cette chronologie avec la première génération. Nous sommes dans les années 1930-1960. Le grand-père paternel de Marie-Laure était originaire du Cotentin. Sa femme était mi-champenoise, mi-dauphinoise. Ce fut lui l'inventeur du « voyage Aulon-Laribère ». Inaugural donc, sans qu'il le sache bien sûr, il s'effectuait début septembre, avec leurs deux garçons. À bord de leur Dauphine (Renault). Le séjour se déroulait à l'hôtel ou chez des amis, pour un circuit raisonné, successivement, dans toutes les provinces. Les Alpes avaient leur faveur, mais aussi la Bretagne et le Massif central, en particulier l'ensemble Causses/Cévennes pour son intérêt géologique : le contact, très marqué, très franc, entre la

zone des plateaux calcaires et des vallées schisteuses. En famille, ils collectionnaient les fossiles, ils aimaient également à herboriser, ce registre naturaliste s'étant d'ailleurs transmis aux deux générations suivantes. Mais l'intention et le but principaux de leurs déplacements et arpentages étaient de marcher sur les traces, en quelque sorte dans les pas mêmes des géographes « régionalistes », les spécialistes des paysages (Vidal de la Blache), de l'habitat rural comme Albert Demangeon, ou de la montagne (Raoul Blanchard). Les châteaux et autres monuments prestigieux ne retenaient pas leur attention, mais à l'inverse ce qu'on appelle désormais le « petit patrimoine rural » : lavoir, minuscule chapelle, four à pain collectif, etc.

Sur trois générations donc, malgré quelques légères variations, cette posture, ce mode d'emploi de la découverte des lieux, représente un *continuum*. Une manière originale d'entrer en paysage. Atypique ? À plus d'un titre, certainement. Et aussi parce qu'à la troisième génération, aujourd'hui donc, une telle lenteur, une telle attention aux nuances des paysages s'avèrent culturellement moins valorisées, moins de mise, du fait et à cause de la rapidité — et de la tentation que la vitesse représente — qu'offrent les autoroutes et le TGV. De nos jours, chacun peut en faire le constat, la plupart des estivants vont directement et le plus vite possible sur le lieu de vacances choisi — et pourquoi pas ? — avant, une fois arrivés à destination, de privilégier les hauts lieux, les panoramas exceptionnels, les sites les plus prestigieux.

La personnalité et la profession des instigateurs successifs de ce voyage n'étonneront pas et aideront à comprendre. Décédé en 1959, le grand-père de Marie-Laure,

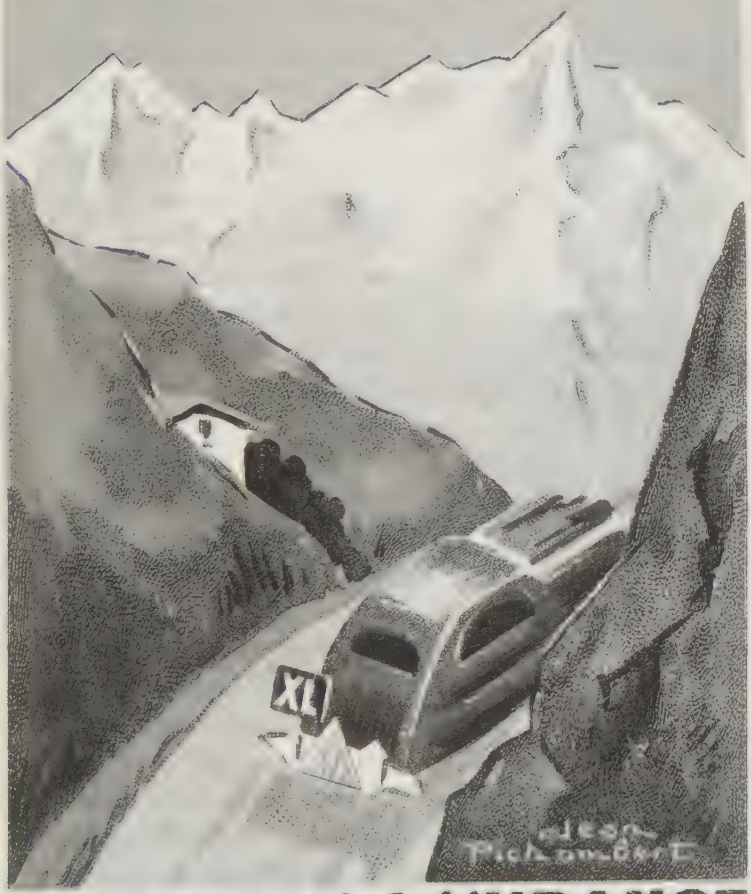
était inspecteur primaire. Auteur de manuels de géographie, il était par ailleurs adepte des méthodes de Célestin Freinet (1896-1966), l'instituteur bien connu, attentif, du plus proche au plus lointain, à la découverte et à la pédagogie du « milieu », faune, flore, météo. Le père de Marie-Laure, quant à lui, avait été maquisard, et sans doute déjà sensibilisé au détail des reliefs et aux recoins des territoires. Quant à elle, géographe à l'EHESS, Marie-Laure s'est très tôt spécialisée dans l'étude du et des territoires, leur histoire, leur sociologie.

On peut ajouter deux commentaires.

D'abord ce trait qui pourra surprendre : dans ces trois familles, toutes générations confondues, on ne prenait des photos que de manière aléatoire, ces voyages ne donnant donc pas lieu à la confection d'un album familial, pas plus d'ailleurs qu'à un récit consigné dans un journal de vacances. Pas d'archives collectives donc, seulement des souvenirs individuels de leurs brèves rencontres, belles surprises, émerveillements ; comme autant d'arrêts sur image, labiles, à consommer sur place, pourrait-on dire.

Ensuite, et quoique la randonnée se soit mise, mais ponctuellement, à s'inscrire au menu des séjours de la troisième génération (celle, aujourd'hui, de Marie-Laure et de sa famille), la marche n'était pas un but en soi ; pas réellement au programme de leurs journées. Avec le cas de ces trois familles, on est loin de l'engouement actuel pour la pratique de la randonnée (longue marche, périlleuse parfois, en tout cas exigeante, boussole, sac à dos et grosses chaussures de marche). Car au fond, qu'est-ce que randonner ? C'est traverser la Nature (la majuscule est

GUIDE TOURISTIQUE 1950
PYRENEES



MUTUELLE ASSURANCE AUTOMOBILE DES INSTITUTEURS DE FRANCE

118, AVENUE DE PARIS - NIORT

ici intentionnelle), s'y immerger ; tandis qu'eux, c'étaient autant les fermes, les villages, les chemins, les cultures et les prés que les forêts, les sommets ou les points de vue qu'ils cherchaient à découvrir : un ensemble plus vaste, des *régionalités,* des provinces, presque leur personnalité.

Davantage que la marche, l'automobile était leur moyen de locomotion privilégié. Rappelons-le : 1950-1980, pour la plupart des estivants et des touristes, plus que prendre le train, voyager en auto était alors encore une fierté, un symbole de liberté en même temps que d'ascension sociale. Un signe de distinction. Quant à elle, dans ces années-là, la marche était encore une pratique réputée populaire, voire paysanne. Elle n'était pas encore devenue comme depuis les années 1990 une valeur, voire une vertu (voir le succès du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle ou de celui de Stevenson). Dans les années 1950, on pouvait lire dans certains guides[24], courant sur plusieurs pages, un véritable hymne à l'auto comme moyen de découverte de la France, et où, classées comme « pénibles », ou « très pénibles », les excursions pédestres n'avaient que la portion congrue.

Peut-être pourrait-on lire l'impact d'organismes comme le Touring Club de France sur la pratique de voyage des Aulon-Laribère. Rappelons que, créée en 1890, et forte de 100 000 adhérents au début du XX^e^ siècle, avant de s'ouvrir — parallèlement à l'Automobile Club — à la pratique de l'automobile, puis à celle du ski, du canoë et du camping, cette institution s'était tout d'abord

24 *Guide touristique 1950. Pyrénées*, Niort, Mutuelle assurance automobile des instituteurs de France, 1950.

donné pour ambition de développer la « bicyclette de loisir[25] ». Parents et grands-parents de Marie-Laure étaient justement abonnés à la *revue* qui porte son nom. Depuis les années 1920, presque un empire, très influent, le Touring Club avait popularisé, facilité, encouragé et encadré le tourisme automobile et la découverte des sites les plus pittoresques ou les plus emblématiques de France grâce à l'édition de cartes, de livrets, à la constitution de réseaux d'hébergement et de garages, grâce aussi à la signalétique routière qu'il installa (ici ou là on peut encore la rencontrer au bord des routes). Il y avait donc l'auto, mais aussi le train : je fais ici mention du rôle des sociétés ferroviaires comme le PLM (Paris-Lyon-Marseille) ou le Paris-Orléans. Leurs grandes et belles affiches qui décoraient les salles d'attente des gares étaient une façon d'inviter à la découverte des paysages les plus spectaculaires (viaducs imposants, panoramas entourant les stations thermales, etc.) et d'inciter à des voyages et excursions ferroviaires[26].

25 Catherine Bertho Lavenir, « Le voyage : une expérience d'écriture. La revue du Touring Club de France », *in* Daniel Fabre (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (MSH), 1997, p. 273-297.

26 Lire par exemple Maryse Durin-Tercelin, « Le Cantal et l'affiche ferroviaire », *Revue de la Haute-Auvergne* (Aurillac), t. 79, « Chemins de fer cantaliens », octobre 2017, p. 529-540.

6
Grand chemin et petites routes. Julien Gracq

Dans notre galerie de portraits d'écrivains-paysagistes, passage obligé, presque clef de voûte de ce récit, Louis Poirier (1910-2007) évidemment s'imposait. Mais m'intimide : trop de choses à en dire. Je le relis souvent, lecture tantôt douce, tantôt amère, avec une sorte de sereine mélancolie. Mon exercice d'admiration s'avère périlleux. S'il est en effet un auteur qu'on voit entrer en paysage, c'est bien lui. Très jeune formé à la géographie, plus précisément à la géomorphologie, sous la houlette et dans la mouvance du célèbre professeur Emmanuel de Martonne, une fois parvenu à l'âge adulte, il n'a même pas eu besoin d'y entrer ! La géographie ? Pour lui un terreau, une matrice, un carburant et aussi presque une compagne, les mots manquent, bien davantage donc en tout cas qu'une simple discipline universitaire. Et après la géologie, juste un peu plus tard dans son cursus, elle

a beaucoup compté aussi pour lui mais différemment : l'histoire. Comme il l'a dit maintes et maintes fois, il n'a jamais oublié la géographie, encore moins reniée, il ne s'en est jamais affranchi. « Je n'oublie jamais un paysage que j'ai traversé[1] », s'enorgueillit-il.

Au fil de l'eau

Il est des auteurs-paysagistes quasiment sédentaires, à l'inverse d'autres qui traversent sans relâche et parfois sans trop d'états d'âme collines et montagnes à grandes enjambées. D'autres, enfin, entre le proche et le juste un peu plus lointain, le lecteur les voit, les sent ou les devine avancer, progresser. Dans cette troisième catégorie, Gracq est champion, un maître. Écrivant ses trajets, il a l'art de nous faire partager son approche. Ici : *Les Eaux étroites* (1976)[2]. Au fil des pages, au fil de l'eau, remontons l'Èvre.

> Rien n'est surprenant dans mon souvenir comme la variété miniaturiste des paysages que longe le cours sinueux de la rivière dans l'espace de ces quelques kilomètres : si lentement que glisse la barque dans l'eau stagnante, ils semblent se succéder et se remplacer à la vitesse huilée des décors[3].

1 Julien Gracq, *Lettrines 1*, Paris, José Corti, 1967.
2 Publié chez José Corti, comme le reste de l'œuvre de Julien Gracq (et donc toutes les références proposées ici).
3 *Ibid.*, p. 15.

De ces quelque 93 kilomètres d'une paisible rivière de l'Anjou, l'Èvre, descendant des Mauges, affluent rive gauche de la Loire – elle s'y jette exactement à la hauteur de Saint-Florent-le-Vieil, la commune où il naquit et n'eut de cesse de revenir –, Gracq fait autre chose qu'un simple voyage, une *excursion*, comme il aime souvent à dénommer ce type de bref parcours :

> Les images que déroule tout voyage initiatique renvoient chacune en énigme à une rencontre préfigurée qu'elles font pressentir et qui les achèvera ; la puissance d'envoûtement des excursions magiques, comme l'a été pour moi celle de l'Èvre, tire sa force de ce qu'elles sont toutes à leur manière des « chemins de la vie », qu'elles en préfigurent obscurément à l'avance les climats et les étapes[4].

Accordée à son extrême sensibilité et à sa porosité au dehors, la barque est pour lui un moyen de locomotion privilégié, davantage : un « conducteur » d'images et de rêve, un *médium*. Si l'on y prête attention, l'eau qui s'écoule vers l'aval de toute rivière ou de tout fleuve est riche et grosse de tout ce qu'elle aura traversé. Lestée de leur histoire, elle déploie une succession de paysages. Elle les capitalise plus qu'elle ne les résume, enrichie de surcroît de l'apport successif et cumulé de ses affluents. C'est donc à bord de sa barque que Gracq aime à remonter le cours de l'Èvre, une de

4 *Ibid.*, p. 74.

ses « excursions » favorites, « que j'ai faite vingt fois[5] », dit-il, qui, « sans aventure et sans imprévu, nous ramène en quelques heures à notre point de départ », explique-t-il dans les premières pages des *Eaux étroites*. Je me promène doucement dans son texte :

> C'est ainsi que le vallon dormant de l'Èvre [...] enclôt dans le paysage de mes années lointaines un canton privilégié [...], une *réserve* fermée qui reste liée de naissance aux idées de promenade, de loisir et de fête agreste[6].

Il raconte encore un peu plus loin son entrée en paysage :

> On s'abandonne les yeux fermés à l'eau qui, inépuisablement, ouvre les chemins ; nulle excursion n'est plus envoûtante que celle où le bien-être inhérent à tout voyage au fil de l'eau se double de la sécurité magique qui s'attache au fil d'Ariane[7].

On me permettra ce souvenir personnel. Il m'est arrivé à moi aussi de me faire porter par le fil de l'eau. C'était à Neuilly-sur-Seine, dans le bois de Boulogne, au « Jardin d'acclimatation » : la *Rivière enchantée*. Elle existe et fonctionne toujours. Pour une somme modique, on pouvait embarquer sur de petites barques pour un parcours d'une vingtaine de minutes. Il n'y avait pas

5 *Ibid.*, p. 72.
6 *Ibid.*, p. 11.
7 *Ibid.*, p. 56-57.

à ramer, la très légère pente du canal suffisant à faire avancer les embarcations. Cimenté et très étroit, de la largeur de la barque, par son parcours dessinant sans cesse des méandres, il nous faisait découvrir une succession de paysages en réduction. Mais nous ne pouvions pas descendre : c'était interdit, et puis on ne pouvait que ralentir la barque ou la stopper mais juste quelques instants, car un autre équipage nous talonnait. Quoique sur une courte distance, on nous faisait ainsi traverser une nature en miniature, bosquets de bambous et d'herbes de la pampa, plantation de saules, prairie, massifs de jonquilles et de tulipes, oies et canards en liberté. Procurant des surprises permanentes, les simples courbes de canal suffisaient à nous dépayser, nous étions tout jeunes. L'espace de quelques minutes, d'une centaine de mètres, nous nous sentions presque perdus. À la fin du parcours, devant la barque se dressait et se présentait la grande roue du moulin à aubes qui donnait son mouvement à l'eau du canal, elle nous faisait un peu peur. Un préposé stoppait net la barque, fini le voyage ! Et, sans nous, sans passager maintenant, d'« enchantée », avec l'eau tourbillonnant, la rivière se faisait alors torrent de montagne, quelques mètres lui suffisaient. Au sein de ce modeste parc de loisirs, de ce « Jardin », cette rivière enchantée était notre attraction préférée. Chaque fois que nous allions au « Jardin », nous l'inscrivions au menu de notre dimanche après-midi, loin devant — ils nous tentaient pourtant —, les tours de circuit qui étaient proposés aux enfants, dans de petites autos rutilantes et pétaradantes.

Le fil des heures

On sait bien, parcourant toute l'œuvre de Gracq, l'importance cardinale de ce thème de « l'attente[8] ». Relisons *La Presqu'île*[9]. Avec la même prouesse littéraire qu'avec l'Èvre, Gracq consacre les deux tiers de son roman au récit d'une expérience *a priori* d'une extrême banalité, nous l'avons tous vécue un jour ou l'autre : la vacuité. Une demi-journée durant, la vacuité d'un emploi du temps sans relief, celui d'un unique personnage. Simon doit aller chercher son amie, Irmgard. À la gare, tard dans la soirée. Elle n'était pas arrivée au train du matin. Avec plusieurs heures d'avance, il s'était donc donné du temps, avait pris (pour nous, lecteurs…) tout son temps, occupant l'espace pour occuper le temps. Esseulé, et sans autre dessein que de se laisser mener par les heures qui le séparent de son rendez-vous ferroviaire, que de « passer le temps », presque à l'aventure, le voici qui part pour 144 pages en direction de la mer au volant de son auto (de quelle marque ?), juste quelques kilomètres — vingt, trente — à travers le bocage.

Nous sommes dans la presqu'île de Guérande. Julien Gracq s'y était souvent rendu, mais il ne l'indique pas, le récit pourrait aussi bien avoir pour cadre la presqu'île du Cotentin, celle de Crozon ou de Quiberon. Appariée aux micropaysages que rencontre et traverse Simon, dont les

8 Attente qui sert de fil conducteur au film éponyme tiré de *Un balcon en forêt* de Michel Mitrani, 1979. Sur l'importance de ce thème dans l'œuvre de Gracq, lire Ariel Denis, *Julien Gracq*, Paris, Éditions Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1978, p. 17-20.

9 Julien Gracq, *La Presqu'île*, Paris, José Corti, 1970, p. 35-79.

plus infimes détails révèlent la variété, se raconte alors, comme dans un ralenti au cinéma, une traversée du temps qui passe et, avec lui, les rencontres furtives que permet cette dilatation. Au moindre changement dans le paysage correspond celui des minutes et des heures, et réciproquement.

Mais Gracq choisit bien sa journée, qui situe le récit dans l'arrière-saison, une de ses périodes fétiches de l'année calendaire, le moment précis, juste quelques journées, j'aurais envie d'écrire : des « jours sans maître », indécis, entre l'encore-été et le déjà-automne. Un basculement.

> L'image de l'arrière-saison, écrit-il ailleurs, liée pour moi spontanément à celle de la plage qui se vide, surgit pourtant plus obsédante d'un instantané cueilli par la mémoire lors de mon premier voyage dans les Alpes, en 1938. J'attendais une correspondance de car au col du Lautaret [...]. Au cadran solaire des cimes avait sonné l'heure cosmique de la fermeture... Ce n'était pas seulement le travail qui rappelait à lui ses vacanciers récalcitrants ; j'avais le sentiment aigu que c'était l'Éden du loisir lui-même qui, inexorablement, rabattait ses housses et bouclait ses grilles[10].

Refaisons le trajet de Simon :

> Il ramena son regard vers la route grise et déserte. L'été était loin. Les champs autour de lui étaient vides ; dans les flaques figées des ornières qui se

10 Id., *Carnets du grand chemin*, Paris, José Corti, 1992, p. 95-96 ; cette évocation me touche particulièrement.

> coulaient çà et là entre les fougères, dans la fraîcheur pénétrante et immobile de l'air mouillé, il traînait quelque chose de la tristesse inoccupée des fins de dimanche ; de nouveau il se sentait seul[11].

Et, quelques kilomètres plus loin :

> Il roulait maintenant sous un ciel presque gris, qui, au milieu à peine de l'après-midi, parlait déjà de la fin de la journée. Il n'y avait aucun vent : le silence plus morose qui tombe à la fin de l'été d'un ciel brusquement couvert pesait sur la campagne. Ce silence, il ne le percevait pas, mais quand il roulait seul en voiture — si intensément il vivait à l'écoute du paysage — pareil à un sourd qui lit sur les lèvres, il l'épelait distinctement dans la grisaille immobile des nuages, dans l'herbe des bas-côtés[12].

Dans *En lisant, en écrivant*, il nous offre cette clef :

> Qu'est-ce qui nous *parle* dans un paysage ? [...] tout ce qui, dans la distribution des couleurs, des ombres et des lumières d'un paysage, y fait une part matérielle plus apparente aux indices de l'heure et de la saison, en rend la physionomie plus expressive. [...] C'est ce qui fait que le paysage minéralisé par l'heure de midi retourne à l'inertie du regard, tandis que le paysage du matin, et plus encore celui du

11 *Ibid.*, p. 60.
12 *Ibid.*, p. 66.

> soir, atteignent plus d'une fois à une transparence inaugurale où, si tout est chemin, tout est aussi pressentiment[13].

Me fascine cette extrême lenteur, celle de ces deux parcours, l'extrême prudence qui structure ces deux récits, ce défilé des moments et des lieux, ce ralentissement de la progression, on est comme dans un train qui freine à l'approche de la gare suivante, permettant alors de prendre forme à ce qui n'était jusque-là qu'un défilé d'images accélérées et insaisissables, un décor mal identifiable. Gracq (ailleurs dans son œuvre nous monterons à ses côtés, avec précaution, et prendrons de l'altitude, mais insensiblement) fait ici autre chose que marcher, il voyage, si l'on veut, mais à la façon de l'explorateur progressant dans la forêt vierge machette à la main, mieux, à la manière d'un « éclaireur », il (nous) ouvre un chemin. *Le* chemin. Il ne se contente pas comme un Pierre Sansot de visiter et de se rendre dans les lieux qu'il affectionne — et alors seulement, une fois à destination, de les décrire —, il y avance, on le voit progresser, on pénètre avec lui une succession d'ambiances, ténues et discrètes, de *séquences* paysagères, comme disent les paysagistes ou encore Jean-Pierre Deffontaines, notre agronome embarqué de son plein gré dans une rame de TGV, il nous le racontera. Des paysages « glissés[14] ». *Gracq in progress*. Il le dira autrement lorsqu'il évoquera « l'ivresse du parcours : cette zone d'ombre, *puis* cette nappe de

13 Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 1980, p. 87-88.

14 J'emprunte cette image à Pierre Gille, « Paysages glissés chez Julien Gracq », *Littérature*, n° 61, « Paysages », 1986, p. 76-83.

lumière, *puis* ce versant à descendre, cette rivière guéable, cette maison déjà esseulée sur la colline, ce bois noir à traverser[15] » (c'est lui qui souligne).

Plus généralement, tant dans ses romans que dans bon nombre de ses autres ouvrages, par la vertu de la comparaison ou de la métaphore, de la géologie à l'histoire et à la littérature, il nous fait le cadeau de ce que, en chemin, sur-le-champ, ses lieux lui évoquent ou réveillent chez lui. Un enchaînement d'images, d'évocations ou d'allusions. Dans d'autres pages, comme précédé par eux, on le voit souvent marcher dans ses propres souvenirs, alternativement ils alimentent sa marche en même temps que lui-même s'en fabrique grâce à elles de nouveaux, se refaisant ainsi une mémoire. De même se nourrit-il de la Grande Histoire, pleine souvent de celle des armées et des batailles, la réactualisant pour réenchanter son parcours, sa journée. Par un pas de côté, une comparaison ou une brève digression, il peut nous sembler s'évader des lieux et des paysages dont il amorce la description, mais c'est pour mieux les retrouver ensuite, riches du détour qu'il aura fait faire par le temps qui a passé.

Le géographe et son double

Dans ses essais et ses fragments, Julien Gracq sait et il nous dit où il met les pieds, mais, comme le note Gilles Lapouge, « en lui cohabitent le géographe et son double », et de préciser :

15 Citation du *Balcon en forêt* proposée par Jean Carrière, *Julien Gracq*, Lyon, La Manufacture, coll. « Qui êtes-vous ? », 1986, p. 35.

> Existe-t-il chez lui deux géographies enchevêtrées, un professeur qui suit les pas de Vidal de la Blache, et un poète qui piste les « pas perdus » du surréalisme ? À moins que, dans le regard souverain de Julien Gracq, ces deux géographies incompatibles n'en forment qu'une seule, et que la seconde ne soit que le reflet tremblant de la première[16] ?

Comme Jean-Louis Tissier l'écrit en une heureuse formule, « les géographes n'ont jamais eu le monopole de la géographie ».

De là l'extrême *densité* de ses récits de lieux. Ces pas de côté ne seraient-ils pas sa marque de fabrique ? Jean-Louis Tissier me disait que Gracq aimait beaucoup cette belle expression de l'écrivain Noël Devaulx : « En marge du cadastre[17]. » Un véritable mot d'ordre. À propos de la progression de ses récits, j'aurais envie pour ma part de parler d'un « ré-enchaînement » : Gracq reste toujours à l'affût du dessous des cartes, en recherche d'autres paysages que celui qui se donne à voir *de visu*, immédiatement. Comme les trains, un paysage peut toujours en cacher un autre. « Le paysage ment », disait un géographe déjà cité. D'un même territoire, pourrait-on dire aussi, il nous livre des cartes à des échelles différentes, superposées ; il les déplie, son texte se faisant alors *palimpseste*.

16 Gilles Lapouge, « Le géographe sentimental », *Le Magazine littéraire*, n° 465, « Julien Gracq, le dernier des classiques », 2007, p. 38-41.

17 Publié dans *La Nouvelle Revue française*, n° 515, 1995.

En terres gracquiennes

« L'aiguille de la boussole, cette aiguille d'aimant invisible [...] nous désigne, en dehors de toute justification, un lieu attirant, un lieu où il convient sans plus de discussion de se tenir[18]. » Mais les lieux qui « l'appellent » sont nombreux, tous paraissent propres à l'aimanter ! Tous ? Distribuant de mauvaises notes, il lui arrive pourtant d'en détester certains. « Excommuniés, interdits de séjour dans la mappemonde de Gracq[19] », il les évite : le Bas-Dauphiné et la Dombes, ces formations « détritiques » ou ces zones de cailloutis, la vallée du Rhône et la plaine de Vaucluse, le plateau lorrain et celui du Lannemezan.

Ceux en revanche qui méritent un bon point, une ou deux « étoiles » voire davantage, sont légion, dont on pourrait faire sous sa plume une sorte de *Guide Bleu* géopoétique. Le « système » hercynien, « socle » géologique de la France, épine dorsale qui structure le pays. Le Massif armoricain et l'Ardenne, et la zone où, au sud, se rejoignent ces deux ensembles : le Massif central. Les terres volcaniques de l'Auvergne. Le Sud-Ouest (« la route des Landes » parcourue une demi-douzaine de fois, qui « revient m'obséder », dit-il, et l'Armagnac). Mais aussi le Jura, les Alpes, etc.

Sélectifs, ses pas le portent fréquemment vers une zone qui semble sa terre d'élection, un ensemble de régions géologiques formant « pays », il les courtise en tout cas, il dit d'elles que c'était là « l'une de ses patries secondes[20] » :

18 Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, Paris, José Corti, 1951, p. 31.
19 Gilles Lapouge, « Le géographe sentimental », art. cité, p. 40.
20 Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, *op. cit.*, p. 81.

> Une attraction sans violence, mais difficilement résistible, me ramène d'année en année, encore et encore, vers les hautes surfaces nues du centre et du sud du Massif : l'Aubrac[21], le Cézallier, les planèzes, les Causses : un morceau de continent chauve [...] aux tonsures sacramentelles[22].

Il poursuit avec le plateau de Millevaches, « d'une allègre solitude, un haut pays déjà », et puis les sommets du Cantal, « petits *Cervins* cousus jusqu'à leur pointe et ajustés au creux d'un étui taillé dans le drap du billard[23] ». À bien le relire, Gracq ne voue pourtant pas à ces hautes terres un culte univoque ni exclusif (je l'ai cru par moments, je le voulais !) : on l'a dit, tout lieu ou presque semble apte à répondre à son extrême sensibilité paysagère, à son attente, et se prêter à récit ou écriture. Quels qu'ils soient, Gracq sait les réenchanter tous, y compris, présents aussi dans son œuvre, certains pays étrangers, Suisse, péninsule Scandinave, États-Unis.

De même que certains types de régions, leur allure, leur ton, le grain de leur sol et de leur relief, certains modèles, motifs et figures de paysage le retiennent évidemment plus que d'autres : les « vastes panoramas » (la botanique d'ailleurs, il le confesse, n'est pas sa tasse de thé) ; ou encore, ce thème qui parcourt ses récits, une fascination, « l'approche » de quelques petites régions géographiques. Elles se méritent par la montée, lente

21 Haut plateau volcanique auquel, accompagnant par le texte les photos de Jacques Dubois, il a consacré un livre entier : *L'Aubrac*, Paris, Nathan, 1987.
22 Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, *op. cit.*, p. 98.
23 Id., *Lettrines 2*, Paris, José Corti, 1974, p. 15.

ou au contraire soudaine et abrupte, qu'elles opposent et imposent au voyageur, par une pente ou un glacis : le Limousin en particulier qui, « vers Bort-les-Orgues, se mérite et se gagne lentement de Limoges à Eymoutiers », ou encore les hauts plateaux jurassiens « où le train a escaladé la marche d'escalier du Jura, le Vignoble pour rejoindre Pontarlier » (j'ai emprunté cette ligne en pensant à lui). Tandis que, plus encore, avant-postes, zones de contact, transitions, confins, lisières et autres frontières littéralement l'obsèdent, comme autant de lieux « sous tension[24] » ou d'espaces « prémonitoires[25] » : ils ont pour vertu de faire pressentir au voyageur, sur son itinéraire, encore un au-delà, des arrière-pays. Reviennent sans cesse sous sa plume des termes comme *terrasse, talus, gradin*. On les retrouve plus encore à l'œuvre dans ses récits fictionnels que dans ses parcours géographiques. Mais pour autant, nous dit-il,

> y a-t-il un motif unique dans la quête qui m'aiguillonne au long de telles routes ? Quelquefois il m'a semblé que j'y poursuivais le règne enfin établi d'un élément pur — l'arbre, la prairie, le plateau nu à perte de vue — afin de m'y intégrer et de m'y dissoudre[26].

Et sa région natale, sa province d'origine ? Elle avait fait l'objet des recherches géologiques du tout jeune géographe qu'il était, mais en revanche n'apparaît dans

24 « Entretien avec Jean Carrière. 1986 », in Julien Gracq, *Entretiens*, Paris, José Corti, 2002, p. 171.
25 « Entretien avec Jean-Louis Tissier. 1978 », *ibid.*, p. 23.
26 Julien Gracq, *Carnets*, *op. cit.*, p. 69.

son œuvre qu'avec discrétion. Les Mauges et la vallée de la Loire, son sous-sol de schistes précambriens, il ne les revendique pas explicitement, se contentant de pointer des influences possibles, avouant par exemple :

> J'attribue à cette ascendance vendéenne mon caractère casanier [...], le conservatisme figé de mes habitudes [...]. Une vie peu aérée, un manque de mobilité physique [...]. Je n'ai jamais eu que peu à voir avec les espèces de plein vent[27].

Voyageur, mais pas trop[28]...

Inné chez Gracq, le goût du dehors. Mais au juste, quel dehors, et comment s'y rend-il, comment s'y prend-il ? Il s'en est expliqué et, pour l'avoir connu, Jean-Louis Tissier[29] me l'a confirmé. Cet indice, déjà, peut-être : grossiste en linge de maison, le père de Julien Gracq sillonnait le Maine-et-Loire au volant de sa voiture à cheval, il en connaissait tous les recoins. Tout jeune, lors de ses voyages en train, Gracq relate qu'il restait le nez collé à la vitre de son compartiment pour voir défiler la campagne. En classe de première, ensuite, d'un de ses

27 *Ibid.*, p. 138-139.

28 J'emprunte l'expression à Jean-Didier Urbain, *Ethnologue mais pas trop… Ethnologie de proximité, voyages secrets et autres expéditions minuscules*, Paris, Payot & Rivages, 2003.

29 Jean-Louis Tissier, géographe, et littéraire et grand admirateur et connaisseur de Gracq. Il m'a donné de nombreuses et très précieuses précisions. Un très vif merci à lui. Il est, entre autres, auteur de « Julien Gracq, le paysage et le territoire », *L'Histoire*, n° 442, 2017, p. 76-82.

professeurs, la révélation de la géographie[30]. La suite est connue. Du côté des lectures, celle de Jules Verne le marqua, et plus tard celle de Ernst Jünger (1895-1998), *Sur les falaises de marbre* (1939). Se réclamant de lui, il déclare une immense dette à ce dernier auteur.

En même temps que ses voyages – je vais y venir –, Gracq ne cessa comme on le fait pour un jardin secret, d'arpenter, de marcher à petits pas sur l'île Batailleuse, de l'autre côté de la Loire (rive droite) à quelques minutes de la maison familiale de Saint-Florent. Se faisant un devoir de lui rendre hommage très régulièrement, il ne l'oubliera jamais. Comme on sait, Marcel Proust opposait, à partir de Combray, les « deux côtés » qu'ils avaient identifiés « pour [ses] promenades » coutumières : celui de Méséglise – Méséglise-la-Vineuse –, « qu'on appelait aussi le côté de chez Swann » et celui de Guermantes[31]. À sa manière, peut-être que, sur cette île au beau milieu de son fleuve, mais nous ne le saurons sans doute jamais, Gracq s'était inventé et avait distingué pour lui-même des chemins qui, préférentiellement, en fonction des variations de son baromètre intérieur, conduisaient ses pas vers tel côté ou telle partie de l'île plus volontiers que vers tel autre ?

Demeurons au bord de l'eau : en Vendée, à Sion, près de Saint-Hilaire-de-Riez, il avait acquis une maison. Sur une photo de 1985, on le voit avec sa sœur Suzanne

30 Cette expérience le distingue de Jean-Loup Trassard, leurs pôles d'intérêt et d'attention divergeant en effet, géographie *versus* terroirs. Ils s'étaient juste rencontrés.

31 Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988 [1913], p. 162-163.

nous regarder du balcon sur fond de côte et de mer : un résident secondaire, ordinaire en somme, de même qu'il fut un voyageur… ordinaire : « Je ne suis pas grand voyageur, je voyage dans les livres ou en imagination et sur la carte quelquefois[32]. »

Au volant de sa 2 CV

Il y eut ces promenades à Sion et très certainement sur le littoral vendéen, mais aussi de véritables pérégrinations vers la mer, en Bretagne. Et puis ailleurs en France, presque partout, « à marcher seul sur les routes », écrit-il. Périodiquement, tout particulièrement durant les vacances scolaires, car il vivait la plupart du temps à Paris, où il fut professeur de lycée jusqu'à sa retraite en 1970, on le devine partir en auto pour de courts trajets, j'aurais envie d'écrire : des *itinérances,* juste quelques jours, dans son auto, une 2 CV, acquise en 1958, et plus tard une R5. C'était parfois, souvent (?), en compagnie de sa sœur aînée Suzanne, *Suze*, décédée en 1996, dont il était très proche. On peut l'imaginer marcher juste quelques heures durant avec elle, effectuer de fréquents arrêts sur un point de vue dominant, et consulter ses cartes avec attention – il les affectionnait, on le sait, il dit même avoir été formé par elles, comme le dit un beau chapitre, « La chambre des cartes », du *Rivage des Syrtes* (1951). Puis, et comme on voit souvent ses personnages

32 « Entretien avec Jean-Louis Tissier, 1978 », in Julien Gracq, *Entretiens*, *op. cit.*, p. 27.

faire de même, découvrir le paysage tout en déjeunant dans un modeste restaurant. Dans *Carnets du grand chemin* : « Après avoir dîné au bord du Cher dans une auberge de village, nous [avec Suzanne ?] roulâmes à la nuit tombée[33]… » Enfin, « faire étape » (il a un faible pour cette locution) dans de petits hôtels dits « de préfecture » ou des auberges rurales de l'Ardenne, dans les Landes ou dans le Lot. Un ascète, Gracq ? Sous certains aspects, à certains moments…

Bref, c'est très fréquemment qu'on le voit « rouler » en auto. Prendre la route en même temps que le volant de sa 2 CV. Il est, me semble-t-il, l'un des rares écrivains à revendiquer, explicitement et avec une telle vigueur, l'usage de l'auto. C'est en tout cas son moyen de locomotion le plus coutumier, question d'époque peut-être, on est juste avant les années 1970, où, on l'a vu, démarrèrent la promotion et la survalorisation de la marche et de la randonnée. Dans ses fragments, les occurrences sont multiples de cet attachement aux trajets automobiles, par exemple : « Je lui dois, écrit-il en 1974 [il a soixante-quatre ans], je lui devrai encore, j'espère, de magnifiques plaisirs. Le vide soudain des petites routes […] me surprend toujours et m'enchante[34]. » Ou encore quand il nous parle de sa « mythologie routière[35] ». Semblant le conduire en altitude et lui frayer la route, c'est sa 2 CV qui le hisse sur les plateaux. Telle une compagne et non pas un simple moyen de locomotion, c'est elle qui semble le conduire

33 Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, *op. cit.*, p. 55.
34 Id., *Lettrines 2*, *op. cit.*, p. 54.
35 Id., *Carnets du grand chemin*, *op. cit.*, p. 65.

et non pas lui qui la conduit. Le lecteur remarquera par ailleurs que Gracq parle bien plus souvent de *routes* que de chemins ! Son auto savait flâner, elle devait s'arrêter souvent, il ne devait certainement pas la mener à tombeau ouvert ! En sa compagnie, nous sommes loin des marches forcées de certains écrivains-voyageurs !

Se disant plus volontiers « assez doué pour la flânerie », Gracq n'est pas un « grand » marcheur, il nous dit n'avoir appris qu'assez tard les vertus de la promenade. Question de tempérament plus que de capacité physique : quoiqu'il n'arrêtât jamais de fumer, il était pourtant assez résistant. Il avait même pratiqué le sport dans ses jeunes années. N'oublions pas aussi qu'il avait été lieutenant d'infanterie durant la Seconde Guerre mondiale. Et puis, jusque tard dans sa vie, il arpentait toujours les rues de Paris. Il avait donc un corps ! Mais c'est plus l'idée de l'itinéraire qui le poussait que la marche elle-même. Je le cite à nouveau : « Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche ; le genre d'enthousiasme qu'il communique est une ivresse du parcours[36]. » À traverser le Cézallier ou l'Aubrac, écrit-il aussi, « un vertige horizontal se déclenche en moi, mais leur souvenir ne fait que m'inciter à y courir, à m'y rouler à perte de vue, à perdre haleine[37] ». Pour autant, se lançait-il à grandes foulées à l'assaut de ces pentes ?

Que ce soit au volant de sa 2 CV ou à grandes enjambées, c'est aussi et surtout par le biais de l'imaginaire, par la création romanesque, que Gracq n'avait de cesse de

36 Cité par Jean Carrière, *Julien Gracq*, *op. cit.*, p. 35.
37 Julien Gracq, *Carnets*, *op. cit.*, p. 64-65.

réaliser, nombreux et très lointains, d'incessants voyages. Pensons à Simon, le héros de *La Presqu'île* au volant de son auto. Gracq voyage bien souvent par procuration, par délégation à travers ses personnages.

Mon complice en paysage

À vingt-cinq ans, mon premier Gracq, ce fut *Le Rivage* : une écriture et des ambiances que j'ai envie de dire « océaniques », celles dont la lecture vous emporte encore et encore, toujours plus loin. Plus récemment, je séjournais avec des amis dans un gîte rural — un ancien presbytère sur l'île de Chausey, au large de Granville —, c'est la nuit, dans la fièvre, que j'avais lu *Entretiens* (2002). Insomnie. Et au petit matin, avec une minuscule plage pour moi tout seul — un lieu « gracquien » —, comme drogué, presque ivre, captant tout ce qui m'entourait et m'enveloppait, je griffonnai quelques lignes et esquissai même un croquis de tout ce qui s'offrait à moi. Le soir même, j'écrivis à Gracq, il me répondit quelques lignes, je les croyais perdues, il y a peu je les ai retrouvées. Quant à *Carnets*, un peu comme on compulse un *Guide Bleu*, gourmand de tous ces arrêts qu'il me proposait aux quatre coins de la France, sur granit ou sur lave, en montagne et en plaine, je tiens, depuis sa première lecture, ce journal de route pour un compagnon, toujours à portée de main sur mes étagères, tantôt rangé dans le rayon littérature, tantôt avec l'ethnologie ! Il dit tellement bien, et si justement, mes propres géographies (sans parler du Massif central), il les devance. Je ne vois pas d'équivalent, sauf peut-être à relire

certaines pages piochées dans les descriptions les plus littéraires des géographes d'avant-hier, ou encore celles par exemple de Jean Giono ou de Pierre Bergounioux. Mais Gracq occupe pour moi une place à part.

Dans l'Indre-et-Loire, année 2000[38]. On est le 22 août, il fait encore très clair mais déjà frais. Luynes, gros bourg suranné, roses trémières aux couleurs déjà fanées dans toutes les ruelles, vieille épicerie, escaliers extérieurs sur la façade de toutes les maisons. Luynes, à l'image d'une France figée, butte-témoin du siècle passé comme tant d'autres petites villes, j'en fais ici une liste aléatoire : Montmorillon, Guéret, Crocq, Aubusson, Vesoul, Issoire, Bellême, Domfront. La surprise qui survint l'après-midi s'était en réalité annoncée dès le matin : déjà poreux à tout ce que je rencontrai et croisai, attentif aux ruelles du bourg aussi bien qu'à la femme guide de l'imposant château, blonde et appétissante avec ses grands yeux bleus timides.

Sur notre trajet de la journée, découverte par hasard : la gare de Château-la-Vallière et la ligne défunte Saumur–Château-du-Loir. Fermée depuis bien longtemps, semble-t-il, de même en face qu'un hôtel années 1930 hermétiquement et définitivement clos. Il en est tant d'autres en France, bien souvent « … du Nord » (pourquoi la fréquence de ce point cardinal ?) ou encore « … des Voyageurs ». Tout proche, désaffecté lui aussi, un bâtiment nommé « Le Défi », cantine ou ancienne salle de réunion des cheminots. C'était donc,

38 Extrait de mon cahier de lieux, 1999-2013.

si l'on peut dire, à l'ombre de la somptuosité et de l'insolence de la matinée et du château de Luynes. « Au pied du donjon / Dort une mare et ses joncs / Mais personne ne daigne / La voir ni n'y songe », nous dit un haïku[39]. Néanmoins demeure ici un café, garni d'un billard et de tables en formica.

Ma compagne, Cécile, et moi, nous nous installons en terrasse, un bien grand mot pour ses chaises en fer bancales et sa treille de vigne vierge déplumée. Le café donne sur la place de la gare et sur ses inévitables marronniers. On ne les voit plus comme arbres, comme essences, tellement ils font partie intégrante de la trilogie : gare / buffet de la gare / place, invariable du nord au sud de la France. Il en va de même pour les sempiternels tilleuls des places ou des parvis des églises. Marronniers : ferroviaires et laïcs, et aussi scolaires (présents sur les cours d'école), *versus* tilleuls catholiques ?

Torpeur, il est 14-15 heures. Silence, mais pesant, de celui qui, parce qu'on est en ville et non dans un simple village, intrigue et dénote. Le moment de la journée que je déteste, l'usure déjà des heures, comme une baisse de tension, l'assoupissement du déroulé de la journée. Imperceptiblement les marronniers commencent à roussir, prémisse déjà de la rentrée scolaire, ça sent son cartable ! — c'est normal, nous sommes fin août, on s'avance vers la fin de l'été. Mise en éveil et en appétit depuis le matin, mon imagination s'emballe : soudain, je vois le temps qui a passé sur ce lieu et l'envie me prend de le sauver de l'oubli. On pourrait, me

39 *Haïku*, avant-propos et présentation de R. Munier, Paris, Fayard, 1978.

disais-je, y démarrer le tournage d'un film documentaire (un peu à la Raymond Depardon) qui s'inspirerait des récits de Gracq ou des évocations de Sansot, dont la trame débuterait ici même, dans ce lieu modeste, justement modeste.

Chant d'un coq engourdi, bref et paresseux, sans conviction, juste pour nous dire : « Ici, c'est moi le coq ! » Pigeons également, au chant comme toujours fatigué et déprimé, sans entrain ni avenir. Chaleur lourde et légèrement ventée, quelques feuilles glissent paresseusement sur le sol pour aller ensuite buter sur le trottoir de la gare. Nous faisons juste quelques pas, le temps de constater l'état des rails, rouillés et enherbés. Pigeons toujours, l'attente et la mélancolie, léger cafard. Cécile évoque la langueur estivale de son enfance paysanne en Normandie, l'attente d'un frère qui va revenir de permission, il lui fallait bien un petit rien qui rompe la monotonie et la répétition de ces journées de vacances, de son été donc, son trop long été, inutile et désœuvré de l'adolescente qu'elle était en train de devenir, pour qui la campagne et la ferme familiale n'étaient déjà plus d'actualité, elle attendait et rêvait autre chose.

Seize heures. Nous sommes les seuls clients de cet unique bistrot, nul voyageur en vue, mais, par contraste, plus gaillard maintenant, notre coq daigne se réveiller, son chant devient pimpant et mélodieux, porteur, enfin, d'un désir, d'un — minuscule — changement, il fait alors, soudain, figure d'événement.

… Mais enchaînons et rouvrons *La Presqu'île :*

> Le vent tient, pensa-t-il, il fera beau, et tout à coup, le soleil stupéfait et morne de midi, le petit nirvana cruel et suspendu au milieu de la journée d'été qui l'angoissait toujours s'éventa pour lui d'une fraîcheur ; devant lui, il sentait s'amorcer le long versant de l'après-midi [...]. Il s'attarda devant sa tasse de café. Par la fenêtre ouverte entrait par moments le remue-ménage du poulailler ; un vieil homme en casquette râtelait sans hâte les feuilles de marronniers et les chargeait dans une brouette[40].

Il en était ainsi à Château-la-Vallière avec Cécile. Il fallait bien à cette gare une histoire. Son histoire. Cet après-midi-là, elle m'a semblé la réclamer, l'implorer. Et sans doute m'attendait.

40 Julien Gracq, *La Presqu'île*, *op. cit.*, p. 45 et 52.

7
Géographes de plein vent

À Jean-Pierre Deffontaines,
passeur de paysages

Après les montagnards, et avant les paysagistes, les géographes feront ici leur entrée en paysage.

L'invention du « terrain »

« Sans enquête, pas le droit à la parole » ! » lançait, dit-on, Mao Zedong à ses fonctionnaires. Ce mot d'ordre, plusieurs générations de géographes français auraient pu le faire leur. « La géographie, ça s'apprend avec les pieds », disaient encore certains enseignants à leurs étudiants dans les années 1960. « Je suis un géographe aux pieds crottés », revendiquait pour sa part René Musset, spécialiste de la Normandie dans les années 1950[1]. Quant au grand

1 Affirmation attestée par le géographe Armand Frémont, dans *Normandie sensible*, Paris, Cercle d'Art, 2009, p. 14.

historien Lucien Febvre soi-même, faisant en particulier référence à Paul Vidal de la Blache (1845-1918) et à ses élèves, il défendait une « géographie de plein air[2] ». C'était en 1922. Plus tard, à propos des scientifiques de la Renaissance, il eut cette belle formule : *de plein vent*, pour caractériser les savants qui se lançaient dans des explorations, en particulier sur les mers, par opposition aux scientifiques en chambre, les naturalistes sédentaires… de plain-pied, ajoute Marie-Claire Robic.

C'est difficile aujourd'hui à concevoir : de même qu'en ethnologie, je vais le dire plus loin, partir et séjourner sur un terrain d'observation et de recherche n'est pas toujours allé de soi. D'où ces mots d'ordre, voire ces intimations, et en retour cette revendication qui émaillèrent tout le XX^e siècle. *A contrario*, reportons-nous au tout début de ce siècle. C'est alors que Paul Vidal de la Blache — « Vidal-La-blache », comme le mentionnèrent longtemps dans les écoles les fameuses cartes murales —, fondateur, voire père de l'école géographique française, inaugure, sur ses propres terrains d'abord, cette posture, toute nouvelle pour l'époque. Jusqu'alors — en France plus encore qu'en Allemagne par exemple —, ce n'est pas sur le terrain mais en compilant les travaux d'historiens et les écrits des érudits locaux ou des régionalistes que travaillaient les géographes. Ils avaient aussi recours aux recueils de statistiques (démographiques, agricoles, etc.). Dans un autre registre, frottés de philosophie et/ou dans une veine poétique, voire

2 La troisième partie de ce chapitre doit beaucoup à Marie-Claire Robic, historienne de la géographie. Elle m'a ouvert ses archives et nous avons eu tous deux des conversations aussi passionnées que chaleureuses.

lyrique, d'autres se firent un nom, tels et surtout Élisée Reclus (1830-1905), anarchiste et polygraphe de talent, puis, bien après, Éric Dardel (1899-1967), tardivement redécouvert par ses pairs. Mais ni ceux-ci ni ceux-là ne sortaient, ou guère, de leur université ou de leur domicile, ils ne mettaient pas le nez dehors. Par la suite, un peu par dérision, on les a appelés géographes « de cabinet », pour les distinguer de ceux de la nouvelle génération : les géographes dits, par opposition, « voyageurs[3] ». Hommes et femmes de terrain, explorateurs *versus* savants.

De la plante au paysage

Mais cette invention du terrain dans les rangs des géographes, un tropisme, ils la doivent en grande partie à leur côtoiement des sciences naturalistes, à la tradition ancienne de l'herborisation des botanistes[4] et à celle des observations *in situ* des géologues, climatologues, etc. Pratique ancienne, puisqu'on la fait remonter à la fin du XVI[e] siècle où, alors, des savants naturalistes accompagnaient missionnaires et explorateurs. Bien des années après, on compte dans leurs rangs Hippolyte Coste (1858-1924) ou l'abbé Miégeville (1814-1901) dans les Pyrénées centrales. Nombreux étaient les abbés parmi eux : avec en

3 Lire le beau chapitre de Jean-Louis Tissier « Le voyage, filigrane du *Tableau de la géographie de la France* ? », *in* Marie-Claire Robic (dir.), *Le « Tableau de la géographie de la France » de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), 2000, p. 19-31.

4 Cf. par ex. Bernadette Lizet, « Naturalistes, herbes folles et terrains vagues », *Ethnologie française*, n° 3, « Crise du paysage ? », 1989, p. 253-272.

bandoulière une boîte pour confectionner leur herbier, ils herborisaient en soutane. On pourrait aussi, mais *sensu lato*, faire référence au promeneur botaniste que fut Jean-Jacques Rousseau, à lui et à ses « courses de botanique », mais sans soutane : il dut renoncer les dernières années de sa vie, mais « maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte. Les fragments des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle[5] ».

Au fil des décennies, au-delà de la seule identification des plantes nouvelles et de leur dénombrement, ces savants naturalistes eurent souvent le souci de dresser des « aires de répartition » et d'établir des « flores cartographiques » – ainsi Ramond de Carbonnières, déjà croisé dans les Pyrénées, et surtout, plus tard, Henri Gaussen (1891-1981) à Toulouse. Dis-moi qui tu es, je te dirai où tu pousses, où tu vis. Sachant donc passer du végétal à la végétation, de l'échelle du *biotope* à celle du versant, du sommet, etc., on peut implicitement les considérer comme des géographes, ainsi que le soufflait Olivier Gonin de l'ENSP de Versailles. Des géographes qui, tels Maximilien (Max) Sorre (1880-1962) et bien plus tard Georges Bertrand, sauront s'en inspirer.

Dans cette mouvance botanique et paysagère, l'œuvre de Charles Flahault (1852-1935) sur l'Aigoual et dans les hautes Cévennes , et plus encore, mais bien avant celle du baron

5 « Septième promenade » des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, cité par Jean-Pierre Dubost, « Rêverie et localité : Rousseau, Goethe, Heidegger », *in* Alain Montandon (dir.), *Promenades et Écriture*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal (CRLMC), 2006, p. 65-66.

Alexander von Humboldt (1769-1859) et ses nombreux et lointains voyages, ses observations multidisciplinaires, son apport majeur à la notion même de « répartition de la végétation », en particulier en fonction des altitudes, ont largement influé et déteint sur la géographie française. (À la même époque, à la différence de ce savant-voyageur allemand, Cuvier restait terré dans son cabinet !)

Et les ethnologues ?

Un parallèle, presque une gémellité, s'impose maintenant avec l'histoire de la pratique de l'ethnologie, mais le développer nous éloignerait trop du paysage[6]. Pour les ethnologues, cet objet, le paysage, n'a d'ailleurs jamais représenté une priorité[7], encore moins pour les sociologues, préoccupés qu'ils étaient – et sont toujours, à juste titre – par les habitants, leurs lieux de vie et leurs espaces de travail, leurs territoires communs, plus que par le paysage *stricto sensu*.

Prenons, « canonique », l'une des premières monographies villageoises françaises, *Nouville, un village français* (de Lucien Bernot et René Blancard, 1954) : les paysages ne servent le plus souvent que de décor à la description des modes de vie, d'introduction – obligée – à l'ouvrage.

6 Cf. Marie-Albane de Suremain, « Faire du terrain en AOF dans les années cinquante », *Ethnologie française*, n° 4, « Ethnologues et géographes », 2004, p. 652.

7 Cf. l'article roboratif et décisif pour notre propos : « Les sociétés exotiques ont-elles des paysages ? » (débat avec Claude Lévi-Strauss, Philippe Descola et quatre autres ethnologues, présenté par Pierre Lamaison et Jacques Cloarec), *Études rurales*, n° 121-124, « De l'agricole au paysage », 1991, p. 151-158.

Plus tard, en 1980, à Minot, en Bourgogne, bien que leurs analyses soient plus développées au plan géographique et écologique, la forêt et les « finages » sont surtout traités comme lieux d'inscription de pratiques[8].

« Le terrain ? Que Dieu m'en préserve ! » s'exclamait l'ethnologue James Frazer à la fin du XIXe siècle ! L'ethnologie fut longtemps ce que les Anglo-Saxons appelaient une *armchair anthropology*. Il a fallu attendre Franz Boas et surtout Bronisław Malinowski (1884-1942), dans les années 1920, pour que les ethnologues se décident, enfin, à quitter leur cabinet de travail… mais pas tous : pas davantage le folkloriste Arnold Van Gennep que le chef de file de l'ethnologie française, Marcel Mauss. Mais les ethnologues se sont tellement rattrapés depuis, qu'aujourd'hui comme hier, l'enquête sur un terrain demeure pour eux une méthode privilégiée, un passage obligé, voire un mot d'ordre : incontournable. Une injonction[9].

Il est bien sûr d'autres différences majeures : vécue et implicitement imposée par les pairs comme un rite de passage, l'implication de ces chercheurs est bien souvent

8 Il est néanmoins des exceptions, telles que, plus récent, *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995 ; ou encore, dans les baronnies des Hautes-Pyrénées, l'enquête pionnière en matière d'ethnologie des paysages (Gilles Sautter, géographe, Rolande Bonnain-Dulon, ethnologue et l'historien Joseph Goy) ; ou enfin, faisant converger et se féconder mutuellement ethnologie, écologie et botanique, les travaux de Bernadette Lizet (en particulier, avec un sociologue de l'INRA, François de Ravignan, ce manuel, précieux et inimité : *Comprendre un paysage. Guide pratique de recherche*, Paris, INRA, 1987, objet de nombreuses rééditions).

9 Injonction brocardée par Pierre Bayard, qui, dans *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* (Paris, Éditions de Minuit, 2012), dénonce, mais avec humour, les « ravages de l'observation participante » (p. 72-73).

de plus longue durée que celle des géographes sur le même terrain. Et surtout plus complète : relationnelle, culturelle. En revanche, l'ethnologue est moins mobile, plus sédentaire, certains consacrant d'ailleurs une bonne partie de leur carrière à un seul terrain. Une autre différence majeure encore : le travail d'autoanalyse sur le terrain – entretiens, contact avec les habitants, etc. –, donc une posture autoréflexive s'impose bien souvent presque d'elle-même à l'ethnologue. C'est quasiment un impératif. Ce travail devenant l'objet même de la quête, la finalité majeure de l'enquête (Michel Leiris en Afrique), ou servant de levier, d'outil d'analyse des pratiques observées (Jeanne Favret-Saada dans le bocage normand). Enfin, cette *observation participante* imposée ou tout du moins induite par leur séjour sur leur terrain a souvent partie liée avec un travail d'écriture au sens fort du mot.

Vers le glas du terrain ?

Mais revenons à la géographie. À partir des années 1960, cette veine du terrain s'est partiellement érodée ou tarie. D'une part, on s'est mis à fustiger, voire à stigmatiser le culte – allant jusqu'à la fétichisation pour certains – d'un travail de terrain admis comme valant par lui seul, sans questionnement préalable ou horizon théorique. C'était parfois à juste raison, l'observation *de visu* devenant une fin en soi et non pas l'étape d'un raisonnement et d'une démonstration. Déjà dans les années 1940, André Cholley écrivait que « le paysage

ment » (cette idée me ravit !), car tout ce qui importe dans l'analyse géographique ne relève pas du visible. Mais avec la décennie 1970, dans la mouvance de la *new geography*, l'analyse dite spatiale a tendu à remplacer l'étude régionale classique, l'approche quantitative à disqualifier l'approche qualitative, et la prise au sérieux de l'espace, du lieu et du territoire à supplanter celle du paysage. La tendance était alors à la modélisation des données, au recours au calcul, à l'informatique (préjudiciable à la pratique du dessin), et non plus à l'arpentage du terrain. Mais même quand celui-ci reste à l'honneur,

> les places du voyage et du chemin qu'il implique restent ténues ou absentes dans l'expression finale. Le géographe est celui qui parvient à effacer la fréquentation aléatoire du monde que constitue le voyage, et à brosser la poussière empirique déposée subrepticement par le chemin[10]...

En tournant le dos à une tradition qu'on pourrait presque dire ethnographique, on a, comme l'estiment aujourd'hui nombre d'historiens de la géographie, trop rapidement jeté le bébé avec l'eau de son bain. Heureusement, avec de nouvelles bases méthodologiques, le thème du paysage est revalorisé et l'expérience vécue ou sensible des lieux est redevenue d'actualité.

10 Jean-Louis Tissier « Chemins en géographie. Dessin, dessein et destin des chemins », *Les Carnets du paysage*, n° 11, « Cheminements », 2004, p. 47.

Régions-paysages

Frontalement, la rupture avec la géographie de cabinet s'opère avec Albert Demangeon (1872-1940) et sa thèse de 1904 sur la plaine picarde. Elle fit date, premier *opus* qui irrigua et infusa une lignée de recherches qui conduit au seuil des années 1970. Et à sa suite (outre, avant lui, Vidal de la Blache), Emmanuel de Martonne (1873-1955), Raoul Blanchard (1877-1965) et bien d'autres encore, moins connus, furent des contemporains ou des successeurs (mais où sont les femmes ? Toutes disciplines confondues, on les compte sur les doigts d'une main...). Mes lecteurs géographes le savent mieux que moi, les paysages sont l'une de leurs préoccupations centrales et constantes, et la monographie paysagère, presque une obsession, un pléonasme. Jusqu'à celle, par ailleurs très critique envers ce « genre » et cette méthode mais qui la renouvelle, de Georges Bertrand dans le Sidobre (Tarn). Elle fit date dans les années 1970-1980.

Si je cite à nouveau ce géographe – il est né en 1935 et a fait toute sa carrière à Toulouse –, c'est que, à force de le relire et pour l'avoir souvent écouté, il est, me semble-t-il, l'un des chercheurs qui a interrogé le plus intensément le paysage, et avec le plus de ténacité. En particulier à partir de ses recherches menées dans les Asturies en Espagne sur les Picos de Europa et dans les Pyrénées, qu'il arpentait d'un pas décidé. Il va le débusquer dans toutes ses acceptions et définitions possibles. Pour lui bien davantage qu'un simple mot, le paysage fut presque comme le compagnon de

sa vie. Sans concession, avec une grande honnêteté intellectuelle, il n'a eu de cesse d'examiner sous toutes ses coutures la notion à laquelle renvoie ce terme, s'y cassant parfois les dents et saisi alors par un désamour, parfois même de la maltraiter, mais au fond profondément amoureux d'elle.

Je parle de paysages, plus précisément de ceux que les géographes disaient et voulaient « régionaux » ; ceux qu'on dit parfois, aujourd'hui encore, « ruraux » ; le « géosystème » et les « agro-éco-systèmes », selon la terminologie de Georges Bertrand et de son équipe ; finalement, de ceux que plus tard les paysagistes nommeront les « grands » paysages par opposition aux « unités paysagères ». Les régions, donc, oui, mais au prisme de leurs paysages – paysages qu'ils traitent quasiment comme des personnes dont ils tirent le portrait, et dont ils n'ont de cesse de dessiner et de discuter jusqu'à plus soif les contours et les limites.

Le non-dit de l'enquête

Mais pour ce changement de focale et de paradigme, ces barbus – on peut les voir sur des photographies, raides, sérieux (mais l'étaient-ils tant que ça ?) –, engoncés dans leur costume, quelque peu compassés, comme du reste les sociologues de cette époque, il leur fallut bien quitter physiquement leurs bureaux, et sortir de leurs salles de cours. À les lire, entrer sur leur terrain, y circuler, y séjourner, requérait un engagement aussi

mental que physique et corporel. Pour ces explorateurs du proche, l'entreprise n'est pas de tout repos et neuve la posture[11].

Ainsi en est-il déjà en 1921, dans les Carpates roumaines (Carpathes ou encore Karpathes, comme on l'écrivait alors), pour Emmanuel de Martonne. Il a alors quarante-huit ans : « Ces longues excursions, qui, par le nombre des participants, par les longues randonnées à cheval, les nuits passées sous les tentes dans des régions ordinairement inaccessibles, ont pris souvent l'allure de véritables expéditions », témoigne un étudiant qui l'accompagnait[12]. Après la Seconde Guerre mondiale, voici maintenant ce que raconte Gilles Sautter (1920-1998) :

> En fin d'été, je partais avec Bernard Geze faire du levé géologique pour la carte au 80 000e dans les Cévennes et dans les Causses. J'étais alors enthousiasmé par les paysages lavés par les pluies de septembre, et grisé par le processus quasi policier de *l'affleurement* à découvrir, des *contacts* à suivre, du pistage le long des torrents de l'origine des galets de basalte, du repérage des failles par les montées

11 Si on me le permet, on pourra aisément appliquer au cas de la géographie qui nous intéresse ici le raisonnement que je tiens dans « L'inconfort du terrain. "Faire" la Creuse, le Maroc, la Lozère », *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique,* n° 11, 1988, p. 94-105.

12 Robert Ficheux, « Contribution à l'étude de la Roumanie », *Annales de géographie,* n° 188, t. 34, 1925, cité par Gaëlle Hallair, « Le terrain dans les carnets et les photographies des géographes français et allemands (fin XIXe–mi-XXe siècle) », *in* Jean-Louis Georget, Gaëlle Hallair et Bernhard Tschofen (dir.), *Saisir le terrain ou l'Invention des sciences empiriques en Allemagne et en France,* Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017, p. 95.

> de *dolomitisation*. Les soirées, dans les auberges et les petits hôtels au confort rustique étaient des moments privilégiés d'évocation de ce que serait l'avenir. Je ne crois pas avoir jamais par la suite connu de moment de bonheur scientifique aussi intense[13].

Mais hélas, on sait très peu de choses sur le déroulement concret de ces missions, sur ces voyages d'observation. Obéissant au *credo* scientifique de l'époque, nos géographes-explorateurs ne lâchent rien, gardant leur quant-à-soi, comme si, avec l'impératif de la neutralité et de la distanciation qui à l'époque avait cours dans les sciences humaines, ils obéissaient à un devoir de réserve. Nos géographes-arpenteurs ne se racontent guère, encore moins ne s'épanchent, juste une notation, quelques phrases, et encore… Même Armand Frémont (1933-2019) s'en abstient, pourtant par ailleurs soucieux de rencontrer les éleveurs jusque dans leurs étables et de mener l'observation sur les places de foire normandes, n'hésitant pas dans un de ses récents ouvrages à révéler paradoxalement une part presque intime de lui-même[14] : il ne nous dit en fait presque rien de ses feuilles de route, de ses déplacements et de ses cheminements.

Heureusement, au détour d'un paragraphe ou à travers des lettres à leur épouse (ainsi en est-il pour Demangeon) s'expriment et se trahissent une

13 Gilles Sautter, « Journal d'un curieux », in *Histoires de géographes*, textes réunis par Chantal Blanc-Pamard, Paris, Éditions du CNRS, 1991, p. 13-14.

14 Armand Frémont, *Normandie sensible*, *op. cit.*, cf. son chapitre « Un parcours professionnel. Un itinéraire personnel. Une promenade littéraire et artistique ».

subjectivité, une sensibilité. On peut par exemple lire ces humeurs de voyage grâce au témoignage d'un proche, telles les deux filles de Paul Marres (1893-1974). Dans les années 1930, en géomorphologue, ce dernier sillonna sans relâche les Grands Causses de l'Aveyron et de Lozère. Ses filles se souviennent et ont eu à cœur de témoigner pour lui :

> Pour ses expéditions, il partait quand nous dormions encore, mais au retour, après plusieurs jours de randonnée mystérieuse, nous fêtions notre héros. Nos souvenirs nous le montrent jeune, maigre, radieux, souvent brûlé de soleil malgré son petit chapeau de toile. Le quart et la gourde d'aluminium pendaient d'un côté à sa ceinture, de l'autre la sacoche de cuir qui contenait les cartes et les carnets de croquis ; aux pieds, il portait des brodequins cloutés (fauteur de bien des ampoules) ; aux jambes des leggings de cuir ; sur sa poitrine se croisaient en bandoulière l'appareil photo à plaques et les pieds de l'appareil qui sera remplacé plus tard par un petit Kodak. Son sac à dos surmonté du gros saucisson de sa cape de loden livrait autant de trésors que les poches de sa veste : l'agenda, les petits dossiers de bristol contenant des fiches réunis par des élastiques, quelques vêtements et objets de toilette, la boussole, des ciseaux pliants, le couteau suisse à lames multiples, des ficelles, des épingles de sûreté, des petits bouts de crayon de toutes les couleurs, des cailloux ; vers les années 1932-1933 apparaîtra



> un petit réchaud méta avec sa petite casserole et un sachet de café moulu. Sans oublier la boîte à herboriser[15].

Merveilleux équipement que celui des géographes de ces années-là !

Le corps à l'épreuve

Désormais, voir ne leur suffisait pas, ne leur suffisait plus. Sur le terrain, il leur fallait y aller. S'y rendre. Marcher. Ce qui réclame autant d'abnégation que d'endurance, car « en tant qu'ils observent, photographient, etc. », à la façon d'un opérateur, leur corps est alors mobilisé[16]. Selon les époques, à pied, à cheval, à vélo, en chemin de fer, en auto – mais la généralisation de son usage fut tardif –, tous les moyens de locomotion étaient bons. Et rétrospectivement je me plais à imaginer ces arpenteurs, las, fatigués, cheminant souvent seuls ou juste accompagnés d'un guide ou d'un « informateur » local, tantôt à marche forcée tantôt plus lentement, et s'arrêtant alors pour exécuter un croquis ou un *transect*, déchiffrer de mauvaises cartes (au 1/80 000, avec des hachures et non encore des courbes de niveau), perdant leur chemin, mal

15 Paule et Jeanne Marres, « Paul Marres et son travail de géographe », in *Grands Causses*, Millau, Fédération pour la Vie et la Sauvegarde du Pays des Grands Causses, 1995, p. 9-10.

16 Élise Olmedo, *Cartographie sensible*, thèse de géographie, université Paris 1, 2015, p. 237.

équipés, mal chaussés, logés dans des hôtels de fortune sans grâce, et aussi sans aucune nouvelle de leurs familles (à l'époque, pas de téléphone portable, quant au GPS…).

C'est très longtemps qu'ils fréquentent parfois le même terrain : Demangeon en Picardie, ou encore de Martonne en Valachie, qui y fit 300 kilomètres à pied en 1911 avant que d'y circuler en train et à cheval. Quant à Gilles Sautter, il a vingt et un ans quand il part pour l'Afrique équatoriale. Le voici qui effectue une très longue marche au Cameroun :

> Près de 1 500 km à pérégriner dans le Fouta, à escalader les plateaux, à traverser les profondes vallées, avec toujours l'inconnu devant soi, à venir après chaque tournant, chaque montée. Et cela dans un temps long : des semaines, des mois, et toujours l'itinéraire à choisir. Quelque chose qui tenait le milieu entre la randonnée et l'investigation scientifique du territoire[17].

Le corps est mis à l'épreuve, et les historiens de la discipline qualifient souvent les chercheurs de « bons », voire « prodigieux » marcheurs. Ainsi en est-il pour Raoul Blanchard, « archétype des géographes de plein air », selon Marie-Claire Robic, par ailleurs très attentif aux modes de vie régionaux et au travail paysan, lui qui, dit-on, s'était rendu dans la totalité des communes des Alpes[18] ! « Le

17 Gilles Sautter, « Journal d'un curieux », art. cité, p. 13.

18 À propos des paysages de montagne, on peut indiquer qu'une petite querelle opposait tendanciellement l'école de Paris et celle de Grenoble, dont Blanchard faisait partie, cette dernière plus attentive à la prise en compte des formes du relief, à l'action des glaciers, à l'érosion, et la première, avec de Martonne, davantage à la « structure » géologique !

géographe est d'abord un bon marcheur », nous dit Marie-Claire Robic[19]. Un bon marcheur, donc parfois un bon alpiniste, tels Raoul Blanchard, dans ses Alpes, encore lui, ou encore Jean Dresch (1905-1994). Après avoir, plus jeune, escaladé dans les Pyrénées, ce dernier se prit de passion pour le Maroc (sa thèse de géomorphologie porta sur le Haut Atlas), et plus généralement pour les déserts et les régions semi-arides. Corédacteur d'un guide consacré à ce massif[20], il s'avéra grimpeur émérite.

Mais il faut aussi savoir s'arrêter, se poser, ralentir. Comme le disait Maximilien (Max) Sorre, « pour connaître une ville, il faut s'asseoir sur un banc ». Vidal de la Blache, pour sa part, était assez lent, il avait le souci de se ménager des pauses propices à des moments de réflexion, voire de méditation. On le disait aussi parfois étourdi !

Dans cette mouvance, il ne faut pas omettre de mentionner (sous l'instigation et la conduite d'Emmanuel de Martonne) une pratique devenue une quasi-tradition universitaire. Elle marqua des générations d'étudiants et se poursuivit de 1905 — et même un peu avant — jusqu'aux années 1970 : ce sont les « excursions interuniversitaires », elles ont marqué des générations d'étudiants ! Se déroulant

19 Marie-Claire Robic, « L'excursion du géographe (sur l'École française de géographie) », *Conférence*, n° 4, 1997, « Les visages de la terre », p. 213. Sur ce sujet, du même auteur, lire aussi : « L'ici et l'ailleurs. L'invention du "géographe de plein vent" », *in* Nicola Ortega Cantero *et al.* (dir.), *Lenguajes y visiones del paisaje y del territorio*, Actes du colloque international d'histoire de la pensée géographique (Miraflores, février 2008), Ediciones de la Universidad Autónoma de Madrid, 2010, p. 277-286, et : « Géographe de plein vent, Géographe de cabinet », *Hypergéo*, 2016, http://www.hypergeo.eu/spip.php?article682.

20 Avec Jacques de Lépinay : *Guide alpin de la montagne marocaine : le massif de Toubkal*, Rabat et Paris, Office Chérifien du tourisme, 1938.

souvent le temps des « petites » vacances, généralement à Pâques, elles pouvaient durer jusqu'à une semaine, carnets et cartes en mains (Gracq y participa). Cette « épreuve du terrain » se fondait sur la conviction d'une « authenticité du contact direct avec l'objet même de la géographie[21] » – la preuve par l'épreuve, pourrait-on dire.

La plume des géographes

Heureusement nous disposons de quelques journaux de route ou de carnets de terrain. Ceux d'Armand Frémont, d'Emmanuel de Martonne, et tout particulièrement, très précieux, ceux de Paul Vidal de la Blache — il est le beau-père de Martonne. On a retrouvé de lui trente-trois carnets, qui courent de 1868 à 1918 et couvrent presque toute la France et nombre de pays européens, le Maghreb, la Turquie, l'Amérique du Nord, etc.[22]. Il nous conduit sur presque tous ses terrains, à pied ou en train, y retournant souvent une fois, voire davantage, pour s'en imprégner et mieux les comprendre. « Il est un de ces géographes modernes qui ont préféré la déambulation

21 Marie-Claire Robic, « L'excursion du géographe (sur l'École française de géographie », art. cité, p. 211-227.

22 La première mention de l'existence de ces 33 carnets de Vidal figure dans cet article : Bernadette Joseph, Marie-Claire Robic, Philippe Pinchemel, « Exploration d'archives : autour des papiers d'E. de Martonne », *Acta geographica*, n° 72, 1987, p. 37-65. Un article postérieur exploite pour la première fois et rappelle cette « trouvaille » : Daniel Loi, Marie-Claire Robic, Jean-Louis Tissier, « Les carnets de Vidal de la Blache, esquisses du *Tableau* ? », *Bulletin de l'Association de géographes français*, n° 4, 1988, p. 297-311.

et le contact rugueux de la route à la contemplation du panorama[23]. » Émaillant ses récits de passages assez personnels, de moments d'émotion, voire d'enthousiasme, ces carnets sont une véritable « invitation au voyage[24] ». Par comparaison avec d'autres de ses confrères, souvent les paysages auxquels il se consacre ont beau nous sembler banals (la Picardie par exemple… je suis sévère avec elle…), monotones ou sans charme particulier pour le simple voyageur, Vidal les décrit toujours avec une même gourmandise, un même élan, une même empathie ; tout paysage semblant à même de le « prendre », d'emporter son envie de les parcourir, les observer, les décrire et les écrire.

Nous sommes en 1903. Dans son grand œuvre, *Le Tableau de la géographie de la France,* malgré la rigueur scrupuleuse de ses descriptions, notre scientifique n'est pas sans parti pris, consacrant par exemple aux plaines et plateaux du nord du pays des pages bien plus nombreuses qu'aux coteaux du Sud-Ouest ; privilégiant les terrains calcaires au détriment des terrains « primaires ». Comme le rappelle Daniel Loi, son « tableau » n'est pas exempt d'émotions d'ordre esthétique. « Avec, comme ailleurs dans l'ouvrage, écrit-il, un subtil mélange d'ordre savant et d'esthétique naturaliste, cette description de la Bretagne semble atteindre le sublime[25] » (c'est peut-être un peu exagéré…). Mais citons Vidal dans le texte :

23 Marie-Claire Robic, « Chemin faisant. Introduction à une réédition du discours de Paul Vidal de la Blache : *Routes et chemins de l'ancienne France* (1902) », *Les Carnets du paysage,* n° 11, p. 136.

24 Jean-Louis Tissier, « Le voyage, filigrane du *Tableau…* », art. cité, p. 26.

25 Daniel Loi, « Découpage du sujet et valorisation des lieux : l'espace du *Tableau de la géographie de la* », *in* Marie-Claire Robic (dir.), *Le « Tableau de la géographie de la France » de Paul Vidal de la Blache, op. cit.*, p. 55-60.

> Les monts d'Arrée se dressent sans vallées, sans contreforts, comme une côte unie et raide dont le faîte est entrecoupé de distance en distance par des buttes sombres et déchiquetées. C'est à peine une montagne, et cependant l'impression est la même que dans les plus sévères solitudes des hauts lieux. C'est en effet une ruine de montagne, une chaîne contemporaine des premiers âges du globe, usée maintenant jusqu'à la racine. À ses pieds, vers la chapelle Saint-Michel de Brasparts, s'étend un désert de landes ternes et couleur de rouille, de bruyères naines, d'ajoncs rabougris, encombré de blocs et de marécages. Il y a là, entre les blocs de grès, des tourbières où l'on enfonce, où le bétail risque de se perdre. Les rafales font rage et imbibent ce sol spongieux. Ce n'est qu'un coin perdu aux confins de la Cornouaille, dans une vision subite, une *scénerie* du Connaught et des *bogs* d'Irlande.

Avec une attention extrême aux ambiances paysagères, presque à la façon d'un ethnographe, Vidal repère et nous livre des détails impossibles à saisir autrement qu'en arpentant consciencieusement une petite région, jusqu'à mentionner, tel soir, la couleur du ciel ou l'altitude d'une petite gare ! Dans *Carnet 21 : Notes d'un voyage dans l'Est (Vosges-Jura) en juillet 1900*, il écrit :

> Dessin de maison (grange, écuries, un petit jardin, chemin). Vallée du Scarupt, d'abord dans le grès, puis dans le granit. La pierre apparaît alors autour des champs, en clôtures ou en éboulis. Toujours

> prairies rayées de haies vives. Cependant, en montant, la vallée présente de petits étranglements. En haut, de grandes prairies qu'on fauche, et au-dessus le chaume (non fauché) du Mt Rossberg. Ici, les fleurs, qui manquent en sous-bois, abondent : genêts, campanules, violettes [...]. Un troupeau de belles vaches blanches et noires (de celles qu'on voit jusqu'aux bords de la Baltique) accourt en galopant à l'appel d'une vache qu'on a poussée à leur encontre, du chalet voisin. Le brouillard se dissipe un peu sur le chaume. La forêt l'entoure encore en pleine vigueur. Autant qu'on put voir, vers le S., se creuse la vallée de la Meurthe ; et de l'autre côté des escarpements encadrent sans doute celle de la Liepvrette : un des grands sillons longitudinaux des Vosges. Le soir garçons, hommes et femmes par groupes sur les chemins reviennent de l'usine[26].

La citation était longue, elle en valait la peine. On a pu dire que ses *Carnets* pourraient presque s'apparenter à un « guide ou un manuel de peinture des paysages » ; son œuvre, à celle d'un écrivain à part entière[27] ; et *Le Tableau*, à « un monument de la littérature géographique française[28] ». D'ailleurs, le terme même « géographie » induit

26 Cité par Marie-Claire Robic dans « Chemin faisant... », art. cité, p. 141.

27 C'est la conviction de plusieurs auteurs de *Le « Tableau de la géographie de la France »..., op. cit.*, par exemple : Marie-Vic Ozouf-Marignier, « Vidal de la Blache, auteur classique ? », p. 153-161, ou encore : Jean-Louis Tissier, « Leçons de voyage et d'écriture », p. 25-31.

28 Jean-Louis Tissier, *ibid.*, p. 19.

déjà sa mise en mots puisque son sens littéral est l'« écriture de la terre ». En 1934, le géographe Jules Sion écrit dans un beau texte :

> Ce qu'il y a de plus personnel dans l'art de Vidal, c'est peut-être cette manière d'appeler le rêve au secours de la raison, la mémoire, la suggestion, bref les puissances de l'inconscient pour créer « le sentiment vrai du pays ». Il parle à notre intelligence, mais en même temps il ouvre notre trésor secret de souvenirs, d'images et c'est de notre propre fond qu'il fait jaillir l'idée de la contrée[29].

Où se profile déjà un autre géographe, Julien Gracq.

Tenir le lecteur par la main

À parcourir le fil du récit — car c'est souvent bien de récits qu'il s'agit — des paysages rencontrés par ces géographes, une rhétorique très spécifique se dévoile, par laquelle, se mettant à sa place, un auteur prend son lecteur par la main. Parmi d'innombrables occurrences, on peut y voir un procédé, voire un tic d'écriture : « Du wagon de chemin de fer… », « Si nous traversons la Loire », etc. On traverse, on monte, on voit soudain, on aperçoit… : le récit nous fait partager, plus encore que le

29 Jules Sion, « L'art de la description chez Vidal de la Blache », *in* Jean-Louis Tissier, Philippe Pinchemel, Marie-Claire Robic (dir.), *Deux Siècles de géographie française. Choix de textes*, Paris, Éditions du CTHS, 1984, p. 87.

seul cheminement topographique de l'auteur, sa progression, l'étonnement d'une découverte[30]. Avant même d'y avoir nous-mêmes pénétré en leur compagnie, en nous faisant de la sorte entrer dans « leurs » paysages, ces récits nous les font « nôtres » et par avance déjà les aimer. En ouverture de son ouvrage sur le Massif central, « Aspect », c'est ainsi qu'André Meynier (1901-1983) nous met en alerte et en appétit :

> Nul trajet n'est sans doute plus monotone qu'un parcours en chemin de fer de Sète à Montpellier. [...] Il n'est pourtant pas besoin d'aller bien loin pour que cesse cette ennuyeuse uniformité : quelques kilomètres au Nord le pays s'ondule, l'altitude s'élève vite au-dessus de 300 mètres ; le plateau remplace la plaine, coupé de vallées souvent abruptes et pittoresques. Mais ce qui frappe surtout c'est une haute et sombre muraille qui très brusquement, limite au Nord-Ouest la région basse et la domine de 700 à 800 mètres. [...] Une région nouvelle commence, plus variée et plus pauvre que la plaine languedocienne, quittée un peu auparavant. Ainsi commence au Sud-Est par l'abrupt des Cévennes, le Massif Central de la France. Le contact avec les régions voisines est avant tout géographique. Notre première impression sur ce massif est donc une impression d'altitude[31].

30 Cf. Jean-Louis Tissier : « Le voyage, filigrane du *Tableau...* », art. cité, p. 19-31.

31 André Meynier, *Géographie du Massif central*, Paris, Rieder, 1935, p. 11.

Pour moi-même et pour la génération qui me suit, à les avoir lus ou au moins en avoir entendu parler sur les bancs de la fac, aussitôt que seulement prononcé, le nom de la région d'étude des grands géographes qu'on pourrait dire « historiques » leur est immédiatement associé. Même phénomène d'ailleurs pour les ethnologues en ce qui concerne leur aire d'enquête : les Inuits ? c'est évidemment Jean Malaurie ; le Pays dogon, Calame ; la Bourgogne, les « dames » de Minot ; le bocage, Jeanne Favret-Saada ; le Pays bigouden, Edgar Morin et son équipe, etc. Et, chez les géographes, le seul nom de Causses fait surgir le nom de Paul Marres ; les Alpes, Raoul Blanchard ; la Picardie, André Demangeon ; la Normandie, Jules Sion et Armand Frémont ; le Massif central, André Fel ; l'Alsace, Étienne Julliard ; le Morvan, les deux Jacqueline : Beaujeu-Garnier et Bonnamour ; le Sidobre, Georges Bertrand ; la Valachie, Emmanuel de Martonne ; le Canada, Pierre Deffontaines, etc. Cette correspondance nominale nous entraîne sur le versant imaginaire de la discipline, dans la mouvance de ce que Gilles Lapouge appelle joliment les « légendes de la géographie ». Connivence, donc, avec le paysage, par livre et récit interposés, une autre manière d'y entrer sans s'y être soi-même jamais rendu. Et alors, à travers et grâce à cette « géofiction » qui se lève de la sorte, nous pouvons ainsi prolonger et étoffer notre voyage, reconstruire par l'imagination le récit vrai ou vraisemblable des tribulations vécues par ces défricheurs de paysages, les heurs et malheurs de leurs séjours plus ou moins lointains, leur courage et leur vaillance mais aussi leurs peines et leurs moments de doute. Jour après jour. Lieu après lieu. Et

pourquoi pas, comme il nous arrive de le faire avec les écrivains choisis pour accompagner nos propres voyages, Giono, Ramuz, Jean-Pierre Chabrol, Musil, Carlo Levi, Thomas Mann, Mario Rigoni Stern, etc., les emporter dans notre sac à dos, comme autant de passeurs, à la manière d'un viatique.

8
Dans les collines de la Drôme. Philippe Jaccottet

Dans le midi de la France se profile maintenant un promeneur des collines. Loin de simplement baguenauder ou *balader*, comme on dit dans le Sud, Jaccottet un véritable arpenteur, un praticien assidu. C'est souvent dès potron-minet, dès sept heures du matin, qu'on peut le rencontrer en chemin. « Alors que je marchais une fois de plus dans la campagne[1] », confie-t-il au détour d'un poème ou d'un récit. Ailleurs : « Dans ces contrées, j'ai pu seulement marcher et marcher encore, me souvenir, entrevoir, oublier, redécouvrir, me perdre[2]. » Et encore : « Je me souviens qu'un été récent, alors que je marchai une fois de plus dans la campagne[3]… »

1 Philippe Jaccottet, *À la lumière d'hiver*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1994 [1977], p. 61.
2 Id., *Paysages avec figures absentes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1976 [1970], p. 10 (ici nommé : *Paysages*).
3 Id., *À la lumière d'hiver*, *op. cit.*, p. 121.

Le piéton de la Drôme

La Drôme dite « provençale », une partie de l'ancienne province du Dauphiné, il la découvre encore jeune, un vrai coup de foudre, il ne l'a jamais quittée depuis. Il s'y installe en 1953 en compagnie de son épouse, peintre. Il vit à Grignan, non loin et à l'ombre du seigneur de ces lieux, très visible dans le paysage, sous sa plume souvent enneigé : le mont Ventoux. Cette région, de vignes, de lavande et de quelques oliveraies, collines rocheuses et étendues de bois de chênes verts, villages perchés et rideaux d'arbres parfois de cyprès plantés contre le mistral, il la parcourt en arpenteur : « Je n'ai presque jamais cessé, depuis des années, de revenir à ces paysages qui sont aussi mon séjour[4] », déclare-t-il à l'orée d'un recueil qui sera l'un de nos fils rouges.

> Septembre 1969. Marchant à flanc de coteau, suivant ces maigres chemins ou traces, sous les chênes, dans la chaleur, accédant à ces anciennes terrasses envahies d'herbes desséchées, je sens la pierre, la terre une fois de plus, indubitables. [...] N'importe quoi sur ces pentes me surprend : une touffe d'herbe sous les arbres, l'ombre, la couleur pâle, presque surnaturelle, des genévriers, soudain ce très haut mur inutile, intact — et au-delà les ouvertures sur les champs cultivés[5].

4 *Paysages*, p. 9.
5 Id., *La Semaison. Carnets 1954-1979*, Paris, Gallimard, 1984, p. 145.

Voilà Jaccottet. Un peu à la façon d'un Saint-John Perse, Jaccottet affectionne et privilégie dans les paysages un certain nombre d'« éléments » qui reviennent sous sa plume de façon récurrente. Ce n'est qu'à défaut d'un meilleur terme que je parle ici d'« éléments », car comment les nommer avec justesse ? Plus modestement, je dirais que, dans un lieu donné, l'attire tout ce qui fait *ce* lieu-là, et en même temps *fait* lieu, c'est-à-dire participe à sa fabrication, ici fait sens[6]. Du et dans le paysage, donc, il retiendra : l'arbre et l'herbe (« Bois et blés[7] »), les fleurs (« Si les fleurs n'étaient que belles[8]… »), l'eau (« Travaux au lieu-dit l'Étang[9] »), le jardin (lui aussi en travaille un). Et puis, à une autre échelle, le pré (« Le pré de mai[10] »), le verger et les arbres fruitiers (« À travers un verger[11] »), la neige enfin.

Verger auquel est consacré un long poème de sept pages, énigmatiques et émouvantes, où, par un geste de remords, dans une déclaration d'amour différée, comme on paie une dette, en excuse, il tente de reconstituer l'impression que lui avait procurée la traversée d'un verger en avril : celui-ci lui « avait fait signe ».

> Chaque fois que je suis passé, en cette fin d'hiver, devant le verger d'amandiers de la colline, je me suis dit qu'il fallait en retenir la leçon, qu'ils

6 Aline Brochot et Martin de la Soudière, « Pourquoi le lieu ? », *Communications*, n° 87, « Autour du lieu », 2010, p. 5-16.
7 *Paysages*, p. 41-48.
8 *Ibid.*, p. 121-136.
9 *Ibid.*, p. 57-70.
10 *Ibid.*, p. 81-85.
11 Philippe Jaccottet, *À travers un verger*, suivi de *Les cormorans* et de *Beauregard*, Paris, Gallimard, 1984.

> auraient tôt fait de se taire comme chaque année [...]. C'était comme si je découvrais une espèce différente d'amandiers [...]. Leur floraison semblait plus confuse, plus insaisissable [...]. Aurais-je dû regarder mieux, m'arrêter, réfléchir[12] ?

La colline, l'amandier : à la manière des paysagistes, on serait tenté de parler de « motifs » paysagers ; mais à strictement parler il ne s'agit pas de motifs, Jaccottet se défendant même d'héroïser et de trop singulariser les espaces qu'il parcourt : « Paysages », donne-t-il pour titre à l'un de ses recueils, titre qu'il assortit justement de « figures absentes ».

Collines

À plus petite échelle[13], notre homme se fait attentif au vallon et à la rivière. À la montagne aussi, avec mention spéciale, on l'a dit, pour le mont Ventoux (qui fait pourtant partie de ces « hauts lieux » qu'il déclare ne pas aimer, trop altiers, à son goût, trop superbes !), point de mire qui s'invite souvent dans ses poèmes. Mais bien plus souvent encore, entre le tout proche et le déjà plus lointain, voici la colline. Mise en perspective avec d'autres

12 Id., *À travers un verger*, *op. cit.*, p. 9.

13 Rappelons que, à rebours du sens commun, pour les géographes, la *petite* échelle, à petit quotient diviseur, envisage et se rapporte à une portion plus large d'un territoire que la *grande*, à grand quotient diviseur (ainsi la carte d'état-major au 1/25 000, à *petite* échelle, est plus précise et détaillée que celle, à *grande* échelle, au 1/200 000).

motifs paysagers tels la montagne, le bocage ou encore la forêt, c'est là, me semble-t-il, l'un des « grands » paysages fétiches de Jaccottet. Presque sa signature géographique. Omniprésentes dans son œuvre — on pourrait s'amuser à en compter les occurrences —, à la fois terrain d'exercice, presque un chantier, et but favori de ses promenades, littéralement dirigeant ses pas, les collines l'aimantent. Son lecteur sent et voit cet « habitant de Grignan », comme il aime à se nommer, qui y grimpe ; de bon matin nous avons envie de mettre nos pas dans les siens, à défaut de pouvoir l'y accompagner réellement. « Septembre 1969. Montée sur la colline [...]. Janvier 1976 : le soir, la colline boisée [...]. Rivière conduite à flanc de colline pour retomber plus loin en une petite cascade envahie d'algues, d'herbes étirées, d'iris jaunes[14]. »

Dans un style alors comparable à celui d'un Vidal de la Blache, c'est en quasi-géographe qu'il décrit les espaces. Ainsi en est-il dans les Hautes-Alpes à propos de lieux non plus amènes comme dans la plupart de ses poèmes, mais inhospitaliers, désespérés et désespérants. Ce n'est plus « une montée dans le bois au matin », où « le soleil allume les branches, les feuilles humides, ces fruits limpides » (on est en septembre), qu'il nous propose alors, mais, dès le paragraphe suivant :

> la montagne d'Aurouze en Dévoluy, forêt de l'Enclus. En quittant Veynes, la route s'élève vers la Cluse, dominée par une montagne de pierre, d'éboulis blanchâtres, sa crête rocheuse voilée par

14 Philippe Jaccottet, *La Semaison*, *op. cit.*, p. 142, puis 229.

> la brume. Dans le fond de la vallée, large, même abondance de pierres, et peu d'eau. Une sorte de désert dressé. Pierraille immense, mais lumineuse, montagne de pierraille lumineuse, presque à pic au-dessus de nous, prête à s'ébouler, massive et sèche[15].

Colline : terme naïf, voire désuet, mot d'enfant tout droit issu de notre géographie scolaire. Rappelons-nous, en compagnie des points cardinaux, de la haute montagne avec ses glaciers, de la rivière et de la forêt, le dessin coloré qu'en proposaient nos manuels du primaire. Les grandes cartes murales de notre salle de classe nous montraient qu'il s'en trouve dans l'Artois et dans le Perche, ainsi qu'en Alsace (les collines dites « sous-vosgiennes »). Récemment l'Office départemental de la Drôme a donné à la partie septentrionale du département le nom de « Drôme des collines » (au nord de celle de Jaccottet). Quant à la littérature, ce terme renvoie aussitôt au titre d'un roman de Jean Giono.

Mais au fond, qu'est-ce qu'une colline, terme géographique très générique, un peu vague, sans définition géologique précise ? Différent du coteau (une petite colline, dit le dictionnaire), c'est un simple bombement orographique, un renflement du relief, sa respiration, son élévation, au plus d'une centaine de mètres, à la pente très douce. À bien en suivre les courbes, dans l'avant-pays pyrénéen entre Mirepoix en Ariège et la vallée de la Garonne, les collines serrées aux pentes

15 *Ibid.*, p. 143.

relativement abruptes, offrant au regard une certaine rudesse, se succèdent en partie incultes, herbe rase et drue et petits bosquets d'essences déjà méridionales et font penser aux paysages du Haut-Aragon. Apparemment incultes, elles sont sans doute le paradis des chasseurs de sangliers. Et puis dans le Lauragais, un peu plus au nord dans le même Sud-Ouest, dans le Tarn, se traversent des collines plus « ouvertes » au rythme large, ample, et aux ondulations plus molles, cultivées en tournesols jusqu'à leur sommet. La colline possède la faculté et la qualité de rassurer le marcheur fatigué, paresseux ou âgé. Elle appelle la pause, le pique-nique.

Tenir compagnie au paysage

Jaccottet sait convoquer collines et montagnes, mais les « grands » paysages ne l'intéressent pas. Pas davantage, absents de son œuvre, les panoramas ou les points de vue dominants. Et de même sont quasiment absents les espaces agricoles et le travail paysan. Cela m'a frappé et étonné en le relisant. Avant tout homme de la nature, la ruralité *sensu stricto* ne semble pas retenir le poète[16] : mais l'homme qu'il est plus globalement, l'habitant de ce coin de la Drôme, oui. On l'aura compris, il ne cherche pas à décrire les collines pour elles-mêmes ainsi que Trassard le fait pour son bocage, mais pour ce qu'elles représentent et contiennent : un condensé du (des) paysage(s) drômois,

16 Ce qui contraste, on l'a vu, avec l'extrême attention que porte au contraire Jean-Loup Trassard aux espaces et au travail paysans.

ce territoire où il demeure avec obstination depuis plus de soixante ans maintenant. Tous les « éléments » qui lui « font signe » dans ces collines pour reprendre sa belle locution, ces lieux d'extrême proximité qu'il arpente avec fièvre disent, comme en réduction, et à une autre échelle, le paysage en son entier.

Cela l'incite à adopter un lexique épuré, une écriture sobre, allusive, économe de comparaisons et de métaphores, parfois presque lapidaire. Comme le montrent ces trois exemples tirés de *La Semaison* et comme l'ont dit plusieurs critiques, son style n'est pas sans analogie avec celui des haïkus. « Mars 1960. À la fin de l'hiver qui nous conduit ? / Parmi les bois le croissant de la neige. » « Mars 1963. Premiers bourgeons, premières feuilles / Soirs qui grandissent et s'allègent / Violettes, pourquoi / Si sombres, si parfumées ? » « Février 1966. Le vent ne dérange même pas les fumées. L'amandier fleurit. »

Pourrait-on aller jusqu'à avancer que les paysages font bien davantage que tenir compagnie à notre homme, et que c'est presque lui plutôt, par une manière de soumission et d'admiration, qui leur tiendrait compagnie, comme on le fait avec une personne ? Que, lorsqu'il entre physiquement en paysage, ce serait tout autant ce dernier qui entre en lui, le saisit ? Le paysage préexiste à son expérience, il est premier, il appelle le poète. Par une posture qui n'est pas sans analogie avec l'humilité d'André Dhôtel devant la Nature, Jaccottet semble s'effacer derrière l'évidence et presque « l'urgence » des paysages qu'il rencontre, qu'il côtoie. Comme si, par l'établissement d'une réciprocité entre lui et eux, les lieux et les éléments plus haut définis portaient déjà en eux,

en germe, les mots pour qu'ils soient dits. Comme si fleurs, arbres, reliefs contenaient déjà leur mise en mots, faisaient mouvement vers leur écriture, n'attendant que le poète pour en dévoiler et en achever le sens. C'est en tout cas ce que nous dit subtilement un critique qui conclut par cette heureuse formule : « [Chez Jaccottet…] le paysage hivernal est en voie de poème[17]. »

Le temps qu'il fait, le temps qui passe

Mais j'allais oublier le trait le plus singulier peut-être de son expérience des lieux : le rapport très fort que Jaccottet entretient avec le temps – celui qu'il fait, autrement dit la météo, et celui qui passe, autrement dit les journées et les saisons. Il ne pleut pas chez Jaccottet, ou si rarement (on est dans le Midi !), il y fait soleil, souvent grand soleil. Mais tout autant froid et neige, quoique la Drôme provençale ne soit pas les Alpes… Plus généralement, et même si nous n'en avons pas toujours claire conscience, le temps qui passe s'accorde aux variations mêmes du paysage, davantage, il en fait partie ; il les condense et bien sûr les états d'âme qui les accompagnent[18]. Comme

17 Jean-Claude Mathieu, « Le paysage de l'écriture dans les carnets de Jaccottet », *Littérature*, n° 61, « Paysages », 1986, p. 101.

18 Sur cette corrélation entre paysage et météo se développent aujourd'hui de nombreuses recherches multidisciplinaires. Je veux citer celles de Anouchka Vasak, Martine Tabeaud, Alain Corbin, Alexis Metzger, Karin Becker, Richard Galliano-Valdiserra. Livraison récente, lire par exemple : *Communications*, n° 101, « Le temps qu'il fait », 2017 (dont Richard Galliano-Valdiserra, « Un homme en hiver : la froide saison de Mario Rigoni Stern », p. 105-118, et Alexis Metzger et Jérémy Desarthe, « Regarde s'il pleut », p. 119-141).

d'autres écrivains aussi, bien sûr, je pense ici à Julien Gracq, Jaccottet prend très au sérieux cette correspondance ciel et terre, météo et paysage.

Procédons par saison, mais l'été manquera à l'appel. Durant mes d'insomnie, les mots de Jaccottet, ses images, ses fulgurances furent pour moi comme des diamants brillant dans mes nuits, j'aurais aimé pouvoir les retenir, toutes.

> Printemps encore : le mélange du froid et du chaud. Dans un air encore froid, des bouffées de chaleur, comme des boules de laine qui rouleraient dedans [...] passant au-dessus des jardins. Iris, tulipes, giroflées, pervenches (avril 1960). [Fin d'été.] Promenade jusqu'à Salles par le vallon de la Berre, en pleine chaleur. [...] Mon ombre froide se réchauffe à cette fin d'été rayonnante (septembre 1978). [Hiver.] Hiver au nom si juste, au nom d'oiseau rapide / Saison claire et dénuée / Qui va plus droit qu'aucune autre / Saison courbée comme un arc / Temps des oiseaux rapprochés / Des hauts réseaux aériens / Nacre et terre / Verre et paille (janvier 1964). [...] La neige sur le Ventoux, loin, au soir, quand le ciel devient bleu sombre, gris, presque noir, et tout le paysage aussi de plus en plus sombre ; brun, vert, noir — cette tache lointaine est comme une lampe allumée, non, pas une lampe, une lueur (novembre 1970)[19].

19 Philippe Jaccottet, *La Semaison*, *op. cit.*, dans l'ordre p. 49, p. 265, p. 73 et p. 173.

Plus attentif et plus réceptif à l'hiver (saison minimaliste, paysage à nu) qu'à l'été (époque d'expansion, de profusion et de maturité), Jaccottet s'avère presque à parts égales solaire, donc du côté du masculin, et lunaire, du côté du féminin. Tour à tour *Yang* puis *Yin*. Quant au printemps et à l'automne, saisons intermédiaires, demi-saisons, elles ont ses faveurs, en ce qu'elles disent le « passage ». Des passages, des transitions[20] où le paysage exprime non pas enfin sa vérité, mais un registre essentiel et sous-estimé de la Nature : faite de basculements et de naissances, sa variabilité. Il était donc logique qu'il revienne si fréquemment sur les floraisons, il les affectionne, peut-être sait-il les évoquer mieux que d'autres.

Le bruit des jours, le bruit des heures

On vient de le voir, les couleurs également sont essentielles pour Jaccottet. Elles fonctionnent un peu comme la touche de couleur favorite d'un peintre qui en use et en abuse, ou comme le motif musical lancinant qui scande la partition d'un musicien compositeur. Un étendard.

Grâce à leur présence, c'est donc finalement comme si dans son œuvre le paysage s'exprimait en trois dimensions : classiquement, pourrait-on dire, dans ses formes ; mais aussi par ses couleurs ; enfin à travers le changement, le temps qui passe. Mais pour mon plus grand bonheur,

20 Transitions entre les saisons, nécessaires à leur enchaînement, leur succession et à leur bonne marche (cf. mes *Quartiers d'hiver. Ethnologie d'une saison*, Paris et Grâne, Créaphis, 2016 : p. 148-149, et chapitre 9 : « Besoin de saison », p. 137-145).

notre arpenteur des collines va plus loin, raffinant et se faisant plus précis encore quand il nous indique une heure de la journée (dans ses poèmes, Jaccottet note souvent l'heure de sa promenade). De telles indications chronologiques lui permettent alors de nous dire et de nous révéler ce que l'instant — et lui seul — est à même de dire d'un paysage, et ce que l'instant fait au paysage. À chaque moment son paysage. En découlent par exemple ses allusions à l'aube et au crépuscule[21].

> Six juillet. Quand on part très tôt, avant que le soleil ne soit dans sa force, on croit surprendre, au bord de la route vide, le sommeil des prés. Quelque chose de nocturne, d'humide et de frileux s'attarde à l'orée des bois de chênes, et aussi une sorte de silence.
> Octobre 1969. Au petit jour. Le vert sombre du figuier, le jaune d'un arbre plus lointain, les taches de vigne, et la brume. [...] Le monde alors est autre, plus singulier peut-être qu'à aucun autre moment. Plus grave, oui, plus caché, plus intérieur. Le mot limbes[22].

La pointe du jour : à la faveur, propice, de ce moment très particulier de la journée, forçant le paysage à se dévoiler et à livrer presque son intime, notre poète sort ici de son humilité coutumière !

---

21 Isabelle Chol, « Philippe Jaccottet, *La promenade sous les arbres*, à la limite fécondante de la poésie », *in* Alain Montandon (dir.), *Promenades et Écriture*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal (CRLMC), 2006, p. 249.

22 Philippe Jaccottet, *À travers un verger*, *op. cit.*, p. 39.

Dans la poésie de Jaccottet se lève encore un autre thème : celui de la lumière, la lumière du Sud[23]. Elle traverse et scande plusieurs de ses recueils. Jaccottet y revient sans cesse.

> Juillet 1962. Je n'ai pas su dire encore comment ce monde brille au matin, les jours de soleil et de vent du nord, tandis que les montagnes sont légères et bleues. Lumière qui rime, par vent du sud, avec poussière [...]. Il y a quelque chose à dire sur cette impression de brillant, de légèreté, de transparence, sur l'envie de marcher dans ces jardins, ces prairies, au pied de ces montagnes[24].

Jaccottet se méfie pourtant du paysage, ou de sa peinture disons. Il revendique un rapport sensible, atmosphérique, météorologique, s'attachant en lui à ce qui se dérobe.

> Je ne veux pas dresser le cadastre de ces contrées, ni rédiger leurs annales : le plus souvent ces entreprises les dénaturent, nous les rendent étrangères ; sous prétexte d'en fixer les contours, d'en embrasser la totalité, on les prive du mouvement et de la vie ; oubliant de faire une place à ce qui, en elle, se dérobe, nous les laissons tout entières échapper[25].

---

23 Sur la lumière du Sud, je ne peux m'empêcher d'encourager mon lecteur à lire cet autre texte peu connu de Roland Barthes et que j'affectionne : « La lumière du Sud-Ouest », *Communications*, n° 36, « Roland Barthes », 1982, p. 125-129 (d'abord paru dans *L'Humanité* du 10 septembre 1977).

24 Philippe Jaccottet, *La Semaison*, *op. cit.*, p. 147.

25 *Paysages*.

Puisque Jaccottet nous parle si bien de lumière, je veux seulement suggérer ceci. Et si, finalement, seule catégorisation qui vaille et qui subsumerait toutes les autres, il n'existait que deux sortes, que deux grandes familles de lieux et de paysages : des lieux solaires et des lieux nocturnes ? Solsticiaux et équinoxiaux ? Anticycloniques et dépressifs. Estivaux, mais aussi hivernaux et Automnaux. Pleins et Vides. Masculins et Féminins. Hauts et Bas. Terrestres et montagnards. Fluviaux et maritimes. Montrés et cachés. Parlants et dormants. Achevés et en attente. Connus-reconnus et Petits-modestes-ignorés. Et évidemment, recouvrant ces oppositions binaires : des lieux (et bien sûr des paysages) Yang, et d'autres Yin. Quant à lui, Jean Giono, homme de lumière s'il en est, était également mais très différemment attiré par deux univers paysagers antinomiques qui répondaient à un clivage très fort dans son imaginaire des lieux et de la vie : le côté de Lure (la montagne de…), marqué par l'ombre et par le drame, et le côté de Valensole (le plateau de…), « Val ensoleillé », porteur de promesses et de bonheur[26].

Soleil amer

Ma météosensibilité ne m'a jamais lâché. Aujourd'hui toujours présents dans mon souvenir, trois d'entre eux, des « moments météo », me sont très chers : début août, dans le sud de la Dordogne, avec l'attente, vouée à l'échec

26 René Bourgeois, *Giono et les Alpes. Paysages et caractères*, Grenoble, Le Dauphiné éditions / Musée dauphinois, 2010, p. 38.

car trop désirée et espérée, de l'acmé d'une saison, de l'exact moment où elle s'exprime le plus pleinement : l'été. Et puis, l'automne dans un village de Bourgogne, avec l'arrivée soudaine d'un brouillard qui, en même temps qu'il effaçait les traces du quotidien, redessinait un paysage. Je vous propose plutôt de m'en tenir au troisième, je le dédie à Philippe Jaccottet : un moment, presque un instant de la journée d'un enfant. Vous le reconnaîtrez. L'action se déroule dans les Pyrénées — encore elles.

Peut-être pour me distinguer de ma fratrie, je m'étais trouvé un territoire bien à moi. Une niche. Pas bien loin, à une dizaine de kilomètres tout au plus de notre maison de vacances, mais déjà, rien qu'à m'y rendre, il me semblait mettre un pneu de mon petit vélo dans cet espace rêvé qu'étaient pour nous les « vraies » montagnes. Entre deux longues crêtes encadrant de part et d'autre la vallée, de grosses collines boisées, ce n'était pourtant qu'une brève et minuscule vallée. Mais pour l'enfant que j'étais, de quoi gamberger : un cul-de-sac, un bout du monde. Invisible depuis notre maison, cette vallée n'avait d'autre dénomination que celle d'un chef-lieu de commune, Générest — ce n'était pas l'une des « grandes » vallées pyrénéennes, Luchon, Ossau ou vallée d'Aure. Je m'en fis le spécialiste attitré, le chantre, aucun de mes frères ni de mes sœurs ne me le contestait. Sur ma petite bicyclette, rouge, j'osais parfois m'engager au-delà du village, vers l'amont de cette vallée, plein sud. La route alors montait raide, de moins en moins entretenue, se frayant un passage entre des pentes de plus en plus hirsutes et hostiles, plus trace d'aucune culture, blocs épars de calcaire gris et dur, buissons d'épineux, genévriers. Je me souviens toujours de ce moment, c'était un après-midi,

au mitan de l'été, et il faisait très chaud. Immobile, comme soustrait à la saison, me dit aujourd'hui mon souvenir, cet instant exact, suspendu et réduit au bruit entêtant des guêpes, des mouches et des sauterelles. Uniques occupantes des lieux, elles me semblaient à elles seules incarner et dire cette heure-ci de cet après-midi-là, et avec eux l'été. Il faisait peut-être trop chaud, et trop intense ce jour-là le bleu du ciel : agressif, il criait sa couleur ; rôdait alors une peur sans nom ni objet, la force de la nature semblant à tout moment prête à se retourner contre moi. Un chagrin sans nom ni contour, un vague mal à l'âme, comme seuls peuvent en connaître les enfants.

Ma météosensibilité, je l'éprouverai plus tard encore dans le Cantal. Je vole un moment dans mon cahier de terrain en mars 2007, avec un grain de paysage que je dédie à Jaccottet, le piéton de la Drôme.

À ce séjour d'enquête, rencontre de nouvelles ambiances paysagères. Pour mon seul plaisir, comme une succession d'instants suspendus, volés au temps qui passe. Je m'en invente souvent, m'y arrêtant plus que de raison, en fais provision, les collectionne, elles me cueillent généralement par surprise.

Ethnologue du dehors et des temps que, à tort, la langue française dit « mauvais », sans m'y être préparé, brièvement je m'arrête souvent sur le chemin de ma journée. Éteignant mon moteur, juste quelques pas pour humer le moment autant que le lieu, il me semble qu'alors, au sens fort, je vois — du moins mieux qu'à l'ordinaire sur ce même « terrain » —, cédant là à une empathie aussi soudaine qu'involontaire avec un endroit

très précis, un coin de campagne, une essence d'arbre, tels détails très spécifiques de la végétation, etc. Avec un type de temps aussi ou avec une saison car, de la météo, on n'est jamais le maître, ça me ravit !

C'est, entre autres, pour cela que je m'y attache depuis longtemps, y voyageant comme dans autant de paysages imprévisibles et successifs. Soudain je ne vois plus qu'eux. Suffiront à faire l'affaire : en novembre une matinée de demi-brouillard — un temps *bleak*, comme le dit la langue anglaise — à l'orée d'un hameau ; un simple carrefour ou une croix de chemin ; une ferme énigmatique ; un sentier sous la neige ; fin mai un pré de narcisses blancs. Labiles, de nouvelles ambiances ont ainsi, régulièrement, le don et le pouvoir de se lever, pour moi tout seul. Par surprise.

Autre exemple, l'autre jour, pour une fois j'ai même photographié : l'éblouissement soudain, le ravissement que m'a procuré au petit matin la luminosité de l'hiver, le bleu cru du ciel répondant alors à cet autre bleu-blanc dont se déguise la neige en montagne. Ce jour-là, près du mont Mouchet, figés, parfaitement immobiles, silencieux, émergeaient sur fond de sol enneigé, je ne voyais qu'eux, les troncs gris des fayards (en occitan, le hêtre) et ceux de quelques maigres pins sylvestres (pas des chênes, trop superbes et triomphants à mon goût) mangés de lichen, échevelés et sans style, comme j'aime que soient les arbres. Ils semblaient (me) dire quelque chose. Et plus encore, à travers ce rideau d'arbres, ces prés que je pouvais distinguer, bien dessinés, bien rangés avec leurs murets de pierres de granit ou leurs haies de frêne, animés par le chemin de terre qui y serpentait, ils montaient sagement, lentement vers le haut d'une petite vallée,

vers un village, austère mais doux en même temps, son clocher sage et ses maisons bien groupées, posé comme pour une photo sur sa butte, sans pour autant dominer la vallée et ses terroirs en pente douce mais plutôt comme son aboutissement. Une image d'Épinal.

9
Dessiner pour mieux voir

À Jacques Cloarec, complice en paysages ardéchois

Un voyage, un séjour collectif sur le terrain avec des étudiants : cela n'est jamais prévu dans un cursus de sociologie. Je n'en avais jamais fait. Depuis 2010, intervenant avec entrain à l'École de paysage de Versailles-Marseille, quelles ne furent donc pas ma joie et ma surprise d'y être invité à encadrer le voyage de fin d'année scolaire des étudiants de première année, une cinquantaine, en somme un atelier de plein air[1]. On était à la fin du mois de juin, c'était en 2013. Cette année-là, nous avions choisi un trajet de la Haute-Loire à la Lozère.

1 Outre moi-même, les accompagnateurs, tous enseignants à l'École de paysage de Versailles-Marseille, étaient : Pauline Frileux, ethnologue et botaniste ; Alain Freytet, paysagiste ; Olivier Gonin, botaniste, jardinier et documentaliste ; et Marc Rumelhart, botaniste. J'avais fait une première esquisse de ce récit dans un article co-signé, pour les dessins, avec Alain Freytet pour la revue *Les Carnets du paysage*, n° 26, 2014, p. 216-227.

Le premier soir, halte dans un hébergement pour groupes, un vaste hôtel entouré d'une large plaine non encore fauchée, herbes hautes et coquelicots. Ciel d'un bleu profond, comme immobile, et sur l'horizon, semblant déjà nous appeler, superbe du haut de ses 1 753 mètres d'altitude, le mont Mézenc, sommet que se partagent deux départements, l'Ardèche et la Haute-Loire.

Petit matin, premier départ sur des chemins de terre ocre, terre volcanique, chemin encore frais à cette heure, chemin des écoliers. Chemin buissonnier aussi, car Marc s'arrête sans cesse pour donner vie et dignité aux plus petites plantes et aux innombrables genres, espèces, variétés et sous-variétés : fétuque, dactyle, brome dressé, vulpin, avoine élevée et j'en passe (ma formation naturaliste est très modeste, j'avais tout à apprendre). C'est lui, le soir venu, à l'hôtel, qui étiquettera en deux langues les cueillettes du jour pour les disposer sur des tables, tel un gigantesque bouquet de mariage en honneur et révérence à la Nature. À la façon des peintres de plein air, sur le motif, les élèves sortent leurs carnets pour, sans relâche, croquer, esquisser, dessiner.

Comme une théorie de fourmis ou de chenilles processionnaires, la colonne s'étire, s'égaille. Pauline commente inlassablement la moindre fleur. Curieux arrêts aussi à scruter longuement un fragment de roche, ou à s'arrêter dans une simple carrière avec Alain, qui, lui, s'intéresse plus volontiers à la géologie et à la géomorphologie. Une bombe volcanique à la main, « bien roulée », comme il dit, il retrace avec brio, à quelque cent mille années près, l'histoire de ces anciens volcans et autres

coulées de lave du Devès. « Le Livradois, nous dit-il [au nord du plateau basaltique que nous sommes en train d'arpenter] jette un dernier bras cristallin au-dessus du Puy-en-Velay » : tout un programme !

Changement de décor : sous-bois de fayards (le hêtre, du latin *fagus sylvatica*), et, soudainement, nous découvrons une cabane à l'aspect quasiment gaulois, un abri en pierres sèches, une *chibotte* dans le parler local. Le murailler — qui lui-même se dit plutôt paysan-bâtisseur — nous en raconte la constitution et l'ancien usage avant de mettre les élèves au travail : il veut leur faire reconstruire une clôture lithique, énorme et large mur à demi éboulé et mangé par la mousse. « Toute pierre mérite de l'amour, nous déclare-t-il, les vilaines sont utiles et en deviennent belles parce que les autres ont justement besoin de leur différence pour se caler les une aux autres. » Plus largement donc, pensai-je *in petto*, encore un exemple de la réhabilitation de ce qui nous semble ordinairement mineur ou secondaire : le mouton noir dans un troupeau, les herbes qu'on dit « mauvaises » ou encore le mauvais temps (un non-sens météorologique !).

Deuxième matin. C'est le « grand jour » : l'ascension du Mézenc (localement on prononce « Mézin »), le seigneur, le haut lieu de la région. Indiscutable, incontesté, de loin déjà il s'impose à tous et à chacun. Il nous faut tout d'abord effectuer une montée escarpée à partir du village de Chaudeyrolles, occasion ensuite de procéder à la création d'un sentier en sous-bois. Paysage ? Plutôt un itinéraire, nos étudiants coupant, élaguant, scies et serpes à la main, pour dégager ou élargir le sentier le long d'un

ruban déroulé et installé par nous et qui leur sert de fil d'Ariane. Le vent s'invite et pour le pique-nique, il nous faut chercher l'abri d'un très haut dyke.

Nous voici enfin au pied de cette montagne presque magique. Elle s'exprime en deux temps, par deux « cornes » reliées entre elles par un bref plateau caillouteux. Un invité surprise nous y attend : Monsieur le Vent, il vient du sud, de la mer. Dans les derniers mètres de l'ascension, il aura soufflé ce jour-là jusqu'à 117 kilomètres à l'heure, plaquant les plus légers des élèves et moi avec eux sur les phonolithes (*lithos*, « lithique », en grec, la pierre). La croix sommitale est atteinte. Nous devinons au loin le Mont-Blanc. Vraiment ? J'en doute, et puis pourquoi ce désir et cette habitude qui nous habitent de vouloir à tout prix voir toujours le plus loin possible depuis une éminence ou un belvédère ?

Deuxième soir : projection d'un documentaire dédié au Mézenc, *Enquête sur un paysage tranquille*, de Jean-Loïc Portron (1993). Extraits : « La nature est à tout le monde, dit une agricultrice ; moi, je veux bien, mais c'est quoi, la nature ? [...] Nos libertés s'en vont au profit des touristes. » Un habitant écologiste : « La moyenne montagne n'est pas comme les Alpes, mais elle possède tout ce que la montagne a de force infinie, en même temps qu'elle offre et constitue un abri, un refuge. » Et en voix off, le réalisateur :

> À qui appartient le paysage ? Plus le tournage avance, moins je comprends ce qu'est un paysage. Les gens, ici, me parlent de terroir ou de nature,

> ou encore de leur propre vie, et alors seulement, soudain, le mot *paysage* prend tout son sens et se met à exister, dans toute sa force.

Troisième jour. Ciel bleu imperturbable. Le vent faiblit. Toujours dans le Velay, la commune du Rauret, sa large place, de grands troupeaux de montbéliardes, une « association foncière pastorale » vouée à l'entretien et au défrichement de terres collectives (des communs, comme on les nomme désormais) et de prés difficiles d'accès, un maire et un tout jeune berger, mieux, un pâtre, comme tout droit sorti d'un roman de terroir, timide, avec son chapeau trop grand pour lui et son chien blotti à ses pieds. Son territoire ? Les terrasses et replats débroussaillés par son troupeau, des brebis noires du Velay, pour le moment — chaleur oblige — serrées à l'ombre d'un bosquet d'alisiers. Descente à pied dans les gorges d'un fleuve fougueux, l'Allier. Élèves et professeurs se baignent. Un train passe, comme à l'ancienne, très lentement, presque majestueusement, devant une minuscule gare, une simple « halte » maintenant fermée. J'esquisse un salut en direction du conducteur. La ligne n'est autre que la presque mythique Transcévenole, Clermont-Ferrand–Langogne–Villefort–Alès–Nîmes, à l'avenir hélas incertain.

Le matin, nous avions quitté notre premier hébergement. Un autre terrain nous attend, le « mien » ou presque, en Lozère. Trajet en car, toujours avec notre jeune chauffeur, concentré et courtois. Vue de l'autocar, sur le mur d'un hôtel, je repère une effigie de Robert Louis Stevenson – rappelons-le, l'un des tout premiers

écrivains-voyageurs, un Écossais qui, en 1879, avait traversé la région en compagnie de son ânesse, Modestine. Nous entrons donc en Lozère par une petite route qui serpente entre des genêts en fleurs, débouchant sur une sorte de petit causse mi-calcaire mi-cristallin, râpé par le vent qui s'y déchaîne, enchâssé entre des échines de montagnes qui, ourlant l'horizon, au loin en marquent le pourtour. Un régal paysager. Arrivée sur notre second haut lieu (mais attention, un haut lieu est toujours à même de décevoir) : le mont Lozère, et débarquement dans une vaste auberge pour randonneurs. Et là, belle soirée, en deux temps. D'abord, présentées et introduites par moi-même, lectures du livre-culte de Stevenson à tour de rôle par sept élèves de la promotion, entrecoupées à la guitare par des impros-interludes d'Olivier. Puis, sous la houlette d'Alain, mimes géologiques réalisés par des volontaires : comment parvenir à faire deviner aux autres : une arène granitique, un dyke, une coulée de lave, un fossé d'effondrement, un synclinal perché ?

Quatrième jour, changement d'ambiance. L'orage avait grondé cette nuit-là et au petit matin, ciel noir, mais superbe avec les nuages passant à grande vitesse, et rafales de pluie. Mais l'équipe d'instructeurs ne se laisse pas démonter pour autant et sur-le-champ improvise la matinée autrement que prévu avec la projection du film de Mario Ruspoli *Les Inconnus de la terre*. Montée alors, dans un demi-brouillard digne de celui des Highlands chers à Marc, sur des tapis de bruyères à callune et de plants de myrtilles, qui nous conduisent en pente raide sur un sommet satellite du sommet emblématique, hélas impraticable ce jour-là pour cause de météo : le

pic Cassini, 1 699 mètres d'altitude. On entre ici dans la « zone de combat », comme disent les botanistes, où les plantes se font rares et peinent à grandir. Malgré le froid qui s'installe, long arrêt sur de très gros blocs granitiques, des chaos charriés par l'érosion ou dégagés du socle et de l'arène granitique. Alain nous apprend tout sur ces formes spectaculaires, ces blocs parfois instables, les diaclases, etc. En occitan, chaque groupe de ces rochers possède son nom vernaculaire.

Versant sud du mont Lozère. Finiels, un village d'altitude. Belle rencontre avec Lucile Pantel, qui vit ici du tourisme, femme du lieu s'il en est. Une bonne heure durant, campée sur un rocher, entourée comme nous d'un tapis d'anémones pulsatiles, devant le groupe, face à une large vallée et aux crêtes rocheuses qui annoncent les hautes Cévennes schisteuses, la voici qui distille moins un savoir écologique et paysager que son propre savoir-être ici, nous racontant son propre usage de ces espaces pastoraux et de ces forêts, et surtout l'histoire de celui des autres habitants. De façon plus manifeste que dans d'autres cantons ruraux, ici, ce sont eux, les paysans, qui « tiennent » encore, ou s'y essayent, ce territoire d'altitude. Mieux que celui de *paysage*, le terme *territoire* semble ici plus approprié pour désigner ce que nous montre et nous conte notre guide du jour, non sans émotion parfois : joies et peines des habitants de la génération précédente, leurs travaux et leurs jours (pour parler comme Hésiode), entretien sans relâche des pentes et des terrasses, lutte contre l'envahissement des genêts purgatifs, conduite des troupeaux (vaches et brebis) en partie transhumants vers les pâturages des

sommets. Émaillant le fil de son récit scandé par des anecdotes, Lucile se réfère souvent à son père, le passé semblant l'accompagner jusque dans son propre jardin où sont en effet enterrés plusieurs de ses ancêtres (on est ici en terre protestante). Entrer en paysage, ce peut être comme ce jour-là sur le mont Lozère s'asseoir sur d'énormes blocs de granit. À la fois raconté par celui ou celle qui y demeure, puis cheminé, donc éprouvé, épousé, gagnant en richesse et en profondeur, le paysage acquiert alors crédibilité, pourrait-on dire — loin des bureaux d'études et de ceux qui n'en sortiront pas, ou guère, et n'affronteront jamais pluie ou neige, lassitude ou fatigue.

Ainsi en fut-il aussi dans les Hautes-Alpes, au nord de Gap, sur les pentes du Dévoluy. C'était avec des amies et collègues en septembre 2018. D'ici quelques années, passant au pied de l'alpage à brebis où nous avions rencontré et devisé de longs moments avec un berger, André Leroy, et mangé avec lui dans sa cabane, ce ne sera plus ce paysage — pourtant si fort avec ses belles crêtes arides et rugueuses de calcaire blanc — qui nous séduira et retiendra notre regard, mais désormais, pour nous qui connaissons ce berger, le lieu de vie que représente ce paysage et dont nous saurons qu'il est porteur. De le savoir habité ou cultivé, tout lieu acquiert un surcroît de réalité, une richesse inégalable, davantage que seulement un « plus ». Ce n'est plus alors seulement un décor, si beau et si flatteur soit-il, que l'on découvre, mais tout à la fois, porteur d'un récit du lieu, la personne qui l'habite ou l'entretient, l'épaisseur et la présence de sa vie.

Nous sommes le 20 juin. Fin du séjour ? Non, car, en préparant le voyage, deux des enseignants avaient déjà repéré et choisi une ultime station d'observation, une zone singulière. Près des Bondons, sur le versant ouest du Lozère, une plaine ; à son échelle une manière d'altiplano bolivien. En altitude, au voyageur ou au randonneur, un haut plateau offre une pause, une respiration dans la rudesse des formes de relief parfois agressantes et agressives de la montagne. Ils surprennent, ils séduisent, apportant une douceur soudaine au paysage et dans le paysage. Une tendresse. Notre groupe emprunte d'abord un joli sentier au sol de terre rouge (on est dans l'argile) bien dessiné qui file droit vers un petit sommet. Avant de le gravir (un bien grand mot), ultime arrêt-paysage qui, une dernière fois, permet aux élèves de cueillir et d'herboriser. Autour d'une classe, d'une famille de reliefs qu'ils n'avaient pas encore rencontrés depuis le début du voyage : l'horizontalité. Celle-ci s'exprime par la platitude parfaite de ce causse calcaire qui vient se jeter plus loin dans la vallée qu'on ne peut que deviner ; et se décline ici en une succession de brefs plateaux aux teintes allant du clair au sombre, du vert clair au violet, bandes parallèles ou légèrement divergentes ; enfin par des crêtes plus lointaines, encore enflées, on dirait le dos de quelque énorme animal endormi.

Brève et dernière grimpette, cette fois-ci sur le faîte de ce puech, dit aussi *pech* (le puech des Bondons), terme générique propre au sud de la France. Avec leur allure de fortes collines, plus que de pics ou de véritables sommets, certes pas très élevés, ces sommets

n'en sont pourtant pas moins clairement identifiés et nommés ; rappelons-nous les *gardes* que les élèves avaient découvertes sur la carte IGN au 1/25 000 en même temps que nous le premier jour du voyage sur le Devès volcanique.

Le sommet est vite gravi. Lieu unique ? Mais chaque lieu peut le devenir quand le moment est unique, le devient plutôt, dès que et si celui qui le rencontre est prédisposé à cet exact moment à le recevoir comme tel. Ce jour-là, en tout cas, harmonie : ce lieu, la pause casse-croûte, le dernier rassemblement d'un groupe maintenant bien soudé et joyeux. Un lieu, ce dernier jour, ils en avaient trouvé un : ce puech, certes pas bien élevé, modeste, mais, justement, bien circonscrit, on pouvait en faire le tour en quelques enjambées. Naïf et en cela aussi parlant qu'une image d'Épinal ou que les dessins — nous allons y venir — que proposent les manuels de géographie des classes primaires. Un petit frère ou une petite sœur à qui l'on a envie de s'adresser.

Madame la Pluie s'en mêle avant même la dernière bouchée du repas, sans crier gare. Finis la poésie, les conversations, les coups d'œil vers l'horizon, il faut remballer boissons et victuailles comme dans la chanson de Nino Ferrer, dévaler la colline, ivresse de faire courir leur jeunesse dans la descente très pentue, traverser un rideau d'alisiers comme, la veille, de fayards. Au bas du puech, croisé un grand troupeau d'Aubrac au pâturage, vaches et veaux sous la mère. La porte de l'autocar se referme. Adieu Velay, adieu Gévaudan, et merci Robert Louis !

L'appel du dehors

Ainsi à la fin de chaque printemps, pour les étudiants de l'École de Versailles, se déroulent des cours de plein air comme celui-ci. Une semaine d'école hors les murs. Deux ou trois fois par jour, en même temps que l'observation attentive des formes, courbes et couleurs, du minéral et du végétal, il est demandé aux élèves, assis sur le talus d'un chemin ou le bord du sentier, parfois malgré une pluie naissante, de s'exercer, de crayonner, esquisser. Pour en arriver là, il leur aura d'abord fallu marcher : une pérégrination, un cheminement entre sites d'observation-interprétation et lieux de création personnelle. Puis s'arrêter, et alors, d'autant plus concentrés que fatigués par le chemin, se poser pour s'installer vraiment *dans* le paysage.

Laissons à présent nos apprentis paysagistes sur le mont Mézenc. En amateur, sortir afin de peindre ou de dessiner est une pratique assez répandue. Rappelons par exemple la création, dès l'année 1897, de la société (ou du club) des « Excursionnistes marseillais » et pensons aux sorties organisées de nos jours autour des grandes villes, conjuguant la marche et la peinture, par exemple à Pau avec la création de l'association des « Pastourelles des Pyrénées », réunissant régulièrement des femmes peintres sur les sentiers escarpés du pic du Midi d'Ossau. Par ailleurs, un peu partout en France se développent les découvertes multisensorielles du paysage. Ainsi en est-il des randonnées « initiatiques » organisées dans la Creuse par le CPIE avec la participation d'un écrivain-conteur

(« Rand-art » et « Creuse Randonnée[2] ») ; ou encore, moins ambitieux, du « Sentier des cinq sens » dessiné autour de Forcalquier ; ou de l'association « Lure Art Nature », qui propose un sentier de découverte privilégiant diverses approches da la nature : « scientifique, patrimoniale, sensorielle et artistique », comme ils l'affichent ; ou encore de « Sur le sentier des lauzes » et « Les Genêts » en basse Ardèche.

Ouvrons le raisonnement, oublions un instant le dessin. La littérature sait elle aussi faire bon ménage et se conjuguer avec la marche et le paysage. Nous sommes dans le Haut-Jura. Avec l'association « Saute-frontière ». À cheval entre la Suisse et le Jura français, sous le bel intitulé « Par-delà les murs, l'écriture », cette association propose à qui veut les suivre des ateliers d'écriture itinérants. Sur le bord d'un lac ou assis sur un muret de pierres ou un tronc d'arbre, ils sont une dizaine d'habitants à se retrouver les uns à côté des autres pour esquisser un récit, une description, ou déjà rédiger quelques lignes sur le thème proposé par un animateur. Une année, je fus l'un d'entre eux[3]. Et puis et surtout, chaque automne, cette association organise ses « Pérégrinations littéraires ». Deux journées durant, près d'une cinquantaine de personnes iront marcher sur les sentiers, pour s'arrêter à plusieurs

2 Cf. Alain et Bernadette Freytet, Marc Rumelhart, « Cairns en marche », *Les Carnets du paysage*, n° 11, p. 109-133. (CPIE : Centre permanent d'initiative pour l'environnement.)

3 Cf. Martin de la Soudière, « Dire et écrire : le territoire du Haut-Jura », *in* Rolande Bonnain-Dulon, Jacques Cloarec, Françoise Dubost (dir.), *Ruralités contemporaines. Patrimoine, innovation et développement durable*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 143-164.

reprises et se grouper en cercle autour d'un poète ou d'un écrivain. À l'écoute, et pas n'importe où : dans une clairière, au bord d'un lac, autour d'un feu, sur un petit sommet, etc., où alors l'auteur invité se met à lire à haute voix le poème qu'il aura choisi, lié au paysage en général mais pas *stricto sensu*. Tout en se passant des thermos de café, dans un silence partagé, ému, presque du recueillement, l'auditoire écoute avec une extrême attention. Plus qu'un lieu propice à une halte ou qu'un décor agreste, à la faveur de la marche qui aura auparavant resserré le groupe, dans ce lieu et à ce moment exact, c'est comme si le paysage jurassien s'invitait dans le corps même du poème. Ainsi lu, le texte en devient presque autre, comme monté en grade, forêt ou sommet le renvoyant en écho, l'amplifiant, lui conférant en même temps qu'une manière de solennité, une troisième dimension. À la manière d'un message colporté et propagé par-dessus les crêtes, la haute voix du poète porte plus loin, au-delà du seul auditoire des marcheurs réunis ici dans cette clairière, au loin, vers qui peut l'entendre — un peu comme la femme illustrant la couverture des dictionnaires Larousse, qui, elle, « sème à tout vent ». Sur des bases évidemment très différentes, il en va de même pour le discours de l'orateur ou pour la plaidoirie de l'avocat, et tout autant pour le boniment du vendeur sur les marchés de plein air. À l'état de manuscrit, seulement écrit, sur le papier, ou mentalement esquissé, il n'existerait pas véritablement et ne prendra tout son sens que par la parole qui le portera et pour ainsi dire l'accomplira. Parce que lu, et surtout bien déclamé,

avec fougue, conviction, enthousiasme et justesse, leur discours portera, il touchera et emportera l'auditoire, convaincra les jurés, décidera le chaland à l'achat.

Il y a donc la marche : chantée, objet de tous les éloges, tout uniment reconnue et valorisée. Et le dehors. Car, sortir de chez soi suffit pour voir ou entendre sur un mode autre, à faire chanter une œuvre. Il n'est que de penser aux « balades contées » organisées en maintes régions, ou encore aux « Lectures sous l'arbre » (Cantal), sans oublier les séances de cinéma en plein air qui rencontrent toujours un franc succès. Lors de ces manifestations ou spectacles de plein vent, inédits pour lui, le spectateur, se trouvant alors paradoxalement dans un entre-deux, légèrement excité, goûte et trouve, au spectacle, un « plus », une saveur singulière, un surcroît de sens.

Comme issue d'un même mouvement, du même élan, du même enthousiasme et de la même conviction, la marche se veut donc et peut s'avérer créative, et artistique la randonnée. Le corps et l'esprit, les pieds et la main.

Peindre d'après nature

Allons maintenant voir du côté des peintres. Nous sommes au milieu du XIX^e^ siècle. Sortir de leur atelier, affronter le dehors, les intempéries, au plus près, à la rencontre des paysages et de leur géographie : c'est, on le sait, la posture – physique, corporelle – et la conviction artistique d'un groupe très large de peintres, presque leur éthique. Déroulons le fil. William Turner déjà (1775-1851), auquel se réfèreront un peu plus tard les

tion of the 20 analysed landscapes.



Sols et reliefs : limon des plate vallées.
Occupation du forestiers, d'î « grandes cultu dominent, les j n'observe pas d
Habitat : grande dépendances.

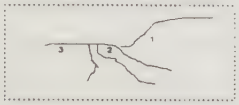
Aménagement : vastes parcelles géométriques qui tions. Traces des réseaux de drainage en fin d'hiver
Pratiques et activités : les régularités, l'état des pa du matériel de culture traduisent une grande maîtris

vallée de la Seine, entre Brie et Cham-

ôte de l'Île-de-France. On passe des cal-
a craie champenoise.
sols : désordre et hétérogénéité du péri-

celles de vigne. Nombreux petits jardins
vergers.
le long de l'axe Montereau/Nogent qui

elle avec quelques parcelles de cultures
e.
ubles du
eau sur le
Le Mon-
situe à la
Seine et
ied de la

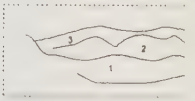


2



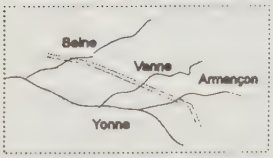


Région ou pays : Cha (ou pays de Sens) et Montereau.
Sols et reliefs : craie c de placages d'argiles cours d'eau en fond d alluviale de l'Yonne.
Occupation des sols céréales, tournesol, cc parcelles résiduelles d



Habitat : forte densité dans la vallée. Habitat dispersé et industrialisation qui g
Aménagement : au premier plan, des parcelles de dimensions moyennes orie et allongées d'un versant à l'autre. Vestiges de chemins ruraux qui sont la plus dense.

ys :
use.
e la
on).
rges
réta-
cou-
craie
par-



4



ols : grandes cultures, plus diversifiées qu'en Brie. Quelques prés et bosquets en fond de vallée. Nombreu
solées. Quelques bâtiments désaffectés.
arcelles de dimension moyenne, de forme allongée. Par quartier, petits parcellaires et lignes parallèles. Aq



Région ou pays : Champagn
Sols et reliefs : sols lourds inférieur. Sols organiques d
Occupation des sols : cultur plantations de peupliers. Fo
Habitat : groupé en gros vill
Aménagement : canaux e dimension

impressionnistes, plante son chevalet en plein air. Nous sommes dans les années 1820-1830. En Angleterre également, John Constable (1776-1837) va plus loin. Entêté, presque acharné à y revenir sans cesse pour retrouver les mêmes lieux, les mêmes ciels aussi, il fait preuve d'une extrême attention au passage et au mouvement des nuages dans le ciel, ils le fascinent : en sortent les séries des *skying* (« prises de ciel ») et des *clouds studies.*

Se dessine alors ce qu'on pourrait appeler un courant. Il se cristallise principalement et s'organise vers les années 1830 autour de Théodore Rousseau (1812-1867), Jules Dupré (1811-1889) et Jean-François Millet (1814-1875), peintres parfois nommés « pré-impressionnistes » : c'est *l'école de Barbizon,* bien connue, dite aussi de Fontainebleau. Millet par exemple s'installe au plus près de la forêt, dans une simple cabane. En 1842, accompagnant les visiteurs de la forêt et répondant à l'attente des premiers touristes, les Parisiens en mal et en quête de verdure et d'air pur, Charles-François Denecourt (1788-1875) imagine à Fontainebleau et réalise l'aménagement de sentiers de découverte (chaos de grès, arbres remarquables, gorges).

Sur l'Oise et sur la Seine, mais plus tard, un peu avant 1860, Charles-François Daubigny (1817-1878) travaillera au gré du courant, installé dans une modeste embarcation pilotée par son fils, son « bateau-atelier », comme il le nomme dans son récit, *Voyage en bateau.* Et comme lui, Claude Monet (1840-1926) à Étretat – qui, tout à sa peinture, avait failli se faire emporter par la marée haute – « se fondait dans le décor, faisant corps avec lui, quitte à se prendre une vague, pour se laisser immerger par le

paysage plutôt que de le surplomber[4] ». Pour rester dans le même registre, on raconte que Turner demandait à se faire attacher à un mât de navire pour mieux peindre la tempête ! Cela dit, c'est néanmoins dans leur atelier que ces artistes achevaient leurs toiles, notamment Eugène Delacroix.

Il est un autre inspirateur de la peinture sur le motif : Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1875). Proche de la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, on l'a dit « paysagiste romantique », ou encore « portraitiste de paysages ». Voué aux eaux lentes et aux pâturages bocagers, il bouge et circule beaucoup, notamment en Italie. Il se définit comme un peintre de la lumière. Lumière, mouvement, impressions (des « impressions paysagères »), ces mots *mana* font consensus entre tous ces peintres, avant tout soucieux de pouvoir, sur place, capter les variations du paysage au cours d'une même journée, en même temps que sa labilité, sa fugacité. Corot disait de lui-même :

> Après mes *excursions* [je souligne], j'invite la nature à venir passer quelques jours chez moi. Le pinceau à la main, je cherche des noisettes dans les bois de mon atelier. J'y entends chanter les oiseaux, les arbres frissonner sous le vent, j'y vois couler ruisseaux et rivières. Le soleil se couche et se lève chez moi[5].

4 Judicaël Lavrador, « Claude Monet, promenades picturales à chevalet », *Libération*, 6 février 2017.

5 Citation proposée par *Télérama*, n° du 28 février 2018, « Corot l'incompris ».

On pourrait par extension faire évidemment mention, à la même époque et avec une posture similaire, de Jean-François Millet ou de Gustave Courbet (1819-1877), et plus encore d'Eugène Boudin (1824-1898), maître des rivages et des paysages de ciels, qui écrivait que « deux ou trois coups de pinceau d'après nature valent mieux que deux jours de travail au chevalet ». Il dira avoir appris à Claude Monet le travail en plein air. Avec Monet on tient la figure la plus emblématique de cette mouvance, lui qui, disait-il, « cherchait à rendre l'apparence des choses dans l'atmosphère ».

« Travailler sur le motif », « peindre d'après nature » ou encore « en plein air » : un mot d'ordre donc, un étendard. Une petite révolution qui oppose cette pratique et cette technique à la peinture en atelier, dite aussi « de chevalet ». La période n'est pas fortuite, liée en effet à deux événements concomitants. D'une part, la naissance et le développement du chemin de fer, qui incitait les citadins les plus aisés à sortir des grandes villes, Paris en particulier, pour aller vers les boucles de la Seine, Bougival, Argenteuil, Auvers-sur-Oise… D'autre part, et on le sait moins, en 1841, l'invention du tube de peinture souple en Amérique.

Dernière touche au tableau. Ce rapprochement physique de leurs motifs a incité nombre de peintres à se regrouper ou au moins à se retrouver en pleine campagne ou près de la mer, au plus près des paysages qui les inspiraient : bien sûr Arles, Aix-en-Provence et la montagne Sainte-Victoire, Collioure, Pont-Aven ; mais aussi Céret (dans le Roussillon), le littoral normand, Crozant (dans la Creuse), les Alpes mancelles (dans la Sarthe). Pour ces

peintres, captifs qui de la forêt de Fontainebleau, qui de la lumière et de la couleur provençales, qui de l'eau des rivières, sortir, arpenter la campagne s'avère presque une addiction, en tout cas une évidence, une nécessité. Constable revisitait par exemple sans cesse la campagne de son enfance. S'installant *dans* le paysage, ces arpenteurs y entrent, au sens propre en y rentrant — nous y voilà ! Quant à l'émotion personnelle et aux sensations que procure et suppose une telle posture, elles prennent tous leurs droits, de sorte qu'un historien a pu écrire que « la peinture du sublime suppose l'implication du corps et l'expérience directe[6] ».

Le rapprochement avec l'invention du « terrain », identifiée dans le cas de la géographie et de l'ethnologie, s'impose évidemment ici : elle est portée par la même volonté et conviction de sortir, l'impératif de se confronter au dehors. À ceci près que l'apparition du travail pictural sur le motif est nettement plus ancienne que celle du « terrain » pour les sciences humaines et que, bien sûr, d'une pratique à l'autre, l'objectif et la finalité de l'observation diffèrent très sensiblement. Quant à une parenté entre peinture et ethnologie, elle s'exprime avec un peintre comme Eugène Fromentin (1820-1876). Par ailleurs auteur d'un récit de voyage, il se vivait au cours de ses longs voyages en Algérie comme ethnographe autant que comme peintre, ses portraits lui permettant de « décrire comment le peuple d'outre-mer s'habille,

6 Serge Briffaud, « Face au spectacle de la Nature. Émotions montagnardes et littorales », *in* Alain Corbin (éd.), *Histoire des émotions*, t. 2, Paris, Le Seuil, 2016.

comment il se coiffe, comment il se chausse ». Selon lui, « le goût de l'ethnographie se confondait avec le sentiment du beau[7] ».

Carnets de croquis : le paysagiste à l'ouvrage

« Le paysage a fait de moi un peintre » : ainsi s'exprimait Constable, lui qui par ailleurs donnait des cours d'histoire du paysage. Peinture et paysage depuis longtemps se donnent la main, le second ayant pris naissance, nous disent les historiens, avec les peintres hollandais du XVII[e] siècle, Ruysdael et Rubens en particulier, il est vrai juste en arrière-plan de scènes historiques ou bibliques, mais apportant néanmoins aux scènes d'intérieur « une évocation de la ruralité et comme une bouffée d'air libre[8] ». À défaut que, déjà, les peintres entrent concrètement dans le paysage, celui-ci s'invite sur leurs toiles. Mais, en plus forte connivence encore avec lui, nous trouvons évidemment les paysagistes *sensu stricto*. Organisée en 1976, puis 1982, leur profession est reconnue depuis 2014 par un diplôme d'État. De formation pluridisciplinaire (écologie, géographie, sciences humaines, création artistique), ils interviennent dans des champs très diversifiés, d'autant plus qu'ils travaillent aussi bien à des échelles fines (un lieu, un site) qu'à de larges

7 Citation affichée dans l'exposition *Peintures des lointains*, Paris, Musée des Arts premiers, 2018.

8 Georges Duby, « Quelques notes pour une histoire de la sensibilité au paysage », *Études rurales*, n° 121-124, « De l'agricole au paysage », 1991, p. 11.

échelles (une région, une ville entière, ce qu'ils appellent les « grands » paysages). Comment les définir ? Tantôt créateurs, tantôt amateurs, tantôt aménageurs, plutôt jardiniers ou plutôt artistes, ou les deux à la fois. En tout cas toujours artisans et passeurs de paysages.

Il est des paysagistes dont la porte d'entrée en paysage est plutôt la botanique. Pour d'autres, ce sera la carte. Mais tous partagent la même pratique : le dessin[9]. Comme sa plume pour l'écrivain, leur *Rotring* (stylo-feutre indélébile, encre noire) est « leur » outil, leur instrument de travail favori. Au trait, ils exécutent également des coupes, des *transects,* des blocs-diagrammes. Leur manière d'entrer en paysage et leur talent sont évidemment très variables, et fonction de leur chantier, de leur culture et de leur sensibilité propre. Les uns s'avèrent plus pragmatiques, d'autres plus « sensibles », d'autres plus théoriciens et constructeurs.

Démarche paysagère, intention paysagère, projet de paysage : autant de locutions, autant de termes qu'ils utilisent à l'envi pour désigner leur métier tant dans leurs discours et leurs écrits que dans leurs cours quand ils enseignent[10]. Si ces expressions semblent faire à peu près consensus dans la profession, on pourrait néanmoins, certainement, y distinguer des courants, des mouvances, des écoles. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire état, et puis pour en juger il

9 Je parle de dessin, mais il conviendrait ici de distinguer *esquisse*, *croquis* et *dessin*.

10 Juste pour personnaliser mon propos, je citerai Michel Corajoud, Bernard Lassus, Alexandre Chemetoff, Jacques Sgard, Gilles Clément ; et, que j'ai pu croiser ou avec qui j'enseigne à Versailles : Alain Mazas, Sonia Keravel, Alain Freytet, Alexis Pernet.

me faudrait aussi mieux les connaître — je ne suis pas des leurs, il me faudrait mieux les lire, j'ai encore du travail… car tout comme les architectes ils s'avèrent très bavards.

Pour l'une d'entre eux[11], l'approche, l'entrée en paysage s'opère d'une façon au fond assez semblable à celle des ethnologues aux prises avec leur fameux « terrain ». Tout au moins dans la phase initiale de l'enquête, ces derniers préconisent en effet l'observation « flottante », l'immersion, la discrétion, la non-intervention. En douceur, pas à pas. Presque comme on le fait avec une personne qu'on ne connaît pas encore. Analysant la démarche de plusieurs paysagistes, Sonia Keravel nous dresse un tableau idéal — idéalisé ? — de cette posture, où le paysagiste ausculte le site, le lieu, voire l'écoute, pour retrouver sa logique sous-jacente. Face aux paysages qu'il va lui falloir améliorer et bonifier ou créer et inventer, le paysagiste arpente, ressent, s'imprègne, « fait l'éponge », comme on dit. Il s'installe, mais à bonne et juste distance, comme le dit Corot dans cette belle formule, une injonction : « Avant de peindre un paysage, il faut savoir s'asseoir[12] », c'est-à-dire prendre le temps pour trouver le bon angle, la bonne lumière, la bonne perspective. Le paysagiste compose avec le paysage et pour cela se pose. Mais je vais trop vite, car cette posture et cette conviction ne sont pas, tant s'en faut, partagées par tous les paysagistes : adeptes des *projets* surtout conçus à partir de banques de données, de photos ou documents

11 Sonia Keravel, *Passeurs de paysages. Le projet de paysage comme art relationnel*, Les Acacias (Suisse), Metis Presses, 2015 (en particulier p. 16 et 17).

12 Merci au sculpteur Jean-Pierre Niault de me l'avoir signalé.

découverts sur Internet, travaillant donc si l'on peut dire un peu « hors-sol », certains, parfois critiqués frontalement par les autres, se dispensent de se rendre sur le terrain, se l'épargnent – démarche inutile, selon eux, une perte de temps aussi.

À quoi reconnaît-on un paysagiste au travail sur son terrain, sur son chantier ? Assis, accroupi, debout, il a toujours ouvert devant lui un carnet de croquis. Mais il ne prend pas, ou rarement, de photos. Peindre/dessiner/photographier le paysage ne renvoie pas à la même démarche ni à la même intention créatrice, ne ressort pas au même rapport au motif. Bien sûr il est des photographes de paysage, nombreux même, qui « travaillent » leur approche de façon comparable (je pense par exemple au travail de Bernard Plossu, de Raymond Depardon ou encore de Jean-Loup Trassard). Mais à la différence de la photo, le dessin, lui, schématise, simplifie, et surtout sélectionne les traits les plus structurants de ce qu'on a sous les yeux afin de le recomposer, il les cueille à son profit, fait son marché[13].

« Le trait, nous dit le paysagiste Alexis Pernet, à la fois distingue et réinstalle la cohabitation entre les différentes strates du paysage[14]. » Une intention (le terme est important) préside à la prise du stylo, davantage encore,

13 À l'appui de cette distinction où est démontrée la supériorité du trait sur la photo, écrite à partir d'un corpus de manuels de géographie du primaire, je renvoie à l'analyse très convaincante du paysagiste Alain Mazas, « Le paysage dans notre patrimoine scolaire », in *Paysage au pluriel, Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 65-75.

14 « Les espaces du carnet », *Les Carnets du paysage*, n° 24, « Du dessin », 2013, p. 134.

car c'est en le dessinant que le paysagiste le comprend au fur et à mesure des traits qu'il lui donne et qu'il inscrit sur sa page de carnet. Cité par Sonia Keravel, André Corboz[15] écrit que « la description se situe entre lecture et écriture » (j'aurais envie d'ajouter : la réécriture). « Celui qui lit le paysage, poursuit-elle, l'écrit en même temps[16]. » Pour paraphraser un écrivain qui disait qu'on parle pour savoir ce que l'on pense, on pourrait dire que le paysagiste dessine pour savoir ce qu'il voit. Plus généralement on le sait, un site quel qu'il soit ne nous apparaît jamais comme un donné, mais se construit avec notre regard au fur et à mesure du temps que nous lui consacrons.

Prenons le cas des photos aériennes, ou de celles prises par les drones. Bien sûr elles séduisent, pensons par exemple au survol des paysages à bord de petits avions de tourisme. Pourtant, excepté pour quelques rares photographes – je pense ici à l'explorateur-photographe Marcel Ichac dans les années 1930-1950[17], qui avait accompagné des grimpeurs émérites –, celui qui regarde les clichés se trouve en réalité dé-saisi, privé de pouvoir s'identifier. À plus forte raison quand il s'agit de photos prises par des *drones* ! En effet, à la différence du travail du dessinateur qui propose une reconstruction de la réalité visible – la sienne, son point de vue, une intention partageable –, avec ce type de photographies, on ne peut pas s'identifier au sujet du cliché, se mettre réellement à la place du

15 Né en 1928 en Suisse, il est historien de l'urbanisme et de l'architecture.
16 Sonia Keravel, *op. cit.*, p. 17.
17 Décédé en 1994, à la fois alpiniste, photographe et cinéaste, il avait accompagné les expéditions françaises dans l'Himalaya.

photographe, s'imaginer situé dans un lieu réel et précis. Les photos de paysages séduisantes et esthétisantes sur du luxueux papier glacé de magazine sont des paysages prescrits, qui « forcent » le regard et l'admiration, mais n'associent pas celui ou celle qui les regarde.

Quand les géographes se font aussi dessinateurs

Plus discrètement il est vrai, d'autres professionnels s'adonnent également au dessin de paysage : les géographes. Dans leurs enquêtes de terrain, pour la réalisation de ce qu'on appelait il y a encore peu de temps leurs « monographies régionales », certains d'entre eux avaient le souci de dessiner. « Les géographes n'ont pas cet art », me déclarait l'une d'entre eux, Marie-Claire Robic. Si leur compétence ne peut en effet donc se comparer avec le réel talent artistique de nombre de paysagistes, il n'en est pas moins vrai que les croquis pris sur le vif – ceux qui par exemple ponctuent les pages des *Carnets* de Vidal de la Blache, les écrits de Gilles Sautter au Cameroun, ou encore les travaux des Deffontaines père et fils – ont leur importance pour leurs descriptions et dans leurs analyses[18]. Il en va de

18 D'autres chercheurs encore, notamment allemands, sont cités par Gaëlle Hallair, « Le terrain dans les carnets et les photographies des géographes français et allemands (fin XIX^e^–mi-XX^e^ siècle) », *in* Jean-Louis Georget, Gaëlle Hallair et Bernhard Tschofen (dir.), *Saisir le terrain ou l'Invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017, p. 89-112.

même pour Paul Marres dans sa thèse sur les Grands Causses. Autre cas de figure : le travail d'un illustrateur qui réalisait, au service de Jean Brunhes, des dessins à partir de ses photos, de petits chefs-d'œuvre ! On peut par ailleurs considérer les « blocs-diagrammes » comme autant de dessins, de même que pour d'autres pratiques (photo, *coupes* et aussi cartes). Emmanuel de Martonne y excellait.

Sur ce sujet, je ne voulais pas conclure sans faire cas de la polyvalence et du talent de Jean-Pierre Deffontaines (1933-2006). Il se trouvait à bonne école, puisque son père, Pierre (1894-1978), très investi dans la « géographie humaine » et proche de l'ethnologie, dessinait mieux que ses confrères. « Dessinateur infatigable », comme disait de lui un proche collègue, il a laissé à sa mort pas moins de 4 000 pièces, réalisées tant au Québec qu'en Europe de l'Est et en France sur les thèmes les plus variés. Il fut aussi l'un des premiers à découvrir la valeur heuristique des photos prises d'avion.

Comme lui, son fils Jean-Pierre dessinait sans cesse, entreprenant par ailleurs vers la fin de sa vie une série de sculptures de paysages[19], qu'il présenta dans une belle exposition à Paris. Entre science et art, il se livra aussi à cette expérience inédite : réhabiliter la vitesse comme moyen de compréhension original des paysages — démarche surprenante quand on sait l'application de l'homme, toute sa vie durant, à observer et à raisonner plus volontiers à l'échelle de la parcelle et du

19 Réalisées en bois, on en trouve encore certaines dans les Hautes-Alpes, dans une petite vallée du Champsaur en bordure du massif des Écrins.

terroir ! Comme le dit le titre de son article[20], il eut en effet la belle idée, sans doute unique en son genre, d'effectuer à bord d'une rame de TGV, de Paris à Marseille, un « itinéraire paysagique », comme il l'écrit. Durant le trajet, de la Brie à l'étang de Berre en passant par le Morvan et le Beaujolais, il s'était imposé vingt pauses lui permettant, de son compartiment, de repérer et de dessiner autant de « séquences paysagères ». En faisant défiler et enchaîner les séquences, la vitesse, nous dit-il, permet de saisir et de pouvoir dégager des paysages qu'il appelle « moyens », comportant des traits qui feront défaut et auront disparu à la séquence suivante. (Où l'on retrouve ce que nous disions de la saisie, possible par le dessin et non pas par la photo, des traits caractéristiques d'un paysage.) Je le cite :

> À grande vitesse, seuls les objets situés à une certaine distance de la voie (au-delà de 400 m) sont visibles pendant une durée suffisante. À cette distance, les objets de petite dimension n'apparaissent pas. La vitesse accuse les contrastes entre les paysages régionaux, les zones de transition étant de courte durée.

Ou une fois encore on ne doit pas opposer les modalités d'approche des paysages, lenteur/vitesse, mais les concilier. Et de poursuivre :

20 Paysages en TGV : regards sur les agricultures. De Paris vers Marseille, fenêtre de droite » (*Cahiers Agricultures*, n° 3, 1994, p. 397-403, avec 20 dessins de paysages complétés par leur analyse géographique et agronomique).

Contrairement à la série de photographies qui enregistrent les paysages successifs dans leur globalité, le croquis permet d'enregistrer ce qui apparaît principalement nouveau ou différent : le paysage moyen d'une séquence est celui qui résulte du rapprochement des croquis successifs. Il ne représente donc pas un paysage réellement observé, mais contient les traits invariants majeurs et quelques modalités dominantes.

Pas à pas, se laisser conduire par le paysage

C'est à Versailles que j'ai connu Alain Freytet. La cinquantaine, originaire d'un hameau de la Creuse, il y a aménagé avec talent sa maison de granit gris clair et, avec sa femme, Bernadette, créé — pensé avec intelligence — de beaux jardins. Paysagiste-conseil de l'État, enseignant à l'École nationale supérieure de paysage de Versailles-Marseille en même temps qu'indépendant, il est intervenu sur près de deux cents sites en Limousin, Bretagne, Corse, dans le Mercantour, à La Réunion, etc., pour des structures comme le Conservatoire du littoral ou les Grands Sites de France. Un peu comme il en est des graphomanes, du dessin il a une pratique qu'on pourrait presque dire frénétique, en tout cas systématique. Son stylo-feutre fin ne le quitte pas. Méthodiquement datés et localisés, ses carnets de croquis sont classés et rangés dans son bureau à la façon d'une longue frise courant tout du long d'un même et immense rayonnage. Le 4 mai 2017, il m'accueille pour un long entretien, réalisé d'abord en


Loire
Meygal
Mont Mézenc
Haut-Vivarais
Mont Lozère
Tarn

extérieur, sur la margelle d'un puits, puis dans son bureau à l'ombre de l'enfilade de ses carnets[21]. Nous le verrons, son entrée en paysage recoupe bien des aspects de la pratique de nos arpenteurs, grimpeurs et autres peintres. Mais le mieux est encore de l'écouter…

> Comment j'aborde le paysage ? Avant tout comme paysagiste, c'est-à-dire comme homme de projet. Je me demande toujours comment, par le projet dont j'ai la charge, faire entrer les gens en paysage, leur faire partager les émotions que j'ai pu ressentir lors de mes premiers contacts avec le site. Cela se joue lors d'un trajet, d'une déambulation, du déplacement d'une personne dans l'espace et la nature, avec ses yeux mais aussi son corps. Au long de l'écriture de ce trajet se joue une « stratégie émotionnelle », comme dit Alain Corbin.
>
> Le paysage ne peut se jouer et se percevoir qu'à pied. En voiture, on regarde ce qui nous entoure à travers une vitre. La climatisation, l'autoradio ou les discussions occultent l'air et le vent, les senteurs et le toucher. L'automobiliste reste prisonnier de son habitacle. Cette situation ne « fait » pas paysage. Pour qu'il y ait paysage, *il faut aller, seul, à pied et sans carte*. C'est de cette maxime que j'ai besoin dans cette première prise de contact avec le site ; elle va amener plus tard le « projet » à s'épanouir. C'est une sorte de moment initiatique. C'est « mon » entrée en paysage.

21 L'entretien fut ensuite décrypté transcrit par Chrystèle Guilloteau, une collègue de l'EHESS, grand merci à elle.

Payer physiquement cette entrée en paysage constitue un véritable enivrement, une façon de se confronter aux éléments et à la rugosité de la nature. Je tiens beaucoup cela de la pratique de l'escalade. Pour grimper une paroi, il faut déployer une grande énergie, s'engager, y écrire sa « voie », se laisser conduire par le rocher, sa géographie verticale. La réussite de l'ascension tient à la communion que l'on établit entre le corps et le substrat minéral, à la justesse du geste et de l'enchaînement, à la complicité avec son compagnon de cordée. C'est pareil avec les sites qui me sont donnés en projet. Je progresse par voies successives : quel trajet effectuer ? D'où regarder l'horizon ? Où me mettre, où me poser pour voir sans être vu ? C'est la phase « éponge » qui, après l'expérience solitaire, est ensuite partagée avec les membres de l'équipe et les commanditaires. Parfois, quand un lieu m'échappe, c'est in situ, sur le terrain, que j'en cherche l'esprit. Je l'épuise, je le parcours, je tourne, je retourne, je pose mon sac, je me perds et je fais une sieste. Ces émotions premières sont le carburant essentiel du projet de paysage.

Tous les paysagistes ne sont pas comme moi. Certains se méfient même d'une trop grande intimité avec le site, qui, à leurs yeux, risquerait de casser leur créativité, de leur faire perdre de l'énergie. Ce sont des paysagistes « interventionnistes ».

Travailler sur un site, c'est écrire un récit et le mettre en scène. Le projet prend des allures de pièce de théâtre : une quête, une déambulation, un monologue, un point culminant où se déchaînent les passions, des dialogues, une confrontation et enfin le calme et le repos. Pour procurer ces sensations et ces sentiments au visiteur et

lui suggérer les étapes de cette construction dramatique, les détails de l'aménagement sont aussi importants que la charpente générale du projet. L'enjeu est de toucher tout le monde sans imposer un discours monolithique, car chaque personne a ses préférences : certains vont aimer se poser au pied d'un arbre, d'autres vont préférer des blocs de rocher ou le bord de l'eau, d'autres encore seront attirés vers de grands horizons. Chacun va interpréter à sa manière la succession des tableaux qui s'offrent à lui. Il s'agit pour le paysagiste de reconnaître les motifs auxquels les futurs visiteurs seront sensibles et qui vont s'assembler d'une façon particulière dans et pour ce paysage précis. Pour mettre en place les conditions de cette rencontre sensible, il nous faut nous tenir à l'affût de toutes sollicitations de l'esprit des lieux pour permettre aux gens d'*inventer leur propre paysage*. Mais il faut aussi accepter de ne pas pouvoir tout partager. Il doit rester des lieux secrets, des recoins dans lesquels on n'ira pas. Certains lieux ou motifs très précis concentrent une grande énergie sensible, une sorte de point G de la terre et du territoire, dont ils rassemblent parfois l'identité. Il est bon de les reconnaître, de les ressentir, de s'y poser, d'y planter notre présence un peu comme sur des points d'acupuncture du paysage. Mais en même temps il ne faut pas les dévoiler trop tôt au visiteur.

Je vais prendre un projet récent qui me touche particulièrement. Le site est situé tout près d'ici, en Creuse : le bois de Thouraud. *[L'année d'avant, Alain m'y avait déjà conduit.]* Il s'y est déroulé le premier fait de résistance dans le Limousin. Ils étaient douze jeunes qui avaient pris le maquis dans cette forêt, sept se sont fait massacrer par

les Allemands. Mon enfance a été bercée par ce récit de guerre, mes grands-parents me disaient : « N'oublie pas le bois de Thouraud ! » Et c'est ainsi que j'ai proposé d'aménager un nouvel accès au monument et à la « sape[22] ».

En effet, ce bois profond était un paysage-refuge pour ces jeunes résistants. Il fallait en retrouver le caractère, pouvoir suivre leurs pas. Mais le résistant qui passait effaçait toute trace : alors, comment dessiner un chemin suffisamment marqué pour que les gens ne se perdent pas, et suffisamment discret pour qu'on ait l'impression d'être sur leurs pas ? C'est subtil et ça se jouait à des interventions très fines : par exemple, couper le minimum d'arbres, effectuer un petit élagage. Créer de petits signes évoquant la trace des résistants. Ce nouveau sentier arrive maintenant sur l'arrière du monument commémoratif. On doit en faire le tour pour le voir de face et découvrir au fur et à mesure les fûts en granit au milieu des arbres, puis la sape. Les pas nous mènent à l'endroit où ces jeunes hommes faisaient leur vaisselle, puisaient de l'eau, puis dans les endroits de la forêt où ils ont pu se cacher. On entre avec eux en paysage.

[Murets, escaliers entre deux jardins, sculptures extérieures… la pierre est omniprésente chez Alain et Bernadette.] Mon père était géologue, je partais souvent avec lui ramasser des minéraux et des fossiles lorsqu'il dressait ses cartes géologiques. Il écrivait sa thèse et ne quittait pas un petit carnet de notes où il écrivait et dessinait plein de choses. Par mimétisme, j'avais également mon carnet. Ça m'a marqué, ça m'a formé. Au-delà de cette prise de notes

22 Réduit à demi enterré où s'étaient réfugiés ces jeunes maquisards.

sur le terrain, la géologie et la pierre me parlent. C'est le socle et la matière première. Je suis d'abord « du minéral », avant d'être « du végétal ». À l'École de Versailles, j'enseigne la géologie et la géomorphologie. Un rocher qui affleure me fascine. C'est comme une baleine qui fait surface. Dans chaque boule de granit est enfermé un secret, un murmure. Par ailleurs les arbres qui puisent leur force du substrat profond me parlent et me fascinent aussi. Ils concentrent beaucoup de la force du paysage.

Pour moi, le dessin est une nécessité, un besoin presque vital. Par rapport à la photo, à la peinture, le dessin apporte de la légèreté. Pour aller loin dans l'espace et le projet, partons léger ! De quoi ai-je besoin lorsque je pars et que j'entre en paysage ? D'un carnet et d'un crayon. Ça ne tombe jamais en panne, je n'ai pas besoin de piles. Au cas où, quand même, j'emporter une batterie de carnets (quatre minimum) et de feutres fins. Ce matin j'étais aux « Pierres Jaumâtres » (un énorme chaos rocheux au nord du département), j'ai repris mon carnet de 2014, dont certains croquis avaient été laissés en suspens. Je les ai prolongés avec une maturité du projet que je n'avais pas lors de ces premiers traits. Sur place, j'essaye de me freiner sur le *croquis-esquisse-projet* pour n'être que dans le croquis *appréhension de l'espace*. Il s'agit de croquis où se mêlent le dessin et l'écrit. Les mots se font croquis, et le croquis se fait écriture. C'est généralement le croquis qui fait naître l'écrit, mais parfois c'est l'inverse.

Il y a le dessin, mais il y a aussi les objets. J'en récolte, j'en ramasse et je les amasse. Ce sont autant d'entrées en paysage. L'ethnologue André Leroi-Gourhan nommait ces objets des *curios*. Ils représentent un prélèvement

du paysage, ils en figurent un fragment. Ce sont des *porte-paysage. [Tiens, lui aussi…]* Je les garde, je les aligne sur mes étagères au-dessus de mes carnets.

Autre façon encore de faire entrer les autres en paysage : le mime, le théâtre. Le paysage y est alors révélé par le corps. Je crois d'ailleurs que le croquis n'est qu'un prolongement de cette expérience du corps.

10
En forêt, se perdre avec André Dhôtel

Jour de cueillette[1], cueillir la forêt : mais pour autant est-ce là entrer réellement en paysage ? Pour cueillir il faut en tout cas en avoir déjà repéré un, ou pour mieux dire une zone, juste identifiée de mémoire l'année d'avant, ou connue de réputation, par ouï-dire. Un *spot*, un gisement, mais dont on ne connaît jamais à coup sûr la fécondité, seulement probable, attendue, espérée.

Garer tout d'abord son auto à l'orée du site convoité. Puis, panier à la main, seul ou à deux, rarement davantage, se mettre en mouvement, en action. Pas « en chemin », car il faut justement s'écarter des laies forestières pour gagner les sous-bois où, là, tous les itinéraires s'équivalent, il faut improviser. Ici l'intuition est reine. Et, enfin, les sens

1 Ces pages ont bénéficié du regard et de la lecture amicale de deux mycologues avertis : dans la Sarthe et le Perche, Martine Chaillou ; en Margeride, Raphaël G. Larrère avec qui j'ai co-écrit *Cueillir la montagne* (3e rééd., Paris, Ibis Press, 2010).

aux aguets, démarrer, en ordre de marche, comme pour une battue, celle par exemple d'un groupe de chasseurs traquant le sanglier — ou le loup : rappelons-nous, dans la neige, celle, mémorable, de *Un roi sans divertissement*. Et alors passer le sous-bois au peigne fin, avec méthode et application, consciencieusement.

Le regard ici est essentiel, mieux, deux types de regards complémentaires : de près, de loin – l'alternance étant requise. Tour à tour très proche, à nos pieds, presque sous nos pieds. Puis plus lointain, mais pas trop non plus, et alors poser les yeux juste quelques mètres devant soi et sur les côtés et alors, balayant le lointain, l'attention se relâche, se faisant moins sélective, comme flottante mais pas pour autant distraite ou innocente, comme si on promenait le faisceau ou le pinceau d'une lampe électrique dont on ferait varier la portée, ou encore comme un tapis que l'on déroulerait devant soi puis que l'on replierait et ainsi de suite. S'impose une attention extrême, très sélective, s'apparentant à la quête policière des indices sur le lieu d'un crime.

L'espoir, on l'a dit, l'attente, le rêve aussi, celle d'une cueillette miraculeuse, guident nos pas, de petits pas, un long piétinement obstiné. Plus qu'un paysage *sensu stricto*, ce sous-bois de feuillus, cette pinède, ce pâturage se sera fait plutôt territoire, mais pas fixe ni fixé par avance, encore moins approprié ou clôturé : un territoire mouvant, évolutif, fait de bifurcations, de retours sur ses pas, de remords (avons-nous bien regardé ?), au fur et à mesure que s'effectue la progression, quitté puis oublié. On pourra comparer ce territoire au pré où demeurent des vaches, celles-ci créant un (ou se créant leur) territoire

au fur et à mesure qu'elles avancent en broutant, toujours plus gourmandes, l'ingérant avant que de l'abandonner. Mais, braconnières, elles lorgnent également le pré d'à côté, où, c'est bien connu, l'herbe est toujours plus verte.

Ce n'est qu'après notre passage que ce territoire deviendra, redeviendra paysage, le nôtre et pas celui d'un autre glaneur, fixé par notre mémoire, tout personnel donc, surinvesti à la hauteur, à la mesure de sa productivité (mais qu'en sera-t-il l'année suivante ?). Même si on rentre bredouille d'un parcours de cueillette, on reviendra enchanté de cette belle promenade automnale, ou, si l'on est plus mycophile que mycophage, fier et émerveillé par la découverte de nouvelles espèces.

Les écrivains-mycologues ne doivent pas être si nombreux. S'il en est un, c'est bien André Dhôtel (1900-1991). Il nous emmène dans ses Ardennes – l'*Ardenne*, écriront plus volontiers les géographes en référence à la région naturelle et non plus au département.

Nous y voilà. De l'extérieur, les Ardennes, ce sont dans notre imaginaire les références qui les peuplent : le Sanglier des Ardennes[2] et les Quatre Fils Aymon[3] ; l'ombre d'Arthur Rimbaud planant toujours entre Charleville et Givet. Et puis des dates, celle d'une victoire : la bataille de Rocroi (1643), mais surtout celle de plusieurs autres défaites : Sedan (1870) et la bataille des Ardennes durant la Seconde Guerre mondiale, qui fut le théâtre de *Un balcon en forêt*, le roman de Julien Gracq (1958).

2 Surnom donné au XV^e^ siècle à un célèbre seigneur de Liège.

3 Toponyme des célèbres rochers où s'inscrit un récit légendaire tiré d'une chanson de geste du XII^e^ siècle.

Gracq qui par ailleurs nous parle de cette région comme du « pays de la catastrophe militaire » ! Déjà Vidal de la Blache proposait une évocation tout aussi sombre, voire tragique, et, plus près de nous, nos manuels de géographie scolaires nous le disent aussi, qui marchent du même pas et usent de la même encre :

> L'Ardenne, dont le nom celtique signifie *la forêt* [...], est une masse sombre [...], le *plateau,* point culminant la *Croix Scaillle* (504 m.) [...] est une région déshéritée, au *sol pauvre* (schistes tendres et grés durs), couverte de forêts, de landes et de marécages tourbeux (*fagnes* dans l'Ardenne belge), au climat rigoureux et à la population clairsemée[4].

En quasi-géographe, Dhôtel développe pour sa part cette description :

> Au loin s'aperçoit une longue crête boisée, et, par-delà, deux ou trois autres crêtes perdues. Ses pentes abruptes se rompent sur les méandres du fleuve lent où les péniches souvent glissent entre les feuillages étagés. Ces bateaux, les petites villes riveraines, les usines, les cafés ou cabarets, les barrières de douane, les trains sont des jouets au cœur d'une solitude[5].

4 François Pinardel, *Géographie Atlas. Classe de troisième, Cours complémentaire*, Paris, Éditions de l'École, 1960. (C'est l'auteur de ce manuel qui souligne.)

5 Cité p. 148, dans « Documents », à la fin de : « Les lieux d'André Dhôtel », très riche livraison des *Cahiers André Dhôtel*, n° 4, 2006 (Association des amis d'André Dhôtel, « La route inconnue »), p.149-150 (précédemment paru dans *Le Figaro littéraire*, 27 décembre 1970).

Le naturaliste amateur qu'il est reprend alors le dessus, qui enchaîne avec d'autres types de détails encore :

> Du terrain vague peuplé de chardons, de cirses, de hauts épilobes on passe, au travers des pentes schisteuses où s'accrochent les arbustes tordus, à des sortes de bois décatis. Deux guerres, de longues années antérieures d'exploitation déréglée, les incendies, ont fait de maintes parts de la forêt une espèce de sylve banlieusarde d'où les chênes sont expulsés par les bruyères, les genêts, les charmes[6].

Profonde, épaisse, à elle seule la forêt spécifierait-elle et résumerait-elle cette région ? Dès les premiers mots de *Le pays où l'on n'arrive jamais*, Dhôtel met en garde son lecteur : « Il y a dans le même pays plusieurs mondes véritablement. Si l'on explore les Ardennes, ce n'est pas une forêt que l'on découvre mais mille forêts[7]. » Et là, les héros de ses très nombreux romans, plus d'une quarantaine[8], de jeunes garçons très souvent, n'ont de cesse comme dans les contes de se perdre et lui avec eux, mais il s'en moque, au contraire il en fait même son mot d'ordre, plus attentif en effet aux détails des lieux qu'aux vues lointaines.

---

6 *Ibid.*

7 André Dhôtel, *Le Pays où l'on n'arrive jamais*, Paris, Éditions Pierre Horay, 1955 [rééd., Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 1978], p. 5. C'est ce roman pour lequel il reçut le Prix Femina qui le fit connaître.

8 Au plus près de notre propos, je citerai ses essais : *Dans la vallée du chemin de fer* (1957) ; *Rhétorique fabuleuse* (1990), dont : « Le vrai mystère des champignons » et « Rimbaldiana » ; *Lointaines Ardennes* (1983).

Pour ne pas s'enfermer dans une catégorie préétablie, Dhôtel se refusait à donner une définition *a priori* du paysage, il bottait en touche, esquivant même carrément la question[9]. À la façon d'un libertaire, il ne l'analysait pas comme notion ou comme catégorie, préférant le braconner, y braconner. Selon lui, « parler d'une forêt consiste à énumérer[10] ». Jolie formule ! « Ce qui m'intéresse, déclare-t-il ailleurs, c'est le caractère épisodique d'un pays, et c'est à travers les détails que l'on se fraye un chemin[11]. »

> Le relief, nous prévient-il encore, est tout à fait étrange parce que les intervalles épisodiques qu'on y voit ne sont pas appréciables. De certaines buttes, on voit à trente kilomètres mais rien n'est situé vraiment. Si vous vous déplacez, alors tout change et vous ne savez plus où vous êtes[12].

Si notre hôte de l'Ardenne se perd dans les sous-bois, c'est malgré lui, ou plutôt pour se mettre en phase avec les champignons, pour suivre, épouser les caprices de leur

9 Renseignement personnel d'un ami, Patrick Reumaux, originaire lui aussi de l'Ardenne. Il l'a bien connu et a écrit en particulier : « André Dhôtel, le géographe de l'Ardenne Pouilleuse », *in Balade dans les Ardennes, sur les pas des Écrivains*, Paris, Éditions Alexandrines, 2004, p. 13-19.

10 *Cahiers André Dhôtel*, n° 4, 2006, p. 149.

11 « L'eau de la mémoire. Entretien avec Patrick Reumaux », *in* André Dhôtel, *Retour*, Bazas, Le Temps qu'il fait, 2001 (d'abord publié en 1979 sous le titre *Terres de mémoire*), p. 235.

12 *Ibid.* ; cité p. 140 par Hugues Robaye, philosophe et littéraire belge, dans son long et beau chapitre : « André Dhôtel ou les subtilités de l'égarement », *in* Bertrand Lévy et Alexandre Gillet (dir.), *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*, Genève, Metropolis, 2007, p. 127-152.

naissance et de leur présence. L'incertitude des pas du cueilleur contamine leur classement même : Dhôtel en conteste la rigueur, mettant en doute la science mycologique au profit de cette autre rigueur qu'apportent tout à la fois, conjuguées, la poésie, l'inattention et la flânerie.

Il fait preuve de toutes les qualités et compétences mobilisées par le botaniste qu'il est, autant que par le pêcheur à la ligne et le mycologue qu'il s'avère également. Mais un cueilleur d'une espèce très particulière, un drôle de pistolet. Cette citation s'impose ici, j'aurais aimé pouvoir la proposer *in extenso* :

> Il est difficile de connaître une forêt avant de s'y être perdu. Le meilleur procédé pour parvenir à ce résultat, c'est de chercher des champignons. Il ne s'agit pas seulement de cueillette ou de l'étude scientifique des espèces. Certes il n'est pas inutile de distinguer ces trois sortes de bolets amers qui fréquentent les lieux ardennais, ainsi que ces amanites vireuses également coutumières, dont la blancheur céleste séduit parfois des bûcherons qui sont mis à mal. La véritable affaire, c'est d'en venir à l'évidence d'une sorte de lieu sous-marin où jaillissent des couleurs étranges : le violet, le vert-de-gris, le souffre, le pourpre et le rose, et le rouge sanglant. C'est une étendue fleurie qui perd ses dimensions normales sous l'ombre des feuillages, laquelle égalise par ailleurs tous les détours. Cinquante pas et il n'y a plus de sentier ni de repère[13].

13 *Cahiers André Dhôtel*, n° 4, 2006, p. 149-150.

Il n'est pas le seul à s'égarer de la sorte, avant lui déjà, au XIX^e siècle, Oberman par exemple, le héros de l'écrivain romantique Senancour, en forêt de Fontainebleau :

> Je ne m'oriente point : au contraire, je m'égare quand je puis. Souvent je vais en ligne droite, sans suivre de sentiers. Je cherche à ne conserver aucun renseignement, et à ne pas connaître la forêt, afin d'avoir toujours quelque chose à y trouver[14].

Dhôtel se complaît donc à s'égarer. Il est par ailleurs lui-même difficile à situer géographiquement. Un nomade. Contrairement à l'image réductrice qu'on a parfois de lui (écrivain de terroir, et également auteur pour la jeunesse), Dhôtel ne fait pas dans la couleur locale, il n'exalte pas une contrée ni je ne sais quelle petite patrie. Un peu comme Jean-Loup Trassard, notre homme de la Mayenne, il s'en défend lui aussi, jouant bien plutôt de cette appartenance à l'Ardenne comme l'un des pôles seulement de son attachement à la géographie en général et à l'idée même de petite région, inventant des toponymes, jouant un jeu de cache-cache avec les espaces.

Né à Attigny d'un père greffier de justice, juste au sud du massif ardennais dans les « côtes pré-ardennaises », il vécut ensuite à Autun avec ses parents, avant de devenir professeur de philosophie, successivement à Saint-Omer, Béthune, Valognes, Provins et enfin

14 Cité par Michel Delon dans « La promenade des Lumières », *Magazine littéraire*, n° 353, « L'errance, de Cervantès aux écrivains voyageurs », 1997, p. 31.

dans la Brie, à Coulommiers. Ce ne sont donc que les périodes de vacances scolaires qui le revoyaient, coiffé de son éternel chapeau de toile, arpenter encore et toujours les Ardennes – le *Dhôtelland*, comme l'a écrit Maurice Nadeau –, pour lui presque un sur-lieu, un non-lieu à force d'emboîtements des espaces les uns dans les autres, un puzzle, à son lecteur de tenter de le reconstituer.

Sur le tard, d'un baraquement SNCF en bois qu'il avait acheté près d'Attigny, il fit sa résidence secondaire – un terme abusif au regard de la photographie qu'on en a conservée ! Tout en modestie, tel aussi était notre homme. En empathie, plus encore de respect, aussi bien avec les éléments les plus ordinaires du quotidien, terrains vagues et autres « lieux de peu » comme les appelle Pierre Sansot, avec les plantes, les champignons et les arbres qu'avec les gens. Avec humilité devant ce qui n'est pas lui, pas nous, « il y a, dit-il, dans la nature une intelligence qui n'est pas la nôtre, elle échappe à l'entendement[15] ».

L'Ardenne : pays d'enfance pour Dhôtel ? Pays perdu ? Nous entraînant en effet et nous conviant au-delà du sensible et des terroirs, il emploie du reste très souvent ce terme *pays* en lieu et place de *région*, de *province* ou de *campagne*. Était-il en perpétuelle quête d'un lieu parfait, de « son » lieu ? On peut en douter, et ce serait là raisonner à contresens, car au fond de lui-même ce parangon de l'inachèvement et de l'inaboutissement ne cherchait

15 *Terres de mémoire*, p. 34-35, cité par Christine Dupouy, « Une histoire de lieux : entre Ardennes et Autunois », in *Cahiers André Dhôtel*, n° 4, 2006, p. 9.

pas à trouver de lieu définitif, définitivement sien. Tout l'inverse. De surprise en surprise en compagnie des héros de ses romans, il nous dit :

> L'horizon du grand pays recule sans cesse au fond de l'espace et du temps. C'est le pays où l'on s'éloigne toujours ensemble, et l'on ne parvient en un lieu désert que pour en trouver d'autres plus beaux [...] C'est sans doute, poursuit-il, le signe de l'étonnante et cruelle nostalgie qui fait désirer pour chacun une vie plus grande [...] que la vie même, et qui sépare en nous les pays que l'on a vus de ceux qu'on voudrait voir, Ardenne et Provence, Europe et Nouveau Continent, Grèce et Sibérie[16].

Forêts ardennaises, vallée de la Meuse, modestes bourgs et petits villages peuplent ses récits, comme autant d'espaces inaccessibles mais, justement, espérés et rêvés, et, de même que l'horizon, sans cesse masqués et repoussés au fil des kilomètres, au fur et à mesure que l'on s'avance. Des espaces intercalaires. Des entre-lieux. Comme les champignons : indéterminés[17].

Dhôtel serait-il donc aux Ardennes ce que Trassard est au bocage mayennais ? En tout cas, malgré les apparences et paradoxalement, l'un comme l'autre semblent échapper à toute assignation géographique, s'en évadent, mais ils le font de manière toute différente : le premier par le rêve, en recomposant des paysages de forêts et

16 André Dhôtel, *Le Pays où l'on n'arrive jamais*, *op. cit.*, p. 248 et 249.
17 Hugues Robaye, in *Marche et paysage*, *op. cit.*, p. 133.

de vallées, en se constituant un territoire imaginaire ; l'autre, par le recours à l'histoire longue, en fouillant toujours plus profond les strates historiques d'un petit coin de campagne. Leur présence, l'un et l'autre, aux lieux qu'ils décrivent ou évoquent les distingue aussi notablement : d'un côté, celle du hobereau qui demeure sur ses propres terres et les inspecte quotidiennement ; de l'autre, celle d'un nomade, presque d'un errant, en tout cas intermittent de sa région d'élection. Et là où, entêté, l'homme de la Mayenne plutôt *arpente*, celui, distrait, de l'Ardenne *rôde*. Selon Hugues Robaye, pour se déplacer il y aurait une « méthode Dhôtel » : « Il ne s'agit pas des rythmes adaptés de la marche en montagne. Il faudrait plutôt traîner. Flâner. Les œuvres de Dhôtel réhabilitent la paresse dans l'allure[18]. » J'aime bien ce joli mot : *allure*, et sa polysémie, il associe marche et présentation de soi ; il induit la notion de geste, la façon de se mouvoir, de se placer et de se déplacer, et contient celle de l'apparence, une manière de se tenir, un style, un « port ».

Sur le seuil

Où je vais évoquer l'irruption récente d'une de mes nouvelles fascinations – le mot est trop fort : l'invention d'une marotte. Quand en auto je traverse bourgs et petites villes, je ne vois qu'eux, je les cherche, je les guette, et presque à coup sûr j'en découvre un : les grands portails en fer forgé le plus souvent rouillés, parfois cadenassés,

18 *Ibid.*

hors d'usage, donnant accès à un jardin qui, tel un espace-seuil, ou encore à la façon d'un tapis extérieur qui vous invite à entrer, conduit aux plus riches demeures de la localité, les maisons bourgeoises et cossues. Emprisonné le souvenir, ils me parlent d'une page tournée du temps qui a passé. Ouvertes ou non, ces grilles m'invitent à les pousser ; nulle indiscrétion puisque, au travers et au-delà de leurs barreaux, la vue porte déjà sur un massif de rhododendrons, un palmier, une petite mare, sur le bronze de la sculpture d'une naïade. D'abord vos pas sur le gravier du jardin, puis au-delà, sur les marches du perron, la porte s'ouvrirait, une femme vous y attendrait. Belle, douce, songeuse, elle vous inviterait alors sur-le-champ à entrer dans son présent, en son intime, à le partager, vous offrant, à l'orée de son lieu, de la sorte son passé à elle, et avec lui celui de la grande demeure et des anciens propriétaires que l'on imaginerait grâce à elle, que l'on devinerait à travers sa seule présence. Elle vous espérait, sagement vous attendait, rêvait de vous, depuis longtemps, depuis toujours.

11
Au pas de l'âne, au fil des gares

Parmi les moyens de locomotion les plus lents, entre la barque de Gracq glissant sur l'Erdre et le vélo de notre ami Yoann, que nous avons vu adolescent pédaler dans le chapitre « Grandir avec les montagnes », on peut ranger l'âne. Je vous propose donc de nous déplacer maintenant plus lentement encore qu'en compagnie de nos arpenteurs écrivains – de Trassard à Gracq, ces cueilleurs invétérés de paysages. À tout seigneur… donc, le voici.

Bien visible aujourd'hui, l'âne de retour dans les campagnes (une simple mode ? pas si sûr !), en même temps que réhabilité dans notre imaginaire. Ce n'est pas pur hasard : Gilles Lapouge, quant à lui, dans des pages certes partagées équitablement avec l'abeille, lui a justement récemment consacré un ouvrage entier[1]. Quant à elle, la géographie l'avait déjà pris en

1 *L'Âne et l'Abeille*, Paris, Albin Michel, 2014.

considération, c'était en 1922, sous la plume de Vidal de la Blache, cet équidé, disait-il, étant « le compagnon familier, le soutien social de la classe des petites gens[2] ».

Dans les Cévennes, Modestine

Il n'était ici que temps de nous pencher sur son cas. Pour sa lenteur déjà et pour ses soi-disant célèbres caprices, mais tout autant pour l'itinéraire que lui avait fait emprunter, c'était en 1879, Robert Louis Stevenson. Du Puy à Alès en traversant le Velay, le Gévaudan puis les Cévennes (soit : la Haute-Loire, la Lozère puis le Gard), j'aurais pu, aimé, dû refaire scrupuleusement le voyage. De même, mais à pied cette fois, comme lui, que j'ai toujours rêvé de réemprunter le long itinéraire de Jacques Lacarrière[3]. Fondateur d'un genre littéraire, tout au moins en ce qui concerne la France, il me semble par ailleurs que l'on peut voir dans le journal de randonnée de l'écrivain écossais un modèle[4]. Au moins implicitement, il a dû influencer et doit toujours influencer les récits des écrivains-voyageurs, inspirant peut-être leur posture.

2 Cité par Jean-Louis Tissier, « Chemins en géographie. Dessin, dessein et destin de chemins », *Les Carnets du paysage*, n° 11, « Cheminements », 2004, p. 39.

3 Jacques Lacarrière, *Chemin faisant. 1 000 kilomètres à pied à travers la France d'aujourd'hui*, Paris, Fayard, 1974.

4 Robert Louis Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes (Travels with a donkey in the Cevennes)*, sans cesse réédité, dernièrement chez Garnier-Flammarion, 1991, avec une préface de Gilles Lapouge.

À la lecture, on découvre que Stevenson n'est pas tendre avec Modestine, son ânesse. Pas davantage, mais pour une tout autre raison, envers les paysans du Gévaudan qu'il rencontre. En effet, de religion anglicane, il se régale des paysages des hautes Cévennes, parce que comme lui protestantes, n'ayant par ailleurs de cesse de louer l'amabilité et l'ouverture des Cévenols ; tandis que, *a contrario*, par population et paysage interposés, on le voit régler explicitement des comptes avec le traditionalisme et le catholicisme des hautes terres granitiques. Il s'avère de parti pris (il fait un bien curieux ethnologue !). « Pradelles. À la lisière du Velay, devant moi, le Gévaudan sauvage, montagneux, inculte, de fraîche date déboisé par la crainte des loups[5]. » Tout ou presque lui est hostile :

> Après Langogne, je fus bientôt hors du bassin cultivé de l'Allier et loin des bœufs au labour. Des landes, des fonds vaseux à bruyères, des étendues de roches et de sapins [...], çà et là quelques minables chaumières et des champs mornes, telles étaient les caractéristiques de ce pays. [... Le lendemain :] Luc. Mon chemin traversait une des contrées les plus misérables du monde. C'était en quelque sorte, en dessous même des Highlands d'Écosse, en pire. Froide, aride, ignoble, pauvre en bois, pauvre en bruyère, pauvre en vie.

5 Mon évocation du voyage de Stevenson emprunte à un chapitre (« Stevenson, géographe ») de mon recueil de brèves nouvelles : *Chemins de terre, Chemins de fer, Chemins de vie*, Nasbinals (Lozère), Éditions du Bon Albert, 2017, p. 51-56.

Néanmoins, même à traverser ces contrées catholiques, confie-t-il en une simple phrase, il admet que « ces perspectives sont assez désolées, mais *stimulantes pour un touriste* [*sic*] » (je souligne). Dormant à la belle étoile, enveloppé de sa simple cape-couverture, sa compagne une fois bien attachée à quelque pin sylvestre, il s'accommode bien de ces conditions spartiates, elles le mettent en phase avec les ambiances de la forêt et de la montagne :

> Le vent [...] se faisait entendre pendant plusieurs minutes en un sifflement égal et continu, sans croître ni diminuer ; puis, de nouveau, il s'enflait et explosait avec fracas comme un énorme concasseur [...]. Des nuits et des nuits, j'ai prêté l'oreille, dans ma chambre particulière de la campagne, à ce troublant concert du vent parmi les arbres ; mais soit différence d'essences ou illusion fictive produite par le sol, ou parce que je m'étais moi-même plus extériorisé et au fort de l'ouragan, le fait reste que le vent chante sur une gamme différente dans les bois du Gévaudan.

À la fin de son récit, il nous offre cette belle clef de lecture : *« Quant à moi, je voyage, non pour aller quelque part, mais pour marcher. Je voyage pour le plaisir de voyager »* (je souligne). Et Lapouge de commenter dans sa préface : « C'est à ce prix que le marcheur peut explorer les coulisses d'un paysage et même découvrir des paysages qui n'existent pas. »

La ligne des Hirondelles

Je l'avoue, comme notre Écossais randonneur, je suis moi aussi de parti pris : lui en « tient » pour une religion et les paysages qui vont avec elle ; moi pour un moyen de locomotion : le train. Pas pour le TGV d'où dessinait pourtant si intelligemment Jean-Pierre Deffontaines, mais pour les trains à grande lenteur, appelons-les *TGL*. Et pour les lignes dites *secondaires*. Quoique j'aie utilisé ce terme comme titre d'un de mes ouvrages[6], il ne me convient pourtant pas, de même que je n'aime pas les mots, dévalorisants, *annexe* ou encore *accessoire*. Il est péjoratif et dédaigneux. Le centre et la périphérie, en réalité, sont dans une relation de complémentarité et non pas d'exclusion. *Même le dernier des figurants fait partie de la pièce !* Je me permets de souligner : recueillie dans le Cantal au cours d'une de mes enquêtes, il m'a été donné d'entendre cette belle formule. Depuis elle est devenue pour moi une conviction, voire un mot d'ordre.

Les lignes secondaires, je les emprunte fréquemment, j'y voyage le plus que je peux, elles me démangent, parfois me déçoivent mais jamais ne me lassent.

Entre Dôle et Saint-Claude, montant par paliers insensibles à l'assaut des contreforts du Jura *via* la gare d'Andelot-en-Montagne, puis attaquant les plateaux du Doubs, celles de Vaux-et-Chantegrue et de Chaux-des-Crotenay (ça ne s'invente pas…), celle dite *des Hirondelles* est de celles-là. Certaines carrément supprimées et d'autres menacées, ces lignes, ces voies, ces *vies*, comme le dit

6 *Lignes secondaires* (Paris et Grâne, Créaphis, 2008).

joliment le dialecte jurassien pour désigner le chemin, dessinent la géographie des « ferrovipathes », inlassablement apprise, commentée entre eux, échangée dans leurs clubs ou à longueur de pages dans des revues spécialisées (vérifiez dans un kiosque, il en existe près d'une dizaine). Autour de moi, je compte plusieurs mordus du rail.

Quant à moi, je ne sais pas bien ce qui a bien pu déclencher une telle attirance, un amour immodéré, incontrôlé, presque une tendresse pour ces voies ferrées de seconde, voire de troisième catégorie, pour ces lignes de chemin de fer de campagne et de montagne, sinueuses et hésitantes, pour leur maillage, comme disent les géographes. Elles sont pour moi, peut-être, un peu comme autant de buttes-témoins d'une certaine France, celle d'un « jadis » encore tiède mais déjà suranné, les années d'après-guerre, les années 1950 (que pourtant je n'ai pas vraiment connues, je ne suis pas si vieux…), qui enchantaient et séduisaient un Pierre Sansot, et aujourd'hui savent inspirer certains jeunes chercheurs, comme Pascal Desmichel[7], un *slow* géographe.

Ici, ne pas les opposer, mais seulement distinguer les vertus géographiques respectives du rail et celles de la route. Tout automobiliste ne pourra qu'en convenir et s'en réjouir : grâce à des terrassements parfois hardis, routes et autoroutes sont à même de nous offrir des

7 Fils de cheminot, originaire du Limousin et professeur à Clermont-Ferrand, Desmichel arpente sans relâche, parfois avec ses étudiants, les lignes *intra-régionales* du Massif central. Vouant en même temps presque un culte aux plus petites gares, il les visite et en retrace l'histoire. En 2017, avec Frédéric Faucon, dans un beau numéro de la *Revue de la Haute-Auvergne* à Aurillac (« Chemins de fer cantaliens », t. 79, octobre 2017), il a co-écrit deux articles sur les gares et les viaducs auvergnats.

points de vue superbes : il n'est que de penser à celles qui franchissent les cols des Alpes, Iseran, Izoard, Galibier, La Croix-de-Fer, La Bonette-Restefond à 2 860 mètres d'altitude. À la « Route des Pyrénées » enchaînant les plus hauts cols de la chaîne, sans parler de celle qui en Espagne vous hisse jusqu'à près de 3 000 mètres d'altitude, au pied du Mulhacén dans la Sierra Nevada (elle m'attend toujours). De façon plus générale, tout-terrain, au plus près des courbes de niveau, épousant leur modelé, les routes ont l'élégance de respecter le sous-sol et de suivre les reliefs. Elles semblent les épargner, en prendre soin, s'y inscrire, on dirait qu'elles s'y coulent.

Inversement, le rail s'avère plus brutal avec la géographie. Au lieu des 12 % ou 15 % que peut grimper la route, ne pouvant en effet se hisser et ne supporter que des pentes à moins de 5 % , c'est très lentement et tout en douceur que progressent les convois et que le rail gagne en altitude, il y est techniquement contraint et ne peut se frayer un chemin et ne s'engager que dans les zones les plus basses, les couloirs, les passages, le lit des torrents. Je pense ici au tracé le long de l'Allier du Train baptisé *Le Cévenol* entre Langeac et Alès, ou encore à la ligne Aurillac–Brive, encaissée à souhait, qui, tel un « train sauvage[8] », pénètre dans ce que le voyageur ressent comme un véritable enfer vert. Qui voyage sur ces petites lignes de montagne le découvre et le ressent : s'y créant à son profit des brèches, les convois traversent,

8 Expression relevée dans l'édition du *Guide Bleu*, 1992, citée p. 525 par Brigitte Ceroni et Bénédicte Renaud-Morand dans leur bel article « La Haute-Auvergne vue du train » du numéro de la *Revue de la Haute-Auvergne* déjà mentionné.

coupent voire perforent les territoires. Tel un coup de sabre, taillant dans la géologie, le train taille son chemin. Sans état d'âme.

Mais pour le passager, cette brutalité a une vertu : sur le rebord des voies, sur la pente, elle lui fait découvrir des strates de roches calcaires, des conglomérats de molasse ou de poudingue, des bancs de schistes, et j'en passe, et, par le biais des tunnels, innombrables sur certaines lignes de montagne, lui fait également sentir la résistance qu'opposent les sommets à toute progression. S'il arrive au rail de maltraiter les paysages, parfois de les éventrer, en revanche il en révèle et s'en fabrique d'autres. Et puis les plus longs tunnels, tel celui de Modane entre France et Italie, surlignant son altérité, accentuent encore la césure d'une frontière.

J'aurais envie d'écrire que, procédant par « coupes », *le rail nous donne plutôt une leçon de géologie* ; tandis que, progressant par plans successifs, *la route penche plutôt du côté de la géographie et du paysage* (c'est moi qui souligne et insiste…).

Mais ne jetons pas trop vite le bébé avec l'eau du bain. Il est des lignes qui savent se faire aériennes : je pense à celle des *Hirondelles* justement ; toujours dans le Haut-Jura, à celle de Frasne, petit nœud ferroviaire conduisant en Suisse, mais d'un côté vers Lausanne, de l'autre vers Bâle ; à celle du *Train des Pignes* Nice–Digne-les-Bains ; au *Train jaune,* dit aussi *Canari,* surtout quand, après Mont-Louis, quittant les vallées vertigineuses de ses premiers kilomètres, il débouche, enfin, et serpente alors de village-gare en minuscule station, sur le haut plateau de Cerdagne et vient lécher la frontière

avec l'Espagne. Il en est d'autres : Mende–La Bastide à travers la Margeride méridionale, se faufilant entre deux rangées de vieux pare-neige en béton ; ou encore *feu* la ligne du Cézallier (Allanche–Riom-ès-Montagnes, remise en service touristique sous le beau nom de *Gentiane Express*).

Vu du train, entre Trièves et Champsaur

Dans mon cahier de rail, le 8 décembre 2016, j'évoque la ligne Grenoble–Gap *via* la gare de Lus et le col de La Croix-Haute, à 1 079 mètres d'altitude. Force et beauté des territoires traversés, des points de vue aperçus et des collines côtoyées et caressées du regard, des larges baies vitrées du TER. De mon train, on dirait que les paysages se laissent boire. Surplombée par la montagne, la ligne est un véritable balcon, un belvédère qui ondule à revers, à flanc du Vercors, avec vers l'est vue imprenable sur le Trièves, cher à Giono, l'Obiou et le Dévoluy, enfin, avec une allure méditerranéenne déjà, à l'approche de Gap, le Champsaur. Comme dans un film défilent champs et pâturages, inoccupés à cette saison ; versants austères et sombres des montagnes ; hameaux et villages bien groupés disposés à la manière des pièces d'un jeu de construction en bois ; frênes, boqueteaux ; et puis, semblant proches quoique en réalité pourtant lointains à l'horizon, dans la zone dite intra-alpine, d'autres sommets encore, juste ourlés de la neige de ce début d'hiver, attirants et austères à la fois, plus élevés, 3 000 mètres d'altitude. Ce tracé, cette ligne : y pénétrant à petits pas, à petits

cris, « à pas de sénateur », comme aurait dit mon père, notre rame s'y glisse plus qu'elle n'y roule, une manière d'hommage peut-être à la géographie alpine.

La gare et le territoire

Et puis tout du long des itinéraires il y a les gares. Et là, avantage au rail ! En effet, si l'on y prête attention, la toponymie déjà le donne gagnant. Leurs noms mêmes sonnent comme autant d'invitations à s'y rendre, par haut-parleur ils sont d'ailleurs, à la file, annoncés sur les quais par une voix enjôleuse qui semble vous appeler. Des quais de la gare de Lyon à Paris, l'affichage *La Tour-de-Carol* me fait rêver, envie de m'embarquer sans délai pour l'Espagne. Le nom des plus petites d'entre elles nous parle de leurs terroirs, de nature, de province : *des Fossés*, *la Feuille*, *les Orgues*, *les Planches*, *en Bugey*, *en Dévoluy*, *la Palud*, *le Château*, *les Bains*, etc. Les gares, on s'y gare, on s'y égare… On peut aussi faire ici mention des *indicateurs d'altitude*, ces petites pastilles rondes en lave émaillée cerclées de plomb scellées à quelques centimètres de hauteur presque au ras des quais (dans les avenues de Paris également, ailleurs aussi certainement, mais il faut prendre le temps de se baisser pour les découvrir), je connais leur existence et prends souvent le temps de m'arrêter pour les trouver et tenter de retenir le chiffre qui y est inscrit — au centimètre près !

Les plus grandes gares quant à elles, certaines d'entre elles du moins, sont comme un réservoir, un condensé, un *digest*, un résumé des villes desservies et des régions

auxquelles elles conduisent. Un cours de géographie en accéléré. Ainsi en est-il, à la gare de Lyon à Paris, de l'immense fresque paysagère qui se déploie tout au long d'un très long hall, où se succèdent peintures de sites, de monuments et de vues paysagères de la France. Ainsi également des cartes géantes décorant l'intérieur des gares : celle qui dans la gare de Bordeaux–Saint-Jean occupe presque un mur entier où sont tout naturellement représentées les lignes du Sud-Ouest ; et à Versailles-Chantiers celle où est dessiné en grand le réseau de l'ouest de la France. Mais on pourrait aussi mentionner les noms de villes gravés au fronton de la gare d'Orsay à Paris, côté Seine (Aurillac, Bourges, Poitiers, Bordeaux, etc.) ; ou encore, gare du Nord, des bustes de femmes symbolisant le nord du pays.

Le Calais-Bâle

Certaines gares ne mènent plus nulle part. Ou plutôt, les trains ne s'y arrêtent plus. On l'a dit, elles sont légion. Prenons le cas de la défunte Calais–Bâle. Mon cahier de lieux en porte la trace.

Fin mars 2008. En Thiérache – « dans les Thiérache », devrait-on dire, car dès qu'on y est et qu'on a le nez dessus il y en a plusieurs. Ma Thiérache aujourd'hui, ce sont : églises fortifiées, fermes aux belles briques couleur sang de bœuf, bocages. Par sa « moyenneté » même, le matin, la petite place d'un bourg, une de plus, m'avait déjà fait de l'œil, ses maisons au destin et au devenir en suspens, vieux crépis rose délavé, hésitant entre le



hangar et la ferme, mais bien disposées en arc de cercle autour d'un terrain presque vague, une place commune (en Limousin, ce serait un *couderc*), ses potagers, bien tenus, quoique minuscules, et autour d'eux deux poules et trois canards. Ce lieu me semble faire sens, faire système. Nous arrivons à la gare de Hirson (m'avait toujours amusé la sonorité de ce toponyme, contraction de *hirsute* et de *hérisson*), les Très Riches Heures de la Gare de Hirson comme on va le voir.

Comment dramatiser un lieu ? Y vivre ou à défaut y deviner des amours clandestines ? En découvrir l'histoire ? Ici, entamer la conversation avec les SDF en quête de cigarette, que je croise autour de la gare, les interroger, lier sympathie avec eux ? Sédentaires rôdant invariablement aux abords de la gare à la recherche d'un peu de chaleur, sans autre malice que celle de pouvoir ici, près de la gare, échapper au centre-ville policé et domestiqué, ce sont peut-être eux, les vrais habitants de ce lieu.

Il n'y a qu'un seul hôtel, une vieille gloire déchue. Sur une ligne ferroviaire qui a une longue histoire, il « faisait » à la fois buffet, bar et hôtel, il avait été édifié comme une halte sur cet itinéraire, mais le train Calais–Bâle ne s'arrête plus à Hirson. D'ailleurs il n'existe plus, l'ancienne ligne directe est désormais tronçonnée, il faut changer plusieurs fois pour faire le trajet : du Nord à la plaine d'Alsace, *via* la Thiérache, le sud des Ardennes et le nord de la Lorraine, il me tente bien. Pour les habitants du nord de la France, Bâle, ce devait être un peu l'Orient. Donc, loger cette nuit dans cet hôtel (le « Calais-Bâle »), plus intemporel que simplement vieux ou vétuste. Le

modèle d'un genre très particulier : un buffet de gare amélioré, une gare-hôtel, un hôtel-gare, un hôtel sur rail, un hôtel en mouvement, les deux fonctions étroitement imbriquées.

De la salle de restaurant, de taille démesurée, lumineuse, colorée, une vraie salle de banquet, qui contraste avec la modestie des chambres et des couloirs, à l'arrêt ou en mouvement, on voit des rames de train ou des voitures, toutes de couleur blanche mais déclinées mi-partie les unes en bleu, les autres en rouge. Incertain le statut de ce buffet de gare. Les patrons ne sont ici que locataires ou gérants, l'hôtel appartenant en effet à la SNCF, qui, se plaint le patron, « répare les fenêtres quand il faut réparer la porte ». Lui et sa femme, la soixantaine, ont repris l'établissement en 2001. Originaire des Ardennes, il était policier à Paris. Ils font des repas de famille : « Hier, on a eu un deuil (un repas de deuil)… Oui, on fait pas mal de deuils. » « Mercredi, on a eu vingt couverts ». Ce matin-là, à 7 h 26, blanc et vert ce coup-ci, s'arrête un autorail pour Laon. Il faudrait tout décrire, tout raconter : les murs de la salle tapissés de vieilles photos du feu Calais–Bâle ; la neige qui nous rendit visite ce soir-là, mais tard, en tapinois ; les récits du patron, son ancienne vie de policier et celle de leur fille, elle vient elle aussi d'être reçue comme policière. Et puis, intarissable, sa femme qui nous raconte l'histoire de cette ligne défunte, sans parler de la curieuse histoire de cette demi-barrière interdisant l'accès direct de la salle au quai de la gare, que nous enjambons pourtant sans nous faire rappeler à l'ordre.

Au petit déjeuner, à une radio locale, par moments on parle le dialecte picard. Dix heures du matin, nous sommes sur le départ. On nous offre nos deux derniers cafés. La neige s'est arrêtée de tomber. Trois SDF dehors, l'un d'eux fait ses petits besoins sur un des murs de la gare. Sur un angle de la cour de la gare, je découvre un petit monument géodésique en pierre, il porte sous un « indicateur d'altitude » cette inscription énigmatique : « IGN. Nivellement de premier ordre. Point primordial. Ne pas détruire, Article du Code… N°… »

À chacun son voyage

Mais il y a mille et une manières de prendre le train. Dans mon cahier de rail encore, le samedi 7 octobre 2000, 8 h 19, gare de l'Est. Quai et rails encore vierges de tout mouvement, de toute direction. Octobre : sans saison encore. Annonce du départ : « Voie 7, le train 6601 pour Strasbourg » (je me rends à Saint-Dié-des-Vosges pour le Festival international de géographie). L'annonce est doublée en allemand. Avec la proclamation de la liste des destinations d'un train effectuée comme l'appel des élèves récompensés lors d'une distribution des prix le dernier jour de l'année scolaire — parfois une véritable litanie, elle m'enchante —, tout départ s'avère gros et riche des gares à venir, et des territoires où elles s'inscrivent. En train, prévus de longue date, des étapes, des arrêts nous sont imposés, impossible de passer un tour, de sauter une case comme au Monopoly. Rien de tel sur une nationale

ou sur une autoroute. Mais dès qu'il s'ébranle, le convoi laisse alors toute latitude au voyageur de se fabriquer son propre voyage.

Certains vont dormir tout le temps du trajet. D'autres, de loin en loin, quittant un instant leur précieuse console ou leur ordinateur, se contentent juste de lever un œil, mais distrait, vers la campagne qui défile, puis en direction de quelque gare. Plus appliqués, jouant en quelque sorte le jeu du train, d'autres au contraire pourront tout à loisir, anticipant l'itinéraire, se préparer à franchir tel fleuve ou à escalader telle colline, ou encore tâcher de repérer les premiers signes, les premiers indices d'une Provence estivale ou d'une Bretagne de week-end. Et, à partir de sa seule gare, rêver des charmes d'une localité. Prescrits, partagés, ces arrêts ont le don, ne serait-ce que furtivement, mais c'est déjà ça, de rapprocher les passagers d'un même compartiment : « Ah, on est déjà à Vierzon ? », « Tiens, je croyais que c'était Saint-Flour ! » Train socialiste, versus route libérale ?

Je n'en finirais pas de les raconter et de les évoquer, ces trajets, parfois très brefs mais toujours merveilleusement lents, tant ils me portent et m'inspirent. De l'un d'eux effectué entre Lot et Cantal j'ai même tiré une brève fiction[9]. Je conserve précieusement la trace de ces « moments ferroviaires » dans mon cahier de rail.

Ainsi ce 25 mars 2013. Il est 6 heures 24 en gare de Lison, dans la Manche. Le train s'ébranle, en direction de Caen. Beauté mordante de cette campagne dans ce petit matin, extrême, picturale, du bleu profond de la

9 « Les deux voyages d'Eva », in *Lignes secondaires, op. cit.*, p. 44-48.

nuit qui peu à peu nous quitte. Brume légère glissant entre les haies, sol gelé, rideaux d'arbres du bocage. Puis la lumière s'invite, et alors tout s'éclaire, mais très lentement, petit à petit, à regret, comme si la nuit ne voulait pas céder la place. Dans ce TER, des étudiants, des ouvriers, des employés, ils habitent sans doute Saint-Lô, la préfecture : parmi eux, qui observe cet instant paysager privilégié (pour moi) mais si labile, cet instantané ? Évidemment, dans mon compartiment, je me doute bien que je ne suis pas le seul à savourer ce moment..., mais le seul peut-être (privilège de l'intellectuel, de l'ethnologue !) à penser que je ne suis pas le seul à « voir ». Où le passage de Proust dans *La Prisonnière*, proposé en exergue de ce livre, prend tout son sens : « Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux. De voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est. »

Autre posture enfin, je la réitère souvent : me placer à l'arrière du convoi (TER ou Intercités) dans le dernier wagon face à la porte arrière, vitrée, qui donne sur la voie pour observer les rails avalés par le train. Le paysage alors défile, mais à l'envers, se ré-enroulant, et c'est comme si, quoique désormais irrémédiablement en train de s'effacer pour le passager, on voyait encore le paysage qu'on venait, à l'instant, tout juste d'avoir sous les yeux, de voir et de savourer. Dépassé, oublié, déjà remisé dans le grenier de notre hier, mais encore tiède. « Voir, c'est avoir vu », écrivait Fernando Pessoa, cité plus haut à propos d'un petit col des Pyrénées. Un agriculteur

ardéchois avait fait devant moi la même remarque — elle m'avait surpris et enchanté —, qui, à ma question sur ses voyages, m'avait répondu : « Quand je roule en voiture, je regarde le paysage de face, bien sûr, mais je m'amuse souvent, si on peut dire "s'amuser", à le regarder aussi dans le rétroviseur, comme ça [geste de la main vers le rétroviseur], vers l'arrière. » Avait-il lu Gilles Lapouge, qu'à un chapitre suivant nous verrons lui aussi voyager en marche arrière ?

Petit plaidoyer pour la lenteur

De la lenteur, nos arpenteurs ou flâneurs ont su ou vont encore témoigner, elle infuse leurs récits. Parcours réitérés autour du même territoire, arpentage d'un bocage ou d'un quartier urbain, errance en forêt ou montée vers les collines, itinérances de région en région, chacun – puisque, hélas, il n'y a pas de chacune — nous en dit quelque chose. Sagement le plus souvent, ou plutôt sans s'en enorgueillir, sans idéologie ni volonté explicite de convaincre. Chacun sa propre délicatesse avec les lieux, respectueux de leur séduction et de leur altérité, mais en demeurant chacun dans son coin, à l'échelle, modeste, de son « terroir ». Ils ne brocardent pas non plus les autres, les endurants, les baroudeurs, les marcheurs « de fond », comme on dit des athlètes. Leur écriture d'ailleurs se ressent de leur posture, le poète du lieu où il demeure n'écrit pas comme le voyageur sac au dos pendant un mois. Encore qu'il faille rester prudent car, rappelez-vous, je l'ai affiché d'entrée : il n'y a pas

homothétie entre la façon concrète de se déplacer et sa mise en écriture, car *on n'écrit pas comme on sent mais comme on se souvient.*

Démodée, la marche à petits pas prudents à la découverte et à la rencontre des paysages ? Démodée, la flânerie ? Pas si sûr ! On ne peut nier que c'était là la pratique dominante de nos parents ou grands-parents — ou la nôtre selon notre l'âge —, à des époques où les déplacements restaient rares, et les voyages onéreux. De ses propres voyages, on se vantait, ils faisaient le menu des fameuses « soirées diapos » pour les amis ou la famille. C'était le démarrage (années 1970) des gîtes ruraux et avec eux la découverte, un peu candide ou parfois naïve, de la campagne, vieilles fermes, lait de vache et confitures. Où se niche désormais la lenteur ? Quel crédit aujourd'hui lui apporte-t-on ?

À raisonner hâtivement, on aurait envie de pronostiquer que ses jours sont comptés. Tous les signaux en effet semblent s'être mis au rouge pour sonner son glas : envahissement des « paysages virtuels » sur Internet, accélération exponentielle des informations sur les lieux « à voir » et les paysages lointains ou prestigieux, banalisation des images, accessibilité et frénésie des voyages et du déplacement, boulimie par exemple très « tendance » et engouement pour les séjours, week-ends, vacances de Pâques ou de Pentecôte, courts mais les plus fréquents possible, envie voire besoin de vitesse, etc.

On peut néanmoins estimer que, à l'aune justement, et à proportion même de ce foisonnement et de cet envahissement, la simple promenade, la marche dominicale en famille ou entre amis, feront plus que seulement

résister à cette mode par ailleurs pourtant dominante, au fameux air du temps. La lenteur coexistera, on peut le penser, avec la vitesse, croissant même, dans son ombre, à la manière d'une contre-valeur, en compensation de l'excès de vitesse ; fonctionnant socialement comme une « valeur refuge », comme on dit, ou encore comme une contre-valeur ou contre-culture. Psychologues ou anthropologues d'ailleurs l'affirment, qui soulignent que l'être humain a besoin, mais alternativement, de lieux de refuge et d'abri *et* de lieux de circulation et de découverte. *Hestia* a toujours su faire bon ménage avec *Hermès,* la déesse du Foyer avec le dieu des Chemins !

Journalistes et chercheurs en conviennent, de même que coexistent déjà des contraires, des valeurs antagonistes, compensatoires qui se corrigent et se corrigeront de plus en plus mutuellement. En proposer une liste serait fastidieux, indiquons seulement ici : le bio *vs* la nourriture industrielle ; le local *vs* le lointain ; la proximité *vs* l'internationalisation, la mondialisation ; les petites lignes de chemin de fer (entre autres la patrimonialisation de certaines d'entre elles, trains à vapeur…) *vs* le TGV ; la balade en forêt sans but ou au seul hasard de la découverte des champignons[10] *vs* le GPS et la géolocalisation… Donc : la lenteur *vs* la hâte et la vitesse.

Mais ne soyons pas trop optimistes non plus. À titre tout à fait personnel, mais plus largement sur un plan intellectuel et littéraire, je continue de prendre la défense de la lenteur : merveilleuse et inépuisable pourvoyeuse de paysages, outil irremplaçable pour les ressentir et les

10 Même si désormais les unes et les autres ne sont pas incompatibles !

comprendre, embrayeur sans égal d'imaginaire. Et à préférer, à la frénésie, la connivence ; les petits pas distraits à la course à perdre haleine ; le sentier à l'autoroute ; la colline au sommet ; le dessin à l'image de synthèse.

À ce propos me reviennent alors ces mots si justes de Georges Perec lorsqu'il nous parle de l'espace comme d'un « doute[11] ». Une inquiétude. On pourrait en dire autant du paysage. Ce n'est qu'en le « nommant », nous dit-il, et en le « désignant » que nous pouvons, l'apprivoisant, nous rassurer. Inextinguibles, affirme-t-il, notre quête et notre besoin de lieux « stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, enracinés, immuables[12] ». Je pense ici par exemple, essentiel, au rôle des *cairns* en montagne et plus encore à celui des *amers* sur les côtes[13]. Indestructibles, ils en viendraient presque à nous parler, du moins nous tendent la main, nous disant quelque chose – d'important – sur nous-mêmes en même temps que sur les paysages que nous avons à traverser ou dans lesquels nous nous aventurons. Une réassurance donc, à la façon de repères.

À propos de repères stables, je pense à la jolie formule que je vous avais déjà proposée au début de cet essai, prononcée par mon père, au volant de notre 15 CV, lorsque, depuis le départ de Paris, se profilaient, enfin, au bout de notre route mais encore loin devant nous, les toute premières crêtes des sommets des Pyrénées : « Mes

11 Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 122.

12 *Ibid.*

13 D'inspiration autant philosophique que géographique, lire le beau livre du jeune géographe Alexandre Chollier : *Autour du cairn*, Genève, Héros-Limite, coll. « Géographie(s) », 2010.

enfants, et voici *nos* montagnes ! » Manière de dire : moi, votre père, ce nouvel été encore, je vous présente les montagnes de ma propre enfance. Malgré les années qui passent, elles sont toujours là, pour vous, pour moi, fidèles au poste et rituellement à notre rendez-vous familial annuel, je vous les offre une fois de plus !

12
Le flâneur des confins. Pierre Sansot

En Languedoc,
à la mémoire de Jean-Pierre Destand,
homme du rivage

Connu surtout pour ses *Gens de peu*, Pierre Sansot (1928-2005) est tout autant amoureux des « lieux de peu ». Mais s'il leur voue un culte, c'est moins pour ce qu'ils sont que pour la manière dont lui-même les découvre et les fréquente : par surprise, par effraction. Au sens propre, ses déambulations déroutent, et de même leur auteur, difficile à classer : ethnologue, sociologue, philosophe, écrivain ? Comme on dit dans les Ardennes et comme là-bas on disait d'André Dhôtel, c'est un *promeneux*. C'est vrai, il nous promène, il nous balade… *Flâner*, *musarder*, *baguenauder* : d'autres termes encore comme *niffier* (en parler bas-normand), ou bien encore « rôder » viennent aussi à l'esprit pour qualifier la flânerie et dire qu'on se déplace, mais sans plan préétabli, « sans idée de

manœuvre », comme disent les lieutenants à leurs soldats à l'exercice, pour cueillir ou braconner des lieux et les ambiances qui les habillent.

Sansot enseigna la sociologie successivement à Grenoble puis à Montpellier. Les dernières années de sa vie, il vécut à Narbonne. Depuis toujours voué à la ville et à l'urbain, il savait avec finesse les raconter et les décrire, il en vanta la poétique, réhabilitant par exemple les paysages ordinaires de la banlieue[1]. Pour lui tous les lieux ont leur qualité, c'est là une posture qui me rapproche de lui, de même que son entêtement à sauver, en même temps que l'ordinaire et le banal, les plus délaissés ou décriés d'entre eux, les marges. Il ne dédaigne pas pour autant les bourgs et la campagne, mais il les traite à la manière Sansot, moins attentif aux particularités strictement régionales qu'à ce que, dans leur densité et leur intensité fugaces, elles permettent à l'observateur de ressentir *in situ*. Dans ses essais, aux lisières des sciences sociales et de la littérature, maquisard de l'ethnologie dominante (dans le milieu universitaire il n'a pas eu la reconnaissance qu'il a reçue de ses lecteurs), il s'attache surtout aux infimes variations des journées, au grain et aux nuances des lieux : posture qui, selon lui, révèle les paysages bien mieux que les visions et les situations panoramiques ou de surplomb. Pour y parvenir, nul besoin de bottes ni d'un *K-Way* : quelques pas lui suffisent pour éprouver un fragment de paysage et s'éprouver lui-même.

1 Pierre Sansot, « Pour une esthétique des paysages ordinaires », *Ethnologie française*, vol. 19, n° 3, « Crise du paysage ? », 1989, p. 239-243.

Il n'est pas pour autant l'inventeur d'un « genre », précédé en effet et influencé par la mouvance situationniste et les *dérives* urbaines de Guy Debord et de ses compères, à la fois libres, spontanées, inventées sur l'instant, mais concertées. Il lui arrive d'ailleurs de s'en réclamer explicitement. On pourra aussi le situer au sein d'une autre famille implicite, plus ancienne, et bien garnie. Elle nous conduirait de Rousseau, bien sûr, de Nerval à Léon-Paul Fargue, Jacques Réda, Olivier Rolin et à Peter Handke ; mais aussi de Walter Benjamin à Kracauer, ses « collègues » sociologues[2]. Ouf !

Marchait-il ? Et comment se déplaçait-il ? Il ne nous le dit pas vraiment, on ne peut que lire entre ses lignes, le deviner. Il ne randonnait pas, c'est sûr. Avec son visage buriné de chef amérindien et son catogan, on sait en revanche, sportif, qu'il était adepte du plein air. Ses contrées (il aurait aimé l'emploi de ce terme), ses terres de référence ont pour nom : le Sud-Ouest de son enfance et ses villages (le Lot-et-Garonne), le rivage de la côte languedocienne (Sète, le port de Gruissan), le sud des Alpes, les rues de Grenoble, celles de Marseille, de Nice, de Paris. Il nous y invite, on le voit y pénétrer, avec douceur, avec lenteur, c'est là son credo, sa marque de fabrique.

Mais presque autant que les paysages eux-mêmes, ce sont ceux qui les peuplent et les habitent au sens fort du terme[3] qui prennent le dessus et retiendront son attention, suscitant parfois sa tendresse, disant une émotion toute

2 Lire, quoique ancien, le très riche numéro du *Magazine littéraire* « L'errance, de Cervantès aux écrivains-voyageurs » (n° 353, 1997).

3 Cf. Jean-Marc Besse, *Habiter. Un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013.

personnelle : chaisière de square, sacristine par exemple, ou couple d'amoureux. Autant d'autres « figures » du lieu encore, attachées à un lieu… à ajouter à notre liste des gardiens des paysages.

Mais tout autant l'attirent les errants, sans feu ni lieu, chemineaux et vagabonds, de surcroît marginaux et mal-aimés par la société[4], et ce qui les signifie : le sentier, la piste, la lisière. Littéralement ils transportent leur lieu sur leur dos. Une belle page nous dit par ailleurs son propre usage des chemins :

> Grâce à ces chemins, il est rendu justice à tout ce qui vient de la lumière : ici une prairie, là-bas un village ou le début d'une banlieue. Les lisières, les frontières, les sentiers, les lignes ferroviaires, les côtes, les rivières, les fleuves pluralisent et multiplient la beauté[5].

Conduisant et promettant un paysage, « présumés » et « espérés », « projection d'un pays hors de ses limites originelles[6] », les *arrière-pays* le touchent aussi très fort. Pour gagner Nice, depuis la vallée du Rhône ou alors de Grenoble, par la route (avant qu'elle ne devienne plus tard autoroute) ou en train, empruntant la « micheline »,

4 On me permettra de suggérer un parallèle avec « L'homme aux bottes », l'idiot de village rencontré dans « mon » village du Cantal que je campe dans un chapitre de *Poétique du village. Rencontres en Margeride*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2010.

5 Pierre Sansot, *Variations paysagères. Invitation au paysage*, Paris, Klincksieck, 1983, p. 127.

6 Id., *La France sensible*, Paris et Seyssel, Petite Bibliothèque Payot et Champ Vallon, 1995 [1985], p. 137.

dans quatre belles pages[7], il propose de les nommer plutôt *avant-pays*. Fasciné par le dehors, c'est peu de le dire, s'y exposer, c'est se donner les moyens d'en découvrir la richesse et de pouvoir en goûter tout le sel : « L'être en mouvement possède toujours un avantage sur l'être au repos[8]. » Jolie formule. Il est convaincu « qu'il n'y a pas de Paysage [c'est lui qui utilise cette capitale], mais une multitude de paysages en puissance autour d'un lieu et le long d'une déambulation[9] ».

Entrons dans ses « récits d'espaces » (pour reprendre l'expression de Michel de Certeau) à travers ses propres entrées en paysage que sont ses mots-*mana*. À la manière d'un étendard, son lexique, les mots, les siens, sont pour nous une clef de lecture, un mode d'emploi, et pour lui, plus encore, un état d'esprit, voire une philosophie : *accéder* à un paysage et *l'accueillir* ; la *disponibilité* et l'*abandon* (à l'événement, au moment) ; l'*aléatoire* et l'*incertain* ; l'*attente* et l'*ennui* ; le *rêve* et, bien sûr, la *lenteur*. Mention spéciale enfin pour ce beau néologisme : *l'affection paysagère*. Pierre Sansot ? Un philosophe, écrivain et hédoniste. Un voyageur et un promeneur amateur. Un cueilleur de lieux et de moments. Un glaneur de paysages : il les picore.

Toujours du côté du sensible et de l'émotion, je voudrais enfin souligner l'importance qu'il accorde à la météo et aux saisons[10] – cela me parle, bien sûr… Un lieu

7 *Ibid.*, p. 128-131.

8 Pierre Sansot, *Variations paysagères*, *op. cit.*, p. 124.

9 *Ibid.*, p. 9.

10 Pierre Sansot, « Jamais la météorologie n'abolira l'art d'interpréter les signes venus du ciel. Le chariot des quatre saisons à Narbonne », *Études rurales*, n° 118-119, « La météo. Pour une anthropologie du temps qu'il fait », 1990.

ne « va » pas, ne « marche » pas sans elles, elles l'aident à le qualifier, davantage encore. C'est ainsi qu'on le voit par exemple « aller à la rencontre de l'hiver », ou de l'automne ; nous parler des « brumes du souvenir » ; de la « lumière d'un ciel accordée à la liquidité du fleuve » ; de la « coprésence de la petite pluie fine et des villes de province » ; ou encore de « l'arrière-saison qui se conjugue si bien avec la notion d'arrière-pays[11] ». Justement parce que ténue et labile, ce type de notation procure un effet de réel à son récit : « Moi, Pierre Sansot, j'y suis réellement allé ! » Dont l'enfant est le héros, je veux citer ce beau passage :

> Je vivais dans l'espérance de la prochaine saison, sachant qu'à cet été succéderait un autre été, à la fois semblable et différent, plutôt semblable que différent, en quoi il m'assurerait de son éternité. À nouveau, un jour il ferait chaud malgré les volets clos, malgré les boissons fraîches, malgré les mouvements démesurés. Dès le mois d'avril, j'épiais les signes précurseurs de cette chaleur qui envahit le corps et le dépossède de son énergie. [...] *Je marchais glorieusement vers l'été comme d'autres marchent vers Paris ou vers une ville amie.* [...] C'est de la même façon que j'appréhendais l'hiver ou d'autres saisons comme on suit une piste par la vigilance et la sympathie avec les choses[12].

11 Occurrences lues dans : Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivages, 2000.

12 Id., *Variations paysagères*, *op. cit.*, p. 122. (C'est l'auteur qui souligne.)

Mais ces notations, ces glanes suffisent-elles pour « faire » paysage ? Lui, pourtant chantre de la lenteur, semble juste passer dans ces lieux, seulement les traverser. La géographie de notre flâneur-philosophe s'avère déconcertante, la topographie est pour lui accessoire, aléatoire, et pourtant il en a réellement fréquenté certains de ceux qu'il décrit.

Sansot par exemple consacre un chapitre entier à la marche[13] ! Et puis, tout jeune adulte, dans le Lot, le voici, pérégrinant de petite école rurale en petite école rurale, qui part à la rencontre des salles de classe, des institutrices… et de ses propres souvenirs d'écolier. Mais la localisation de ses maraudes, celle de ses circuits réels et de leur *tempo,* ses itinéraires, le lecteur ne peut que les deviner. Ses récits ne sont pas un carnet de terrain, ni un journal de route ou de voyage… Non. Comme nous faisions enfants (je m'exprime comme Sansot…), avec les emblèmes des coureurs du Tour de France, on le dirait en train de planter, pour chacun des lieux visités, de petits drapeaux sur une carte de France. Dandy des paysages, illusionniste, quelque peu désinvolte, aurais-je envie aussi de dire, il donne l'impression d'être allé partout (ou presque…), mais à force d'être partout, il n'est nulle part, du moins on ne le situe pas réellement, sa géographie buissonnière reste hors-sol. Ce n'est pas celle d'un Dhôtel ou d'un Trassard, ni exactement la mienne.

Flâneur, buissonnier, Sansot nous fait néanmoins partager deux ancrages forts. Celui de ses origines donc — et, plus largement, celui de la place qu'il réserve

13 Id., « Marcher en France », in *La France sensible, op. cit.*

à l'enfance. « J'étais un petit paysan du Lot-et-Garonne », écrit-il (et alors nous pouvons voir et imaginer des coteaux, des pruniers d'Agen). Et puis, bien sûr, la ville sur laquelle avaient porté ses premières recherches, Grenoble, son vrai terreau, on le savait – et à le lire on le sent : sa matrice.

Au fond, c'est peut-être en cela que réside le paysage de Pierre Sansot : un puzzle composé de motifs paysagers, de modèles de lieux, de sites, comme autant de « types idéaux », comme on dit en sociologie, procédant d'ailleurs de la même façon avec les « gens de peu ». Mieux que personne, il sait en capter et en communiquer l'ambiance et, paradoxalement, cela lui permet de monter en généralité : « Le fleuve », « L'école », « Le village de France », etc. De flânerie en déambulation, ce n'est pas un cours que nous délivre le professeur Sansot ni, en géographe ou en ethnologue, un manuel proposant une suite de monographies paysagères avec leurs descriptions exhaustives. Son intention est tout autre : nous transporter, nous faire sentir et partager presque un mode d'emploi plus global des lieux et des territoires, le sien, instillé par un regard, une hypersensibilité, parfois une porosité avec le dehors, une véritable posture donc. C'est ce qui fait son *plus* et signe son œuvre. Un illusionniste, notre ethnologue ? Oui, mais aussi et surtout un magicien des scènes sociales (on pense aux sociologues Erving Goffman ou Richard Hoggart) et de leurs ambiances, des parfums et atmosphères des contrées visitées (plus que *stricto sensu* des paysages).

On aimerait se rendre sur les terres de Sansot, faire, en vrai, les voyages qu'il n'a (peut-être) pas (tous) réellement effectués, car, comme il le dit lui-même :

> La géographie (comme l'histoire) est une fable de qualité quand le narrateur nous dit avec talent ce qu'il a cru voir. Comme il a des qualités graphiques, il dessine avec netteté des paysages. En vous rendant parfois sur place, vous vous rendez compte que vous n'avez pas eu affaire à un menteur ou à un conteur habile. [...] Si le paysage réel vous déçoit, vous en êtes quitte à admirer le talent du dessinateur et vous admettez que vous n'avez pas su le voir comme lui[14].

Un bourg, une place, trois tilleuls

Nous sommes dans la Beauce, en plaine pour une fois et non plus dans les Pyrénées. Dans mon cahier de lieux, le 11 mars 2007, je raconte un modeste bourg, entre Chartres et Brou, où se croisent trois rues, presque des chemins vicinaux : une toute petite place. Avec Cécile, nous nous arrêtons, juste nous dégourdir les jambes. Avec cette placette recouverte d'herbe, on se croirait à la campagne. Trois tilleuls comme il en est tant à garnir les places de village et les entrées des églises. Tilleuls gracieux, au feuillage d'un vert velouté et délicat, je les sais mellifères. Une croix en pierre, sans style, un peu moussue. Et puis, rouillée et évidemment hors service, une haute et vieille roue de pompe à eau à manivelle comme on peut encore en voir dans d'autres villages de la région.

14 Id., *La France sensible*, *op. cit.*, p. 52.

Nous sommes dans la Beauce : paysages à première vue banals et ingrats au regard de celui qui ne fait que passer, platitude, horizons sans fin de champs de céréales et de colza, à perte de vue, sans limite bocagère entre les immenses parcelles, seuls quelques bosquets ponctuent l'horizon, tentant de le scander et d'en rompre la monotonie. Qu'en dire ? Qui va y chercher du paysage ? Y randonner ?

Et pourtant, sans m'y attendre, un peu à la manière d'une zone ou d'un lieu « plein » et riche posé dans un environnement et un paysage sans grâce ni personnalité prononcée (yang/yin), ce lieu très circonscrit a bien voulu se mettre à me parler. C'était aussi sans doute parce que, à peine quitté Paris et en route pour notre Perche, ce jour-là et à ce moment précis, nous avions envie d'une pause, d'un arrêt en recherche, déjà, d'une petite ruralité paisible, hors temps, à peu de frais nous dépayser, un peu de « vraie » campagne déjà. Comme cela nous arrive à tous sans prévenir, ce type de petite expérience s'était posé, s'était levé à la faveur de quelques pas dans ce bourg, un autre aurait fait l'affaire, d'autres font souvent l'affaire pour moi. Et avec notre regard en demande et en attente, ce lieu prit valeur, sa valeur, en tant que lieu. Sa dignité.

D'abord, il nous *disait* un *croisement*, un centre, dont tout territoire a besoin, quel qu'il soit, urbain ou rural. Et puis, avec cette croix, une *centralité.*

Les *croix* me touchent toujours : leurs innombrables variétés, de pierre ou de bois, ostentatoires ou presque invisibles, les municipalités les redressent, les restaurent ; perdus, les anciens usages qui y étaient associés, au

printemps les processions des rogations et celles de la Fête-Dieu ; croix de carrefour, de centre-bourg ou de sortie de village, parfois implantées en plein champ, et alors pourquoi là ? Quelle mémoire pour quel événement local ? Quelle commémoration ? Qui se souvient encore ? Dans le Vercors, le long du lacet d'un sentier de montagne, au promeneur curieux, j'en étais un ce jour-là, telle croix parle du décès accidentel d'un enfant sur le chemin du col de l'Aiguille ; une autre, dans une forêt de la Barousse dans les Pyrénées, de la mort tragique d'un maquisard, j'ai relevé son nom ; ailleurs encore, dans le nord du Doubs, plateau de Maîche, une autre encore perpétue le souvenir d'un accident mortel de tracteur.

Qu'est-ce au fond qu'un croisement si ce n'est une convergence, un renforcement, une densification de l'espace alentour, tranchant, ici dans la Beauce, sur la monotonie de la plaine et sur la *moyenneté* et la banalité de ce bourg assoupi ? Assoupi ? En fait, pas plus que tout autre bourg, celui-ci ne l'est, assoupi, et encore moins hier — comme nous le disent les historiens du rural. Mais que se passe-t-il derrière ces portes closes, ces rideaux tirés ? De l'intérieur de ces demeures, on n'a de cesse de les écarter au moindre bruit nouveau ou insolite (de voix ou de pas, l'horaire inhabituel d'un voisin, une auto d'une marque qu'on ne connaît pas, un couple imprévu ou récemment formé qui passe), il y a toujours à observer, puis à colporter, rumeur bientôt, et d'ici peu ces volets se fermeront à leur tour : il va être 19 heures.

Si modeste soit-il, tout centre toujours fonctionne comme centre par opposition à des confins — et au besoin se les invente —, à un lointain, à un plat-pays, à

la « campagne », comme on dit parfois pour distinguer les habitants du centre-village, ceux du « bourg » (artisans, employés, retraités) de ceux des « écarts », lieux-dits, hameaux et autres fermes isolées (paysannes). En opposition mais tout autant en complémentarité, un centre et son alentour ayant en effet besoin l'un de l'autre ; à la façon d'un binôme, ils forment système. Tout centre, de village ou de bourg, renvoie donc à un paysage : à celui qui l'entoure et lui donne sens. Plus que son prolongement, il en est l'expression et l'aboutissement.

Des centres, pour se rassurer, se réconforter, se rencontrer, se confronter, permettre à qui y demeure de faire groupe, de « faire société », comme on dit, de se parler, quitte à médire et à s'épier. Ailleurs que dans cette Beauce, dans certaines petites villes et non plus dans un simple bourg, on trouve bien sûr d'autres types de centres, plus construits, plus vivants. Pensons par exemple aux bastides du Sud-Ouest avec leurs « couverts » ces galeries piétonnes et marchandes qui garnissent les quatre côtés de la place, invitant à flâner, à deviser, propices à la rencontre. Mais, partout ailleurs, là où vos pas vous auront porté, dès lors que vous aurez trouvé un centre, une place, vous ne serez plus perdu, vous ne pourrez plus vous égarer.

13
Voir sans avoir vu

Le 2 novembre 2009, dans le Tarn, à Sorèze, au pied de la montagne Noire, logé dans un ancien pensionnat de jésuites. Je note que je me suis levé tôt. Je vais, seul, faire un tour de ville. M'en imprégner, je ne la connais pas, si j'y suis aujourd'hui c'est pour un colloque (« Cinéma et paysage »). Rapide café-cigarette dans un bistrot de la ville. Dans les rues, j'observe : ici, qu'est-ce qui *fait* Tarn, qu'est-ce qui *dit* cette région et ce département ?

Au carrefour de deux ruelles, enclos par des murs qui les longent, un vaste jardin. Hermétiquement fermé et gardé par une haute grille en fer dont la peinture s'écaille. Dans le fond, en partie masquée par les branches des arbres de l'allée centrale, une maison, une demeure plus exactement, un peu solennelle et compassée — une maison de notaire ? Dans le jardin on peut deviner, encore à peu près dessinées, d'anciennes allées de gravier, et on peut encore voir des bordures de buis, quelques althéas (h*ibiscus*, dits aussi roses de Charonne), une cabane de jardinier en planches qui occupe un côté. Visiblement, ce jardin n'est plus

régulièrement entretenu — depuis quand ? —, il semble assoupi, comme suspendu, affranchi ou dispensé du temps qui passe. Juste un court instant, envie de forcer la grille. Mais non, surtout pas ! Le mystère se dissiperait. Ce jardin au bois dormant qui pourtant me tente et semble m'appeler : le laisser plutôt dormir dans le nid de ma mémoire, il doit avoir besoin de vivre son temps à lui, se reposer encore. Ne pas le réveiller, il s'évanouirait pour de bon.

Pousser la grille, ou rester sur le seuil ?

Certains lieux qui pourtant m'attirent, mais justement *trop*, il m'arrive de m'abstenir de m'y rendre. Sans même le décider, il m'arrive fréquemment de mettre en pratique ce précepte, cette maxime. Souvent situés dans un *haut pays*, ou dans un *outre-pays*, disant à l'excès un là-bas, un là-haut, des villages aux noms pour moi si beaux, trop poétiques, au large desquels je n'ai fait que passer – je ne veux pas vous encombrer avec une liste, une de plus, pourtant ça me démange, juste vous proposer ici : Saint-Sauveur-de-Ginestoux et Chazal-Hivernal en Lozère ; dans la Drôme, Saint-Nazaire-le-désert ; Kergrist-Moëlou en Bretagne ; Venteuges en Haute-Loire ; en Ardèche, Issanlas et Le Pré-Gabriel.

Si aérien ce dernier village, minimaliste, énigmatique dans sa sobriété même, une épure de village de haut plateau, si loin de tout, exposé plus que les autres aux grands froids et aux vents de neige, à leur merci ! À l'occasion de notre passage hivernal dans ce lieu, avec deux amis et collègues nous avions décidé de ne le localiser ni même

de prononcer son nom à quiconque. Afin que personne ne puisse l'identifier, s'en emparer, nous le voler, qu'il demeure bien au chaud dans notre grenier à rêves à tous trois. (Le Pré-Gabriel est donc un pseudonyme…)

Et puis il y aurait à évoquer les petites régions aux noms si euphoniques, si chantants et si rudes en même temps. Mais plus haut, dans ma géographie d'adolescent, je vous en avais déjà proposé une liste ! Ici, seulement : au Portugal, le Trás-os-Montes ; espagnole, l'Extrémadure ; italiens, les Abruzzes et la Basilicate ; en Écosse, les Highlands ; le nom des petites régions des États baltes. Ces villages, ces régions, leur nom déjà seul me suffit, je les garde en réserve, pour plus tard, comme une provision pour les jours de vague à l'âme. Nous le savons bien, *les cloches sont toujours plus belles de l'autre côté de la montagne* (proverbe allemand). De rester seulement désirés, seulement devinés car jamais atteints ni assouvis, ces lieux n'en ont pour moi, mais je ne dois pas être le seul, que plus de saveur : « L'automne que je possède vraiment, nous confie Fernando Pessoa, c'est celui que j'ai perdu[1]. »

Un alchimiste des paysages, Gilles Lapouge

Perdre le paysage pour (mieux) en prendre possession : plus qu'un programme, une philosophie. Pessoa disait « Voir, c'est avoir vu », Giono comme Lapouge à sa suite font la démonstration de « Voir sans avoir vu ».

1 Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité de Bernardo Soares*, Christian Bourgois, 1992 [1982].

De son antre, Gilles Lapouge ne sort guère, juste quelques pas entre le VII[e] et le XV[e] arrondissement de Paris, et, il y a quelques années, du côté de la Maison de la Radio pour son émission *Agora*, puis *En étrange pays*. Certains étés, on pourra néanmoins le rencontrer à Digne-les-Bains, où il naquit en 1923, ou encore à Manosque, aux rencontres Jean Giono. Dans ses livres, il raconte volontiers sa petite enfance en Algérie et, avec elle, le Sahara. Il se montre si fasciné par l'Islande qu'on peut se demander s'il ne s'y est pas réellement rendu, mais avec lui allez savoir ! En revanche, excusez du peu, au Brésil, dans le Sertao et l'Amazonie, on sait de source sûre que, encore jeune adulte, et toujours récemment, il fit plusieurs longs séjours. Ce pays est devenu sa terre d'adoption.

Dans son cabinet d'alchimiste, avec du vrai il nous fabrique du faux. C'est plus fort que lui. Et avec du faux, du vrai. Ce pouvoir singulier, cette quête, cette transmutation le hante et le poursuit. Ses matériaux de prédilection restent les paysages et la géographie, mais avec cette discipline et, tout comme lui, Julien Gracq, l'histoire n'est jamais bien loin. Il peuple en effet volontiers ses territoires de « figures », des personnages de marginaux, pirates ou flibustiers, ou encore d'utopistes, et aussi de grands hommes, mais pas les plus recommandables, à la renommée sulfureuse ou discutable.

S'il voyage, c'est donc principalement par procuration. Ainsi en est-il des *climats*, une de ses marottes, une complicité profonde le lie à eux : « Ils voyagent à ma place, nous dit-il. Comme des livreurs de bouquets de fleurs, ils déposent à ma porte, selon les saisons, un pays

ou un autre pays[2]. » Et, à ma question sur ses déplacements et sur ses paysages, il avait répondu par cette jolie boutade : « Les saisons bougent pour moi ! »

Chaque année, invité du fameux festival des Étonnants Voyageurs, il arpente les rues et les remparts de Saint-Malo. Mais que vient-il y fabriquer à chaque fois, lui qui se déclare en même temps en délicatesse avec ces explorateurs, lui qui estime que, retournant un jour ou l'autre benoîtement dans leurs pénates, ces randonneurs au long cours (dont il sauve quelques-uns, dont Nicolas Bouvier) ne sont pas assez aventureux à son goût ? Remarquant d'ailleurs qu'eux-mêmes, pour bien se démarquer de la littérature dite « de voyage », adoptent du recul vis-à-vis de ce genre littéraire qui pourtant est le leur[3], il ne va pas jusqu'à étriller ces adeptes du « Grand Dehors » chers à Michel Le Bris, mais ne peut s'empêcher de se montrer parfois narquois et en délicatesse à leur égard !

Lapouge a le sens inné et le goût du paradoxe. Il n'aimerait probablement pas qu'on le classe parmi ces écrivains vagabonds. Ces derniers, en effet, *voyagent pour (pouvoir) écrire,* ils écrivent en marchant. Lui, à l'inverse, *écrit pour voyager*, pour se dépayser. Il marche pendant qu'il écrit. C'est toute la différence. À sa suite, puisque « errance n'est pas promenade, ni flânerie[4] », et que lui-même ne veut « pour seuls bagages [que] l'errance

2 Gille Lapouge, « Contribution à une théorie des climats », *Études rurales*, n° 118-119, « Météo. Pour une anthropologie du temps qu'il fait », 1990, p. 150-151.

3 Par exemple dans : *Besoin de mirages,* Paris, Le Seuil, 1999, p. 163-165.

4 Éditorial du *Magazine littéraire*, « L'errance… », art. cité, p. 16.

et l'ennui[5] », j'inclinerais pour ma part à le ranger au sens large parmi les errants. Un errant, donc… à ceci près que, sautant joyeusement d'un continent à un autre ou enjambant allègrement les siècles, son errance à lui n'est pas géographique, mais d'un tout autre ordre.

> Ma géographie, c'est une géographie d'image d'Épinal et de vase de Soissons, une géographie de dessin d'enfant, d'odeur de craie et de tableau noir […]. Ma topographie emprunte les chemins vicinaux. Elle voit des îles dans le ciel. Elle croit que les vents sont un pays. Je voudrais faire la géographie des ombres de l'automne. Des géographies pour oiseaux et pour marmottes[6].

Voyageant à peu de frais, il joue en effet comme personne avec les images, les textes et les témoignages, avec les époques comme avec les lieux. De même qu'on fait flèche de tout bois, lui, de tout ce qui lui tombe sous les yeux ou sous la main, il sait faire poésie et paysage. Il n'aurait pas fait un bon organisateur de voyages, mais il reste le meilleur des guides. Un rien le dépayse.

Prenons le climat. Survient l'hiver. Le voici qui irait presque jusqu'à vitupérer contre le chauffage central. Ses griefs ? « Mettant le climat hors la loi », son installation désormais dans toutes les pièces des maisons et des appartements uniformise la température, empêchant ainsi de

5 Gille Lapouge, « Avec pour seuls bagages l'errance et l'ennui », *in* Anne Bécel (dir.) *L'Invention du voyage*, Paris, Le Passeur, 2016, p. 15.

6 Gilles Lapouge, *La Légende de la géographie*, Paris, Albin Michel, 2009, p. 28-29.

pouvoir, comme jadis avec le feu de bois limité à la seule grande pièce, de varier les sensations d'une pièce à l'autre et de voyager à travers les aires climatiques, du plus chaud au plus froid : « Pour monter dans vos chambres, vous traversez, comme on traverse un pays perdu, des espaces glacés, des Sibéries, des îles Sakhaline et des Groenlands, la maison devient un théâtre épique[7]. »

Les Amazonie de Gilles Lapouge

La Sibérie, l'Islande et, avec elles, la neige. Ses neiges plutôt. Il en est presque un adorateur (mais a-t-il jamais skié ?) : « Elle efface la géographie. Ou plutôt, elle ajoute à la géographie une autre géographie, quelque chose comme son contraire, un cache, un transparent[8]. »

Mais Lapouge n'est pas un ingrat. Éclectique, il n'a pas voulu faire de jaloux, et a su céder au charme du Brésil, une fascination durable, un envoûtement[9]. Lors d'un de ses tout premiers séjours, il en est tombé définitivement amoureux… en même temps que d'une jeune fille. Il ne la vit qu'une seule fois. Elle lui avait donné rendez-vous pour le lendemain, mais après la troisième pluie. Notre jeune homme se trompa de pluie, s'embrouilla dans ses calculs, et adieu la belle Brésilienne !

7 Id., « Contribution à une théorie des climats », art. cité, p. 146.

8 Id., *La Légende de la géographie*, *op. cit.*, p. 177. Comme l'indiquent d'autres de ses ouvrages (par ex. *Le Bruit de la neige*, Paris, Albin Michel, 1996), les neiges hantent, voire obsèdent Lapouge.

9 Brésil auquel il a consacré un grand nombre d'ouvrages, notamment son avant-dernier livre sur ce pays : *Dictionnaire amoureux du Brésil*, Paris, Plon, 2011.

Lapouge n'est pas un conteur, mais un raconteur, toujours une anecdote sous la main, sous la dent, et pour nous ensuite sous la plume. Tout en égrenant les références les plus sérieuses sur l'histoire et à la géographie brésiliennes (il a appris l'histoire-géo à l'université), en marge de faits avérés, il relate et ne retient pour ses récits que les plus singuliers ou les plus discutables, ceux qu'on a oubliés. Il invente ou mieux réinvente des paysages et des personnages. Il va les chercher loin, très loin, des terres des Vikings jusque dans le Nouveau Monde, de la Renaissance jusqu'à l'Antiquité grecque. Et pour ce faire, il sait comme personne se pencher sur les mappemondes et sur les cartes. Il les adore, les plus anciennes surtout, les tournant en dérision et en débusquant l'imprécision, les erreurs et l'approximation qui font ses délices et dont il nous régale. Mais s'emporte contre la trop grande précision et la sophistication des cartes IGN les plus récentes, qui, prétend-il, empêchent maintenant que l'on puisse se perdre… à moins, comme certains, j'en connais, d'être capable ou de décider de s'en passer.

En Amazonie, c'est comme ça qu'il partit un jour, à la recherche, d'avance vouée à l'échec, d'un cimetière proche d'une ville improbable, « dans un lieu pas dit », un cimetière « sans sépultures ».

> On ne voyait que de petites croix rudimentaires. Pas de marbre et pas de granit, pas de saintes Thérèse rouillées, et pas de temps qui passe. Un cimetière sans rien, sans passé, sans présent et sans avenir.

> Ce n'était pas le cimetière, c'était l'antichambre du cimetière. Ce n'était pas un lieu, mais l'antichambre d'un lieu[10].

La peur, l'ennui, l'égarement

Alors, Lapouge, un piètre professeur de géographie ? Pas si sûr ! Il a l'intelligence du « cancre », celui dont parle si bien Pierre Sansot, cet élève qui, justement parce que mauvais élève, pour mieux déjouer les règles, les détourner, y échapper, sait mieux que ses autres camarades comment fonctionne l'école, ses zones de faiblesse, ses failles, ses rites et ses contraintes. Les chemins de notre alchimiste, ses itinéraires sont le plus souvent des voies de traverse, ou bien des trajets effectués au pas incertain et à l'allure déroutante de l'âne, de la Modestine de Robert Louis Stevenson, soi-disant rétive et capricieuse, mais qui tient pourtant bien son allure et qui sait son chemin.

Lapouge regarde partout autour de lui. Par-devant bien sûr. Mais aussi à côté de la route, de biais. Et également par-derrière. Il était enfant, c'était entre Oran et le Sahara, dans une Peugeot, on l'avait installé sur un strapontin disposé à l'envers dans ce modèle dit « familial » : « Mon voyage fut une marche arrière, se souvient-il, une culbute. C'était bizarre d'avancer à reculons[11]. » Souvent la tête dans les nuages, tenté par

10 Id., « Sans nom et sans lieu », *Communications*, n° 87, p. 144-145.
11 Id., *Besoin de mirages, op. cit.*, p. 11.

les mirages[12], il marche rarement comme les autres. Ainsi m'expliqua-t-il le rôle que peut jouer la peur dans la découverte des paysages : elle dramatise et exacerbe notre perception des détails, des lieux, et nous fait anticiper les menaces, les embûches et les pièges. « Il n'y a pas meilleur chasseur que celui qui a peur de la forêt », affirmait pour sa part Claude Lévi-Strauss.

Ou encore l'ennui. Lorsqu'on est enfant, me disait un ami, s'ennuyer dans une rue, une cour d'école, dans un lieu public, c'est laisser vagabonder longtemps son esprit et longtemps son regard, musarder immobile, on n'a que cela à faire, on a tout son temps, observer tout ce qui nous entoure alors ressassé, récapitulé, revu et revisité, objets et détails secondaires aussi bien que principaux.

Se perdre également est une autre de ses marottes ; s'égarer, un bon moteur, un bon moyen, une bonne technique pour entrer dans un paysage. C'était déjà la belle leçon d'André Dhôtel ! Comme dit ce proverbe amérindien, l'égarement possède des valeurs paradoxales, dont celle-ci : « Si tu ne connais pas ton chemin, ne le demande pas à quelqu'un qui le connaît, car tu ne pourrais plus te perdre et alors il te manquerait la découverte. » Gilles Lapouge souscrirait certainement à cette philosophie.

12 Mirage, cela fera plaisir à notre ami Gilles, considéré par les météorologues comme un authentique « météore », plus précisément un *photométéore*, au même titre que l'arc-en-ciel et l'aurore boréale.

Hors-sol

Où l'auteur fait encore un petit point d'étape. Les paysages, modes d'emploi. S'y rendre fièrement, gaillardement, le nez au vent, sac à dos et gros souliers, les parcourir, les épuiser, voire s'y épuiser. Ou à l'inverse, ralentir sa progression, s'abstenir voire s'interdire d'aller trop loin, trop vite, et demeurer dans son propre quartier, son propre village. Ou bien encore, une fois bien choisi son poste d'observation, se contenter d'un point fixe. Mais, on vient déjà de le voir, et le présent chapitre y est tout entier consacré, il est une autre posture encore : pas même se déplacer, voir les paysages sans même les avoir vus. À la suite de Gilles Lapouge, dans sa mouvance et sa philosophie, quelques autres auteurs semblent se donner la main et vont maintenant venir en renfort, à mon secours.

Se contenter d'imaginer un ailleurs, seulement vouloir s'y rendre, c'est déjà y être allé. Réellement, quoique virtuellement. Par la pensée. Gilles Lapouge : « L'imaginaire, nous dit-il, n'est pas le moins bon moyen de locomotion. » C'est ce que voulait dire déjà et écrivait Jean-Jacques Rousseau, par ailleurs authentique et grand marcheur.

> *Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver* [je souligne] ; si je veux décrire un beau paysage, il faut que ce soit dans des murs ; et j'ai dit cent fois que si j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté[13].

13 Rousseau, *Les Confessions. Livre quatrième (1730-1731)*, Paris, Le Livre de poche, 1998 [1778], p. 257.

Prônant une présence différée et décalée au paysage, par leur côté paradoxal, ces phrases roboratives n'ont cessé de me poursuivre depuis qu'une collègue et amie, Anouchka Vasak, me les eut signalées. Pierre Sansot ne dit pas autre chose quand il suggère de parfois « en arriver à délocaliser, à déterritorialiser la notion de paysage[14] ».

La lande et le brouillard

Avec Jules Barbey d'Aurevilly se dit autre chose encore : sans s'y être jamais rendu, comment décrire avec justesse, la géographie d'un lieu ou d'un paysage qu'on ne connaît donc pas *de visu* ? Quoique vivant non loin de là, mais plus au nord, le romancier normand ne s'était jamais rendu sur la lande de Lessay, en plein centre du Cotentin. Nous sommes en 1852. Mise en scène et définie comme maléfique, c'est pourtant elle, omniprésente, qui sert à dramatiser le récit de *L'Ensorcelée*. Ses longues et fréquentes descriptions ont parfois des accents de Vidal de la Blache :

> La lande de Lessay est une des plus considérables de cette portion de la Normandie qu'on appelle presqu'île du Cotentin. Pays de culture, de vallées fertiles, d'herbages verdoyants, de rivières poissonneuses, le Cotentin [...] a pourtant [...] de ces parties stériles et nues où l'homme passe et

14 Pierre Sansot, « Pour une esthétique des paysages ordinaires », *Ethnologie française*, vol. 19, n° 3, « Crise du paysage ? », 1989, p. 242.

> où rien ne vient, sinon une herbe rare et quelques bruyères bientôt desséchées. Ces lacunes de culture, ces places vides de végétation, ces têtes chauves pour ainsi dire, forment d'ordinaire un frappant contraste avec les terrains qui les environnent. Elles sont à ces pays cultivés des oasis arides, comme il y a dans les sables du désert des oasis de verdure[15].

De Paris, ce furent tout à la fois le témoignage d'un ami, quelques lectures et ses propres souvenirs d'autres petites régions du Cotentin qui permirent que la lecture de son roman dégage un tel accent de véracité, une telle vraisemblance paysagère[16].

On peut aussi faire croire qu'on est allé dans l'endroit dont on fait la description. La répartie est connue : à la question « Vous l'avez vraiment pris, le Transsibérien ? », Blaise Cendras aurait rétorqué : « Mais vous y êtes monté avec moi ! » Pessoa ira plus loin encore, tout à l'heure, qui estimait et prétendait que, d'autant plus impliqué qu'on n'y est justement pas allé, on connaît mieux un paysage à la mesure même de notre ignorance ; d'autant mieux qu'on ne l'a ni atteint ni foulé.

Quant à la force, au degré de véracité et de conviction que contiennent et apportent la peinture et la littérature aux paysages, ils ne sont plus à démontrer. Spécialiste des pèlerinages, l'historien Alphonse Dupront nous le dit :

15 Barbey d'Aurevilly, *L'Ensorcellée*, Paris, Pocket, 1999 [1854], p. 25.
16 Édouard Launet, « Dans les pas d'un écrivain. Landes ensorcelées », *Libération*, 19 août 2008.

> Pour que le lieu prenne vie, le récit est indispensable. Que celui-ci soit histoire établie ou non, il n'importe. Légende, affabulation ou mémoire contée, le discours demeure indispensable pour donner au lieu un semblant ou une réalité d'âme[17].

Et Jean-Didier Urbain marche du même pas, qui lui aussi le montre à propos des récits ou légendes, indispensables à ses yeux à leur consécration, leur reconnaissance sociale et à leur popularisation ; ils portent les lieux : « Le lieu, écrit-il, est comme issu d'un espace en quête de récit qui a réussi à se trouver une légende[18]. »

Le cas du Mont-Blanc en est une autre et belle illustration, rappelons-nous, l'Histoire ayant en effet reconnu et consacré comme son « inventeur », non pas les deux alpinistes qui en réalité l'avaient gravi les premiers (ils n'étaient *que* grimpeurs !), mais celui qui, le premier, avait su avec talent en *écrire* le récit.

Dans le même registre, Oscar Wilde avait lancé sa fameuse boutade : « Avant Turner, il n'y avait pas de brouillard à Londres ! », façon de dire que c'est l'art qui avait « inventé » ce météore, que c'est la peinture qui, l'ayant installé dans la ville, l'avait fait exister, tout au moins culturellement ! Dans le texte :

17 Alphonse Dupront, « Au commencement, un mot : lieu. Étude sémantique et destin d'un concept », *in* Michel Crépu et Richard Figuier, *Hauts Lieux : une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, 1990.

18 Jean-Didier Urbain, « Lieux, liens, légendes », *Communications*, n° 87, p. 102.

> De nos jours, les gens voient des brouillards, non parce qu'il y a des brouillards, mais parce que des peintres et poètes leur ont appris le charme mystérieux de tels effets. Sans doute y a-t-il eu à Londres des brouillards depuis des siècles. C'est infiniment probable. Mais personne ne les voyait, de sorte que nous n'en savions rien[19].

La leçon de Giono : des paysages plus vrais que nature

Gilles Lapouge admire profondément Jean Giono (1895-1970). Pas tout à fait comme un maître mais à la façon d'un complice, hors pair en manipulation de paysages. À propos du Trièves, la région où se déroulait le drame de *Un roi sans divertissement* (1947), dont fut ensuite issu en 1963 le film du même nom, tourné en réalité sur l'Aubrac au village des Hermaux, l'ethnologue Jean Guibal écrit : « L'imaginaire de Giono a recomposé ces paysages, les a transfigurés, pour que le rôle qu'ils jouent soit à la mesure des drames et des affrontements qu'il veut mettre en scène[20]. » La diversité des lieux où évoluent les personnages de Giono et la variété des paysages où il situe l'action de ses livres sont impressionnantes. Giono ne s'y déplaçait pas pour autant, loin de là. Pas davantage que

19 Oscar Wilde, *Le Déclin du mensonge*, Paris, Éditions Complexe, 1986, p. 67, traduction Karin Becker, merci à elle.

20 Préface de Jean Guibal à René Bourgeois et Jean Serroy, *Le Trièves de Giono*, Grenoble, Musée Dauphinois, 1996, p. 3.

randonneur convaincu, il ne fut grand voyageur. Plutôt casanier[21] : l'Italie, l'Espagne et l'Écosse furent ses seules destinations lointaines.

Cela dit, notre romancier pratiquait assidûment la marche, en particulier tout autour de Manosque, où il vécut, de sa naissance jusqu'à sa mort. Il lui est même arrivé d'en faire l'apologie. Il se promenait très fréquemment aussi, de village en village, par routes et chemins, à l'occasion des fréquents mais relativement brefs séjours, en été principalement, qu'il passa avec sa famille entre 1931 et 1948 bien au nord de Manosque. Il marchait donc. C'était géographiquement déjà dans les Alpes, dans le Trièves, au sud de Grenoble, à l'ombre du Vercors. Pas loin du col de La Croix-Haute, se partageant entre le village de Lalley et celui de Tréminis, du sommet de l'Obiou à la rivière Ébron. À ce propos, rappelons d'ailleurs que Giono se sentait, et se disait, davantage issu de cette petite région du Dauphiné que de la Haute-Provence où, à tort, le cantonne une idée reçue aussi tenace que répandue. Là-bas, sur ces hautes terres, c'est à la manière d'un contemplatif et d'un observateur très attentif de la Nature et de la montagne que certainement il cheminait. En poète.

À sa façon, un peu comme Julien Gracq, cela suffisait à lui apporter la dose de « dehors » dont il avait besoin pour nourrir son œuvre. Pour l'invention et la construction des lieux et des territoires de ses romans, il n'avait pas besoin de beaucoup bouger. Julien Gracq non plus, qui disait composer des paysages « synthétiques [...]

21 C'est ce qualificatif qui sert de fil conducteur à Pierre Bayard dans son essai *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2012.

recomposés [...] fondus l'un dans l'autre[22] ». Tout doit être fictif, ajoute-t-il, en particulier les noms de lieux, il s'en explique en prenant l'exemple de *La Presqu'île*.

Gilles Lapouge ne dit pas autre chose à propos de l'écrivain de Manosque, il écrit qu'il « avait en lui des réserves énormes de géographie » et — encore une parenté avec Gracq, un cousinage — qu'il s'entourait d'innombrables cartes qu'il déployait chez lui sur des tables. « Un ogre, il boulotte tous les paysages, il en importe des quantités », me disait Lapouge. Des paysages, je dirais que Giono les porte et les emporte avec lui, en tout cas tous ceux qui servent et conviennent le mieux aux intrigues de ses romans. Tels des palimpsestes, mais *puzzles* conviendrait mieux pour le dire, ils en deviennent plus réels que réels, et la copie plus convaincante et plus évocatrice que le modèle, les paysages géographiques se mettant presque à faire pâle figure au regard de ceux qu'il invente. Plus vrais que nature, fulgurants, obsédants, saturant la lecture, ils font plus que nous embarquer, ils nous emportent. Un géographe affirmait que le paysage mentait, Giono pour sa part déclara un jour : « J'adore être appelé menteur[23] ! »

Nous forçant la main, il réussit donc si bien à nous entraîner dans *ses* paysages que, une fois sur place, nous nous croyons dans un de ses romans. Ainsi, pleins de leurs lectures – *Colline*, *Un de Baumugnes*,

22 Julien Gracq, *Entretiens*, Paris, José Corti, 2002, p. 38-39.

23 En 1990, lors d'un entretien radiophonique avec Jean et Taos Amrouche (cf. René Bourgeois, *Giono et les Alpes. Paysages et caractères*, Grenoble, Le Dauphiné éditions / Musée dauphinois, 2010, p. 44).

Que ma joie demeure ou *Les Grands Chemins* –, certains touristes de passage dans ces contrées s'imaginent-ils pouvoir y parvenir[24].

Par proximité géographique, car avec cet écrivain nous sommes transportés dans les mêmes types de montagnes, méditerranéennes, *les* Trièves de Giono ne sont pas sans parenté avec la Cévenne de Jean Carrière de par les descriptions-fleuves de celui-ci, que j'aurais envie de dire océaniques, qui ouvrent, sur des pages et des pages, chaque chapitre de *L'Épervier de Maheux*[25]. Quant au fil du récit de *L'Épervier*, avec comme décor une montagne en proie à une Nature hostile, voire meurtrière, et des personnages qui se meurent, il s'avère encore plus noir, encore plus dur que ceux de Giono.

Géographies imaginaires

Géographie imaginaire, géographie littéraire, ces expressions font aujourd'hui florès dans certains milieux universitaires. S'appuyant sur le livre provocateur et plein d'humour de Pierre Bayard[26] et sur les travaux du géographe Bertrand Westphal[27], braconnant de Chateaubriand à

24 Cette expérience est arrivée à Gilles Lapouge avec l'auto-stoppeur américain qu'il avait pris un jour à son bord et qui lui demandait, carte en main et ses ouvrages dans son sac à dos, où se situaient les lieux de Giono et comment s'y rendre – pour lui, un pèlerinage !

25 Prix Goncourt, paru en 1972. Jean Carrière était proche de Giono, comme l'indiquent par exemple les entretiens qu'il a faits avec lui dans : *Jean Giono*, Lyon, La Manufacture, coll. « Qui êtes-vous ? », 1991.

26 Pierre Bayard, *Comment parler des lieux ou l'on n'a pas été ?*, *op. cit.*

27 L'un des représentants des approches dites *géocritiques*. (Bien sûr, d'autres chercheurs en sciences humaines pourraient ici être également convoqués, je pense par exemple à Pierre Sansot.)

Jules Verne, et trouvant par ailleurs du grain à moudre chez Jean-Pierre Richard ou Pierre Jourde, des critiques littéraires, Michel Collot nous entraîne avec bonheur et justesse sur les chemins des « géographies imaginaires[28] ». Plutôt que de le paraphraser, je renvoie à son bel ouvrage. Je voudrais juste indiquer que sa présentation, aussi érudite que synthétique, des courants contemporains qui témoignent avec de plus en plus d'aplomb d'emprunts et de métissages entre littérature et géographie confirme, il me semble, et serait à même de prolonger de façon plus théorique les pages qui précèdent, modestement et seulement inspirées par mes auteurs fétiches.

« C'est tout l'intérêt à mes yeux de la notion de paysage, écrit Collot, que de réunir en elle la référence au pays réel et la construction d'une image, qui n'en fait pas pour autant purement et simplement un espace imaginaire, puisqu'elle prend appui sur une expérience sensible du monde[29]. » Après et avec d'autres[30], à propos de l'écriture de l'anthropologie, en réhabilitant la part de fiction, voire de rêve, qu'elle peut contenir à juste raison et avec profit, Pierre Bayard fait une démonstration similaire[31].

28 Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014 (chapitre 4 : « Géographies imaginaires », p. 87-104).

29 *Ibid.*, p. 94.

30 C'est là en effet une conviction et une pratique de plus en plus partagées dans les sciences humaines. En témoignent la conviction et les positions de l'historien Ivan Jablonka, ou encore des numéros de revue comme : *Études rurales*, n° 97-98, « Le texte ethnographique », 1985 ; ou *Communications*, n° 58, « L'écriture des sciences de l'homme », 1994.

31 Pierre Bayard, *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, *op. cit.* (chapitre : « En anthropologie », p. 65-74).

Pessoa nous aidera à mettre un point final à ces maraudes paysagères quand il évoque ce voyageur dont la qualité essentielle à ses yeux était de collectionner les paysages :

> Le seul voyageur doté d'une âme véritable que j'aie connu était un jeune employé de bureau, qui travaillait dans une maison où je me suis trouvé moi-même, voici longtemps. Il était le plus grand voyageur que j'aie connu. Ce gamin collectionnait les prospectus touristiques des villes, de pays et de compagnies de transports ; il avait une série de cartes trouvées dans des journaux, ou bien demandées à droite à gauche ; il possédait, découpées dans des revues ou des magazines, des illustrations représentant paysages, costumes exotiques, bateaux et navires. Il se rendait dans les agences de voyages [...]. Ce gamin-là savait exactement quelles voies ferrées reliaient Paris à Bucarest [...]. Il a dû devenir adulte : un parfait imbécile, accomplissant tous ses devoirs, marié peut-être, jouant un rôle social quelconque – mort enfin, mort de son vivant. Et ayant peut-être commis la sottise de voyager par le corps, lui qui voyageait si bien par l'esprit. [...] Mais peut-être un jour, devenu vieux, se rappellera-t-il combien il est, non seulement bien meilleur, mais aussi plus authentique, de rêver de Bordeaux que d'aller débarquer à Bordeaux[32].

32 Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*, *op. cit.*, vol. II, p. 223-224.

La neige pour mémoire

Comme Gilles Lapouge, je suis *nivophile*. Grâce à une amie commune, ce sont elles, les neiges, qui m'avaient d'abord permis de le rencontrer : nous échangeâmes, lui, les siennes, moi, les miennes. Elles furent le premier ciment de nos rencontres ultérieures. Pour lui, donc, celle-ci, puisée dans ma collection, mon cahier météo, je la lui offre.

Tout jeune, et à mes tout petits pas d'enfant, modestement, le paysage s'est invité pour moi, et je l'ai découvert habillé d'une saison et du symbole suprême de l'une d'entre elles : la neige. C'était en banlieue parisienne, à Neuilly, dans notre petit jardin.

Certains hivers, il m'arrivait de découvrir au petit matin, presque encore en pantoufles, le blanc de celle qui s'était déposée la nuit précédente, tombée en douce, en tapinois, redessinant, repeignant, dépaysant en même temps qu'agrandissant, les quelques mètres carrés de notre petit jardin, un unique grand arbre, un marronnier, un poirier maladif, un lilas se prenant pour une forêt et en guise de haie une bordure de buis. Ces matins-là, grâce à la magie d'une saison qui l'incarnait et la résumait à elle seule, la Nature, et avec elle le dehors, s'invitait par surprise, le jardin prenant alors la dimension d'une montagne, en tout cas d'une campagne.

Une année, c'était en 1956, nous découvrîmes aussi, pris par la glace, les petits canaux qui serpentent dans le bois de Boulogne. J'avais douze ans, l'hiver de l'abbé Pierre. Mais nous n'avions pas de patins pour nous y élancer. C'est là l'un des regrets de mon enfance, de n'avoir jamais patiné, même sur des roulettes. Mais il n'est jamais trop tard.

Ce nouveau décor ? En plein centre de la ville, c'est ce qui faisait pour nous tout son charme, à la fois un condensé, un précipité d'hiver, et un paysage en miniature, en réduction. Un ailleurs donc, le dehors à portée de main et de regard. Malgré les murs, comme hors-sol, un horizon.

Pour nous, frères et sœurs, ébahis, émerveillés, récompensés, les mots manquent pour décrire et ré-épouser ce souvenir — et pourtant ce n'était pas Noël —, cette surprise, *féerie* serait un peu fort, n'allait opérer, nous nous en doutions un peu, qu'un seul matin de cet hiver-là, ou seulement juste un autre, rarement plus. Sans lendemain donc, cette neige matinale s'avérait labile, intermittente, car seulement citadine et non pas montagnarde. Nous le savions : très bientôt il lui faudrait et elle allait fondre, et avec elle se faner sa couleur ; les graviers du jardin et nos trois arbres retrouver leur aspect ordinaire et rentrer dans le rang ; et le jardinet retrouver, réendosser sa vraie échelle, s'y recaler, reprendre sa taille initiale, celle d'un petit jardin de banlieue.

De la neige, ce cadeau de la « mauvaise » saison, nous ne faisions rien, pas de ski dans les Alpes comme tant d'autres de nos petits camarades. Quant à la campagne, « là où le climat fait de la résistance » (Gilles Lapouge), il nous fallait attendre les grandes vacances pour enfin pouvoir y goûter et chaque été, en la redécouvrant, constater qu'elle existait et coexistait avec la ville : « La campagne est là où je ne suis pas », écrit Georges Perec , mots auxquels, comme lui citadin endurci, aurait certainement souscrit Fernando Pessoa.

Il neige
Depuis des siècles
Depuis toujours.
Pourtant chaque nouvelle chute surprend
Jamais la même, toujours différente, toujours unique.
De même que les « vieilles » pluies de Gilles Lapouge
Elles ont un âge
Il est des neiges anciennes.
Aujourd'hui pour moi
Celle que je viens de conter
Celle de mon enfance
En est bien une
Ancienne.
Pourtant dans ma mémoire
Elle demeure la première
En train de tomber même.
Chaque chute est toujours la première
Et chaque neige, naissant, toujours neuve.
Peu à peu tandis que s'écoule la saison
On ne sait jamais si celle qu'on voit tomber
sera la dernière
Tandis que la première de l'année
On la sait toujours vierge
Inaugurale.

14
Le paysage sans lieu ni maître. Fernando Pessoa

« Le paysage tout entier se trouve nulle part[1]. » affirme Fernando Pessoa ; à quoi il ajoute plus loin : « Nous possédons tout ce à quoi nous renonçons, parce que nous le conservons intact, en le rêvant[2]. » Par cet apparent paradoxe, Pessoa — en portugais, *pessoa* signifie « personne, individu » — nous offre là deux clefs qui irrigueront ce chapitre. « Renoncer », propose-t-il ? Pas exactement. Mais chercher le paysage, et plus largement le dehors, autrement qu'avec l'intention de le parcourir. Sans le chercher ni le vouloir comme paysage.

Admettons-le : quand nous marchons ou randonnons, le dimanche ou sur notre lieu de vacances, nous attendons, des paysages, et espérons le plus souvent (et

1 Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*, *op. cit.*, volume II, p. 225. Écrit entre 1913 et 1934, *Le Livre de l'intranquillité* comporte deux volumes. (Ici désormais : *Le Livre,* I ou II.)

2 *Le Livre,* II, p. 255.

pourquoi pas ? c'est ainsi…), qu'ils s'avèrent conformes à nos attentes, fidèles à nos lectures, déjà connus par ouï-dire, un catalogue touristique, un film, un tableau, un livre, bref un paysage-archétype. Souvenons-nous, cela nous est déjà arrivé *supra* en grimpant jusqu'à un petit col pyrénéen. Mais souvent nous en attendons trop, et c'est alors la déception. Avouons-le, nous ne sommes, hélas, que trop rarement présents et réceptifs, pas suffisamment accueillants à la nouveauté, à la surprise du dehors, à l'autre finalement. Ni réellement vierges et poreux, disponibles à ce qu'on pourrait appeler l'altérité, à ce que nous découvrons pour la première fois. Sans cesse nous comparons.

Développons. Jamais rassasiés de paysages, nous cherchons toujours à découvrir « le plus beau », « jamais vu », un paysage « idéal » ou « typique ». Pouvoir dire : « Je connais, j'y suis allé ! » (choisie avec soin, la carte postale que nous envoyons d'un là-bas : mais, déçu, chacun en a fait l'expérience, sur place nous ne retrouvons jamais l'angle de la prise de vue, toujours superbe ! de ladite carte postale). En somme, jamais vierges, et le plus souvent à notre insu, nous promenons une clef – des clefs, plus exactement – de lecture des paysages, toutes faites, prêtes à l'emploi. « Marcher, c'est manquer de lieux », écrit Michel de Certeau.

Il n'est pas question, à notre tour et *a contrario*, de céder à une quelconque injonction à ralentir, à se tenir immobiles. Bien que je la fasse mienne, une telle posture ne constitue qu'une valeur, pas une vertu. Ici, simplement, et à la suite des chapitres précédents, nous en venons à des pratiques *autres* du déplacement, ce qu'elles disent de l'expérience et de l'entrée dans les paysages.

Pas perdus

Cela nous arrive à tous. Dans un jardin public, un banc nous attend, et avec lui un moment pour prendre le temps et regarder autour de soi. Ce sera aussi bien à la campagne, porte close, vous n'avez plus qu'à patienter, attendre l'agriculteur que vous deviez rencontrer (je parle pour moi), et en profiter pour faire le tour de sa ferme, juger de la levée des légumes dans son jardin potager, découvrir la vue qu'il a de sa maison. S'arrêter, respirer une bouffée de temps – celui qui passe, toujours trop vite –, profiter d'un moment surnuméraire, marquer l'arrêt comme une auto ou se mettre au point mort. Le temps qui passe ralentit alors et se dilate, le regard se densifie et le paysage se donne sans contrepartie, et sans qu'il n'ait été en aucune façon mérité.

Je relis mon cahier de terrain. Midi sur le plateau ardéchois, moment volé. Le 8 mars 1995. Ce matin, pique-nique frugal, jambon-fromage sur un talus de la route. Ciel cristallin d'un bleu très vif, *crispy*, dit-on en anglais, et encore frais en cette fin d'hiver. Je suis seul à l'orée d'un petit bois de pins. La vue porte loin, et, superbes à l'horizon, je les connais bien, je les ai même gravis, le mont Gerbier-de-Jonc et celui du Mézenc. Midi soudain sonne au clocher du village voisin : Issanlas, Issan-las, on s'en lasse. Retenir, me disais-je, cet instant très précis. Sa banalité même me parle, cet angélus tellement de fois et de fois répété chaque midi à tous les clochers du pays. Je décide de le ranger dans mon grenier à lieux, de ne pas l'oublier, le sauver de l'oubli, c'est fait ! On se le rappelle, j'avais fait de même pour la gare de Château-la-Vallière, mais alors c'était pour la sauver de l'oubli et

lui inventer une histoire ; tandis qu'ici, c'est afin de garder mémoire d'un moment autant que d'un lieu, et de la sorte les faire durer encore, les éterniser.

Me vient aussi cette note de chantier : « Jours de pluie dans le Perche. » C'était un dimanche, début mars 2017. Enfermé, seul pour une fois, dans notre petite maison entre prés et forêt. Dehors la pluie, continuelle, battante, ventée, froide, hostile. Journée entière passée à relire Pessoa, m'imprégner de ses livres, épouser ses phrases. À Lisbonne, de la campagne, lui n'avait que le souvenir, il ne faisait qu'en rêver, elle lui était étrangère, mais cela lui suffisait. Ici, la campagne alentour, je la connais, elle m'est familière, mais aujourd'hui avec cette météo je ne peux qu'en deviner les contours et l'ambiance. Dans le fond, aujourd'hui, ai-je vraiment besoin de la voir ? Je sais que très bientôt, dès demain peut-être, le paysage se ré-ouvrira à nouveau, pour moi comme pour les habitants d'ici : on est en mars, je reverrai le « pré-printemps », comme disait mon père. J'en suis donc réduit, mais ça me plaît assez, à seulement me rappeler et imaginer les prés qui entourent la maison, ces « quartiers », comme Pessoa la contrée lointaine où il vécut adolescent, Durban en Afrique du Sud, mais où il ne désirait aucunement se rendre ni retourner. « Je fais des paysages de ce que j'éprouve[3] », nous dit-il, et ailleurs : « Amiel a dit que le paysage est un état d'âme. […] Il eût été plus juste de dire qu'un état d'âme est un paysage[4]. »

3 *Le Livre*, I, p. 31.

4 *Le Livre*, I, p. 38. Amiel était un écrivain et philosophe suisse du milieu du XIX^e siècle.

À voyageurs sédentaires, voyages immobiles

Les exemples abondent et me reviennent en foule de ces voyageurs qu'on pourrait dire immobiles. *Sensu lato*, nos deux *arpenteurs*, Trassard et Jaccottet, pourraient à certains égards être rangés dans cette vaste famille. Autre référence, autre auteur, homme du lointain s'il en est et voyageur au long cours, Pierre Loti dans ses mémoires[5] consacre deux pages très douces au petit puits en rocaille qu'avait construit et aménagé pour lui son frère aîné, un endroit pourtant très modeste au fond du jardin familial en Charente-Maritime. Entre deux traversées des mers, il aimait à le retrouver périodiquement. C'était, écrit-il, l'un des lieux qui compta le plus pour lui en dépit de son attirance pour l'Orient.

On pourrait ébaucher une liste assez longue *des postes d'observation* de ces écrivains au fond casaniers — par ailleurs, pourtant sensibles au paysage : un *phare* (Jean-Pierre Abraham), des *gares* (le sociologue Isaac Joseph), les *passages* couverts de Paris (Walter Benjamin). Autre lieu exemplaire en la matière : une *place*, celle de Georges Perec à Saint-Sulpice, à Paris, où il se posta des jours durant pour sa « tentative d'épuisement d'un lieu parisien ». « Que se passe-t-il quand il ne se passe rien ? » écrit-il ailleurs, dans *L'Infra-ordinaire*.

L'expérience personnelle et littéraire de Pessoa n'est donc pas unique ni absolument atypique, puisque partagée par de nombreux écrivains voués à une ville,

5 Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1999.

à une banlieue. Côté philosophie, je pense à Gaston Bachelard : pourtant grand pourvoyeur d'ambiances paysagères, il sortait en réalité très peu de chez lui ! D'une certaine façon, il en est de même pour les agriculteurs, Trassard nous l'avait dit... Sur mes terrains d'enquête, j'ai évidemment souvent rencontré des agriculteurs, par nécessité assidus leur vie durant à arpenter les mêmes terroirs. Bien sûr, et même avant l'époque de l'arrivée de l'automobile dans les campagnes, ils circulaient, pour les foires, les marchés, les bals, les enterrements, les pèlerinages, etc. Mais, sensibles ou non à leur environnement quotidien et au paysage, une extrême familiarité-proximité avec leurs lieux de travail et de circulation nécessairement se construit chez eux, se développe, se transmet également[6]. Exemplaire en la matière, j'ai connu Adolphe dans la Creuse. Décédé il y a peu, célibataire, il vivait avec son frère[7]. Comme en témoigne son journal de vie tenu tout au long de près de cinquante années où il notait quasiment tout : température, nuages, couleurs du ciel, état de son troupeau de vaches, presque ses moindres faits et gestes. De sa ferme, de ses prés, de ses bois et de ses chemins, il avait fait autant de postes d'observation quotidiens.

6 Martin de la Soudière, *Poétique du village. Rencontres en Margeride*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2010 (en particulier, chapitre 9 : « Les saisons d'Emma »).

7 C'est une amie ethnologue, Solange Pinton, qui me l'avait fait connaître. Avec Tina Jolas, elle est auteur de : « Journal d'un paysan de Creuse », *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique*, n° 28, 1997.

Avec Pessoa, les rues de Lisbonne entrent en littérature

Cette belle formule d'un préfacier du *Livre de l'intranquillité*[8] nous indique qu'avec Pessoa nous voici donc, non pas *à*, mais *dans* Lisbonne. Notre homme y marche sans relâche, mais jamais bien loin, chaque jour ou presque les mêmes circuits, des routines, voire des rituels. Il n'est en rien un aventurier de la ville qui irait toujours plus loin et aimerait à s'y perdre à la recherche de lieux insolites, tout sauf un adepte des dérives situationnistes ou de la flânerie d'un Walter Benjamin. Non, c'est presque exclusivement autour de son domicile et de son lieu de travail qu'on peut le rencontrer, dans les ruelles, de l'autre côté du Tage également que l'on gagne depuis Cais do Sodré en empruntant un *cacilheiro*. Un promeneur de quartier, aurais-je envie d'écrire. Il y déambule dès l'heure de fermeture de l'entreprise qui l'emploie, ou alors très tôt le matin.

Mais à bien le lire, s'agit-il réellement et seulement des rues de Lisboa ? En effet ces quelques quartiers de la ville, ces espaces, il les vit moins comme des lieux réels que comme un support à sa vie, un bruit de fond continu qui accompagne la routine de ses journées. C'est un peu comme s'il n'avait pas de corps. Ce réel n'est en réalité que le terreau de son *desassossego,* son « intranquillité », tour à tour de joie et d'émerveillement ; d'angoisse et d'abattement. Bien qu'à chaque fois très brièvement, Pessoa écrit les ambiances de la ville avec une extrême précision, en une succession de « fragments » numérotés ;

8 Antonio Tabucchi, « Postface », *Le Livre,* I, p. 269.

et de même sa vie de bureau dans le quartier de la Baixa, son patron Vasques et ses collègues, les autres employés. Il n'empêche : aussitôt qu'amorcés, ses récits et ses descriptions se trouvent subsumés, dépassés, envahis et comme colonisés par tout autre chose, les longues évocations, voire véritables mises en scène, du temps qu'il faisait et surtout par les références à son baromètre intérieur[9], à ses humeurs. Il le dit explicitement, il se laisse envahir – mais il n'a pas le choix, confesse-t-il – par l'extrême conscience de lui-même. Il opère cette autoanalyse permanente et sans concession au travers et à la faveur de son regard sur le dehors. Il n'y a que ça qui l'intéresse, c'est le but véritable, un leitmotiv, le thème véritable de l'écriture du *Livre de l'intranquillité* attribué par Pessoa à l'un de ses trois hétéronymes, Bernardo Soares. Son titre original est : *Livro(s) do Desassossego*. Pas tout à fait mais presque synonyme d'*inquiétude*, le terme portugais désigne la perte, la privation de tranquillité et de repos[10].

L'enfant de Lisboa

Né en 1888, ce piéton de Lisbonne y vécut quasiment toute sa vie et ne l'a jamais quittée : pas de voyages longs ni lointains, si ce n'est très jeune avec sa mère

9 Je fais ici référence à l'ouvrage de Pierre Pachet *Les Baromètres de l'âme. Naissance du journal intime* (Paris, Le Bruit du temps, 2015 [1re éd., 1990]), consacré à la naissance du temps qu'il fait dans l'histoire des journaux intimes.

10 *Intranquillité* : choisi par l'éditeur, Christian Bourgois, très beau terme, absent des dictionnaires, attesté par Henri Michaux (ou plutôt, selon Robert Bréchon, seulement cautionné par lui), cf. « Note sur l'édition du *Livre de l'intranquillité* », in *Le Livre*, I, p. 17.

pour l'Afrique du Sud, où il grandit, avant de revenir définitivement à dix-sept ans. Il devient aide-comptable – ou, selon une autre source, traducteur de lettres de commerce – dans une maison de commerce de la ville. « Dieu ne m'a donné que deux choses : des registres d'aide-comptable, et le don du rêve[11]. » Accro à la cigarette (il fumait jusqu'à trois paquets par jour), il fréquentait les bars, s'en voulant parfois de céder à trop de boisson. On ne lui connaît qu'une relation amoureuse (avec Ophélia), mais sans lendemain. Bien qu'il fréquentât des cercles littéraires de la ville, il vécut dans une grande solitude et mourut très jeune, en 1935, à quarante-sept ans.

Dans *Le Livre* et dans d'autres de ses *opus*, on le voit parler des environs de Lisbonne, mais très brièvement : à une trentaine de kilomètres de Lisboa, il se contente de mentionner la petite ville de Sintra, la mer également, qu'il gagnait sans doute par le train, et, à l'embouchure du Tage, la cité balnéaire de Cascais. Il évoque aussi la campagne (et des villages), mais de façon générique : où se situait-elle, où y logeait-il, qu'y faisait-il ?

> Combien j'aime le Tage, pour la vaste cité qui se trouve sur ses bords. Combien je jouis du spectacle du ciel, parce que je le vois du quatrième étage d'une petite rue de la Ville Basse. Ni la campagne ni la nature ne peuvent rien me donner qui vaille l'irrégulière majesté de la ville paisible baignée de lune, contemplée depuis Graça ou São Pedro de

11 *Le Livre*, II, p. 248.

> Alcântara. Aucun bouquet ne vaut pour moi, resplendissant sous le soleil, la gerbe de couleurs de Lisbonne[12].

Autant que l'empreinte de la Nature, la ville porte celle du ciel et des nuages.

> Après que la chaleur eut cessé, et que la première légèreté de la pluie eut pris corps, pour que l'on pût l'entendre, il flotta dans l'air une tranquillité que l'air surchauffé ne possédait pas, une paix nouvelle où l'eau apportait une brise particulière [...]. Je m'approchai de la fenêtre [...] et je contemplai, avec cette attention intense et indifférente, tout à la fois, qui est dans ma nature, tout ce que je viens de décrire avec exactitude avant même de l'avoir vu[13].

Bien davantage qu'un décor ou qu'un artifice rhétorique propre à enjoliver ou à situer le récit, faisant corps avec la ville, pluies, soleil et brouillards, orages et canicules définissent Lisbonne, construisent son paysage, *son* Lisbonne à lui, banal et « modeste » employé – sans cesse, il se sent et se dit tel –, il n'y circule qu'à la faveur de ses heures de loisir et de ses journées de congé. En compagnie donc de la météo, et avec elle, des *saisons*. Omniprésentes dans *Le Livre*, elles occupent des pages entières de portraits, de récits. Des complices, presque des compagnes, tellement elles lui inspirent, plus que de la connivence, de la

12 *Ibid.*, p. 59-60.
13 *Le Livre*, I, p. 87.

tendresse. Bouleversantes et d'une telle justesse les deux pages qu'il consacre par exemple à raconter la lente et inexorable arrivée de l'hiver, par paliers, des « dernières ardeurs de l'été » à « l'automne hivernal[14] ».

Si la ville sous son regard « est » proprement météorologique, elle est aussi paysage. Le terme lui-même revient constamment sous sa plume, il en abuserait presque… À l'inverse, et comme on l'a lu plus haut, mais je veux le redire, il n'aime pas celui de Nature : « Il n'y a pas de Nature / la Nature n'existe pas / il y a des monts, des vallées, des plaines […]. [Elle] est faites de parties sans tout. » Cette ville-paysage retient toute son attention, il la vénère presque, elle lui fait du bien, un rien l'émerveille : « Je me contente, finalement, de bien peu de chose : voir cesser la pluie et briller le bon soleil de notre Sud béni, voir […] les trottoirs de la Rua da Prata, le Tage tout au bout[15]… »

La campagne : une métaphore

Comparer ville et campagne l'obsède, si l'on peut dire. Vertus et qualités de la ville. D'un long et superbe passage, j'extrais ces lignes :

> L'éveil d'une ville — dans la brume ou non — est toujours, à mes yeux, un spectacle plus émouvant que la naissance de l'aurore sur la campagne. […]

14 *Le Livre*, II, p. 24-25.
15 *Ibid.*, p. 30.

> L'aurore à la campagne me fait du bien ; l'aurore sur la ville me fait à la fois du mal et du bien et, pour cette raison, me fait mieux que du bien. [...] Le matin de la campagne existe ; celui des villes promet. L'un fait vivre, l'autre fait penser[16].

La campagne quant à elle le tente et l'occupe, mais par intermittence, à la manière d'un repère ou d'un horizon de pensée, juste comme une hypothèse, occasion de penser, de sentir, d'écrire. Une métaphore. Elle porte l'ailleurs avec elle et attire à elle. Territoire lointain, voire étranger pour lui, citadin dans l'âme, il ne l'évoque qu'évasivement, elle ne le retient pas vraiment. D'ailleurs, il nous le dit :

> Je vais bien rarement à la campagne. [Un jour, j'y] suis arrivé enfin tout content, j'ai aimé l'air, le vaste paysage [...]. La fenêtre de la chambre où je dois dormir donne sur la campagne, une campagne indéfinie, qui est toutes les campagnes[17].

Ville et campagne ne sont pas des entités ni des territoires antinomiques, mais interchangeables, comme poreuses l'une à l'autre : pour lui, la campagne n'existe pas seulement là où on croit pouvoir la trouver. Elle est présente dans les ambiances et le dessin des rues de la ville, ici, chez lui, aussi bien que là-bas, il suffit de savoir l'y débusquer et la lire.

16 *Ibid.*, p. 97.
17 *Ibid.*, p. 58-59.

> J'aime ces places solitaires, ponctuant les petites rues à la circulation rare, et tout aussi peu animées elles-mêmes. Ce sont des clairières inutiles, des choses qui attendent, perdues parmi des tumultes lointains. Des coins de village au cœur de la grande ville[18].

Et plus loin :

> La ville peut connaître des calmes champêtres. Il est des moments, surtout à l'heure de midi en plein été, où, dans cette Lisbonne si lumineuse, la campagne nous envahit en coup de vent. [...] De la fenêtre du bureau où je suis seul, j'effectue un transfert : je me retrouve dans une calme petite ville de province, ou bien je stagne dans quelque village reculé, et, me sentant un autre, je suis heureux[19].

Autre manière de le dire : les champs, les villages sont pour lui un état de l'atmosphère qui habille jours et saisons, un condensé d'ambiances qu'au fond il sait humer et trouver partout, chez lui comme ailleurs.

« Nous sommes ce que nous rêvons »

Comment Pessoa entre-t-il en paysage, comment exerce-t-il son regard sur la ville ? « Je vogue, l'attention concentrée tout entière dans mes sens, sans pensée ni émotion.

18 *Ibid.*, p. 54.
19 *Ibid.*, p. 87-88.

Je me suis éveillé tôt ; je suis descendu dans la rue sans préjugé. J'examine comme un qui songe[20]. » Bien davantage que les larges perspectives ou les « hauts lieux » de la ville retiennent toute son attention les lieux mineurs ou délaissés, tout ce qu'habituellement les autres habitants ne voient pas ou ne remarquent plus. Une fraternité, entre petits, entre « modestes », le relie à eux : « Seules les sensations infimes, causées par des choses minuscules, me font vivre intensément. La cause en est peut-être mon amour du futile. Ou bien mon souci extrême du détail[21]. »

C'est vraiment l'adjectif le plus juste pour le dire, Pessoa s'avère *poreux* à tout ce qui l'entoure. Pour lui, tout est digne d'exister, tout mérite un regard, un détour :

> Monotoniser la vie, pour qu'elle ne soit jamais monotone. Rendre anodin le quotidien, pour que la plus petite chose nous devienne une distraction[22]…

Où je ne peux m'empêcher de penser à Georges Perec posté place Saint-Sulpice : « Repérer ce qu'on ne voit pas d'ordinaire, se demander pourquoi on ne le remarque pas. » Observateur atypique, Pessoa écrit :

> De là vient l'habileté que j'ai acquise à suivre plusieurs idées à la fois, à observer les choses autour de moi et, en même temps à rêver à des sujets totalement différents ; me trouver en train de rêver

20 *Le Livre*, I, p. 55.
21 *Le Livre*, II, p. 189.
22 *Ibid.*, p. 38.

> un soleil couchant réel, sur un Tage bien réel, et en même temps de rêver d'un matin imaginaire sur un océan Pacifique tout intérieur[23].

Présent/absent à ce qui l'entoure, notre homme se découvre là en son propre, tout uniment préoccupé à rêver les lieux, les paysages « impossibles » : « Nous ne sommes véritablement que ce que nous rêvons[24]. » Ou encore : « Je n'ai jamais gardé de troupeaux / mais c'est comme si j'en avais gardé[25]. »

On touche là sa philosophie ultime. Une posture existentielle où, avec une extrême lucidité sur lui-même, avec une totale sincérité, mais sans tristesse, ni amertume, ni pessimisme, seulement agrémentée et parcourue par une dose de *saudade*, sous sa plume rapide et alerte, comme ascétique, le dehors et les autres existent, démesurément. Et surtout ont plus de droit à l'existence que lui-même. Car profondément, il se sent n'être rien :

> Nous sommes tous, affirme-t-il, esclaves des circonstances extérieures : une belle journée de soleil nous ouvre la campagne, du fond d'un bistrot de quartier[26].

23 *Le Livre*, I, p. 194.
24 *Ibid.*, p. 196.
25 Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux. Poème d'Alberto Caeiro*, Le Muy, Éditions Unes, 1993.
26 *Le Livre*, II, p. 61.

Mais, justement, s'effaçant, s'absentant de lui-même, cette conviction — tout sauf une « pose » ou une posture d'écrivain —, ce doute profond sur lui-même portent en eux un bénéfice secondaire, crucial, capital pour lui : ils le mettent en phase avec l'universel :

> *Je peux m'imaginer être tout, parce que je ne suis rien.* [Je souligne.] Si j'étais quoi que ce soit, je ne pourrais plus rien imaginer. L'aide-comptable peut bien se rêver empereur romain ; le roi d'Angleterre ne le peut pas[27].

Refrain, leitmotiv, Lisbonne et ses rues, plus rarement la campagne, on l'a vu — mais elle aussi —, portent en elles le Monde en son entier, le petit donnant la main au grand, échelles emboîtées ; une belle leçon d'ethnologie.

> De mon village, je vois autant de Terre
> Qu'on peut en voir de l'Univers
> Mon village est aussi grand que d'autres pays
> Parce que je suis à la mesure de ce que je vois[28].

Au plus profond de lui-même, une équivalence s'établit entre l'ici et l'ailleurs, entre lui et autrui, entre toute chose finalement. Fort de cette conviction, de cette évidence intime, Pessoa ne se réconcilie pourtant jamais avec lui-même, se montrant toujours songeur, une légère tristesse, non parfois dénuée d'humour, parcourant presque toutes ses pages où flotte une mélancolie difficile à définir et

27 *Ibid.*, p. 39.
28 Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux*, *op. cit.*, p. 18.

d'ordre métaphysique. D'une personne à une autre, du proche au lointain, gens et lieux ne s'annulent pas, ne se contredisent pas. Il ne choisit pas l'un contre l'autre. Envisagés tous ensemble et dans leur rapport ontologique, tous *ceux* qu'il croise et côtoie, tout *ce* qu'il voit au-dehors, conduisent, dans leur relation même – leurs interactions et leur équivalence – à une sorte de troisième dimension qui contiendrait en elle ces contraires, la présence valant absence, et réciproquement ; un entre-deux les relie, les concilie et les réconcilie.

Voyager ?

De là sa conviction – il n'y va pas de main morte pour l'affirmer – de l'inutilité de tout voyage, du déplacement même :

> L'idée de voyager me donne la nausée.
> J'ai déjà vu tout ce que je n'avais jamais vu.
> J'ai déjà vu tout ce que je n'ai pas vu encore. [...]
> La permanente identité de tout [la *mêmeté*, aurais-je envie d'écrire], la similitude absolue de la mosquée, du temple et de l'église, l'identité entre la cabane et le palais [...]. Les paysages sont des répétitions. Au cours d'un simple voyage en train, je suis partagé, de façon vaine et angoissante, entre mon désintérêt pour le paysage et mon désintérêt pour le livre qui me distrairait, si j'étais différent[29].

29 *Le Livre*, I, p. 202.

Désenchanté, revenu de tout, Pessoa ? Non, on l'a vu, car, enchaîne-t-il, « l'ennui ne disparaît que dans les paysages qui n'existent pas, dans les livres que je ne lirai jamais ».
Comme l'écrit un des deux préfaciers du *Livre*[30] :

> *Le Livre de l'intranquillité* : il nous a semblé que ce titre résumerait bien l'incessante mobilité d'un esprit nomade qui, sans jamais sortir de son minuscule bureau de la rue des Douradores, se parcourt lui-même en tous sens et parcourt la ville, le monde, les mondes.

« Voir sans préjugé »

En somme, témoignant de façon lapidaire et avec une honnêteté sans faille de *sa* façon à lui de voir, Pessoa nous dessille. Rafraîchit et dépoussière notre propre regard sur ce qui nous entoure. L'objectif de Pessoa, « voir sans préjugé », s'apparentant à une quête existentielle.

Cette posture est proche de celle de Henri Michaux dans *Face à ce qui se dérobe*[31] et dans *Survenue de la contemplation*. Le poète que son extrême radicalité et son style lapidaire rapprochent de notre piéton de Lisboa fait ainsi le récit de son expérience :

30 Robert Bréchon. *Ibid.*, p. 17.
31 *Face à ce qui se dérobe*, Paris, Gallimard, 1991, p. 110, et *Survenue de la contemplation*, s.l., s.d. (écrit entre 1975 et 1980).

Voir, mais pas examiner [...], il faut que quelqu'un d'autre voie à notre place. [...] Être très *éveillé* et suprêmement *détaché* [c'est Michaux qui souligne].

Michaux pousse à l'extrême la posture de Pessoa, va plus loin encore :

> J'avais cessé d'être investigateur. Penser démobilisé, voilà ce qu'il faut [...]. Ainsi je fus cette nuit, je restais sans bouger, absolument sans bouger, je ne sais combien de temps, le temps était absent, la contemplation l'enjambait.

Il faudrait donc parvenir à nous déprendre, à nous affranchir, à nous innocenter en quelque sorte de ce que nous avions déjà vu et vécu, nous absenter de nous-mêmes. Nous faire voyageurs ou marcheurs... mais sans bagage. Sous l'angle de la phénoménologie, mais bien sûr sans que je m'en réclame explicitement, c'est bien notre regard lui-même qu'interroge Pessoa. Le regard, c'est-à-dire l'un des *médiums* qui nous relient au dehors et à l'environnement — Augustin Berque parlant quant à lui de *médiance*. Il s'agirait donc — une ascèse, un horizon, un idéal — de *ne plus vouloir le paysage*, ne plus même vouloir voir, ne plus contrôler notre attention. Un peu comme un exercice de méditation ou de contemplation. Dans et grâce à un état de passivité le plus exigeant possible, accueillir le paysage, devenir son invité et n'en être plus le maître, le laisser venir, ne rien lui demander. Sans intention donc, aller jusqu'à l'oublier en tant que paysage, ne plus attendre de lui qu'il soit ou qu'il « fasse » paysage.

Autre façon de le suggérer, François Jullien, philosophe, le dit encore autrement à propos de la perception du temps qui passe dans la philosophie chinoise traditionnelle[32]. Celle-ci est faite d'un enchaînement de moments, et de la représentation de l'espace, composé, lui, non pas d'une étendue ni de paysages mais d'une succession de sites : il s'agirait d'être disponible à des « occasions », à des *kairos*. Avec la prédilection que j'ai moi-même longtemps cultivée (et aujourd'hui encore malgré les apparences !) pour « les » lieux davantage que pour « le » paysage, optant pour le pluriel, je continue d'essayer de faire mienne cette posture en privilégiant – séparément, pourrait-on dire – les éléments qui composent le paysage et dont la combinaison le dit en son entier. Et alors, il nous sera donné par surcroît. Car, *le vrai paysage se moque du paysage.*

S'offrant, moins dans l'espace que dans le temps, celui qui passe et celui qu'il fait, alors le paysage devient « moment » davantage qu'étendue, territoire ou région. « Le printemps me sert de lieu », me disait, on était en avril, un ami du Lot ; et avec cette saison, les autres lorsqu'elles parviennent à leur acmé et s'expriment dans toute leur force, canicule ou grand froid, car alors, s'imposant à notre regard et à nos sens, les repères météorologiques se substituent aux repères spatiaux habituels, les remplacent, les subsument. Je ne me renie pas :

32 François Jullien, *Du « temps ». Éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, 2001.

> Un lieu, pour moi, c'est là où on se pose et se repose, se refait. Un répit dans un voyage ou après un trajet [...]. Le lieu ? C'est ce qui reste lorsqu'on a tout oublié de l'espace. Pas l'étendue d'un territoire, trop enfermé dans des limites et des contours, carte ou cadastre. Ni la parole du paysage, souvent trop bavarde, plutôt son effacement[33].

Humeurs et rumeurs de la ville

Ça nous change : entrer dans les paysages urbains avec Pessoa, ce n'est plus gravir les collines de la Drôme ou se perdre dans une forêt des Ardennes. Ces paysages faits de rues, de petites places et même de l'espace quotidien de son bureau, certes il y entre. Mais, de même qu'un Trassard, il y est déjà, depuis « son » toujours. Inclus dans tout ce qui l'entoure presque de façon organique, corps et esprit, sensations et rêveries, quand il prend la plume pour en faire la radiographie, il n'a pas même besoin d'y entrer.

Aucun voyage ne parvient à le sortir de *sa* ville. Comme voué à elle, Pessoa s'abstient, se prive peut-être (avait-il, ou non, le choix ?) de ce qu'on appelle communément des *paysages* — et avec eux de leur découverte : aller loin, géographiquement se dépayser, rencontrer des territoires vraiment nouveaux, faire des efforts, se fatiguer, etc. Mais, la tête haute, presque triomphalement,

33 Martin de la Soudière, *Lignes secondaires*, Paris et Grâne, Créaphis, 2008, p. 13.

il témoigne par la sienne propre et nous propose une nouvelle acception, un autre cas de figure de ce qu'on peut nommer « l'expérience du paysage ».

Dans ses incessants arpentages de la ville, il distille autant d'*ambiances paysagères*. Au-delà de son cas, quoiqu'elle soit difficile à cerner et à définir, cette notion reste néanmoins utile pour rendre compte de l'entrée, ou non, dans un paysage. On pourrait dire d'elle — une ambiance paysagère — qu'elle ne ressort pas exactement à un paysage, à sa forme, à sa matérialité, mais plutôt à son humeur. Ce serait une façon de le ressentir et de le percevoir, davantage deviné que réellement regardé, ses contours restant flous et pas bien dessinés, sans définition nette, comme on dit d'une photographie, un peu comme juste la silhouette d'une personne, simplement son apparence ou encore son allure quand on ne la voit encore que de loin ou de dos.

Heureusement, possédant un terme spécifique pour définir cette notion, la langue allemande est là qui nous aide à être plus précis : la *Stimmung*, hybride entre « ambiance » et « humeur », c'est-à-dire à la fois l'ensemble des facteurs qui « sont dans l'air » et nous environnent et la manière dont nous les ressentons à l'échelle individuelle[34].

Je veux ajouter, c'était important de le souligner, que, si, objectivement, tel paysage s'impose à tous ou du moins au plus grand nombre, pour autant il ne « fait » pas nécessairement ambiance. Pour tout le monde bien sûr,

34 Merci à Kirsten Koop, amie géographe de Grenoble, qui a apporté à mon intention cette heureuse précision lexicographique.

mais aussi pour une même personne selon l'heure, le jour, la saison. Il lui faut en effet pour cela, et c'est décisif, capital, une conjonction et la combinaison subtile mais aléatoire entre le lieu considéré, la météo qui le porte et l'accompagne, et un moment précis. Nous pouvons un soir d'été nous montrer très sensibles à la force d'un orage, et quelques jours après en redouter et détester un autre. Très amoureux, vous retrouvant tous les deux, tout vous chante et vous enchante, c'est le petit coin de paradis de Georges Brassens. Il y faut donc, elle est requise, à cet instant précis, la prédisposition de celui ou de celle qui découvre, rencontre ce paysage, le visite ou s'y déplace. Il lui faut être prêt à l'accueillir, mais ce jour-là et pas un autre, voire à l'heure même de sa découverte ou de son observation, mentalement autant que physiquement et corporellement. Un abandon au lieu et au moment ? Nous en avons tous fait un jour ou l'autre l'expérience : un paysage qui aura su une première fois nous parler, nous toucher, nous séduire, est toujours à même lors d'un nouveau passage ou d'une nouvelle visite de nous décevoir, nous étions ce jour-là fatigués, préoccupés par autre chose ou encore trop pressés.

L'hiver s'était jusqu'alors absenté

Dans un train pour Versailles, là où je donne des cours, j'écris dans mon cahier de lieux le 23 janvier 2016. Le convoi venait juste de quitter la gare Montparnasse. Pour le moment on vivait cette année-là un hiver maussade, sans gloire et sans grâce. Douteux, selon l'expression de

Virgile. D'un gris perpétuel, d'une humidité poisseuse. Il ne « faisait pas honneur au calendrier », comme l'aurait écrit la marquise de Sévigné, il s'était jusque-là absenté. Et, non pas progressivement, mais soudainement, entre deux gares, très rapidement après Paris, opéra la surprise, comme un cadeau de la SNCF : en cette fin janvier, l'irruption de la saison, du vrai hiver qu'on attendait tous. C'était bien lui. On le retrouvait. Enfin.

Absent dans Paris, un givre épais, un vernis, presque de la neige se mit soudain à recouvrir les talus, qui repeignait de blanc les ruelles des faubourgs traversés d'ordinaire si banales, et sans surprise, on ne les voit plus à force de les avoir trop vues. Vous savez, ces longues et sempiternelles petites rues bordées de marronniers maigrichons trop récemment plantés, et leurs villas de banlieue en pierre de meulière, sages avec, toutes ou presque, leurs trois marches donnant accès à la porte d'entrée et leur petite marquise de verre dépoli ; et familial et domestique, leur jardin, cabane de jardinier en planches, portique pour enfants, un chien et un ballon abandonné.

Sous l'effet de ce passage invisible et imprévu de quelque visiteur — pourquoi cette demi-neige ici, ce jour-là et pas avant ? — s'opérait un double dépaysement : celui procuré par ce simple déplacement, quelques kilomètres tout au plus, en direction de cet ailleurs proche mais néanmoins différent qu'est une banlieue par rapport à un centre-ville ; et, inopiné, celui causé par l'arrivée et l'entrée tardives dans l'hiver. Lequel jouait sur l'autre dans la fabrication de ce nouveau paysage, lequel des deux était la cause de l'autre : le trajet ou le train ? ou l'humeur de la météo qui à cet instant précis avait choisi

de faire sa maligne ? Ce matin-là, conjugués, tous deux en tout cas se donnaient la main pour conférer du sens à la banalité de cette banlieue. Une heureuse conjonction.

Me reviennent alors, si justes, ces mots de Fernando Pessoa :

> Ce n'est pas en contemplant de grands parcs ni de vastes prairies que je vois arriver le printemps. Je le vois dans les quelques arbres rabougris d'une petite place citadine. Là on voit la verdure prendre le relief d'un cadeau, joyeuse comme une bonne tristesse[35].

35 *Le Livre*, II, p. 54.

15
Outre-pays. En Aragon

Pour mon frère aîné, Vincent

Il était une fois deux frères. Jeunes étudiants, des ados prolongés. Ils étaient en vacances, seuls dans la maison de famille des Pyrénées. Mais c'était la fin de l'été, et pour tromper la langueur de ce mois d'août finissant (ils avaient une fois de plus arpenté les moindres recoins de la région et visité à bicyclette les plus petites vallées), ils décidèrent de sauter le pas, et de franchir, enfin, la frontière. À eux l'Espagne ! De ce versant-ci de la chaîne, rêvée comme « le » territoire d'à côté, gagnée et méritée par autant de passages et d'épreuves à franchir : cols (Puymorens et Envalira, Venasque, Portillon de Burbe, Pourtalet, Somport…) et tunnels (dans le val d'Aran celui de Vielha et dans la vallée d'Aure celui de Bielsa, de même qu'entre l'Italie et la France, interminable, lui, celui de Modane). Espérée, attendue, désirée, mais ils ne s'y rendaient que trop rarement. Située au-delà de leur regard, outre-pays, outre-monts. L'appel d'un Sud lointain quoique tout proche.

À cette époque, les années 1960, la ligne ferroviaire Pau–Zaragoza fonctionnait encore, et, tiré par une locomotive à charbon, le train franchissait la crête pyrénéenne par un long tunnel hélicoïdal (une rareté ferroviaire), celui du Somport. Nuit de maquisard sur une terrasse caillouteuse surplombant l'immense gare espagnole de Canfranc *estación*. Au matin, embarquement. Le convoi s'arrête aux moindres stations, des gares western désertes sous la chaleur, comme immobilisées par la torpeur.

De Huesca, chef-lieu de l'une des provinces de l'Aragon, à pied, les voici partis pour une bonne semaine sur la *meseta* aragonaise, la sécheresse y règne, végétation de steppe, petits champs de blé de couleur ocre, modestes plantations de vignes et d'oliviers, hameaux aux maisons en pisé, gros *pueblos* isolés. Le soir, nuits spartiates, *aceitunas*, *chorizo* et *vino tinto*, avant de retrouver leur vieille tente fatiguée. Tantôt sur d'étroites routes ou sur des chemins poudreux, tantôt en *ferrocarril* (Renfe, la SNCF espagnole), les voici qui s'enfoncent de plus en plus profondément, mais à leur rythme, dans les campagnes espagnoles. Sans plan de route ni idée préconçue, ni curiosité ni haut lieu à visiter, sans guide touristique ni même de carte, dans leur sac juste la vieille Michelin jaune n° 42 au 1/400 000, Burgos–San Sebastian. Autant dire qu'ils ne savent pratiquement rien de la région.

Un des premiers soirs, peut-être pour se donner un but, ils s'inventèrent ce petit jeu, devenu un rituel au fil de leur voyage : une méditation concertée et partagée. Non loin l'un de l'autre, mais sans se voir ni se gêner, assis sur le banc d'une place de village, au bord d'un torrent,

ou bien au sommet d'une colline, une demi-heure durant, garder le silence, et alors observer, réfléchir, méditer. Et le soir, après leur rapide dîner, débriefing : chacun de dire à l'autre ce qu'il avait vu, remarqué, retenu, apprécié.

Le dernier jour, pour marquer le coup, ils « corsèrent » le *deal*. Ils avaient souhaité atteindre et gravir une montagne, le sommet de la région, le Moncayo, à 2314,3 mètres d'altitude, un haut lieu, mais seulement géographique et très local, ce n'était pas le Mulhacén de la Sierra Nevada ! Après une nuit bruyante (on est en Espagne) en refuge, deux heures leur suffisent pour leur modeste escalade. Presque une « grimpette » pour les montagnards qu'ils étaient. D'abord douce et lente, la pente se fait ensuite plus rude, les arbres disparaissent, un vent discret se lève. Sommet. Rasade d'eau et cigarette. Ils sont seuls. Et alors de se choisir, chacun sur des versants différents de la montagne, son propre poste d'observation, celui qui à chacun « parle » le mieux. Ils y resteront, presque y séjourneront, pendant plus d'une heure. Et ce soir-là, la fin de leur périple, un voyage de pauvre — ils n'avaient pas beaucoup de *pesetas* en poche —, de maquisard, presque de chemineau, débriefing coutumier.

Question : chacun, qu'avaient-t-ils vu ? Nous le savons tous : du même voyage, d'un séjour de vacances commun, nous ne retenons pas les mêmes ambiances que les autres, les mêmes faits, les mêmes anecdotes, et jusqu'au temps qu'il faisait — pourtant la météo était la même pour chacun, vécue en effet de conserve sous le même ciel. Divergeant, nos mémoires réciproques et avec elles les récits ne coïncident jamais exactement !

Le plus jeune, M., avait pour sa part scruté et plutôt observé les détails : le Moncayo (une *puna*, une *sierra* ?), ses pentes, la roche qui le compose (éboulis et dalles de calcaire, mais quel calcaire ?) ; la végétation méditerranéenne d'altitude (étage *subalpin*, hêtres, chênes verts, genévriers isolés, touffes de thym et pins Cembro) ; et autour, à portée de son regard, quels signes d'occupation humaine (pâturages à moutons, fermes isolées, tuiles roses des toits de quelque village) ; au loin également, les autres sommets de l'Aragon, mais où se cache donc la large vallée du grand fleuve Ebro ?

De son côté, V., l'aîné des deux frères, ce qu'il avait perçu, ressenti puis raconté, c'était plus volontiers : le ciel, ce matin-là très pur, très clair comme il l'est en montagne quand on pressent que la chaleur ne montera pas trop dans la journée, les nuages, juste le bruit d'un vent ami, les lointains, la solitude de ce sommet, le caractère minéral du paysage, la vie, la mort.

Philosophe, V. deviendra bientôt poète. M., lui, était encore tout jeune étudiant en histoire-géographie. À partir de prémisses erronées, on pourrait naïvement se poser la question : des deux frères, lequel avait, « le mieux », vu ce sommet ? Qui, ce matin-là, avait été le plus « fidèle » à ce paysage-là ? Nous connaissons la bonne réponse à cette fausse question : aucun des deux, chacun des deux. Mais, au fond : à qui appartient le paysage ? Nous le savons : à chacun et à tous, personne n'est à même de se l'approprier, il est ce qu'on appelle aujourd'hui un *commun*. Par nature, c'est même là l'une de ses définitions, ses usages s'avèrent partagés. Sans contradiction, ni concurrence,

ni prééminence, tous les regards se valent, légitimes, et toutes les postures. « Personne ne possède le paysage », écrivait Thoreau.

Une dernière fois, Philippe Jaccottet : « Même sédentaires, même casaniers, nous ne sommes jamais que des nomades. Le monde ne nous est que prêté. Il faudrait apprendre à perdre ; et l'image du verger, à peine la retenir[36]. »

36 Philippe Jaccottet, *À travers un verger*, suivi de *Les cormorans* et de *Beauregard*, Paris, Gallimard, 1984, p. 33.

Remerciements

Tous mes remerciements les plus amicaux et les plus chaleureux, ils ont accompagné très directement ou plus ponctuellement ce travail et son écriture :

– À mes frères et sœurs, et à mon père, jadis dans les Pyrénées.
– À tous les habitants rencontrés en Lozère, Cantal et sur le plateau ardéchois, ainsi que dans le Champsaur et le Haut-Jura.
– Pour leur aide précieuse : Marie-Claire Robic, Olivier Gonin, Gilles Lapouge, Jean-Louis Tissier. Mais également : Hélène Saule-Sorbé, Georges Bertrand, Serge Briffaud, Michel Collot, Sergio Dalla Bernardina. Sans oublier les alpinistes Jean et Pierre Ravier, et mes amis, Françoise Dubost, Kirsten Koop, Jean-Yves Durand, Patrick Metzger, Jean-Pierre Niault, Anouchka Vasak, Joël Vernet.
– Pour leur témoignage : Geneviève Beau-Lafon, Marie-Vic Ozouf-Marignier, Alain Freytet, Yoann Moreau, Jean-Loup Trassard.
– À Versailles : à mes collègues de l'ENSP, Sophie Bonin, Pauline Frileux, Sonia Keravel, Monique Toublanc, Alain Freytet, Olivier Gonin, Alexis Pernet, Marc Rumelhart ; ainsi qu'à la rédaction des *Carnets du paysage*.
– Pour les photographies ou illustrations : Marie-Vic Ozouf-Marignier, Patrice de Bellefon, Jean Belvisi, Didier Ermakoff, Alain Freytet.
– Pour sa patience et son soutien technique : à l'EHESS, Chrystèle Guilloteau.
– À mes éditeurs, bien sûr : Chloé Pathé, Christophe Granger et Marie-Pierre Lajot (avec mention spéciale pour cette dernière).

INDEX DES LIEUX

Les auteurs et les toponymes explicitement mentionnés dans le sommaire ne sont pas repris dans ces index. Par ailleurs, ces derniers ne visent évidemment pas à l'exhaustivité.

A

Alpes 27, 98, 102, 115, 161, 166, 185, 227, 248, 294, 337
Amazonie 325, 328, 329
Aneto 26
Aouet (col) 51, 55, 57, 60, 62, 66
Aragon 104, 161, 162, 229, 370, 371, 373
Arbizon (pic) 66, 68
Ardennes 278, 280, 284, 285, 300, 301, 310
Aubrac 59, 157, 159, 161, 163, 166, 186, 191, 192, 336

B

Balaïtous (pic) 76, 77, 82, 83, 133
Barousse 52, 60, 62, 73, 79, 320
Beauce 318, 319, 320, 321
Beaujolais 64, 149, 267
Bigorre (pic du Midi de) 66, 68, 109, 134
Bretagne 13, 90, 101, 149, 166, 190, 216, 323

C

Cantal 19, 101, 102, 103, 186, 238, 254, 292, 303
Cévennes 157, 168, 201, 208, 220, 247, 289, 290
Champsaur 151, 296
Château-la-Vallière 194, 197, 347
Creuse 25, 40, 258, 272, 349, 350

D

Dévoluy 151, 161, 227, 248, 296, 297
Drôme 152, 161, 223, 224, 228, 229, 231, 238, 323

E

Écosse 59, 290, 324, 337
Èvre 98, 175, 176, 179

G

Gavarnie 27, 130, 137, 139

H

Hirson 300

J

Jean-Arlaud (pic) 75, 121, 130
Jura 59, 103, 104, 149, 154, 166, 185, 187, 217, 252, 253, 292, 295

L

Lisbonne 116, 348, 351, 352, 353, 354, 357, 360
Lozère 19, 20, 51, 55, 86, 87, 103, 157, 158, 161, 162, 241, 245, 289, 322, 323
Luchon 47, 78, 79, 120, 122, 137, 237

M

Maine-et-Loire 98, 188
Margeride 102, 157, 158, 159, 161, 163, 166, 296
Mayenne 29, 89, 91, 95, 96, 283, 286
Millevaches (plateau des) 153, 161, 186
Mont Aspet 44, 47, 48, 83
Mont Blanc 131, 244, 335
Mont Gerbier-de-Jonc 58, 110, 347
Mont Lozère 246, 247, 248, 249
Mont Mézenc 242, 243, 244, 251, 347
Mont Né 50, 51, 78
Montréjeau 26, 31, 152

O

Ossau (vallée et pic du Midi d') 66, 67, 71, 135, 237, 251

P

Paris 20, 177, 342, 349, 367, 368
Pau 26, 90, 137, 251
Perche 40, 103, 153, 228, 319, 348
Plateau ardéchois 46, 58, 110, 166, 242, 252, 323, 347

S

Schrader (pic) 75, 130, 137

T

Trièves 151, 157, 296, 336, 337, 339

INDEX DES PERSONNES

A
Armengaud, André 79, 82, 128
Aulon-Laribère, Marie-Laure 166, 167, 168, 170, 173

B
Barbey d'Aurevilly, Jules 333
Barthes, Roland 141, 163
Beaux-Laffon, Germaine 62
Bellefon, Patrice de 117, 124, 137
Bergounioux, Pierre 141, 152, 161, 194
Bertrand, Georges 42, 71, 201, 206, 207, 221
Besse, Jean-Marc 8
Blanchard, Raoul 169, 206, 214, 221
Briffaud, Serge 71

C
Collot, Michel 107, 340
Constable, John 58, 136, 256, 259, 260
Corot, Jean-Baptiste Camille 257, 262
Courbet, Gustave 258

D
Deffontaines, Jean-Pierre 98, 156, 182, 198, 265, 266, 292
Demangeon, Albert 169, 206, 209, 213, 221
Desmichel, Pascal 161, 293
Dresch, Jean 214
Dupleich, Pierre 44, 47, 48, 51

F
Freytet, Alain 161, 268

G
Giono, Jean 16, 157, 194, 222, 228, 236, 277, 296, 324, 336, 337, 338, 339
Gonin, Olivier 201
Gros, Frédéric 15

K
Keravel, Sonia 262, 264

L
Lacarrière, Jacques 13, 14, 289
Lapouge, Gilles 16, 141, 145, 183, 221, 288, 291, 305, 324, 325, 326, 328, 329, 330, 331, 332, 336, 338, 342, 343
Le Bris, Michel 41, 326

M
Malinowski, Bronisław 203
Malot, Hector 145
Mann, Thomas 111, 115, 116, 222
Marres, Paul 221, 265, 266
Martonne, Emmanuel de 159, 174, 206, 208, 213, 214, 221, 266
Metzger, Patrick 46, 47
Michaux, Henri 362, 363
Modestine 246, 289, 290, 330
Moreau, Yoann 63, 69, 288

O
Ovide 35, 36

P
Perec, Georges 105, 308, 343, 349, 358
Pernet, Alexis 161, 263
Proust, Marcel 189, 304
Ramond de Carbonnières, Louis 82, 109, 129, 134, 201

R
Ravier, Jean et Pierre 68, 82, 104, 128
Reclus, Élisée 18, 98, 136, 139, 158, 159, 200
Rigoni Stern, Mario 92, 222
Robic, Marie-Claire 199, 213, 214, 265
Rousseau, Jean-Jacques 201, 257, 312, 332
Ruspoli, Mario 156, 159, 246

S
Sautter, Gilles 12, 208, 213, 265
Schrader, Franz 18, 26, 104, 110, 111, 136, 137, 140
Stevenson, Robert Louis 13, 245, 246, 289, 290, 330

T
Thoreau, Henry David 374
Tissier, Jean-Louis 184, 188
Torga, Michel 91
Turner, William 254, 257, 335

V
Vidal de la Blache, Paul 10, 158, 159, 169, 184, 199, 206, 214, 215, 227, 265, 279, 289, 333

INDEX DES MOTIFS, GESTES ET ACTEURS

A

altitude 44, 57, 69, 70, 71, 72, 73, 83, 105, 110, 118, 126, 127, 157, 247, 249, 297
âne 9, 246, 288, 290, 330
aquarellistes, peintres 11, 100, 133, 134, 135, 136, 140, 242, 251, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 270, 336
arpenter 14, 31, 39, 83, 88, 94, 95, 99, 107, 169, 189, 206, 212, 217, 223, 224, 230, 234, 243, 259, 262, 270, 286, 288, 305, 349, 350, 366, 370
automobile 25, 48, 63, 66, 107, 167, 168, 172, 173, 179, 181, 190, 191, 212, 270, 293, 305, 308

B

barque 175, 176, 178, 288
berger 98, 99, 133, 245, 248
bocage 27, 88, 90, 92, 96, 97, 115, 153, 166, 179, 204, 221, 226, 227, 229, 257, 304, 305
botanique 134, 153, 154, 201, 261
botanistes 109, 128, 134, 200, 247, 282
brouillard, brume 48, 50, 68, 87, 237, 239, 246, 304, 333, 335, 354

C

cairns 75, 76, 110, 127, 308
carte 26, 64, 74, 122, 133, 139, 148, 155, 168, 190, 199, 201, 212, 227, 228, 250, 266, 273, 329, 338, 371
cartographes 137, 139, 140
causse 157, 159, 166, 168, 208, 210, 246
champignons 40, 47, 101, 163, 281, 282, 284, 285, 307
chemin 31, 32, 34, 45, 46, 54, 89, 94, 95, 96, 97, 99, 127, 172, 174, 182, 239, 242, 251, 281, 293, 313
ciel 105, 136, 181, 232, 238, 239, 242, 245, 256, 258, 347, 353, 354, 373
climatologues 200
Club alpin français 111, 140
col 28, 36, 40, 45, 51, 52, 55, 63, 65, 73, 74, 75, 294, 296, 337, 346, 370
colline 17, 26, 27, 29, 55, 104, 145, 153, 175, 183, 223, 224, 226, 227, 228, 229, 230, 234, 237, 249, 250, 296, 303, 305, 308, 372
cueillette 276, 277, 278

E

escalader 69, 70, 76, 77, 113, 119, 120, 122, 130, 214, 271, 372
ethnologues 34, 64, 85, 98, 131, 155, 199, 202, 203, 221, 259, 262, 274, 311, 317, 360

F

flâner 12, 31, 192, 282, 286, 305, 306, 310, 316, 317, 351
forêt 40, 45, 55, 84, 86, 96, 101, 154, 172, 182, 203, 218, 227, 247, 253, 256, 272, 273, 276, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 291, 305, 307, 342, 348

G

gare 148, 173, 194, 288, 295, 296, 297, 301, 302, 371
géographes 12, 71, 107, 128, 136, 137, 141, 143, 155, 169, 183, 194, 198, 200, 201, 206, 207, 209, 213, 215, 265, 293, 317, 339
géologues 128, 134, 157, 200
géopoétique 91, 185
gravier 287, 322, 343
guide d'escalade 117, 118, 123, 124

H

haie 97, 218, 239, 296, 342

J

jardin 43, 82, 96, 225, 322, 342, 347, 368

L

lande 279, 290, 333

M

marcher 12, 15, 40, 43, 44, 47, 68, 135, 167, 170, 183, 189, 212, 223, 251, 270, 291, 346
mer, rivage 56, 84, 179, 190, 258, 353

N

neige 25, 40, 51, 67, 71, 87, 100, 124, 133, 157,

158, 159, 162, 163, 225, 230, 231, 232, 239, 277, 296, 301, 302, 323, 328, 342, 343, 344, 368
nuage 50, 124, 136, 145, 181, 256, 354

O
orage 29, 50, 51, 68, 73, 162, 246, 354

P
panorama 107, 110, 139, 173
paysagistes 11, 125, 155, 161, 182, 207, 241, 251, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 268, 270, 271, 272
photographes 60, 90, 100, 263, 264, 265
plateau 52, 110, 155, 157, 161, 249, 279
pluie 39, 50, 68, 208, 250, 315, 348, 354
porte-paysage 148, 275
prairie 36, 44, 46, 93, 98, 125, 178, 218, 235, 313
pyrénéisme 26, 82, 117, 121, 128

R
rivière 52, 93, 176, 178, 183
rues 322, 351, 356, 365
ruisseau 29, 95, 97

S
schiste, granit, calcaire 67, 75, 77, 122, 123, 167, 169, 188, 193, 216, 217, 237, 239, 246, 247, 248, 249, 268, 274, 279, 280, 295
se perdre 44, 46, 67, 86, 223, 276, 280, 331, 351
sommet 17, 26, 28, 45, 48, 50, 54, 63, 66, 67, 68, 70, 71, 72, 74, 75, 83, 84, 101, 104, 105, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 117, 120, 124, 128, 135, 137, 139, 142, 172, 201, 249, 253, 296, 308, 372, 373

T
terrain 10, 11, 40, 86, 124, 133, 155, 198, 200, 203, 204, 213, 241, 259, 262, 271
TGV 9, 169, 182, 307
topographes, géodésiens 123, 132, 140
Tour de France 73, 126, 143, 316
tourisme 107, 139, 148, 160, 172, 173, 346
train 125, 173, 188, 212, 245, 292, 293, 294, 295, 296, 302, 304, 307, 313, 361, 367

V
vallée 17, 27, 28, 36, 52, 55, 75, 98, 237, 240, 286, 370
vélo 36, 43, 47, 63, 79, 96, 144, 150, 237, 288
verger 96, 225
village 13, 40, 46, 110, 172, 194, 195, 202, 285, 296, 318, 320, 321, 323, 332, 357, 360, 371
ville, banlieue 94, 305, 311, 312, 322, 350, 351, 354, 355, 356, 365, 368

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Page 22 et 23 : Carte des Pyrénées
© Henri Boucau et Jean Petit, *Géographie. La communauté française.* Classe de première, Paris, Hatier, 1962, p. 144.

Page 30 : Le père au volant de sa 15 CV Citroën.
Archives de la famille de la Soudière.

Page 33 : La mère, les frères et sœurs.
Archives de la famille de la Soudière.

Page 38 : Vacances en famille près de Montréjeau.
Archives de la famille de la Soudière.

Page 49 : Extrait d'un cahier de vacances de Martin : carte de balades, mont Né et mont Aspet.
Archives de la famille de la Soudière.

Page 53 : Photos d'expéditions en famille et entre frères et sœur.
Archives de la famille de la Soudière.

Page 61 : « Les Pyrénées vues de Pau. »
Extrait de Henri Boucau, *France et colonies françaises*, Cours de géographie (première), Hatier, collection Jean Brunhes, 1937, p. 174.

Page 81 : Extrait d'un cahier de vacances de Martin, schéma de l'expédition au pic Schrader.
Archives personnelles de Martin de la Soudière.

Page 108 : Patrice de Bellefon : *Cimes pyrénéennes, Galerie de portraits*. Pic des Crabioules (3 116 m-3 106 m) : griseries minérales.
© Patrice de Bellefon. Avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Page 139 : Franz Schrader, *Le Mont Perdu vu des crêtes de Troumouse*, 1879. Aquarelle, 55,5 × 87 cm, Musée pyrénéen, Lourdes.

Page 146 et 147 : Extrait d'un cahier de Martin : les mots pyrénéens.
Archives personnelles de Martin de la Soudière.

Page 165 : Extrait d'un cahier de vacances de Martin : le « Grand tour », récit.
Archives personnelles de Martin de la Soudière.

Page 171 : Couverture *Guide touristique Pyrénées 1950* de la Mutuelle assurance automobile des instituteurs de France (MAAIF, 1950).

Page 211 : Martin et André Leroy, le berger du Champsaur.
© Jean Belvisi. Avec l'aimable autorisation du photographe.

Page 255 : Extrait de repérage des séquences de paysages : Jean-Pierre Deffontaines.
In « Paysages en TGV : regards sur les agricultures. De Paris vers Marseille, fenêtre de droite », *Cahiers Agricultures*, 3, 1994, p. 399.

Page 269 : Au cours du voyage de fin d'année scolaire des étudiants de première année de l'ENSP en juin 2013, de la Haute-Loire à la Lozère, le chemin de Stevenson : dessin du paysagiste Alain Freytet.

Page 299 : Une gare du Doubs dans les années 1990.
© Didier Ermakoff, avec l'aimable autorisation du photographe.

Table des matières

Entrer en paysage 7

1. Entrer en Pyrénées 24
2. Grandir avec les montagnes 42
3. Dans le bocage, le tour du propriétaire avec Jean-Loup Trassard 88
4. Mériter le paysage. La montagne 104
5. Géographes en herbe 141
6. Grand chemin et petites routes. Julien Gracq 174
7. Géographes de plein vent 198
8. Dans les collines de la Drôme. Philippe Jaccottet 223
9. Dessiner pour mieux voir 241
10. En forêt, se perdre avec André Dhôtel 276
11. Au pas de l'âne, au fil des gares 288
12. Le flâneur des confins. Pierre Sansot 310
13. Voir sans avoir vu 322
14. Le paysage sans lieu ni maître. Fernando Pessoa 345
15. Outre-pays. En Aragon 370

Remerciements 375

Index des lieux 376
Index des personnes 377
Index des motifs, gestes et acteurs 378

Table des illustrations 380

Direction scientifique
Christophe Granger

Édition
Marie-Pierre Lajot

Direction artistique
Monika Jakopetrevska

Préparation de copie
Fabrice Émont

Photogravure
Magali Cazals

Diffusion-distribution
Volumen

L'intérieur de l'ouvrage a été composé par Patrick Leleux PAO.

La couverture de l'ouvrage est imprimée sur Munken Lynx, l'intérieur est imprimé sur Munken Print Cream.

Imprimé sur les presses de l'imprimerie Corlet,
à Condé-sur-Noireau, pour le compte des éditions
Anamosa, 12, rue de Cotte, 75012 Paris.
1re impression : avril 2019 ; 3e impression : août 2019
www.anamosa.fr

Dépôt légal : avril 2019
ISBN : 979-10-95772-67-5



KR-221-746

CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ISBN 979-10-95772-67-5

9 791095 772675

24 €